META HOLDENIS

TROISIÈME PARTIE (1).

VI.

Le lendemain, il plut toute l'après-midi; M. de Mauserre et Mlle Holdenis ne se promenèrent point dans le parc. Je profitai d'une éclaircie pour me rendre à mon atelier, où je devais commencer le portrait de Mme d'Arci. Elle m'y rejoignit comme j'achevais de charger ma palette. Son mari l'accompagnait, il s'écria en refermant la porte avec fracas : — Monsieur Flamerin, jurons de ne pas sortir d'ici avant d'avoir avisé ensemble au moyen de nous débarrasser de cette intrigante !

Il avait l'accent si tragique que je lui demandai s'il se proposait d'employer le couteau ou le poison. — Pour expédier une souris, me répondit-il, je ne connais que la mort-aux-rats. Peut-être savez-vous des moyens plus doux, je consens à les examiner.

Il s'installa dans une fumeuse, j'avançai un fauteuil à Mme d'Arci, je m'assis à ses pieds sur un tabouret, et la séance fut ouverte. On eût dit à notre gravité un conseil de guerre assemblé pour délibérer sur un plan de campagne.

— Comme elle s'est trahie! disait M. d'Arci.

— Il est certain, lui répondis-je, qu'elle a pâli et perdu contenance.

— Elle avait l'air d'une âme en peine, ajoutait Mme d'Arci, et

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 janvier.

pendant toute la soirée elle n'a fait que changer de place parce qu'aucune ne lui était bonne.

— C'est un bon point à lui marquer, elle n'est pas encore maîtresse dans l'art de feindre.

— Dès le premier jour que je l'ai vue, ses intentions m'ont été suspectes, et son museau tudesque m'a déplu.

— Cela prouve, monsieur, reprenais-je, que vous avez plus de clairvoyance ou plus de préventions que moi; son museau tudesque ne m'a jamais déplu.

— Ce qui me confond, c'est qu'elle soit parvenue à ensorceler mon pauvre père.

— Cela prouve, madame, que vous ne comprenez rien aux sentimens qu'inspire la femme qui l'a soigné à un malade qui a le cœur sensible.

— Mais qu'a donc pour elle cette aventurière? C'est un laideron.

— Eh! monsieur, vous savez que je n'en crois rien.

— Lui trouvez-vous l'esprit si brillant?

— Eh! madame, elle n'a pas celui qui brille, elle a celui qui sert, et peut-être a-t-elle choisi la bonne part.

— Dites plutôt que tout son esprit consiste en patelinage et en cajoleries.

— Ah! monsieur, les politiques les plus raffinés réussissent le plus souvent par des moyens grossiers, parce qu'ils prennent les hommes pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour de grands enfans.

— Je crois vraiment que vous nous faites son éloge!

— Ah! madame, je n'aurais garde, mais il est d'un bon général de ne pas mépriser son ennemi.

M. d'Arci fit un geste d'impatience, et je crois qu'il lâcha un juron. — Nous battons l'eau et perdons notre temps, s'écria-t-il. J'accorde de grand cœur à M. Flamerin que l'ingénieux esprit de Mlle Holdenis n'est pas un de ces arbustes inutiles qui sont l'ornement des jardins; j'y reconnais, comme lui, un de ces bons petits arbres fruitiers qui, moyennant quelques soins, un peu de pluie et beaucoup de soleil, rapportent gros à leurs propriétaires. Dieu la bénisse, elle et ses espaliers! Nous ne nous sommes pas réunis pour discuter ses mérites savoureux ni ses grâces virginales. Notre vœu commun est de la renvoyer le plus tôt possible à son cher Florissant, à son humble et vertueux foyer, à son tendre père qui se plaint qu'en son absence ses jambons de Mayence ont perdu toute leur poésie, à ses charmans petits frères dont les sarraus tombent en loques depuis qu'elle n'est plus là pour ravauder leurs nippes sous le regard du Seigneur. Sommes-nous dignes de posséder cette

colombe mystique? Et qu'est-elle venue faire dans le pays des Philistins? Je confesse, monsieur Flamerin, que vous êtes beaucoup moins intéressé que nous dans la bonne œuvre que nous méditons; nous combattons, nous autres, *pro aris et focis*, mais vous portez à M. de Mauserre une si fidèle amitié qu'elle doit vous tenir lieu d'intérêt. Sommes-nous d'accord?.. Bien, je continue. Sans vouloir vous faire de reproches, mon cher monsieur, vous m'aviez affirmé sur l'honneur que mon beau-père, qui a cinquante-trois ans sonnés, avait désormais jeté toute sa gourme, et qu'il serait jusqu'à la fin de ses jours le plus raisonnable des hommes. C'est sur la foi de cette belle assurance que je me suis prêté à un raccommodement dont je n'ai eu d'abord qu'à me féliciter. J'eus l'agréable surprise de découvrir dans la femme qui lui a fait faire jadis la plus impardonnable folie une personne dont les sentimens élevés et délicats m'ont inspiré dès le premier jour autant d'estime que d'affection. Il ne me reste plus qu'une chose à souhaiter, c'est qu'ils puissent légitimer par un mariage en forme une union qui leur promettait un heureux avenir à tous les deux. Depuis hier, tout obstacle légal a disparu; mais une lune rousse s'est levée sur les Charmilles, et nous voilà menacés d'une effroyable catastrophe. Ne haussez pas les épaules, le cas est grave : nous sommes en danger de voir le père de ma femme se déshonorer par un lâche abandon et conduire à l'autel la gouvernante de Lulu, laquelle aspire à devenir la gouvernante des Charmilles et de tout ce qu'il y a dedans.

— Merci de moi! interrompis-je; c'est prévoir les malheurs de bien loin.

— Faites-moi la grâce de m'écouter jusqu'au bout, reprit-il. Je suis un homme rassis, monsieur, et je n'ai pas l'habitude de m'émouvoir pour des affaires de bibus. Je vous affirme que mon beau-père est entièrement dégrisé de ses premières amours; que dis-je? si belle que soit encore Mme de Mauserre, elle a désormais pour lui une figure déplaisante, la figure d'une grosse sottise qui l'a empêché de devenir ambassadeur à Constantinople ou à Londres. Et voilà ce que c'est que de n'avoir pas la sincérité de se dire : Tu l'as voulu, George Dandin! Pour son malheur autant que pour le nôtre, le ciel et M. Tony Flamerin ont attiré ici une de ces cafardes qui adressent des lorgnades aux nuages, et d'une main se palpent le cœur, tandis que l'autre interroge discrètement la poche du prochain. Sans parler de son talent pour préparer les tisanes et pour épousseter les placards d'une maison, cette bonne pièce a réduit notre diplomate en retraite par ses attentions, ses chatteries, ses flagorneries, ses propos sucrés, ses airs confits, les extases de son admiration et ses yeux de carpe pâmée, qui lui répètent du matin au

soir, en haut allemand, qu'il est un grand homme. Libre à lui de lui déclarer sa flamme, libre à elle de se rendre à discrétion, ce sont leurs affaires, je n'y trouve rien à redire; mais cette Maintenon au petit pied s'est mis en tête de se faire épouser. Elle jouera le dragon de vertu, elle le renverra toujours affligé, jamais désespéré, et vous verrez qu'irrité par ses rigueurs, si profond que soit le fossé, un jour ou l'autre il le franchira; un peu de honte est bientôt bue. Accepter cette drôlesse pour belle-mère, serviteur! C'est trop me demander, et je me propose d'aller trouver tantôt M. de Mauserre et de m'expliquer franchement et péremptoirement avec lui. De deux choses l'une : ou la donzelle quittera demain les Charmilles pour n'y plus revenir, ou dès ce soir nous aurons déguerpi, ma femme et moi. M. de Mauserre aime sa fille; je me plais à croire que ma petite harangue lui fera quelque impression.

Mme d'Arci avait écouté avec chagrin ce discours un peu brutal, mais elle n'avait eu garde d'en rien marquer; si elle aimait son père, elle se fût plutôt pendue que de contredire son mari. Elle me remercia du regard, quand elle m'entendit lui riposter en ces termes :

— Mon cher comte, vos prémisses me semblent excessives et vos conclusions bien aventureuses. M. de Mauserre a le tempérament mélancolique; c'est un hypocondre qui n'a pas obtenu de la destinée ce qu'il en espérait, et qui croit avoir à se plaindre de son injustice. Considérons aussi qu'il est à l'âge où l'amour n'est plus guère pour la plupart des hommes que le besoin d'une société selon leur cœur; les femmes qui leur plaisent sont celles qui les plaignent ou les admirent, les amusent ou les consolent. Or il a plu au ciel et à un Américain qui s'ennuyait, car Tony Flamerin s'en lave les mains, d'envoyer ici une personne qui n'est ni une donzelle ni une drôlesse; les injures n'ont jamais rien prouvé, et Mlle Holdenis est tout simplement une personne intelligente, adroite, insinuante, qui possède l'art d'entrer de plain-pied dans les sentimens des gens, dans leurs querelles avec la vie, et de les gratter où il leur démange. Je ne nie pas que le charme qui entraîne M. de Mauserre ne pût le mener très loin, s'il s'y abandonnait, — ni que Mlle Holdenis ne soit une ambitieuse dont l'imagination caresse certains rêves qu'absout sa religion. Disons tout : si Mme de Mauserre venait à mourir d'ici à demain, peut-être auriez-vous peine à empêcher votre beau-père d'épouser la gouvernante de sa fille. Il a l'esprit trop libéral pour que les considérations de fortune et de naissance puissent le détourner de suivre ses penchans; je ne connais pas d'homme plus affranchi de tout préjugé. Heu-

reusement Mme de Mauserre est vivante, très vivante, et M. de Mauserre est un homme d'honneur à qui sa parole est sacrée. Ce que je crains, mon cher monsieur, c'est une intervention maladroite, qui l'irriterait et gâterait tout. Il est de la race des superbes; s'il se rend quelquefois à ses propres réflexions, il a peu d'égards pour les réflexions des autres, et son orgueil n'accepte jamais de leçons de personne. Pour l'amour de Dieu, renoncez à lui en faire. Vos explications trop sincères le pousseraient à de redoutables emportemens de déraison, et peut-être accorderait-il à sa colère ce qu'il refusera sûrement à sa passion, puisqu'il vous plaît d'appeler ainsi un goût très vif pour une personne qui, par grâce d'état, s'entend mieux que nous à lui tenir compagnie.

— Je crois que M. Flamerin a raison, s'empressa de dire Mme d'Arci en regardant son mari du coin de l'œil pour savoir ce qu'elle pouvait hasarder. Il est possible que nous voyions les choses trop en noir, mon cher Albert, et que le péril ne soit pas aussi imminent que nous le pensions. Cependant n'y a-t-il donc rien à faire, monsieur Flamerin? Laisserons-nous la maladie suivre son cours sans essayer d'aucun remède? Il nous en coûte de sentir l'ennemi installé dans la place, et il nous tarde de débarrasser mon pauvre père de sa demoiselle de compagnie, qui n'est pas une demoiselle d'honneur. Si l'intervention de M. d'Arci vous paraît dangereuse, adressons-nous à Mme de Mauserre. J'ai la certitude que ses représentations seront écoutées; on ne s'est pas aimé pendant six ans sans qu'il reste un peu de feu sous la cendre. Allons la trouver, ôtons-lui son bandeau, guérissons-la de son aveugle confiance, qui est le vrai danger, et recherchons avec elle le moyen d'éconduire sans bruit de funestes yeux bleus qui nous présagent des tempêtes.

— Ah! madame, vous me faites frémir, m'écriai-je. Ne voyez-vous pas que cette confiance que vous traitez d'aveugle et que je trouve adorable sera notre salut? C'est par là que Mme de Mauserre tient en échec, sans s'en douter, les secrets manéges de Mlle Holdenis, et met M. de Mauserre hors d'état de rien vouloir, de rien espérer et même de rien désirer. Un homme de cœur trahira-t-il une femme qui croit en lui comme au Père éternel? La désabuser, c'est vouloir tout perdre. Au premier mot que vous lui direz, elle n'aura plus sa tête, elle sera comme affolée d'inquiétude et de chagrin. N'attendez d'elle ni prudence, ni mesure, ni habileté; elle éclatera et fera le jeu de l'ennemi. Singulier moyen de sauver une place assiégée que d'y pratiquer soi-même la brèche!

— Vous repoussez tout ce qu'on vous propose, me répliqua M. d'Arci d'un ton bourru. Tâchez du moins de trouver quelque

expédient; sinon, j'en reviens à mon grand remède, c'est-à-dire à la mort-aux-rats.

— Je vous supplie de me donner carte blanche, lui répondis-je.

— Et que ferez-vous?

— Je prétends obtenir de l'assiégeant qu'il lève le siége.

— En faisant appel à son exquise sensibilité et à la délicatesse de sa belle âme?

— Non, par d'autres moyens. Ne me demandez pas lesquels; c'est mon secret.

— Et vous vous engagez à réussir?

— Je m'y appliquerai; promettez-moi de votre côté de ne parler de rien à Mme de Mauserre, et même de faire bon visage à Mlle Holdenis.

Il me répondit que c'était exiger beaucoup de lui, que cependant il consentait à se prêter à mon essai, après quoi il reprendrait sa liberté et procéderait à sa façon. Il sortit en retroussant sa moustache et chantonnant le refrain favori du grand Frédéric :

Je la traiterai, biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

Vers le soir, la pluie cessa, le temps s'éclaircit. Le lendemain, à notre réveil, il n'y avait plus un nuage au ciel. Six heures n'avaient pas sonné que deux voitures, attelées l'une et l'autre de trois vigoureux percherons, nous attendaient devant la grille de la terrasse. Tout le monde fut exact au rendez-vous, sans excepter Mme de Mauserre, à qui le bonheur faisait faire des prouesses. Quand elle nous rejoignit, les yeux gros de sommeil, emmitouflée de fourrures comme au fort de l'hiver, M. de Mauserre engagea cette belle frileuse à monter dans la calèche, dont la capote relevée la protégerait contre la fraîcheur du matin. Il monta lui-même dans le break, qu'il se proposait de conduire, et appela auprès de lui Lulu et sa gouvernante. Il avait compté sans son gendre, qui se fit un malin plaisir de s'adjoindre à eux, sous prétexte qu'il entendait profiter de l'instructive conversation de Mlle Holdenis. Il fut sourd à toutes les objections, et affecta de ne point apercevoir les froncemens de sourcils de son beau-père, qui dut s'accommoder de sa gênante société. Je pris place dans la calèche avec Mme de Mauserre et Mme d'Arci, et nous voilà en route.

Si vous désirez connaître le Bugey, madame, et que vous n'ayez pas le temps d'y aller, étudiez l'excellent guide de Joanne; mais il me serait impossible de vous décrire exactement le pays qu'on traverse pour se rendre de Crémieu au lac Paladru. Quoique ama-

teur de beaux paysages et par goût et par profession, j'avais laissé aux Charmilles mes yeux de peintre; je n'étais plus que Tony Flamerin, lequel avait martel en tête. Dans l'inquiétude et je dirai presque l'effroi que me causaient les plans de campagne de M. d'Arci, j'avais payé d'audace, et, prenant tout sur moi, j'avais obtenu un vote de confiance. Qu'allais-je faire? Les moyens secrets que je m'étais vanté de posséder me paraissaient à l'examen d'un effet douteux, je n'étais pas bien décidé à m'en servir. Pour voir clair dans ma conduite, il aurait fallu que je visse clair dans mes sentimens. Je croyais par intervalles haïr comme la peste l'ennemi que je m'étais chargé de combattre, et je me promettais de le traiter sans miséricorde; l'instant d'après, je me surprenais à douter de ma haine, où il entrait peut-être plus de ressentiment, plus de jalousie que d'aversion. Vous avez lu le Tasse et l'épisode de la forêt ensorcelée, que Tancrède s'était fait fort de désenchanter; il aurait dû commencer par désenchanter son cœur, car vous savez ce qu'il advint de lui et de son épée quand l'arbre qu'il se disposait à pourfendre lui montra le visage de cette Clorinde qu'il se flattait sottement de ne plus aimer. Je me demandais si j'étais tout à fait dépris de Clorinde, si au moment décisif je ne sentirais pas trembler dans ma main le glaive de l'inexorable justice. Ma seule ressource était de compter sur l'imprévu, sur quelque incident qui m'inspirerait une résolution; mais qu'est-ce qu'une habileté qui s'en remet aux incidens? M. d'Arci se fût bien moqué de moi, s'il avait lu dans mes pensées.

Ainsi travaillait mon esprit, et vous me pardonnerez d'avoir visité sans le voir un des plus beaux pays du monde. Je me souviens cependant de longues suites de collines ombragées de chênes, qui servaient de cadre à des plaines fertiles, couvertes de riches cultures. Nous cheminâmes durant des heures sur un plateau mamelonné; en atteignant la crête de l'un de ces mamelons, nous en apercevions d'autres qui se déroulaient en amphithéâtre autour de nous, couronnés de beaux villages, de clochers pointus et de châteaux massifs. Je me souviens également que nous traversâmes de jolis hameaux dont les maisons, blanchies à la chaux, nous regardaient passer; je me rappelle que sous l'auvent de chacune de ces maisons pendait une claie à sécher les fromages, et qu'il sortait de chacune de leurs fenêtres un vague bruissement de rouets et de métiers à tisser. Il me semble qu'au sortir de ces hameaux il y avait de grands noyers dont l'ombre allongée dormait paisiblement dans la poussière du chemin, à droite et à gauche des meules de paille, puis à perte de vue des champs de trèfle, de maïs, de sarrasin fleuri, au milieu desquels couraient des treilles écheve-

lées dont les pampres se tachetaient de rouge et qui toutes se tenaient par la main pour danser comme des folles. Qu'elles eussent un air de fête et de joie, je vous en donnerais ma parole d'honneur; mais de vous dire précisément ce qui les mettait en gaîté, je ne le saurais.

Nos percherons s'étant mis au pas pour gravir une côte, mes idées s'éclaircirent et je considérai longtemps un frais vallon qui ressemblait à ces tableaux du Poussin où il s'est complu à réunir toutes les scènes diverses de la vie des champs. Dans le fond, une tourbière où deux hommes ouvraient une tranchée, tandis qu'un troisième assemblait les mottes en tas; à quelques pas plus loin, un plantage et des femmes occupées à la cueillette des pois, d'autres qui lavaient du linge dans un ruisseau, des enfans qui taillaient des osiers, une prairie où pâturaient des vaches et un cheval blanc; sur le revers du vallon, un champ labouré, bien gras, bien luisant, dans lequel se promenait une herse attelée de quatre bœufs. Hommes, femmes, enfans, tout ce monde causait et riait; la tourbière interpellait les pois, la herse apostrophait les lavandières; tout en paissant, les vaches disaient leur mot, et la gravité de l'animal portait un jugement sur les gaîtés de l'homme. Répandez sur cette scène une vapeur transparente et la douceur d'un soleil d'automne buvant goutte à goutte les sueurs de la terre; non, Poussin n'eût pas mieux fait.

Je sais quelque chose de plus intéressant que les plus beaux paysages du Bugey; c'est le spectacle d'une âme heureuse, quand cette âme, bien entendu, n'est ni celle d'un méchant, ni celle d'un sot. Mme de Mauserre me donnait ce spectacle. Elle était le bonheur en personne; il brillait dans ses yeux, dans son sourire; elle en était enveloppée comme d'un fluide. On aurait pu croire qu'elle ne vivait que depuis deux jours; le monde lui était une nouveauté charmante, les objets les plus insignifians lui causaient des étonnemens, des ravissemens. En vérité, n'est-ce pas ce jour-là qu'elle découvrit le soleil? Son regard lui disait: — A propos, tu sais qu'avant dix mois je serai sa femme! — Cette âme tendre aurait voulu répandre sa joie autour d'elle, dépenser son ivresse en aumônes tout le long du chemin. Elle avisa une dindonnière assez dépenaillée qui paissait son troupeau dans un pré. Elle fit arrêter la voiture et courut embrasser l'enfant, avec qui elle s'entretint, assise sur une pierre; les dindons en émoi gloussaient à l'entour et faisaient la roue. En la quittant, elle lui glissa dans la main deux pièces d'or. Un peu plus loin, elle vida le reste de sa bourse dans le chapeau d'un vieil aveugle. Nous nous regardions du coin de l'œil, Mme d'Arci et moi; ce regard disait beaucoup de choses.

Depuis le vallon qui m'avait fait penser au Poussin jusqu'au village des Abrets, où nous devions faire halte pour déjeuner, j'eus moins de distractions, et je puis vous certifier que la route que nous suivions n'a peut-être pas son égale. Elle court au travers des vergers les plus rians, les plus frais, tapissés d'une herbe si veloutée qu'il me prenait envie d'être mouton pour en manger; les deux rangées d'arbres entre lesquelles nous passions entre-croisaient leurs branches, qui se recourbaient en berceaux au-dessus de nos têtes. Nous ne rattrapâmes le break qu'aux Abrets; il avait cheminé comme le vent, sans s'arrêter à causer avec les dindonnières, étant conduit par un homme de mauvaise humeur qui était bien aise d'avoir trois percherons à fouetter à tour de bras. Vous ne sauriez croire à quel point, selon les circonstances, M. de Mauserre se ressemblait peu à lui-même. Il y avait en lui deux hommes, dont l'un était aussi attentif à se commander que l'autre l'était peu. Pendant mon séjour à Dresde, il avait eu à traiter une affaire épineuse, et je l'avais vu opposer à toutes les contrariétés une figure impassible et unie; — hors des affaires et dès qu'il ne s'agissait que de lui, incapable de dissimuler, ses dépits paraissaient naïvement sur son visage, où on les lisait à livre ouvert.

Il fut sombre pendant tout le déjeuner comme une porte de prison. M. d'Arci jouait la candeur et l'exaspérait par ses empressemens. En sortant de table, il prit sa revanche. Il y avait dans le jardin de l'auberge un tir au pistolet; M. de Mauserre, qui était de première force, mit son gendre au défi et fit mouche trois fois de suite. La galerie battit des mains, et la perle des gouvernantes s'écria : — Dites-nous donc, monsieur, une fois pour toutes, quel talent vous n'avez pas! — M. d'Arci envoya sa première balle dans l'un des montans de la cible; il s'en prit au pistolet, qu'il déclara détestable. Son second coup ne fut guère plus heureux; il s'obstina jusqu'à ce qu'il eût mis dans le blanc, si bien qu'en quittant le jardin il eut le déplaisir de s'apercevoir que le break avait gagné les devans sans l'attendre. Force lui fut de monter dans la calèche avec nous. — Vous voilà bien attrapé, lui dit en riant Mme de Mauserre; — puis d'un ton plus sérieux : — M. de Mauserre se plaint que vous avez la mauvaise habitude de taquiner Mlle Holdenis; à la longue, vos plaisanteries pourraient lui faire tort dans l'esprit de son élève... Nous sommes si heureux de l'empire absolu qu'elle a su prendre sur notre indocile cabri! — Il se mit à ricaner, je lui pinçai le bras, et il ravala sa réplique.

Au sortir des Abrets, on gravit pendant plus d'une heure une côte assez rapide; après en avoir atteint le sommet, on quitte la grande route pour s'engager dans un chemin vicinal qui conduit en

vingt-cinq minutes au village de Paladru, assis à quelques pas du lac, au pied d'une église perchée sur un tertre. Je puis, madame, vous parler en expert du lac Paladru; je l'ai vu de très près, j'ai fait avec lui une connaissance plus intime que je ne l'aurais désiré. Si vous aimiez la statistique, je vous apprendrais qu'il est situé à quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, qu'il a près de deux lieues de long sur une demi-lieue de large, qu'il est très profond, que ses eaux sont minérales et fort actives contre plusieurs maladies, et qu'elles ont un léger goût savonneux, ce qui ne les empêche pas d'être poissonneuses. J'aime mieux vous dire qu'il n'est pas permis d'aller dans le Bugey sans rendre visite à ce joli lac, que les environs en sont délicieux et qu'on y trouve de superbes frênes, que les monts qui encadrent ses deux rives sont les uns plus cultivés, les autres plus boisés et plus sauvages, que selon l'heure du jour et le caprice du vent il passe de la couleur de la nacre à un bleu d'azur et au gris du plomb, qu'enfin la nature s'est plu à rassembler sur ses bords les accidens les plus divers, des criques, des anses, des promontoires, ici des bouquets d'arbres qui se penchent sur l'eau et y trempent leur chevelure, là une grève courte que lave le flot, plus loin de petites falaises que fouette la vague. Si jamais vous y allez, arrêtez-vous sur une de ces falaises, à quelques pas du village, et regardez à votre gauche. Au-delà du lac et de ses joncs, vous verrez au premier plan un rideau de saules aux feuillages argentés, — au-delà des saules, une hauteur ombragée de beaux noyers au travers desquels pointent un clocher et les tourelles d'un château, et, si le temps est clair, à la faveur de l'échancrure que laissent entre elles les collines, le Mont-Blanc vous apparaîtra dans toute la gloire de ses neiges éclatantes, découvrant à la fois ses deux versans, l'un qui s'abaisse par étages du côté de la France, l'autre, pareil à une gigantesque muraille, où il semble que les aigles eux-mêmes doivent gagner le vertige.

Le guide du voyageur vous donnera, madame, un aperçu des beautés du lac Paladru; mais il ne vous dira pas que c'est un endroit où l'on fait des expériences désagréables. Celle que j'y fis m'a démontré clairement que le métier de prédicateur a ses dangers, et que les Allemandes ont parfois de bien étranges lubies.

VII.

Deux heures après notre arrivée, Mme de Mauserre, fatiguée de la route, rassasiée du lac et du Mont-Blanc, s'était assoupie sur un des canapés de l'hôtel des Bains, et Lulu, couchée sur un coussin, dormait à ses pieds. En attendant l'heure du dîner, M. de Mau-

serre, qui était aussi fort aux échecs qu'au pistolet, et qui cherchait une nouvelle occasion d'humilier son gendre, lui proposa une partie, et celui-ci l'accepta dans l'espoir d'une chimérique revanche.

Meta ne tarda pas à sortir; elle alla promener ses pensées sur la grève où avait abordé un bateau tout fraîchement arrivé de l'autre bout du lac. Les bateliers qui le montaient venaient de l'amarrer à un pieu, après en avoir roulé la voile autour du mât. Elle eut la fantaisie d'y entrer; je la vis s'asseoir près de la proue et y demeurer immobile, penchée sur l'eau, qui lui servait peut-être de miroir. L'occasion me semblant propice, quelques secondes après je l'avais rejointe, je détachais sournoisement l'amarre, et, prenant les rames en main, je gagnais le large avec elle.

D'abord elle parut effrayée de se trouver seule avec moi sur cette coque vacillante; elle me supplia de la ramener à terre. Je n'eus pas l'air de l'entendre, je continuai de ramer. Peu à peu elle se rassura ou se résigna. Elle s'assit à l'arrière près du gouvernail. Quand nous eûmes dépassé le milieu du lac, je lâchai les avirons et laissai le bateau voguer à la dérive. Elle me regardait avec attention, interrogeant mon visage et mon silence.

Ayant trouvé la veille sur un des rayons de la bibliothèque du château une vieille édition des *Provinciales*, j'avais eu la curiosité d'y mettre le nez. Un passage m'avait singulièrement frappé et s'était incrusté dans ma mémoire. M'adossant contre le mât, et les bras croisés : « En vérité, mon père, m'écriai-je, il vaudrait autant avoir affaire à des gens qui n'ont point de religion qu'à ceux qui en sont instruits jusqu'à la direction d'intention, car enfin l'intention de celui qui blesse ne soulage point celui qui est blessé. Il ne s'aperçoit point de cette direction secrète, il ne sent que celle du coup qu'on lui porte. Et je ne sais même si on n'aurait pas moins de dépit de se voir tuer brutalement par des gens emportés que de se sentir poignarder consciencieusement par des gens dévots. »

J'ajoutai : — Ah! que Pascal était un grand homme, et que la casuistique est une science dangereuse!

— A qui parlez-vous? me demanda-t-elle en souriant. Au ciel, aux poissons ou à moi?

— A quelqu'un, repris-je, qui m'a reproché plus d'une fois d'être un homme léger, et je lui réponds : Grâce soit faite aux esprits légers, ils déferont demain le mal qu'ils ont fait hier. Je redoute davantage ceux qui le font par conviction! C'est d'eux que Pascal a dit qu'on n'est jamais coquin si pleinement et si gaîment que quand on l'est par conscience.

Elle regarda autour d'elle : — Je ne vois pas ce jésuite à qui s'adresse votre discours, repartit-elle doucement. Vous devriez savoir que j'ai été élevée à ne pas aimer ces bons pères plus que vous ne les aimez vous-même.

Je repris les rames; j'eus bientôt doublé un petit cap, dont les ombrages nous cachèrent le village et l'hôtel. Meta n'avait plus peur; elle me dit d'un ton paisible : — Que répondra-t-on à Lulu si, à son réveil, elle demande sa gouvernante? Est-ce un enlèvement? dit-elle encore. Ah! j'oubliais que nous sommes au 1er septembre, et qu'aujourd'hui nous devions avoir une explication; mais un lac n'est pas un cimetière.

Puis elle détourna la tête et contempla le Mont-Blanc, qui se montrait vaguement derrière un massif de noyers.

J'abandonnai de nouveau les rames, et, m'adossant une seconde fois au mât, je fis une cigarette que j'allumai. — Les jésuites ont bon dos, repris-je. Il est possible qu'ils aient inventé le bel art de prévariquer en sûreté de conscience; je me suis laissé dire pourtant que la casuistique est cultivée dans plus d'un pays où ils ne sont pas en faveur. On y voit des esprits qui emploient leur subtilité à trouver de bonnes raisons pour justifier les cas les plus injustifiables. On en voit d'autres qui méprisent la grosse morale terre à terre des honnêtes gens selon le monde; ils la mettent à l'alambic, et leurs maximes quintessenciées les autorisent à s'accorder de petites licences que le commun des martyrs se refuserait. D'autres encore se servent de leur religion, qui est sincère, pour sanctifier leurs convoitises. Leurs actions les plus intéressées sont œuvres pies. Ces enfans de Dieu regardent toute la terre comme leur héritage, et, convaincus que le ciel leur a commis le soin d'obliger les méchans à restitution, ils font main basse, la larme à l'œil, *sur leurs biens qu'ils s'appliquent.*

Je lançai ma cigarette dans le lac. — On m'a parlé d'une pécheresse, poursuivis-je, qui, à vrai dire, n'avait péché qu'une fois; la vie avait été si indulgente pour elle qu'elle avait trouvé le bonheur dans sa faute. Une sainte vint à passer, et, voyant cette heureuse coupable, elle s'écria : — Quel fâcheux exemple! La loi divine de ce monde est l'ordre, que cette femme a transgressé. Il y va de l'intérêt du ciel et des bonnes mœurs que je lui prenne son bonheur si mal acquis; je lui prendrai sa maison, je lui prendrai son mari, je lui prendrai son enfant, je lui prendrai son passé et son avenir, ses souvenirs et ses espérances, je lui prendrai tout, et Dieu me dira : Bien travaillé, ange de lumière! il y a un désordre de moins dans le monde.

Une flamme lui monta aux joues; elle me cria : — Depuis quel-

ques jours vous parlez par énigmes; dites-moi une fois pour toutes ce que vous avez dans l'esprit et de quelle infamie vous me soupçonnez.

— Il y a là-bas, lui répliquai-je, dans une auberge de village, une femme qui dort paisiblement. Puisse-t-elle ne se point réveiller! car un jour elle sera folle de désespoir en découvrant que Mlle Meta Holdenis a conçu l'honorable et hardi projet d'épouser M. de Mauserre.

Son visage prit une expression colère et sèche que je ne lui avais jamais vue. Ce ne fut qu'un coup de théâtre, la scène changea bien vite. Le regard presque féroce que ses yeux dardaient sur moi, comme l'aiguillon d'une abeille, s'adoucit par degrés; ses lèvres serrées se détendirent, son front crispé redevint uni comme une glace, elle baissa la tête, et il me sembla que des larmes roulaient sous sa paupière. J'attendis un moment qu'elle me parlât; mais j'attendis en vain.

Les lacs de montagnes sont capricieux et fantasques. Quand nous nous étions embarqués, il n'y avait pas un souffle dans l'air ni une ride à la surface de l'onde, qui était d'un bleu argenté. Bientôt l'ombre portée de la côte avait pris une couleur d'émeraude; le vert, gagnant peu à peu sur l'azur, avait envahi tout le lac, qui fut saisi d'un frisson et commença de clapoter. Le bateau avait dérivé au large. De plus en plus embarrassé du silence prolongé de Meta et du mien, je me décidai au retour. Je mis cap sur le village de Paladru, où la brise nous poussait en droiture, et je dépliai la voile en demandant à Meta si elle se chargeait du gouvernail, qu'il ne s'agissait que de maintenir droit. Elle me répondit par un signe des yeux, et saisit la barre d'une main déterminée. La voile s'enfla, le bateau prit sa course comme un cheval qui aurait senti l'éperon; déjà les roseaux et les galets de la rive devenaient plus distincts.

Meta avait redressé la tête; sa bouche entr'ouverte buvait le vent, et sa poitrine se gonflait. — Je veux vous dire une fois encore *le Roi de Thulé*, murmura-t-elle; écoutez bien. — Et de la même voix que jadis elle me récita les vers que grâce à elle je savais par cœur :

Es war ein König in Thule
Gar treu bis an das Grab,
Dem sterbend seine Buhle
Einen goldnen Becher gab.

Le vent fraîchissait de seconde en seconde; soudain une rafale secoua rudement la voile, qui tour à tour battit le mât et se tendit jusqu'à le faire craquer. Le lac avait passé du vert au gris, il se tachetait d'écume et se hérissait d'un air de méchante humeur.

A un mouvement maladroit que fit Meta, le bateau, s'étant incliné brusquement, embarqua un paquet d'eau. — Prenez garde, lui dis-je; il suffirait d'une distraction pour nous faire chavirer.

Elle était arrivée au dernier couplet :

> Er sah ihn stürzen, trinken,
> Und sinken tief ins Meer.
> Die Augen thäten ihm sinken;
> Trank nie einen Tropfen mehr.

Elle répéta deux fois ces quatre vers; puis elle me regarda, et sa figure me parut singulière. Elle ôta sa toque; l'air jouait avec ses cheveux, qui voltigeaient sur son front; elle avait les joues ardentes, et au fond de ses yeux braqués sur moi une mystérieuse folie agitait ses grelots.

— Votre bohémienne, s'écria-t-elle, était une menteuse; ne m'a-t-elle pas prédit que je vivrais cent ans? — Et, baissant la voix, elle ajouta : — Nous devions décider aujourd'hui si nous passerions notre vie ensemble; puisque vous n'y pensez plus, je veux mourir avec vous.

A ces mots, elle imprima au gouvernail une si violente secousse que la seconde d'après notre bateau avait sa coque en l'air et votre serviteur six pieds d'eau au-dessus de la tête.

Madame, on ne sait dans ce monde ce qui sert et ce qui nuit. Je n'aurais jamais imaginé que le commerce de mon ami Harris pût avoir pour moi la moindre utilité. Cependant, lorsque je revins de mon étourdissement et du fond de l'eau à la surface, ma première pensée fut de me féliciter d'avoir passé avec lui trois mois à Genève, parce que, nous baignant tous les jours dans le lac, il avait fait de moi un habile nageur; — soyez sûre que dans ce moment tous mes tableaux passés et futurs me semblaient bien peu de chose au prix de la faculté que je possédais de me tenir sur l'eau. Mes idées se débrouillant, ma seconde pensée fut qu'il y avait près de moi une femme qui se noyait, et que j'étais résolu à la sauver ou à périr avec elle. Vous croirez ce qui vous plaira, madame; mais ce n'était pas un mouvement d'humanité ni de compassion qui me poussait : je ressentais pour la première fois une sorte de fureur amoureuse. J'avais tout pardonné à Meta en faveur de la charmante et louable intention qu'elle avait eue de noyer Tony Flamerin; il me semblait que la vie n'était pas possible sans elle. Ce sentiment vous paraîtra extravagant, et vous allez croire que l'eau du lac Paladru, dont j'avais avalé un grand coup, joint à ses autres vertus celle d'être plus capiteuse que le vin du Rhin. Madame, il n'est pas besoin de boire pour extravaguer; il y a un peu de déraison dans toutes les passions humaines. C'est le cœur de l'homme qui est capiteux.

Je plongeai, et je n'aperçus pas Meta. L'épouvante me gagnait quand je m'avisai que, sa robe s'étant accrochée à la barre du gouvernail, elle se trouvait prise sous le bateau. Je l'eus bientôt dégagée. Elle avait entièrement perdu connaissance; mais je ne pouvais avoir de sérieuses alarmes, elle n'avait pas demeuré plus d'une minute sous l'eau. Un léger mouvement qu'elle fit avec les doigts me rassura tout à fait. Lui soutenant la tête de ma main gauche, je m'escrimai si vigoureusement du bras droit et des deux jambes que le grand Harris lui-même eût été content de moi. Au bout de quelques instans que je trouvai longs, j'eus l'infini bonheur de prendre terre.

Mon premier soin fut de coucher Meta sur le côté; elle rouvrit les yeux, les referma aussitôt. Je l'enlevai dans mes bras et me mis à courir vers l'auberge, qui n'était pas loin. Je fus accosté à mi-chemin par deux bateliers furieux, qui, m'accablant d'injures, me redemandaient leur bateau. Je le leur montrai du doigt, les assurant qu'il se portait bien, quoiqu'il n'y parût pas. Dans le fond, ils étaient débonnaires, et ma bourse, que je leur donnai, était si bien garnie, qu'ils changèrent de ton et voulurent m'aider à porter ma précieuse charge; mais je n'entendais pas que personne m'en soulageât. Mme de Mauserre, qui s'était réveillée, s'étonnant de ne pas nous voir, venait de sortir de l'hôtel avec Lulu pour nous chercher. Elles nous aperçurent, et, croyant à un irréparable malheur, elles poussèrent l'une et l'autre des cris perçans. J'avais eu facilement raison des bateliers qui me réclamaient leur bateau; j'eus plus de peine à calmer Lulu, qui me demandait compte de sa gouvernante. Le pis est que ses hurlemens furent entendus de M. de Mauserre. Il abandonna sa partie d'échecs, se précipita dans la cour, et je crus que j'aurais une affaire sérieuse avec lui. Il me regardait d'un air menaçant et furibond. Je me hâtai de dissiper son inquiétude en lui affirmant que Meta était vivante; mais l'inquiétude le tourmentait moins que l'âpre chagrin de la voir étendue dans mes bras, qui la serraient étroitement, sa joue pressée contre la mienne, ses cheveux collés à mes tempes.

Il s'élança sur moi, les poings levés, et s'écria : — Vous êtes un misérable fou !

Ce cri me fit mesurer la profondeur de sa blessure. — Vous vous oubliez, monsieur, lui répondis-je froidement. — Et, le repoussant de l'épaule, j'entrai dans l'auberge, où je déposai mon fardeau. Il n'y a pas d'enthousiasme qui tienne, j'étais à bout de forces.

M. d'Arci était accouru; il haussa les épaules en lorgnant Meta, qui était pâle comme la mort, et il me dit : — Quelle comédienne ! — Puis il grommela entre ses dents : — L'idée était ingénieuse; mais le cœur vous a manqué.

VIII.

Les soins empressés de Mme de Mauserre, assistée de sa belle-fille et de l'hôtelière, eurent bientôt ressuscité la perle des gouvernantes. On la déshabilla, on la mit dans un lit bassiné, où elle ne tarda pas à reprendre tous ses esprits. Son premier mot fut pour appeler Lulu, qui se jeta sur elle avec des transports de joie.

Pendant ce temps, j'avais échangé mes habits mouillés contre des vêtemens de paysan, et je descendis me chauffer à la cuisine. J'y trouvai M. de Mauserre debout devant la cheminée. — Vous avez des explications à me donner, me cria-t-il.

— Permettez, repartis-je d'un ton vif, il me semble que c'est à moi d'en réclamer.

Notre vieille amitié triompha de sa jalousie et de son orgueil, et il reprit de l'air le plus affectueux : — Vous avez raison; les cris de Lulu m'avaient troublé l'esprit. Excusez-moi, je vous en prie, et embrassons-nous.

Je lui touchai dans la main sans lui donner au sujet de mon naufrage les éclaircissemens détaillés qu'il désirait. Tout ce qu'il put tirer de moi fut que Mlle Holdenis avait choisi le moment où le vent soufflait dans toute sa force pour lâcher imprudemment le gouvernail. — Cela prouve une fois de plus, ajoutai-je, que les femmes sont de mauvais pilotes; ne nous laissons gouverner par elles ni sur eau ni sur terre.

Impatienté de ma réserve, il m'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre, et, m'ayant regardé dans le blanc des yeux, il me dit à brûle-pourpoint : — Avez-vous des vues sérieuses sur Mlle Holdenis?

— Que vous importe? lui répondis-je.

— Je m'intéresse à elle et à vous, et je ne crois pas que vous soyez faits l'un pour l'autre.

— Pour qui donc est-elle faite? lui demandai-je en le regardant fixement à mon tour.

— Pour ma fille, à qui elle est bien nécessaire. Soyez de bonne foi. Votre cœur est-il pris tout de bon?

— Peut-être, lui dis-je; mais je ne dois compte de mes sentimens qu'à elle seule.

Sur ces entrefaites, on nous annonça que le dîner était servi. Je me sentais un appétit bourguignon; je l'avais bien gagné. Je fis honneur au repas et surtout à un hombre-chevalier qui avait été pêché le matin près de l'endroit où nous avions chaviré; ce produit du lac Paladru me parut délicieux, tant j'ai l'âme peu rancunière. M. de Mauserre mangeait du bout des dents et ne prononça pas trois paroles. Mme de Mauserre ne se lassait pas de me questionner

sur mon aventure nautique et de me remercier d'avoir sauvé la vie à une personne qui lui était chère. M. d'Arci avalait morceau sur morceau pour se mettre dans l'impossibilité de parler. Mme d'Arci me regardait avec son sourire tranquille, me disant tout bas : — Beau chevalier, il y a quelque chose là-dessous.

Entre la poire et le fromage, Mme de Mauserre nous quitta pour aller prendre des nouvelles de Meta. Elle revint nous dire que l'héroïne du jour se portait à merveille, qu'après avoir bu un bouillon elle voulait à toute force se lever, et que, ses vêtemens n'étant pas encore secs, on s'occupait de lui en chercher d'autres. Lulu, qui ne pouvait se passer de sa gouvernante, demandait à se rendre auprès d'elle. On lui en refusa la permission; elle se mit à pleurer et à trépigner comme dans son beau temps. Pour la calmer, M. d'Arci lui fit des cocottes en papier; tout le monde s'en mêla, la table en fut bientôt couverte. Après avoir fourni mon contingent, je m'échappai pour aller fumer un cigare dans le jardin.

La lune à son second quartier argentait la moitié du lac; l'autre était dans une ombre noire. Il n'était plus fâché, mais il lui restait comme une sourde émotion; par intervalles, ses vagues balbutiaient des mots entrecoupés : on eût dit un enfant que le sommeil a surpris dans sa colère et qui gronde tout bas en rêvant. La pensée me vint d'aller trouver Meta; il me semblait qu'après ce qui s'était passé nous avions à causer ensemble.

Je rentrai dans l'auberge par la porte de derrière. Je montai à pas de loup l'escalier, je me glissai le long du corridor, et j'allais frapper quand je m'avisai que Meta n'était pas seule. Elle disait à quelqu'un : — Donnez-moi des nouvelles de mon sauveur.

— Il est d'une humeur charmante, répondit une voix sombre que je reconnus pour celle de M. de Mauserre.

Mon premier mouvement fut de pousser brusquement la porte, le second de retenir mon souffle et de prêter l'oreille; mais les bonnes consciences produisent des scrupules comme les bonnes terres portent de bon froment. Pour me dérober à la tentation, je rebroussai chemin, je gagnai en tapinois la chambre où j'étais entré pour me changer; mes habits y séchaient auprès d'un grand feu. J'étais occupé à les retourner quand je m'aperçus qu'après une pause les deux voix avaient repris leur entretien. Rappelez-vous, madame, lorsque vous visiterez le lac Paladru, qu'à l'hôtel des Bains les lits sont tendres, les repas copieux et bien servis, les hombres-chevaliers délicieux, mais que les plafonds et les parois y sont minces comme une feuille de carton, que d'une pièce à l'autre on entend tout, et qu'il y faut murmurer ses secrets dans la langue des fourmis. *Non bis in idem*, disent les juristes, ce qui

signifie qu'on n'est pas tenu d'avoir de la conscience deux fois de suite dans la même affaire. Cette fois j'écoutai, et j'entendis.

— Ne puis-je donc savoir qui de vous deux a eu la première idée de cette promenade sur l'eau ? disait M. de Mauserre d'un ton sec, presque impérieux.

— Je ne le sais pas moi-même, monsieur ; il me semble que l'amarre s'est détachée toute seule.

— Et vous avez trouvé fort naturel cet aventureux tête-à-tête avec un jeune homme que j'aime, que j'estime, mais qui est mauvais juge peut-être dans les questions de convenance?

— J'ai eu tort, dit-elle humblement. J'ai oublié ma situation, et la gouvernante de votre fille vous en fait, monsieur, toutes ses excuses.

— Je ne suis pas en ce moment le père de ma fille, je suis un homme qui pensait avoir le droit... — Il n'acheva pas sa phrase; il préféra en commencer une autre. — Ne sommes-nous pas le 1er septembre? C'est aujourd'hui que Tony devait vous demander votre main. Que lui avez-vous répondu?

— Je n'ai pas eu de réponse à lui faire, monsieur, parce qu'il ne m'a rien demandé.

— C'est pourtant un endroit bien choisi qu'un bateau pour y faire une déclaration; on ne risque pas d'y être dérangé. La sienne a-t-elle été brûlante? A-t-il su profiter de la circonstance en habile homme? a-t-il été entreprenant?

— Songez-vous bien, monsieur, à qui vous parlez?

— Je suis tenté de croire, poursuivit-il, que votre naufrage n'a point été un accident. M. Flamerin a voulu se procurer le plaisir de vous sauver, le plaisir plus doux encore de vous porter pendant dix minutes dans ses bras. Comme il vous tenait étroitement serrée contre son cœur! Est-il certain que vous fussiez tout à fait évanouie?

Elle enfla sa voix, et ce fut à son tour d'avoir le verbe haut : — Eh bien! oui, s'écria-t-elle, M. Flamerin a pris aujourd'hui avec moi de grandes libertés. Ce qui me console, c'est qu'un jour peut-être je serai sa femme.

— Cela ne sera pas.

— S'il le veut, qui pourrait l'en empêcher?.. Vous oubliez qu'il est libre, lui !

Ce mot l'accabla, et je crus l'entendre pousser un profond soupir. Il se pourrait aussi que ce fût une illusion; dans certaines circonstances, les oreilles me tintent.

— Si vous méprisez mes conseils, reprit-il d'un ton plus doux, j'aime à croire que vous attachez quelque prix au consentement de

votre famille. Je peux vous assurer que votre père n'autorisera jamais ce mariage.

— Vous lui avez donc écrit? Comme vous abusez de mes confidences!

— Il m'a répondu courrier par courrier que M. Flamerin était sans doute un bon parti, mais qu'il n'agréerait pour son gendre qu'un homme d'un esprit sérieux et de principes sévères, et que les hommes à principes ne se rencontrent guère parmi les artistes. Une telle délicatesse lui fait d'autant plus d'honneur qu'il se trouve, paraît-il, dans une situation embarrassée.

— Il vous a parlé de ses affaires? lui demanda-t-elle avec émotion.

— Je lui sais gré de sa confiance. Quelqu'un lui propose de le prendre pour associé dans une entreprise qui lui permettrait de relever en peu de temps sa fortune; mais on exige de lui un apport de capital qu'il ne possède pas.

— Et qu'il vous prie de lui avancer?

— Je serai heureux de pouvoir faire quelque chose pour le père de Meta Holdenis.

— Ah! monsieur, pourquoi obligez-vous une fille à plaider pour vous contre son père, et à vous avertir que, si honnête, si loyal qu'il soit, il est homme à projets et à chimères, qu'il a la main malheureuse dans tout ce qu'il entreprend, que vous lui rendriez un service fatal en encourageant ses illusions, que vous ne reverriez jamais votre argent, et que ma fierté ne s'en consolerait pas?.. J'exige, monsieur, que vous ayez le courage de le refuser. Je suis prête, s'il le faut, à vous demander cette grâce à genoux.

— Calmez-vous. Je refuserai, puisque vous m'en priez. Laissez-moi vous dire que vous avez le cœur le plus noble et le plus délicat que je connaisse.

— Et vous, monsieur, vous êtes la bonté même... Pourtant vous m'avez fait tout à l'heure la plus injuste querelle.

Il me parut qu'il changeait de place pour se rapprocher d'elle. — Pour la dernière fois, l'aimez-vous ou ne l'aimez-vous pas? lui dit-il.

— Quittons ce sujet, monsieur, il m'en coûte trop de me disputer avec vous.

— Vous refusez donc de rassurer mon inquiétude? reprit-il d'un ton presque suppliant.

— J'ai peine à croire à votre inquiétude; je croirais plutôt à votre despotisme, si vous n'étiez pas si bon.

— Et ma tyrannie vous paraît insupportable?

— Je suis très disposée, monsieur, à me laisser gouverner par vous; mais nous vivons, ajouta-t-elle avec gaîté, dans un temps où

les peuples les plus soumis demandent à leur gouvernement de s'expliquer.

— Vous voulez que je m'explique? Vous voulez me contraindre à vous dire ce que je m'étais promis de vous taire à jamais?.. Oui, je suis un despote, et mon secret... Ah! ne me forcez pas à parler, vous m'avez deviné!

Il y eut un long silence, du moins il me parut très long. M. de Mauserre le rompit enfin en disant : — Je ne sais ce que vous penserez de moi; mon aveu vous semble-t-il odieux ou ridicule?

— Je ne vous juge pas, monsieur, répondit-elle, je crois rêver. Vous vous trompez, vous vous faites illusion. Qui suis-je, pauvre fille sans esprit et sans figure, pour m'être fait aimer d'un homme tel que vous? Ce sera l'éternelle gloire de ma vie; mais à cet honneur dangereux je préfère la paix que j'ai perdue. J'étais si heureuse auprès de vous!.. Hélas! me voilà condamnée à quitter dès demain les Charmilles. Monsieur, qu'avez-vous fait? Que vous êtes cruel!

— Vous me quitteriez? s'écria-t-il avec véhémence; je ne le souffrirai point.

— Quand j'aurais la faiblesse de rester, quelle vie mènerais-je dans une maison où j'aimais à vous chercher, et où désormais la prudence, le devoir, tout me commandera de vous fuir? Adieu cette douce liberté qui avait tant de charmes pour moi comme pour vous!

— Vous resterez, vous dis-je, et vous n'aurez pas besoin de me fuir. Je vous promets que vous n'entendrez plus de moi un seul mot qui puisse vous blesser ou vous effrayer. Ce jour est un jour néfaste, effaçons-le de notre mémoire. Que demain soit comme hier, oublions l'un et l'autre que nous sommes venus ensemble dans un lieu maudit où la jalousie m'a fait divaguer...

— Qu'exigez-vous de moi, monsieur? L'oubli vous sera facile, mais je me défie de mes souvenirs.

— Je vous en supplie, reprit-il, traitez-moi comme un malade dont on ménage la déraison, à qui l'on passe, crainte de pis, ses plus absurdes caprices. Soyez sûre que je condamne ma folie, mais elle me fait peur, et, si vous me refusiez, je ne réponds de rien, je serais capable de quelque éclat qui ferait notre malheur à tous. Jurez-moi que vous ne disposerez pas de votre main avant de m'avoir consulté, et que vous ne quitterez pas les Charmilles sans mon consentement.

— Vous m'épouvantez! dit-elle d'une voix éperdue.

— Je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez donné votre parole.

— Vous l'avez, monsieur, je vous la donne dans l'espérance que vous me la rendrez.

Cette conversation, madame, m'agaçait horriblement, elle m'était insupportable, et j'avisais au moyen d'y mettre fin quand j'entendis une porte s'ouvrir. L'instant d'après, je reconnus la voix de Mme de Mauserre qui disait : — Je vois avec plaisir, ma chère, que vous êtes en bonne compagnie. La voilà hors d'affaire, n'est-ce-pas, Alphonse?

— Grâce à vos bons soins, madame, dont je vous serai éternellement reconnaissante, lui répondit Meta. Je me félicite d'avoir vu la mort de si près, puisque j'ai eu l'occasion de me convaincre que vous voulez bien m'aimer un peu.

— En doutiez-vous? La belle peur que vous m'avez faite! — Et Mme de Mauserre partit de là pour revenir sur le détail de ses émotions; elle aimait à redire les choses.

Je m'esquivai discrètement. Je retournai dans le jardin, où je méditai longtemps sur ce que j'avais entendu. Je ne savais trop quel jugement en porter. Il y avait en moi un procureur-général qui requérait et un avocat très retors qui trouvait réponse à tout. Le tribunal flottait dans le doute et réclamait un supplément d'enquête. Tout en consultant avec moi-même, je contemplais les étoiles, je n'en sus tirer aucun éclaircissement.

Des sons de piano m'arrachèrent à mes réflexions. Meta, enveloppée dans la pelisse de Mme de Mauserre, était descendue dans la salle commune, et jouait un nocturne de Chopin, qui assurément avait pensé à moi en le composant. Sa musique peignait les sentimens d'un homme qui est en train de se noyer avec la femme qu'il aime; elle disait aussi : Puisque vous refusez de vivre avec moi, je veux mourir avec vous! Le piano était une méchante épinette de village que Meta réussissait à faire parler; le proverbe a raison : Il n'est point de mauvais outil pour un ouvrier qui a le diable au corps. Il me parut qu'elle avait aussi le diable dans les yeux. J'étais allé m'accouder sur le rebord de la fenêtre, et je l'observai longtemps sans qu'elle pût m'apercevoir. La douceur habituelle de son regard avait fait place à une vivacité meurtrière; mais il y a de bons diables, et, la musique aidant, je cherchais à me persuader que celui qui logeait dans ces prunelles bleues me promettait le bonheur. Par intervalles, cela me semblait évident; quand Meta eut fermé le piano, je ne regardai plus la chose comme aussi sûre.

Je dormis très mal cette nuit, d'abord parce que j'agitais dans mon esprit un problème de mathématiques transcendantes, ensuite parce que mon voisin de droite, M. de Mauserre, fut sur pied jusqu'au petit jour, allant et venant comme un ours en cage. Son insomnie consolait la mienne.

A la demande de Lulu, il fut décidé que nous déjeunerions à Pa-

ladru et ne partirions pour les Charmilles qu'après midi. Vers onze heures, je descendis dans la salle à manger. Mme d'Arci était assise près d'une fenêtre et regardait Mme de Mauserre, qui arpentait le jardin avec Meta. Elle me les montra du doigt l'une après l'autre en me disant : — Comment est-il possible de désirer ceci, quand on a le bonheur de posséder cela?

— Il faut tout comprendre, lui répondis-je. La femme que voici n'a tout son prix que dans le monde, dans une fête, dans un bal; mais on ne donne pas de bals aux Charmilles, et il faut convenir qu'à la campagne, un jour de pluie, la femme que voilà offre beaucoup de ressources.

— Ajoutez, reprit-elle, que l'une est aussi sincère, aussi vraie et aussi sûre que l'autre est secrète, tortueuse et sournoise, et il passe pour constant que les hommes n'ont jamais adoré que les femmes dangereuses.

— Beaucoup de gens, lui répliquai-je, n'aiment à voyager que dans les pays où il y a des précipices.

En ce moment, Mme de Mauserre nous aperçut et nous cria : — Vous avez l'air de conspirateurs. Peut-on savoir ce que vous complotez ?

— Nous complotons, lui dis-je, de vous ramener ici dans dix mois et de vous donner sur le lac Paladru une fête vénitienne dont je me charge de rédiger le programme.

Elle me remercia d'un mouvement de tête, et continua sa promenade.

Après avoir pris la précaution de refermer les fenêtres, Mme d'Arci me fit subir un interrogatoire sans recevoir de moi que des réponses évasives. Je lui rappelai que j'avais obtenu d'elle et de M. d'Arci un vote de confiance et un crédit de temps.

— Vous finirez bien par nous rendre vos comptes, me dit M. d'Arci, qui nous rejoignit sur ces entrefaites. Vos intentions sont bonnes; je vous reproche seulement de manquer d'esprit de suite et d'être un trop bon nageur.

— Je ne veux pas la mort du coupable; je travaille à sa conversion.

— C'est bien à vous, reprit-il, de prêcher les gens; ce serait mieux encore de ne pas les repêcher.

— Laissez-moi faire à ma guise, j'ai mon idée, et souvenez-vous de votre promesse.

— Je ne dirai rien qui puisse irriter mon beau-père, je ne ferai rien qui puisse inquiéter Mme de Mauserre. Êtes-vous content?

— Je le serai tout à fait si nous réussissons à éviter une crise qui tournerait sûrement au profit de l'ennemi.

— Soyez tranquille, me dit Mme d'Arci. Nous avons réfléchi à vos

recommandations, et vous nous avez convaincus que, tant que Mme de Mauserre ne se doutera de rien, elle sera invulnérable; sa confiance fait sa sûreté.

Je lui fis signe de se taire; je venais d'entendre à l'instant dans la pièce voisine, dont la porte était entr'ouverte, un léger piétinement de souris. Je m'assurai qu'en effet Meta n'était plus au jardin.

— Dieu veuille qu'elle ne nous ait pas entendus! dis-je à Mme d'Arci. Croyez-en mon expérience, les murs de cette auberge sont perfides.

Deux heures plus tard, nous étions en route. Je ne sais si ce fut par précaution contre son gendre ou contre lui-même que M. de Mauserre pria sa femme de monter dans le break. Je pris place dans la calèche avec mes deux alliés. En allant à Paladru, j'avais été pensif; au retour, je fus rêveur. Quelques efforts que je fisse pour m'occuper du paysage, je revoyais toujours un lac qui moutonnait, un bateau ballotté et deux grands yeux un peu fous qui me regardaient fixement et semblaient me crier : l'amour ou la vie! Voilà, madame, comment il se fait que j'ai parcouru deux fois le Bugey sans le voir.

IX.

Je fus quelques jours sans revoir Meta. Elle ne se ressentait point de son bain; mais Lulu s'était refroidie à notre retour, et sa gouvernante l'avait condamnée à garder la chambre, où elle lui tenait fidèle compagnie du matin au soir. J'attendais impatiemment qu'elle sortît de sa prison volontaire, quand éclata la crise que j'appréhendais. Je dois rendre à M. d'Arci la justice qu'il n'y fut pour rien; cette crise funeste qui selon ma prédiction devait favoriser les entreprises de l'ennemi, ce fut l'ennemi qui la provoqua. Décidément on ne saurait trop se défier des murailles de l'hôtel des Bains.

Un soir, peu avant le dîner, comme Mme de Mauserre, qui ne pensait à rien moins, était seule dans son petit salon, elle vit entrer Mlle Holdenis pâle, le visage défait, laquelle vint se jeter à ses pieds en pleurant. Elle se figura d'abord que Lulu était morte ou mourante; Meta retrouva sa voix pour la rassurer.

— Mais qu'est-ce donc, ma chère? Vous m'épouvantez. Avez-vous reçu quelque triste nouvelle?

Meta secoua la tête.

— Vous a-t-on fait quelque chagrin? M. d'Arci se serait-il permis... Contez-moi tout de suite vos peines. Je serai bien malheureuse si je ne réussis pas à vous consoler.

— Vos bontés m'accablent, répondit Meta, qui ne cessait de

pleurer. Traitez-moi en ennemie, chassez-moi de cette maison; il est bon pour vous et pour moi que je n'y reste pas un jour de plus.

Elle ne put en dire davantage, ses larmes lui coupèrent la voix. Mme de Mauserre la pressa de questions, ses réponses étaient brèves, entortillées et obscures; mais, quand on est demeuré quelque temps dans les ténèbres, on finit par y voir clair, et Mme de Mauserre entrevit tout d'un coup la cruelle vérité.

— Ah! grand Dieu, s'écria-t-elle, M. de Mauserre... Il vous aime, et il a osé vous le dire. Où? quand? comment? que s'est-il passé? Je veux tout savoir.

— Je n'en ai déjà que trop dit, repartit Meta.

En ce moment, elle laissait reposer sa tête sur les genoux de Mme de Mauserre, qui la repoussa de ses deux bras avec violence; mais elle se repentit aussitôt de son emportement.

— Que je suis injuste! lui dit-elle. Je m'en prends à l'amie courageuse qui est venue se confesser à moi et m'avertir.

— Ah! madame, repartit Meta, ne vantez pas mon courage; ayez plutôt pitié de ma faiblesse. M. de Mauserre m'a surpris la promesse de ne pas quitter les Charmilles sans son consentement. Il m'a parlé en maître, j'ai craint de lui déplaire, et j'ai juré. Dites-lui, je vous prie, que je suis venue le dénoncer à vous-même; dans sa colère, il me rendra ma parole.

— Non certes, lui répondit Mme de Mauserre, je n'abuserai pas de votre noble confiance. Je ne parlerai qu'en mon nom, et je le supplierai...

— Ne le suppliez pas, interrompit-elle. Ordonnez, exigez. Soyez sûre que je n'ai pu lui inspirer un sentiment sérieux, et qu'il n'a pour moi qu'une fantaisie d'un jour, dont vos reproches le feront rougir, et qu'il s'empressera de vous sacrifier. Qui suis-je pour vous disputer son cœur, à vous qui êtes aussi belle que vous êtes bonne! Vous avez gardé tout votre empire sur lui, le premier mot que vous lui direz le fera rentrer en lui-même. Déclarez-lui qu'il vous est venu des soupçons, que ma présence ici trouble votre repos, que, s'il ne s'en charge, vous êtes résolue à me signifier mon congé. Ou bien, si ces explications vous effraient, trouvez quelque prétexte, accusez-moi de négliger mes devoirs, de me relâcher dans les soins que je dois à votre chère enfant. Quoi que vous puissiez dire, je ne vous démentirai en rien, et je partirai d'ici le cœur navré, mais pleine de gratitude pour la main qui m'aura chassée.

Mme de Mauserre demeura quelques instans interdite, éperdue; elle rêvait comme on rêve au bord d'un précipice.

— Non, répondit-elle enfin, je ne me mettrai pas en peine de rien inventer; il m'en coûterait trop de calomnier une personne qui ne m'a fait du mal que malgré elle. Ne me demandez pas de men

tir; je n'ai pas ce talent. Si je parle, je dirai la vérité, et je vous la dis en ce moment en vous confessant que tout à la fois je vous admire, je vous aime et je vous hais.

A son tour, elle fondit en larmes; comme Meta s'ingéniait à la consoler, elle lui imposa silence, et, l'ayant embrassée avec effort, elle la renvoya.

D'ordinaire nous étions sept à table; ce jour-là, nous ne fûmes que deux. M. et Mme d'Arci avaient accepté une invitation chez des voisins; Mme de Mauserre allégua une violente migraine qui l'obligeait à garder la chambre, Meta l'engagement sacré qu'elle avait pris de dîner avec sa jeune malade dans la *nursery*. M. de Mauserre se résigna courtoisement à son tête-à-tête avec moi, et fit bon visage à mauvais jeu. Malgré notre bonne volonté, la conversation était embarrassée, languissante; nous avions tant de choses à ne pas nous dire! Après le café, il me quitta pour faire une promenade à cheval; c'était son habitude quand il avait du souci.

Je venais de rentrer chez moi quand Mme de Mauserre me fit appeler. Je me rendis sur-le-champ auprès d'elle, et je n'eus besoin que de la regarder pour m'assurer qu'elle souffrait d'autre chose que d'une migraine. Elle avait les traits bouleversés, les lèvres tremblantes, les yeux morts. Elle me tendit la main en essayant de sourire; ce demi-sourire, que je n'oublierai jamais, me parut l'image du bonheur foudroyé.

— Le châtiment que je redoutais est enfin venu, me cria-t-elle; mais il est plus terrible que tout ce que j'aurais pu rêver.

Et après m'avoir fait promettre le secret, elle me raconta son entretien avec Meta. Je lui dis tout ce que je pus imaginer pour la calmer et lui rendre cœur; j'y perdis mes peines. Je l'avais bien jugée : cette âme abandonnée à toutes ses impressions, extrême dans ses chagrins comme dans ses joies, était incapable de faire bonne figure dans le malheur; du premier coup il l'avait mise à terre, elle ne pouvait plus se relever.

— Faut-il que je vous confesse où j'en suis? me dit-elle en m'interrompant. Tantôt, quand j'ai vu paraître ici Mlle Holdenis, l'expression de son regard était si funeste que j'ai senti tout de suite qu'un grand deuil venait d'entrer dans cette maison; ma première pensée a été que ma fille était morte. Que Dieu me le pardonne, si ma fille était morte, je souffrirais moins; mon amour m'était plus cher que mon enfant.

Je pris le parti de la laisser parler; la douleur se fatigue en bavardant, et cette fatigue la soulage.

— Non, je ne rêve pas, Tony, me disait-elle; je n'avais plus que dix mois à attendre pour être sa femme. Dieu me condamne à faire naufrage en vue du port. Ah! si vous saviez ce qu'il était pour moi!

J'en étais venue à l'aimer mille fois plus que le jour où il m'a enlevée, — car enfin, Tony, c'est bien lui qui m'a enlevée, n'est-ce pas? Apparemment il savait ce qu'il faisait. Je lui ai longtemps résisté; mais il m'a tant tourmentée que j'ai fini par céder, plus par faiblesse ou par pitié, vous le dirai-je? que par amour. Vous étiez là, vous devez tout savoir. Oui, dans ce temps j'étais aimée de lui bien plus que je ne l'aimais. Que les rôles ont changé! Il est devenu mon idole, et c'est pour cela que Dieu m'a châtiée; il déteste toutes les idolâtries.

Quelques instans après, elle reprochait à ce Dieu jaloux son injustice, sa cruauté. Ne pouvait-il trouver dans le monde une femme plus coupable qu'elle à frapper? Ne devait-il pas réserver ses grands châtimens, ses grands coups, pour les fautes orgueilleuses et insolentes? Sa gloire était-elle intéressée à foudroyer un roseau?

Puis elle s'écriait tout à coup que Meta s'était abusée, qu'il y avait trop d'invraisemblance dans son histoire. — Comment aurait-elle pu lui plaire, Tony? Oseriez-vous me soutenir qu'elle est plus belle que moi? Ne vous souvient-il pas que, le jour même où elle est arrivée aux Charmilles, M. de Mauserre l'a trouvée laide? Nous nous sommes disputés à ce sujet; sa figure ne me déplaisait pas. Elle est agréable, parce qu'elle a l'air intelligent et bon; mais c'est tout. Franchement, Tony, vous paraît-elle si extraordinaire? Y a-t-il en elle quelque chose qui m'échappe? Ah! vous autres hommes, vous avez des yeux bien étranges, vous leur faites voir ce que vous voulez; ce sont de faux témoins qui mentent impudemment pour justifier vos infidélités.

Et bientôt, changeant de langage : — Hélas! reprenait-elle, tout cela ne s'explique que trop; j'aurais dû prévoir que cette Meta lui ferait faire des comparaisons et des réflexions bien dangereuses pour moi. Elle a tous les talens qui me manquent. Elle est active, sans cesse occupée, et je ne puis me tenir dix minutes sur mes pieds sans tomber de fatigue. Elle s'entend à élever un enfant, à gouverner une maison; je n'ai jamais su gouverner que mon éventail, quand ce n'est pas lui qui me gouverne. M. de Mauserre peut causer avec elle de tout ce qui l'intéresse; elle est si intelligente! et je ne suis qu'un oison bridé. Elle le comprend, elle le désennuie, elle le conseille. Oui, c'était bien la femme sérieuse qui convenait à un homme sérieux. Elle a les vertus d'une fourmi, et je suis la cigale. Que dis-je? les cigales chantent, je ne chante pas; il se trouve que c'est la fourmi qui est musicienne, et vous savez qu'il raffole de musique... Et puis, il faut tout dire, elle le flatte; convenez, Tony, qu'elle le flatte. Moi, je l'adore, mais je ne l'ai jamais flatté, et, bien qu'il soit un dieu pour moi, je ne lui répète pas à tout bout de champ qu'il est un grand homme. Il m'a tou-

jours paru qu'il y avait dans la flatterie comme un mépris secret pour ce qu'on aime. Je l'aime, c'est ma seule science, et voilà ce qui m'a perdue. Les hommes ne se lassent pas d'être admirés, caressés, adulés; mais un amour trop constant les ennuie. Je suis sûre que depuis longtemps il était excédé de moi; il se disait : c'est toujours la même chose, et, s'étonnant de m'avoir tant aimée, il me cachait par pitié le mortel écœurement que lui causait son bonheur. Je n'ai rien su voir; si l'on ne m'eût désabusée, je n'aurais jamais rien deviné. Tony, l'amour est imbécile; mais pourquoi m'ôter mon illusion? et à quoi bon m'ouvrir les yeux? nous voilà tous bien avancés! Quand on a vu la vérité face à face, on n'a plus qu'une idée, celle de se sauver dans une île déserte ou dans l'autre monde.

Ainsi parlait-elle sans s'arrêter, mêlant tous les tons, se contredisant, mais revenant toujours à cette invariable conclusion : — ah! Tony, que je suis malheureuse! — après quoi elle recommençait à pleurer.

Comme elle refusait obstinément d'écouter mes consolations, je me fâchai, je la traitai de folle, de mauvaise tête; je lui dis un peu rudement que les choses n'en étaient pas où elle croyait, que le seul danger qui me parût sérieux était l'exagération et l'extravagance de son chagrin.

— C'est ce que nous saurons bientôt, me répliqua-t-elle en fronçant le sourcil.

— Comment? que prétendez-vous faire?

— M'expliquer dès ce soir avec M. de Mauserre.

Je fus sur le point d'éclater et de lui dire des sottises; elle prenait à tâche de réaliser mes plus sinistres prévisions. — Mais, malheureuse, m'écriai-je, vous voulez donc jouer à tout perdre?

— Je suis résolue, me répondit-elle, à voir clair dans ma situation, à savoir exactement où j'en suis. — Et avec une apparence de logique, elle ajouta : — Ou bien, comme vous le dites, il ne s'agit que d'un caprice sans conséquence, et M. de Mauserre n'hésitera pas à me le sacrifier, ou, comme je le crains, l'affaire est plus grave, et dans ce cas pourquoi attendre? Qu'y gagnerais-je? Je désire connaître mon sort le plus tôt possible.

— Eh! ne savez-vous pas, répliquai-je, qu'il suffit d'une opposition intempestive pour affermir un homme dans un caprice et le pousser à des extrémités dont il n'aurait pas abordé la pensée sans frémir? On s'aigrit dans la discussion, on s'entête, l'orgueil se met de la partie, et on finit par vouloir ce qu'on n'osait pas même désirer. Passe encore, madame, si vous aviez un peu de manége, un peu de diplomatie; mais vous êtes la femme la plus maladroite que je connaisse.

Elle me répondit que je la jugeais bien, qu'aussi ne se piquait-elle point d'adresse, qu'elle était à la fois trop gauche et trop fière pour se servir des petits moyens, qu'elle entendait perdre son procès ou le gagner de franc jeu. — D'ailleurs, poursuivit-elle, vous voyez bien que Mlle Holdenis, qui s'est conduite en fille honnête et en véritable amie, m'a engagée à m'expliquer au plus tôt avec M. de Mauserre.

— Je ne doute pas, lui dis-je, que Mlle Holdenis ne soit animée des meilleures intentions; mais je doute fort qu'elle vous aime autant que moi. Daignez m'en croire, suivez mes conseils plutôt que les siens.

— Et que me conseillez-vous?

— De prendre patience, de temporiser, de dissimuler et de laisser agir vos amis.

— Ah! Tony, repartit-elle avec un sourire triste, vous me demandez l'impossible. Un bon médecin consulte le tempérament de son malade et ne lui ordonne que des remèdes qu'il puisse supporter. Je n'ai jamais su me contraindre ni rien dissimuler; je suis ainsi faite, prenez-moi comme je suis. Quand je renoncerais à m'expliquer avec M. de Mauserre, mes yeux ne parleraient que trop et lui diraient mes inquiétudes, ma jalousie... Abandonnez-moi à ma misérable destinée, et laissez la pierre rouler au fond de l'abîme où son poids l'entraîne; si vous la reteniez aujourd'hui, avant deux jours elle vous échapperait de la main.

Je ne me tins pas pour battu, je lui adressai les plus vives, les plus éloquentes représentations; je la suppliai, je la rabrouai, je l'injuriai presque, et je m'échauffais dans mon harnais quand soudain la porte s'ouvrit, et M. de Mauserre parut. J'aurais vu apparaître le diable en personne que mon émotion n'eût pas été plus désagréable.

Il eut l'air surpris de trouver sa femme tête à tête avec moi, plus surpris encore de notre agitation et de notre trouble, que nous ne réussîmes point à lui cacher.

— Je suis bien aise, ma chère, dit-il en posant son chapeau sur la table, de voir que votre migraine ne vous condamne pas à la solitude.

Je ne sais ce qu'elle se disposait à lui répondre, je l'arrêtai par un geste, et j'eus tort : M. de Mauserre venait de s'approcher de la cheminée, au-dessus de laquelle il y avait une glace. Cependant il ne fit pas semblant d'avoir rien aperçu dans cette glace; il avança un fauteuil, s'y assit, et dit du ton le plus tranquille : — Vous avez mauvais visage, Lucie; Tony a pris ses degrés en médecine; il m'a guéri jadis d'une douleur de rhumatisme, où son savant diagnostic avait cru reconnaître une attaque de goutte. Ses remèdes sont, pa-

raît-il, des selles à tous chevaux, car il est positif qu'il m'a guéri. Vous a-t-il tâté le pouls?

— Mme de Mauserre a un peu de fièvre, repartis-je, et je crois qu'elle a surtout besoin de repos; une bonne nuit la remettra sur pied. — Et, me levant, je le regardai d'un air qui signifiait : je m'en vais, mon cher monsieur, vous devriez bien en faire autant.

— Je n'ai pas sommeil, je ne me coucherai pas de si tôt, s'écria Mme de Mauserre. — A son tour, elle m'adressa un geste suppliant qui voulait dire : pour l'amour de Dieu ! ne vous en allez pas.

— Notre promenade à Paladru nous a mal réussi, reprit M. de Mauserre. Lulu y a gagné un rhume. Votre migraine vous a-t-elle permis de lui faire ce soir une visite?

Elle eut un frémissement dans tout le corps. — Je n'y aurais pas manqué, répondit-elle, si Lulu avait été seule; mais Lulu n'est pas seule, et la personne qui la soigne...

Je me hâtai de lui couper le chemin : — En effet, dis-je d'un ton enjoué, Mlle Holdenis n'a pas seulement de l'amitié pour ses malades, elle en est jalouse et ne permet pas qu'on les approche.

Le silence régna pendant deux minutes; il n'était interrompu que par le tic-tac de la pendule, qui me paraissait avoir la fièvre, elle aussi : son pouls était capricant, elle battait tour à tour un ou deux coups à la seconde. — La nuit est superbe, reprit M. de Mauserre. La lune sera pleine demain, ce soir déjà elle était ronde comme un fromage.

— J'ai remarqué une chose, lui dit Mme de Mauserre. Vous sortez à cheval toutes les fois que vous êtes préoccupé ou que vous tenez conseil avec vous-même. Auriez-vous ce soir quelque souci?

— Eh! ma chère, quel souci voulez-vous que j'aie?

— A quoi pensiez-vous tout à l'heure, chemin faisant?

— A votre migraine, qui a condamné Tony à dîner seul avec moi; le reste du temps, je n'ai pensé à rien.

— Alphonse, un homme de votre caractère pense toujours à quelque chose ou à quelqu'un.

Il la regarda d'un air étonné. — Ah! chère madame, m'écriai-je, les hommes d'esprit sont plus bêtes que vous ne croyez, et je les tiens parfaitement capables de bayer une heure durant à la lune sans penser à rien. — Puis, allant à la fenêtre : — Il est certain que la nuit est fort belle. Êtes-vous d'humeur, monsieur, à venir fumer un cigare avec moi sur la terrasse?

Ma proposition lui agréa, et il s'approchait de Mme de Mauserre pour lui souhaiter une bonne nuit, quand elle lui dit : — Un instant, Alphonse; j'ai à vous parler.

Malgré la peine que j'y avais prise, je n'étais point parvenu à

empêcher le périlleux abordage dont je redoutais l'issue; le moyen de lutter contre une obstination de femme! Je gagnai lestement la porte, et j'avais déjà la main sur le loquet; Mme de Mauserre me cria : — Restez aussi, Tony, je vous en prie; depuis que nous vous connaissons, M. de Mauserre et moi, nous n'avons jamais eu de secrets pour vous.

— Restez, mon cher, me dit-il d'un ton sardonique, et ne prenez pas cet air déconfit, ou je me figurerai que vous savez déjà de quoi Mme de Mauserre veut me parler.

Je pris le parti de me rasseoir sur ma chaise, où je demeurai les bras ballans, les yeux cloués au plafond, adressant à la corniche une oraison mentale et l'adjurant de se laisser choir sur notre tête.

— Eh bien! Lucie, qu'avez-vous donc à me dire? demanda M. de Mauserre, qui était plus inquiet sans doute qu'il ne voulait le paraître. Quel est le sujet de cet entretien que vous introduisez si solennellement? Rédigerons-nous un procès-verbal? Dresserons-nous un protocole? Faut-il que Tony prenne la plume?

— J'ai une supplique à vous présenter, murmura-t-elle.

— Une supplique? quel singulier mot! Depuis six ans que j'ai le bonheur de vivre avec vous, vous ne m'avez jamais présenté de supplique.

— C'est ce qui m'encourage, vous ne repousserez pas la seule prière que je vous aie jamais adressée. Je vous conjure de me faire un sacrifice, qui peut-être vous coûtera.

Cette ingénieuse façon de prendre le taureau par les cornes me causa un mouvement de rage, et je donnai intérieurement toutes les femmes au diable; je ne pensais pas à vous dans ce moment, madame. — Qu'avez-vous donc, Tony? me dit M. de Mauserre; puis il regarda devant lui et attendit.

Après un instant d'hésitation : — Me ferez-vous la faveur, reprit-elle, d'éloigner de cette maison Mlle Holdenis?

Il tressaillit dans son fauteuil. — Ai-je bien entendu? s'écria-t-il. Quoi! cette personne que vous admiriez, que vous prôniez, que vous portiez aux nues, que vous appeliez la perle des gouvernantes! voilà une saute de vent des plus inattendues. Qu'a fait, je vous prie, Mlle Holdenis pour s'aliéner si subitement vos bonnes grâces, et que lui reprochez-vous?

— Rien dont elle soit responsable. Vous m'obligeriez beaucoup en me dispensant de vous dire mes motifs. Ne les devinez-vous pas?

— Voyons un peu, on trouve en cherchant. Lui en voulez-vous de s'être rendue trop utile et trop nécessaire ici? Vous plaignez-vous qu'à force de bon sens et de patiente fermeté elle ait mis à la

raison une enfant que ni vous ni moi ne savions élever, et qui, abandonnée à nos soins, serait devenue insupportable? Lui faites-vous un crime d'avoir l'esprit d'ordre et de gouvernement, d'avoir pris de l'autorité sur vos domestiques? Ou bien lui savez-vous mauvais gré des soins attentifs et dévoués qu'elle m'a donnés dans ma maladie, ou du plaisir que je trouve quelquefois à causer avec elle? Parlez, expliquez-moi vos griefs.

— Je l'accuse d'avoir su malgré elle se faire aimer de vous, répondit-elle d'une voix frémissante.

Il ne laissa pas de se troubler un peu, et afin de cacher sa rougeur il recula vivement son siége et se mit dans l'ombre du capuchon de la lampe. — Que signifie cette incartade? s'écria-t-il. Et quel est l'excellent ami qui vous a rendu le bon service... le connaissez-vous, Tony?

— Non, lui répliquai-je sèchement. J'estime comme vous qu'il est des cas où le premier devoir de l'amitié est de se taire, et le silence m'a été d'autant plus facile que je n'avais rien remarqué qui valût la peine d'être dit.

— Tony a combattu mes soupçons, reprit-elle; mais il n'a pas réussi à me tranquilliser. Eh! bon Dieu, je ne vous reproche pas un crime, Alphonse; convenez que Mlle Holdenis vous a inspiré un goût, un attachement que j'ai le droit de trouver excessif. Elle m'a fait connaître ce vilain mal qu'on appelle la jalousie; oui, pour la première fois de ma vie je me sens jalouse, et vous m'aimez trop, n'est-ce pas? pour souffrir que je le sois longtemps.

— Dites plutôt que j'estime trop votre bon sens, votre jugement, pour vous supposer capable de souffrir longtemps d'un mal imaginaire et de vous obstiner dans une fantaisie qu'il m'est impossible de prendre au sérieux.

— Alphonse, dit-elle en élevant la voix, vous me promettez que Mlle Holdenis partira?

— Oui, aussitôt que vous aurez découvert quelque part une institutrice qui la vaille, qui ait son cœur et son esprit, qui soit apte comme elle à façonner, à instruire votre fille, à lui apprendre beaucoup de choses que je n'ai pas le temps et que vous n'avez ni le loisir ni le goût de lui enseigner.

A ces derniers mots, elle éclata : — Fort bien, s'écria-t-elle. Mlle Holdenis quittera les Charmilles, ou j'en sortirai moi-même.

— Pour le coup, en voilà trop, dit-il en frappant du pied. Si je vous écoutais davantage, je craindrais de me fâcher, et je me défie de mes emportemens. J'en appelle de vos déraisons d'aujourd'hui à la raison que vous aviez hier et que sûrement vous aurez demain. Bonsoir, ma chère; je vous laisse avec votre confident. Puisse-t-il

vous donner des conseils sages et surtout désintéressés ! — ajouta-t-il en me lançant un coup d'œil qui n'était pas tendre. Et il sortit à grands pas du salon, dont il referma la porte assez bruyamment.

Mme de Mauserre se leva aussitôt après, et arpenta la chambre d'un pas sec et fébrile; le parquet résonnait sous sa colère. En passant devant la cheminée, elle y jeta son éventail. Je ne l'avais jamais vue ainsi. Sa fierté blessée lui enflammait les joues; elle avait je ne sais quoi de hérissé, comme une aigle dont on inquiète le nid; je croyais entendre le sourd grondement de son cœur. Elle s'avança vers une porte-fenêtre qui s'ouvrait sur un balcon; au pied de ce balcon, il y avait un boulingrin décoré d'une statue de Flore et entouré d'une grille curieusement ouvragée, qui représentait des ronces et des cactus, véritable broussaille en fer. Elle contempla quelques instans la statue et la grille. J'eus peur, et je la suivis; mais elle rentra bientôt dans son naturel, sa folie l'épouvanta, elle recula jusqu'au milieu du salon, où elle pleura à fendre l'âme. — Tony, s'écriait-elle, vous l'avez vu, vous l'avez entendu; direz-vous encore que je me crée des fantômes, et qu'il ne m'a pas condamnée dans son cœur?

— J'ai vu, j'ai entendu, lui répondis-je, et je vous déclare que vous êtes votre plus mortelle ennemie; une rivale qui aurait juré votre perte ne vous ferait pas plus de mal que vous ne vous en faites vous-même. Vive Dieu! vous mériteriez qu'on vous abandonnât à votre triste sort; mais je veux vous sauver malgré vous, et je vous sauverai.

Elle posa ses deux mains sur mes épaules et me regarda quelques instans dans les yeux; elle semblait y chercher son avenir.

— Je ne vous demande que trois jours, poursuivis-je en me dégageant. Vous allez me promettre que durant ces trois jours vous ne ferez pas un geste, vous ne direz pas un mot, car tout ce que vous pourriez dire ou faire tournerait contre vous.

— Trois jours! En faut-il davantage au chagrin pour dévorer une femme de ma sorte? — Puis, du ton d'un enfant grondé qui implore son pardon : — Je vous promets, me dit-elle, d'être sage, très sage. — Et afin de me donner sans délai un échantillon de sa sagesse, elle s'écria :

— Si vous échouez, Tony, eh bien! je m'en irai; mais, je vous en avertis, je ne sortirai pas par l'escalier.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

LE

SYSTÈME PÉNITENTIAIRE

EN ANGLETERRE

I. *Report of Royal Commission on penal servitude and transportation*, 1863, 2 vol. — II. *Report of Lords' Committee on the state of discipline in gaols and houses of correction*, 1863. — III. *An account of the manner in which sentences of penal servitude are carried out*, by major Du Cane, 1872. — IV. *Reports of the Directors of convict prisons*, 1851-1872, 22 vol. — V. *The Crofton prison system*, by Mary Carpenter, 1872. — VI. *Annual Reports of the Discharged prisoners' aid Society*, 1858-1872.

La réforme des prisons, après avoir été l'objet des plus vives discussions, était tombée en France dans une sorte d'oubli. Il eût fallu remonter à plus de vingt ans en arrière pour retrouver les grands débats auxquels cette réforme a donné lieu dans les assemblées politiques. Cependant en 1869 le gouvernement avait compris la nécessité d'apporter à l'état de nos prisons quelques changemens; une enquête fut commencée, mais ne put être achevée avant les tristes événemens de 1870. L'assemblée nationale vient de charger une commission de reprendre et compléter le travail interrompu. Depuis plusieurs mois, cette commission s'est réunie toutes les semaines et a entendu de nombreux témoins; elle a confié à quelques-uns de ses membres le soin de visiter les prisons du département de la Seine et la plupart de nos maisons centrales; enfin elle a demandé aux conseils-généraux, aux présidens des cours et des tribunaux de lui envoyer, sous forme de réponses à un long questionnaire, une série de mémoires développés. On peut donc espérer qu'un projet

de loi sera bientôt soumis à l'assemblée; en tout cas, les documens recueillis ne tarderont pas à être publiés.

En attendant, notre attention se tourne naturellement vers les pays étrangers. Tandis que la France semblait renoncer aux expériences, on s'est appliqué presque partout à poursuivre l'essai des systèmes les plus opposés. La Belgique, touchée des avantages de l'isolement continu des prisonniers, a décidé d'en faire la base de tout son régime pénitentiaire; depuis quelques années, la Hollande paraît s'être engagée dans une voie analogue. D'autre part l'Angleterre, après avoir été forcée d'abolir la transportation des criminels, a combiné un système mixte et graduel où l'isolement des prisonniers n'a d'autre objet que de les préparer à des épreuves successives, se terminant d'ordinaire par une libération conditionnelle. Ce système, qui a conquis aux États-Unis et en Europe de nombreux admirateurs, a excité d'assez vives discussions au sein du congrès international pénitentiaire réuni à Londres au mois de juillet 1872. Il nous a paru intéressant de rappeler ici les expériences auxquelles l'Angleterre s'est livrée depuis un demi-siècle sur le traitement à infliger aux malfaiteurs, et de décrire rapidement l'état actuel des prisons anglaises. Cette étude, faite en dehors de tout parti-pris, d'après les documens publiés par le gouvernement anglais, sur les notes que nous avons recueillies en assistant aux séances du congrès et en visitant les divers établissemens pénitentiaires de l'Angleterre, ne sera peut-être pas inutile au moment où l'assemblée nationale est appelée à résoudre tant de questions délicates se rattachant à la punition et à l'amélioration morale des condamnés.

I.

L'Angleterre n'a que deux sortes de prisons, les unes qui appartiennent aux comtés et aux bourgs (*county or borough gaols*), les autres qui appartiennent au gouvernement et auxquelles on réserve le nom de prisons pour les condamnés (*convict prisons*). A ces deux sortes de prisons répondent deux sortes de peines : l'emprisonnement, dont la durée ne peut excéder deux ans, et la servitude pénale, dont la durée la plus courte est de cinq ans. Les prisons des comtés et des bourgs sont placées sous la direction des juges de paix. Réunis dans leurs assises trimestrielles, ils se font rendre compte des détails de l'administration, approuvent les dépenses, nomment le gouverneur et les employés. Quelques-uns d'entre eux sont délégués pour visiter la prison au moins une fois par mois et y exercer leur autorité, notamment en ce qui conserne les punitions à infliger aux détenus. Le gouvernement, bien qu'il con-

tribue pour une somme assez considérable à l'entretien des prisons des comtés et des bourgs, n'intervient pas directement dans l'administration de ces prisons, et se borne à y envoyer des inspecteurs. Toutefois les règlemens, préparés par l'assemblée des juges de paix, et tous les plans de constructions nouvelles doivent être soumis à l'agrément du ministre de l'intérieur.

Cette indépendance laissée aux magistrats locaux n'est pas sans entraîner de graves inconvéniens. Les enquêtes de 1850 et de 1863 ont prouvé que rien ne ressemblait moins aux prisons d'un comté que les prisons du comté voisin. Ici les prisonniers étaient assujettis au régime de l'isolement cellulaire, là ils passaient le jour et la nuit dans des ateliers et des dortoirs communs; ici, pour leur rendre plus pénible la solitude, on leur interdisait tout travail; ailleurs on les contraignait à des exercices imaginés dans le seul dessein de briser leurs forces; à Cardiff, les condamnés ne mangeaient jamais de viande; à Coldbath-fields, ils recevaient une ration de viande rôtie tous les jours de la semaine. Une loi votée en 1865 a fait disparaître les inégalités les plus choquantes, mais il s'en faut de beaucoup, même aujourd'hui, que le régime des diverses prisons des comtés et des bourgs puisse être considéré comme uniforme.

Presque tous les systèmes ont été tour à tour mis à l'essai dans ces prisons. Vers 1830, on s'était arrêté à l'idée de séparer les détenus par catégories, eu égard à leurs antécédens et à la nature des délits qu'ils avaient commis. Plusieurs prisons furent même construites en vue de l'application de ce système, notamment la maison de correction de Westminster à Londres. On ne tarda pas à découvrir que la classification des détenus ne peut être à elle seule la base d'un régime pénitentiaire. Les condamnations infligées aux prisonniers ne fournissent pas une indication sûre de leur degré de perversité; la division par catégories ne supprime pas la plupart des inconvéniens de la détention en commun, dont le plus grave est la contagion mutuelle. On a donc à peu près renoncé en Angleterre à voir dans la classification des détenus autre chose qu'un moyen d'encourager et de récompenser la bonne conduite des condamnés dans l'intérieur de la prison. L'auteur d'une récente *Étude sur la question des peines* (1) n'a-t-il pas voulu démontrer l'inutilité de tout système de classification lorsqu'il a proposé de charger les prisonniers eux-mêmes du soin de se diviser en catégories? « La prison, dit-il, est une société qui doit avoir sa hiérarchie comme toute société. Pour être bien faites, les classifications doivent

(1) *Étude sur la question des peines*, par M. E. H. Michaux, sous-directeur des colonies, Paris 1872.

procéder du choix, de la libre volonté, de l'élection... Les groupes se formeront bientôt selon la similitude des goûts, selon les affinités de nature, selon l'égalité morale soit en bien, soit en mal; les condamnés feront eux-mêmes le tri et désigneront à l'administration ceux qui exigent de sa part un soin particulier. » On a peine à voir dans cette idée autre chose qu'une raillerie déguisée à l'adresse des partisans trop convaincus des méthodes de classification.

Après la publication du livre de MM. de Tocqueville et de Beaumont en 1833 et du rapport de M. Crawford en 1836 sur les prisons américaines, le régime de l'isolement cellulaire excita, en Angleterre aussi bien qu'en France, les plus ardentes discussions et fit naître les plus vives espérances. Tous les hommes compétens s'accordèrent à reconnaître que la séparation complète des détenus était le meilleur des systèmes, pourvu qu'on ne l'étendît pas à des peines d'une trop longue durée. On résolut d'en faire l'expérience dans les prisons des comtés et des bourgs. En 1839, une loi autorisa les magistrats locaux à faire subir en cellule aux condamnés tout ou partie de leur peine; mais, avant de servir de demeure jour et nuit à un prisonnier, toute cellule devait avoir été visitée par un inspecteur, en outre la loi défendait de priver des visites du chapelain et du maître d'école un condamné soumis à l'isolement du travail pendant le jour. La prison cellulaire de Pentonville, bâtie sur l'ordre du gouvernement et achevée en 1842, a servi de modèle pour la construction d'un certain nombre de prisons de comtés ou de bourgs. Toutes les anciennes prisons ont été, au moins en partie, transformées sur le même plan; mais on se tromperait fort, si l'on croyait que le système de la séparation des détenus est aujourd'hui la règle dans les prisons anglaises. Le comité de la chambre des lords, chargé en 1863 de faire une enquête sur l'état de ces prisons, n'avait pas hésité à déclarer que le régime cellulaire rigoureusement pratiqué était le seul moyen efficace de réformer les individus condamnés à des peines de courte durée. Le comité aurait voulu que le gouvernement imposât aux comtés et aux bourgs l'adoption complète de ce régime, et prît même à sa charge une partie des frais de reconstruction ou de transformation des vieilles prisons; cependant la loi de 1865 s'est bornée à exiger que toute prison eût au moins un nombre de cellules suffisant pour isoler les détenus pendant la nuit. De plus des quartiers entièrement distincts doivent être affectés aux condamnés des deux sexes, aux individus qui attendent leur jugement, aux débiteurs insolvables. Là même où existe la séparation de jour et de nuit, la loi ne veut pas qu'elle soit absolue; à la chapelle, à la promenade quotidienne, les détenus peuvent se voir, quoiqu'il leur soit interdit d'échanger aucune parole. Il nous semble qu'on prive ainsi les condamnés d'un des principaux avantages du

régime cellulaire, celui d'empêcher qu'un détenu, sorti de prison et voulant se relever par le travail, ne soit reconnu et livré presque sans défense aux obsessions et aux menaces des anciens témoins de sa captivité. C'est pour échapper à cette tyrannie, dont ils sentent tous les périls, que les condamnés chez qui l'honneur et l'espoir d'une régénération prochaine ne sont pas éteints préfèrent, dans nos prisons mixtes, la solitude de la cellule à la promiscuité des ateliers communs.

Que dirons-nous de la distinction écrite dans la loi anglaise, et observée dans toutes les prisons des comtés et des bourgs, entre le travail industriel (*industrial labour*) et le travail dur ou pénal (*hard or penal labour*)? Malgré les critiques très vives dont cette distinction a toujours été l'objet, le législateur s'obstine à la trouver indispensable. Le travail ordinaire, le travail productif, auquel même en liberté la plupart des hommes sont condamnés, n'a point paru être, avec la simple privation de la liberté, une punition assez redoutable pour la plupart des malfaiteurs. On a donc imaginé toute sorte d'instrumens pour faire sentir aux prisonniers la stérile et monotone fatigue d'un travail purement mécanique et systématiquement improductif. Faut-il décrire cet immense cylindre, garni sur toute sa surface de marches ou palettes semblables à des aubes de moulin, qu'on appelle *tread wheel* ou *tread mill?* Dans la prison d'Holloway, qui appartient à la Cité de Londres, et qui est l'une des mieux tenues de toute l'Angleterre, nous avons vu vingt-quatre condamnés rangés debout sur les marches d'une de ces machines, les deux mains appuyées à une traverse placée un peu au-dessus de leur tête. Un mouvement de rotation dérobe successivement sous leurs pieds toutes les marches du cylindre; ils grimpent ainsi de marche en marche sans jamais changer de place. Le travail accompli par eux en huit heures et un quart équivaut à une ascension perpendiculaire de 2 kilomètres 1/2. Parlerons-nous du *crank*, encore en usage dans beaucoup de prisons, sorte de tambour en fer à moitié plein de sable, muni d'une manivelle au moyen de laquelle le prisonnier fait mouvoir à l'intérieur une roue à godets? Parlerons-nous enfin de la manœuvre du *shot drill*, qui consiste à transporter des boulets de droite à gauche, puis de gauche à droite pendant plusieurs heures? Ne serait-il pas temps de renoncer à tous ces supplices, qui n'ont d'autre effet que d'irriter le condamné au lieu de le corriger? Les résultats relevés par les statistiques devraient avertir les Anglais de l'inefficacité d'un pareil traitement pour empêcher les récidives; en 1870, les magistrats ont été forcés de renvoyer dans les prisons des comtés et des bourgs plus de 60,000 individus qui y avaient passé un temps plus ou moins long. Aussi demande-t-on aux juges de se montrer plus sévères.

En 1864, la chambre des lords avait adopté une mesure radicale : c'était d'obliger le juge, après deux récidives, à prononcer une condamnation à la servitude pénale. La chambre des communes a pensé que ce serait faire une violence peut-être dangereuse à la conscience du magistrat; mais on voit par là combien le système général des prisons des comtés et des bourgs est encore défectueux.

L'étude des prisons qui sont directement sous la main du gouvernement offre plus d'intérêt. C'est là que l'Angleterre tient aujourd'hui enfermés tous les criminels qu'elle condamnait autrefois à la transportation. On sait que la transportation est abolie depuis 1867; mais, loin de s'être formé tout d'une pièce, le régime qui l'a remplacée s'y rattache fortement par ses origines. Il importe de rechercher comment s'est opérée la transition, quelles causes ont amené l'abandon du système ancien, quelle opinion se font aujourd'hui la plupart des Anglais des services qu'il a rendus, s'il est vrai enfin, comme on l'a soutenu en France récemment, que tôt ou tard l'Angleterre sera forcée d'y revenir.

« Le système de la transportation, écrivait en 1831 M. de Tocqueville, repose sur une idée vraie, très propre par sa simplicité à descendre jusqu'aux masses, qui n'ont jamais le temps d'approfondir. On ne sait que faire des criminels au sein de la patrie; on les exporte sous un autre ciel. » C'est en effet à ce caractère de simplicité que la transportation a dû la faveur dont elle a joui pendant si longtemps en Angleterre. L'histoire nous la montre pratiquée pour la première fois, en vertu d'un acte du parlement, sous le règne d'Élisabeth. On avait imaginé un procédé barbare, mais qui ne coûtait rien au trésor public : c'était de livrer les condamnés à des trafiquans à qui on permettait de les vendre pour la durée de leur peine, dans les colonies de l'Amérique. En attendant leur départ, les condamnés étaient entassés sur des pontons, prisons flottantes où la discipline la plus sévère ne pouvait empêcher tous les désordres, et qui n'ont été complétement supprimées qu'en 1858. Plus d'une fois les colonies américaines firent entendre des plaintes; l'Angleterre ne voulut rien écouter jusqu'à ce qu'enfin éclata la guerre de l'indépendance. On songea dès lors à bâtir des prisons; mais, avant qu'aucun plan n'eût été arrêté, 15,000 criminels, réunis sur les pontons au milieu de la Tamise, jetèrent l'effroi dans toute l'Angleterre, et en mai 1787 le gouvernement résolut d'envoyer quelques-uns de ces condamnés à 5,000 lieues de Londres, sur les côtes encore presque inconnues de l'Australie, que Cook venait d'apercevoir.

Si l'on ne considère que l'admirable essor des colonies australiennes, on comprend l'enthousiasme qu'excite chez certains esprits

le système de la transportation. A quelques lieues de l'endroit où débarquèrent en 1788 les premiers transportés anglais s'élève aujourd'hui Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du sud, qui compte 500,000 habitans. C'est là, dit-on, un des résultats de la politique hardie qui a poussé l'Angleterre à jeter ses malfaiteurs au milieu d'un désert sans trop s'inquiéter de ce qu'ils pourraient y devenir. Cependant en 1831 M. de Tocqueville était d'avis que le système de la transportation était aussi mal approprié à la formation d'une colonie qu'à la répression des crimes de la métropole. A l'appui de cette opinion, il faisait un tableau des désordres et des misères qui s'attachent au berceau de toute colonie pénale, il montrait les résistances qui ne tardent pas à se développer au sein de la colonie contre le système de la transportation, et les funestes divisions de classes, les ressentimens et les haines qui sont le résultat de l'application de ce système. Cette argumentation a trouvé en Angleterre même plus d'un partisan. « Veut-on se convaincre que les colonies australiennes se fussent aisément passées du secours de la transportation? Qu'on regarde en Amérique la colonie du Canada, en Australie les colonies de Victoria et de Queensland : jamais un condamné n'a touché le sol de ces colonies; peut-on dire que leur développement ait été moins rapide et moins brillant? » Tel est encore aujourd'hui le raisonnement de beaucoup d'Anglais éclairés. C'est sans doute aller trop loin; en admettant que la transportation n'ait rien fait que n'eût pu accomplir cinquante ans plus tard l'émigration volontaire, on ne saurait méconnaître qu'elle a eu tout au moins le mérite de hâter l'arrivée des véritables colons en leur montrant et en leur préparant le chemin. Néanmoins, tout en lui rendant cette justice, on aurait tort d'oublier ce qu'elle a coûté à l'Angleterre de sacrifices, d'inquiétudes et de cruelles déceptions. Pendant plus de vingt ans, les premiers gouverneurs de la Nouvelle-Galles du sud se sont épuisés à empêcher les transportés de mourir de faim; ceux-ci, soit par paresse, soit, suivant l'expression de M. de Tocqueville, pour tromper les espérances de la société qui les avait frappés, refusaient de travailler et de semer le grain qui devait les nourrir. L'histoire des débuts de la colonie ne parle que de complots, de tentatives de révolte, de désordres de toute nature. Après vingt ans écoulés, en 1808, la Nouvelle-Galles du sud ne comptait que 10,500 habitans; 7,000 n'avaient point encore achevé de subir leur peine, les autres étaient presque tous d'anciens condamnés; le trésor public était obligé de pourvoir à la nourriture de 4,000 de ces condamnés, incapables de se suffire à eux-mêmes. Dix ans plus tard, en 1819, la population ne se composait encore que de 29,000 habitans; de 1788 à 1819, le gouvernement anglais avait dépensé dans la colonie 5,301,623 livres sterling ou environ

133,600,000 francs. N'y a-t-il pas, dans le simple rapprochement de ces chiffres, de quoi calmer bien des impatiences et dissiper plus d'une illusion sur ce qu'on peut attendre, au bout de quelques années, de la fondation d'une colonie pénale?

Que serait aujourd'hui l'Australie, si la découverte des immenses prairies qui s'étendent au-delà des Montagnes-Bleues n'avait inspiré à quelques colons anglais la hardiesse d'aller s'établir au milieu d'une population presque entièrement formée d'anciens malfaiteurs? Le gouvernement de la colonie eut la sagesse de leur concéder de vastes étendues de terre et de mettre à leur disposition le travail des condamnés. De grandes fortunes se firent rapidement par l'élevage des troupeaux de bœufs et de moutons; d'anciens libérés devinrent à leur tour propriétaires; la prospérité de la colonie ne cessa de grandir, et peu à peu le trésor anglais se trouva déchargé du fardeau énorme qui avait pesé sur lui pendant les premières années. Alors commencèrent à s'élever des plaintes et des résistances contre le système de transportation. Après avoir tant dépensé d'argent et d'efforts pour la création de la nouvelle colonie, l'Angleterre s'étonna d'abord qu'on lui demandât de renoncer à y envoyer chaque année quelques milliers de ses malfaiteurs les plus dangereux; n'était-ce pas uniquement en vue de sa sécurité que la Nouvelle-Galles du sud avait été fondée? Pourtant on ne tarda pas à comprendre, même en Angleterre, qu'une colonie arrivée au point de se soutenir par ses propres forces et d'attirer dans son sein un large courant d'émigration volontaire ne peut se résigner longtemps à être le réceptacle des vices de la métropole. Les hommes qui dans la colonie ont intérêt à se servir du travail des condamnés sont naturellement moins nombreux que la masse des travailleurs libres, artisans et ouvriers de toute espèce; or, aux yeux de ces derniers, l'accroissement régulier du nombre des transportés ne peut être qu'une cause permanente d'abaissement des salaires; il se forme donc peu à peu un courant d'opinions et d'intérêts hostiles au maintien de la transportation.

Tandis que la Nouvelle-Galles du sud faisait entendre ses premières réclamations, on se demandait en Angleterre si la transportation avait eu, au point de vue purement pénal, les avantages qu'on en espérait. Le nombre des crimes n'avait cessé depuis le commencement du siècle d'augmenter en Angleterre; en 1812, on avait condamné à la transportation 662 malfaiteurs; en 1819, leur nombre s'élevait à plus de 3,000; en 1829, il avait atteint 4,500. Depuis que l'émigration volontaire avait pris le chemin de l'Australie, et que, grâce à l'arrivée des nouveaux pionniers, de rapides fortunes s'étaient faites à la Nouvelle-Galles, les condamnés anglais s'étaient habitués à ne plus considérer la transportation que comme

un voyage d'émigration entrepris aux frais de l'état. Aussi des hommes éminens, tels que Bentham, Romilly, Abercromby, Wilberforce, l'archevêque Whately, frappés des désordres qu'entraînait la transportation dans les colonies et de l'accroissement des crimes en Angleterre, n'hésitèrent pas à demander l'abolition du régime tout entier. En 1837, un comité de la chambre des communes, présidé par sir W. Molesworth, et dont faisaient partie Robert Peel et lord J. Russell, conclut à l'abandon immédiat du système de la transportation, en déclarant qu'il contribuait à augmenter le nombre des crimes, qu'il était plus dispendieux qu'aucun autre système, et qu'enfin il était une injustice à l'égard des colonies australiennes.

Il ne faut voir dans ces conclusions radicales qu'une réaction trop brusque et en somme peu équitable contre la transportation; on était trop disposé à rapporter au système tous les abus qu'une politique plus éclairée ou plus habile aurait sans doute évités. En tout cas, le gouvernement anglais n'était guère préparé à la révolution que demandait le comité de la chambre des communes. On renonça seulement à envoyer des condamnés à la Nouvelle-Galles du sud, et on résolut de répartir tous les transportés entre l'île de Van-Diemen, au sud du continent australien, et la petite île de Norfolk. En outre on combina une série d'épreuves que les condamnés devaient traverser avant de pouvoir s'engager au service des cultivateurs. Les malfaiteurs les plus dangereux seraient envoyés d'abord à Norfolk; en cas de bonne conduite, ils passeraient ensuite dans l'île de Van-Diemen, où seraient conduits directement les moins coupables. Réunis dans de grands chantiers, tous les condamnés non libérés seraient assujettis à des travaux publics en plein air. La transportation deviendrait ainsi, on l'espérait du moins, un vrai châtiment.

Le gouvernement ne sut pas prévoir à quels excès pourrait se porter une population de plusieurs milliers de malfaiteurs entassés dans un petit espace sous la conduite de gardiens tout occupés de veiller à leur propre sécurité et bientôt atteints eux-mêmes par la contagion. Les prisons manquaient pour recevoir les condamnés, ce qui n'empêcha pas l'Angleterre d'envoyer à Van-Diemen, de 1840 à 1845, 17,000 transportés. Les scènes horribles qui eurent lieu dans cette île et dans celle de Norfolk ne peuvent être décrites. « Je ne veux pas, disait en 1847 lord Grey devant la chambre des lords, je ne veux pas soulever votre dégoût en entrant dans des détails monstrueux. Le système a été effroyable, et c'est une honte qu'un tel système ait pu exister sous le pavillon anglais. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la dépense a été très élevée, si élevée qu'elle eût suffi pour assurer en Angleterre même la punition effi-

cace du même nombre de condamnés. Tandis que pour l'état la charge a été lourde, pour la colonie de Van-Diemen elle a été la cause d'une ruine complète; la plupart des colons ont été forcés de quitter l'île, et ainsi a été porté à cette colonie, autrefois très florissante, un coup dont elle a peine à se relever. » M. Gladstone, qui était en 1845 ministre des colonies, se hâta de suspendre tout envoi de condamnés à Van-Diemen et à Norfolk; mais il resta de cet échec que venait de subir la transportation une impression profonde dans l'esprit des Anglais. Aussi lorsqu'il fut question quelques années plus tard de créer de nouvelles colonies pénitentiaires, il n'y eut qu'une voix pour repousser ce projet, tant on craignait de voir se reproduire les désordres dont Norfolk et Van-Diemen avaient été témoins.

II.

Le premier soin de lord Grey, qui remplaça M. Gladstone au ministère des colonies, fut de préparer une réforme complète du système pénal. Tout condamné à la transportation devait être soumis d'abord à un emprisonnement cellulaire de courte durée, puis être employé à des travaux publics en plein air; c'est seulement après cette double épreuve que le condamné pourrait obtenir, comme une sorte de faveur, d'être envoyé en Australie avant l'achèvement de sa peine. A leur arrivée dans la colonie, les transportés recevraient un certificat de libération provisoire (*ticket of leave*), et pourraient chercher à se placer chez les colons. En cas de bonne conduite, la libération provisoire ne tarderait pas à se changer, même avant l'expiration de la peine, en libération définitive. C'est par ce système, mis en vigueur à partir de 1848, que s'est faite la transition entre le régime ancien et le régime qui fonctionne aujourd'hui; 1848 est donc une date importante dans l'histoire de la répression pénale en Angleterre.

Les essais entrepris depuis 1842 à Pentonville avaient démontré la supériorité du système de l'isolement au double point de vue de la crainte qu'il inspire aux malfaiteurs et de l'impression morale qu'il produit sur le condamné. Le travail solitaire, interrompu par de fréquentes visites du directeur, du chapelain, du maître d'école, étonne d'abord le détenu. Celui-ci se sent engagé dans une vie nouvelle, la plus contraire qu'on puisse imaginer à ses anciennes habitudes. La surprise douloureuse, mais salutaire, qu'il éprouve réveille en lui les germes d'honnêteté qu'on croyait étouffés, et le prépare à supporter le châtiment qui lui a été infligé. Aussi n'a-t-on pas hésité en 1847, en Angleterre, à décider que tout condamné à la transportation passerait d'abord une année dans une prison cel-

lulaire; cette période d'une année était la plus longue qu'on crût à cette époque pouvoir imposer aux condamnés. On sait quelles discussions se sont élevées au sujet de l'influence que l'isolement prolongé exerce sur la santé et l'intelligence des détenus. Sans doute la diversité des méthodes suivies pour l'application du régime cellulaire explique dans une certaine mesure la différence des résultats obtenus. Aucune expérience n'exige en effet, pour être décisive, plus de discernement et de précautions, tant de la part des directeurs des prisons que de celle des médecins. En outre chaque pays n'est-il pas placé dans des conditions spéciales? Sans parler de la différence des races, ne faut-il pas tenir compte de la variété parfois si grande qu'on observe dans la nature des crimes, variété qui se retrouve dans les antécédens, les habitudes morales, le tempérament physique des criminels? En Angleterre, la durée de l'isolement cellulaire, fixée d'abord à une année, a été réduite en 1853 à neuf mois; au contraire en Hollande des lois successives l'ont élevée de six mois à deux ans; dans l'empire d'Allemagne, le code pénal de 1870 l'a portée à trois ans, et le législateur belge n'a pas craint en 1870 d'atteindre l'extrême limite de dix années pour les condamnés aux peines perpétuelles. D'après les rapports officiels du gouvernement anglais, l'expérience aurait démontré qu'après une année d'isolement l'application au travail était moindre chez les condamnés, et que même leur santé était souvent atteinte. Aujourd'hui encore quelques médecins des prisons trouvent excessive même une durée de neuf mois. Le médecin de Pentonville, dans son dernier rapport, attribue l'excellente santé dont les détenus ont joui en 1870 à des travaux de construction, grâce auxquels un grand nombre d'entre eux ont été employés au grand air au lieu d'être enfermés tout le jour dans leurs cellules.

En admettant d'ailleurs que l'isolement cellulaire pût être prolongé sans danger au-delà d'une année, ni lord Grey ni le parlement n'auraient voulu soumettre exclusivement à ce régime des hommes destinés à être transportés en Australie. Eût-il été sage en effet de tenir ces hommes pendant plusieurs années dans d'étroites cellules au lieu de les endurcir aux rudes fatigues, aux intempéries des saisons, et même au contact des autres condamnés, qu'ils devaient retrouver plus tard dans la colonie? On pensa donc avec raison qu'il valait mieux, après quelques mois d'isolement, les employer en commun à des travaux publics. La presqu'île de Portland fut choisie pour la première application de ce système, qui devait bientôt recevoir une grande extension.

Mais on touchait déjà aux derniers jours de la transportation; reprise en 1849 dans l'île de Van-Diemen, elle dut être encore abandonnée trois ans plus tard. Des ligues s'étaient formées en Australie

contre tout envoi de condamnés. Le gouvernement anglais ne put résister aux pétitions presque menaçantes des colons australiens, et en 1852 fut donné l'ordre de suspendre tout départ de condamnés pour l'île de Van-Diemen. La seule colonie qui restât ouverte à la transportation était celle de l'Australie occidentale. Quoique fondée en 1829, cette colonie, moins favorisée que ses aînées par les avantages du sol, ne comptait en 1850 que 5,886 habitans. Ce fut sur la demande des colons eux-mêmes que le gouvernement anglais commença vers cette époque à y envoyer des condamnés. L'espoir des colons n'était pas seulement de se procurer ainsi à bon marché le travail qui leur faisait défaut, ils comptaient surtout profiter des dépenses considérables que le gouvernement serait obligé de faire dans la colonie pour l'établissement et l'entretien des condamnés. Comme le remarquait très justement dans son rapport de 1860 le colonel Henderson, que le gouvernement avait chargé d'installer les premiers transportés, ce qui manque à une colonie naissante, ce sont moins les bras que le capital. Le gouvernement anglais s'empressa d'accepter l'offre qui lui était adressée; mais, pour éviter un nouvel échec, il résolut de ne négliger aucune des leçons du passé. Si l'on n'envoyait dans la colonie que des condamnés, il était à craindre que, devenus trop nombreux, ils ne se livrassent à des désordres comme à Van-Diemen. Aussi s'efforça-t-on de maintenir une sorte d'équilibre entre la population libre et les condamnés; chaque navire qui partait d'Angleterre portait un nombre égal de transportés et d'émigrans libres, la plupart anciens soldats à qui le gouvernement donnait le moyen de s'établir dans la colonie. En outre, au lieu de transporter les criminels les plus dangereux, on s'attachait à choisir dans les prisons anglaises ceux qui semblaient les plus résolus à travailler et à vivre honnêtement; ainsi la transportation était devenue une récompense. Ce nouveau caractère qu'elle avait pris peu à peu ressort de tous les témoignages recueillis dans l'enquête de 1863. On ne comprend guère chez nous le système de la déportation que comme un remède héroïque dont la société se sert contre les malfaiteurs qu'elle désespère de ramener au bien. Le gouvernement anglais, s'il eût été maître d'obéir à ses propres désirs, n'eût pas demandé mieux que de délivrer la métropole des criminels incorrigibles; mais la colonie de l'Australie occidentale demandait des travailleurs et non des forçats à surveiller.

Un coup terrible fut bientôt porté à la colonie par la découverte des mines d'or de Victoria. Ces mines devinrent le rendez-vous d'un grand nombre de libérés; aucune loi en effet ne permettait de les retenir après l'achèvement de leur peine. Tout en essayant de se défendre par des mesures législatives contre l'invasion dont elle était menacée, la colonie de Victoria adressa au parlement des

plaintes très vives contre la transportation. En 1867, le gouvernement se résignait à interrompre tout envoi de condamnés. Quoique de 1850 à 1867 l'Australie occidentale eût reçu 9,669 criminels et un nombre égal d'émigrans libres, dont le voyage et l'entretien avaient coûté à l'Angleterre plus de 50 millions de francs, elle ne comptait encore en 1870 que 24,785 habitans.

Longtemps avant que la transportation n'eût perdu son dernier refuge, l'Angleterre s'était demandé s'il ne serait pas possible de créer au nord de l'Australie, dans le golfe de Carpentaria, ou aux îles Falkland, ou même aux Hébrides, un nouvel établissement pénal. Un comité de la chambre des lords étudia en 1856 cette question et entendit de nombreux témoins; la conclusion qui sortit de cette enquête fut qu'on ne devait pas songer à recommencer l'expérience tentée en 1787, et qu'il valait beaucoup mieux garder les criminels en Angleterre que de les envoyer sur une terre déserte ou mal préparée à recevoir des colons libres. « L'avantage de la transportation, disait le comité, n'est pas de reléguer dans un pays lointain les condamnés pour les soumettre à l'emprisonnement ou à des travaux publics; des établissemens construits pour cet objet en Angleterre même auront toujours une supériorité incontestable sur des établissemens coloniaux. La transportation doit servir à procurer du travail au condamné libéré en l'installant dans une société où le travail est déjà assez recherché pour qu'il puisse aisément s'y placer et ensuite s'y établir. Pour qu'une colonie soit propre à recevoir des condamnés, il faut donc qu'il y ait dans cette colonie une demande considérable de bras, soit pour des travaux publics, soit pour des exploitations privées, il faut qu'il existe déjà ou qu'il doive se former rapidement un noyau de population libre assez important pour empêcher une trop grande inégalité entre les deux sexes et entre le nombre des condamnés et celui des hommes libres. » Ces conclusions, empreintes d'une profonde sagesse, étaient l'œuvre d'hommes en général très favorables à la transportation; tout pays qui voudra, par imitation de l'Angleterre, introduire à titre définitif la transportation dans son système pénal fera bien de les méditer pour s'épargner à lui-même de cruelles déceptions. Suivant la manière dont elle est pratiquée, la transportation peut être le meilleur des systèmes pénitentiaires ou le pire des expédiens; en tout cas, l'exemple de l'Angleterre semble prouver qu'elle doit être envisagée surtout comme un régime exceptionnel et transitoire.

Tandis que les anciennes colonies pénales se fermaient l'une après l'autre à la transportation et qu'on discutait en Angleterre sur l'utilité d'établir de nouvelles colonies, plus de neuf mille condamnés s'étaient entassés sur les pontons, attendant qu'on décidât de leur sort. Il fallut en 1853 prendre un parti; on résolut de traiter tous ces

condamnés comme on avait fait jusqu'alors de ceux que des infirmités ou des raisons particulières empêchaient d'envoyer aux colonies, c'est-à-dire de les mettre en liberté après l'expiration de la moitié ou du tiers de leur peine. Seulement, au lieu de leur accorder une libération définitive, le parlement voulut qu'on fît l'essai en Angleterre du système de libération conditionnelle usité dans les colonies. Pour l'avenir, il fut entendu qu'on ne condamnerait plus à la transportation que les criminels qui paraîtraient avoir mérité une réclusion d'au moins quatorze années; les autres seraient condamnés à une peine nouvelle qu'on nomma servitude pénale, et dont la durée devait être en général plus courte que celle des anciens transportés. On conserva d'ailleurs sans y toucher la division de la peine en deux périodes, l'une d'isolement cellulaire pendant neuf mois, l'autre de travail en commun dans des ateliers publics. Rien n'était changé, si ce n'est que la transportation, à laquelle aboutissait autrefois tout le régime, était supprimée désormais dans la plupart des cas.

Le premier effet de ce changement fut de causer une vive irritation parmi les condamnés, qui se voyaient déçus dans leur espérance d'être transportés en Australie. Quant à l'opinion publique, elle s'attaqua surtout au nouveau mode de libération; le mot de *ticket of leave* devint un objet d'effroi à ce point que le gouvernement fut obligé en 1855 de déclarer qu'il n'accorderait aucune réduction de peine aux condamnés à la servitude pénale. L'année suivante, une commission fut nommée par la chambre des communes pour étudier les résultats obtenus depuis 1853. On constata que le nombre des crimes en général n'avait pas augmenté; mais il fut impossible de savoir quelle avait été, parmi les libérés provisoires, la proportion des récidives. Le gouvernement anglais avait fait de la loi de 1853, qui lui prescrivait de surveiller les libérés, une lettre morte. Comme le disait sir R. Mayne, directeur de la police de Londres, le hasard seul aidait à reconnaître parmi les individus condamnés d'anciens malfaiteurs libérés à titre conditionnel, car le premier soin de tout libéré était de détruire son *ticket of leave* pour éviter d'être reconnu.

Le principe même de la libération conditionnelle rencontra au sein du comité de 1856 des adversaires parmi lesquels on est surpris de trouver sir W. Crofton, directeur des prisons irlandaises, un des hommes qui ont le plus contribué dans la pratique à en démontrer les avantages. A ses yeux, les difficultés de la surveillance, sans laquelle la libération provisoire n'est en réalité qu'une libération pure et simple, étaient un obstacle à peu près insurmontable; mais cette objection n'arrêta pas le comité de 1856, non plus que celui qui fut chargé en 1863 d'étudier de nouveau tout le système

des *tickets of leave*. « L'expérience, disait ce dernier comité, a montré qu'on ne peut forcer les condamnés au travail par la seule contrainte; on ne fait ainsi qu'augmenter leur aversion pour le travail et on achève de les endurcir... L'espoir d'une réduction de peine est, pour les condamnés, le stimulant le plus énergique de la bonne conduite et de l'application. » Pour permettre au gouvernement d'étendre le principe de la libération provisoire aux condamnés à la servitude pénale, le parlement prit le parti en 1857 de supprimer toute différence quant à leur durée nominale et quant à leurs effets entre les condamnations à la servitude pénale et les condamnations à la transportation. Ce dernier mot fut même rayé du vocabulaire de la loi pénale. On introduisit en outre à titre d'essai entre les condamnations à l'emprisonnement, dont la durée la plus longue était de deux ans, et les condamnations à la servitude pénale, dont la durée la plus courte devait être, d'après les anciens règlemens sur la transportation, de sept années au moins, une peine intermédiaire de trois années de servitude légale; mais on vit bientôt que la libération provisoire appliquée à des peines aussi courtes ne pouvait avoir que de mauvais résultats. L'augmentation rapide qui se produisit, en 1861 et en 1862, dans le nombre des crimes fut attribuée en partie à l'abus des condamnations d'une trop faible durée; de 2,267 en 1860, le nombre des condamnations à la servitude pénale s'éleva en 1862 à 3,196 en Angleterre. Aussi le terme de trois années de servitude pénale fut-il en 1864 remplacé par le terme de cinq années, qui figure encore aujourd'hui dans l'échelle pénale anglaise, immédiatement au-dessus de celui de deux années d'emprisonnement.

La loi de 1864 fut préparée par un comité qui passa en revue à cette occasion toutes les expériences faites depuis 1853, non-seulement en Angleterre, mais encore en Irlande. Les succès obtenus dans ce dernier pays par le capitaine Crofton avaient vivement frappé l'opinion publique et retenti au-delà même de l'Angleterre, en Europe et aux États-Unis. Ces succès étaient dus en première ligne aux rares qualités d'intelligence et de caractère du nouveau directeur, et aussi à l'influence de plusieurs perfectionnemens apportés par lui dans la pratique du système anglais. En 1854, les prisons irlandaises étaient dans un état de délabrement affreux; les condamnés entassés dans ces prisons trop étroites, mal nourris, privés de toute discipline morale, avaient si mauvaise réputation, que le gouverneur de l'Australie occidentale refusait de les recevoir. Le premier soin du capitaine Crofton fut de mettre en liberté tous les condamnés à la transportation qui avaient achevé la moitié ou le tiers de leur sentence. Pour l'avenir, la peine fut divisée, comme en Angleterre, en deux périodes: l'une d'emprisonnement cellu-

laire subi à Mountjoye, l'autre de travaux publics en commun à Spike-Island. La période d'isolement ne durait en général que huit mois; mais les détenus étaient soumis à un traitement plus rigoureux qu'à Pentonville. Ainsi ils ne mangeaient pas de viande pendant les quatre premiers mois, et étaient soumis, dans leur cellule, à des travaux pénibles et rebutans.

Dans la seconde période, les condamnés étaient divisés en classes, non pas d'après la nature de leurs crimes, mais d'après leur application au travail et leur conduite dans la prison. Ils pouvaient obtenir comme récompense finale une libération provisoire. Les notes mensuelles du directeur, du chapelain, du maître d'école, avaient été remplacées par un système de comptabilité qui permettait aux détenus de se rendre compte jour par jour de leurs progrès vers la libération, et qui fermait la porte autant que possible à toute appréciation arbitraire; nous retrouverons bientôt ce système dans les prisons anglaises. Une autre différence plus importante existait entre le régime irlandais et le régime suivi en Angleterre : en Irlande, le libéré provisoire était soumis à une surveillance rigoureuse, et la loi qui ordonnait de renvoyer en prison les libérés en cas de mauvaise conduite n'était pas une lettre morte comme en Angleterre; mais le trait le plus original du système irlandais avait été la création de prisons *intermédiaires*. Les condamnés dont la conduite avait été irréprochable durant les épreuves de Mountjoye et de Spike-Island étaient envoyés soit à Lusk, soit à Smithfield, pour y passer les derniers mois qui les séparaient encore de la libération provisoire. Durant ce dernier stage, ils jouissaient des avantages d'une demi-liberté; réunis par petits groupes de cinquante ou soixante au plus, ils ne portaient plus le costume de la prison, et pouvaient presque être considérés comme des travailleurs ordinaires. Le but que s'était proposé sir W. Crofton était double : d'abord il devait être plus facile, dans ces prisons intermédiaires, de s'occuper de chacun des condamnés, d'étudier leur caractère, d'achever leur éducation, de gagner leur confiance et de les préparer à l'épreuve décisive qui les attendait au sortir de la prison. Ce premier but paraît avoir été complétement atteint : tous ceux qui ont visité les établissemens de Lusk et de Smithfield ont été frappés de l'ordre qui y régnait et des bienfaits qui résultaient pour les condamnés de la substitution d'une discipline en quelque sorte purement morale à la contrainte matérielle. Hâtons-nous de dire que le capitaine Crofton fut admirablement servi par l'intelligence et le dévoûment d'un simple maître d'école, M. Organ. C'est à lui en grande partie qu'est dû le succès des prisons intermédiaires. Dans des conférences qui avaient lieu tous les soirs, M. Organ s'attachait à donner aux condamnés des notions exactes de morale,

d'histoire, de géographie, d'économie politique. Le samedi, les prisonniers se livraient à un examen mutuel sur les matières traitées dans les conférences de la semaine. « Il est difficile, écrivait un témoin, de se faire une idée du vif intérêt et de l'animation de ces débats. » Cependant ce n'était là qu'une partie de la tâche de M. Organ : il était en même temps l'instituteur et le conseil des prisonniers; il s'appliquait à découvrir leurs aptitudes et leurs faiblesses, il leur cherchait du travail aux environs de Dublin, ou les engageait à s'expatrier pour échapper aux souvenirs de leur ancienne vie. Il restait en correspondance avec eux après leur sortie de prison, leur faisait de fréquentes visites, les surveillait et les forçait de devenir d'honnêtes ouvriers en les menaçant, s'ils se conduisaient mal, de les signaler à la police.

En dehors des résultats que devait avoir sur les condamnés eux-mêmes le régime des prisons intermédiaires, sir W. Crofton espérait encore que le spectacle de ces condamnés, travaillant dans une sorte de liberté, serait aux yeux du public la meilleure démonstration de l'efficacité du système pénal tout entier. On devait avoir moins de répugnance, pensait-il, à recevoir après leur libération des hommes qu'on aurait vus, en quelque sorte élevés à la dignité de travailleurs libres, mener une conduite exemplaire. On est ici forcé de se demander si, comme le faisait remarquer dans l'enquête de 1863 le colonel Jebb, directeur des prisons anglaises, il n'y a pas un véritable danger à présenter au public l'exécution de la peine sous sa forme la plus adoucie, à ne lui montrer les condamnés que comme des travailleurs ordinaires. Ne craint-on pas de provoquer des comparaisons regrettables? En Irlande, durant leur séjour aux prisons intermédiaires, les condamnés recevaient par semaine 2 shillings 1/2; c'est plus que ne peut économiser un ouvrier chargé de l'entretien d'une famille. Les prisons doivent être des maisons de réforme pour les condamnés; mais il ne faut pas détruire dans l'esprit des masses l'idée que la peine est encore moins destinée à relever des malfaiteurs qu'à empêcher d'honnêtes gens de tomber dans le crime. Ensuite est-il vrai qu'on arrive de la sorte à détruire les répugnances instinctives qui repoussent le condamné de la société? On peut remarquer d'abord que le court passage de ce condamné dans une prison intermédiaire est loin d'être une épreuve plus décisive que sa bonne conduite antérieure dans les prisons ordinaires. Le criminel qui s'est habitué dans les commencemens de sa captivité à dissimuler ses vrais sentimens n'a pas moins intérêt, lorsque la libération est déjà proche, à continuer ce manége hypocrite. Celui qui n'est que faible peut-il être considéré, au sortir de la prison intermédiaire, comme ayant déjà triomphé de sa propre

faiblesse? Les tentations qu'il a pu éprouver tandis qu'il était encore soumis à une tutelle vigilante ne sont rien auprès des séductions qui l'attendent en dehors de la prison. Que deviendra-t-il lorsqu'il sera de nouveau aux prises avec toutes les difficultés de la vie, quand il aura retrouvé en même temps que ses anciens complices toutes les excitations des grandes villes? Quoiqu'on ait relâché pour lui la discipline de la prison, on a pris soin jusqu'au dernier moment d'écarter toutes les séductions, tous les appels à sa faiblesse. Aussi est-on convaincu que, si en Irlande depuis quelques années la crainte, mêlée d'aversion, qu'inspiraient les libérés est devenue peu à peu moins vive, ce n'est pas tant aux prisons intermédiaires qu'un tel résultat est dû qu'à certaines causes générales et surtout à l'infatigable activité de M. Organ. Veut-on savoir ce qu'aurait produit à elle seule la vue des condamnés travaillant en liberté à Lusk ou à Smithfield? Qu'on lise dans les procès-verbaux de la commission de 1863 la déposition de M. Organ lui-même. Après s'être dit qu'il fallait trouver du travail pour tous les libérés qui sortiraient de ses mains, M. Organ raconte qu'il a pris un plan du comté de Dublin : il a divisé ce plan en districts; il a marqué toutes les fermes, toutes les usines grandes et petites, puis il s'est mis en campagne, allant de ferme en ferme, d'usine en usine, souvent repoussé, parfois mis à la porte. Lorsque, après avoir fait 25 lieues dans une journée, il avait trouvé un patron qui consentait à recevoir un de ses libérés, il revenait content; « j'estimais, dit-il, que ma journée n'était pas perdue. » Pour vaincre toutes les résistances, il faisait surtout valoir la garantie que trouveraient les patrons dans la surveillance dont les libérés devaient rester l'objet jusqu'à l'expiration de leur peine. « Peu à peu, ajoute-t-il, les difficultés, très grandes au début, sont devenues moindres; mais, s'il fallait recommencer auprès de nouveaux patrons, la tâche serait presque aussi ardue. » Cet aveu de M. Organ ne suffit-il pas à nous avertir que ce qu'il y a de plus digne d'être imité dans le système irlandais, c'est moins encore le régime des prisons intermédiaires que cette heureuse alliance du patronage et de la surveillance des libérés imaginée par sir W. Crofton et pratiquée avec tant de succès par M. Organ?

Il faut prendre garde d'ailleurs, lorsqu'on parle du succès du système irlandais, d'oublier que l'application de ce système a coïncidé avec un ensemble de circonstances très favorables à la diminution des crimes. Les années 1847-1850 avaient été des années néfastes pour l'Irlande; la famine avait accru le nombre des crimes dans une proportion effrayante. En 1847, il y avait eu 717 condamnations à la transportation; ce nombre s'était élevé les années sui-

vantes à 2,210 et à 3,088. A partir de 1850, on avait pu constater dans les statistiques criminelles une décroissance très rapide. Ainsi en 1851 on comptait encore 1,995 condamnations, en 1852 seulement 1,433, puis 987, puis 714. En faisant honneur à la réforme opérée par le capitaine Crofton de la diminution du nombre des condamnations de 1854 à 1860, on oublie que, même sans cette réforme, la progression décroissante ne se serait sans doute pas arrêtée tout à coup. Il est donc très difficile de mesurer exactement l'influence qu'a eue le nouveau système sur l'abaissement de la criminalité. Ne faut-il pas tenir compte aussi de l'émigration, qui, enlevant chaque année à l'Irlande une partie de sa population, a produit une hausse des salaires et réagi par conséquent sur le nombre des crimes?

Nous aurions en outre plus d'une remarque à faire sur les conclusions qu'on a tirées parfois trop légèrement des chiffres des statistiques irlandaises, soit contre le système suivi en Angleterre, soit contre les systèmes du continent. Dans son livre sur l'*Amélioration de la loi criminelle*, M. Bonneville de Marsangy répète, d'après des autorités anglaises, que, « sur 1,800 condamnés qui ont été licenciés, 75 seulement (4 pour 100) ont encouru une nouvelle condamnation. » — « 4 pour 100, s'écrie M. de Marsangy, n'est-ce pas à bon droit que de tels résultats ont été qualifiés de merveilleux? » Ces chiffres n'ont, à nos yeux, qu'une faible valeur : d'abord parce que les statistiques irlandaises ne comprennent, dans le nombre des récidives, que celles qui se sont produites entre la sortie de prison et l'expiration de la peine, c'est-à-dire dans un temps souvent très court; ensuite parce qu'elles ne tiennent aucun compte des condamnations à l'emprisonnement prononcées contre les libérés, mais seulement des réintégrations dans les prisons du gouvernement; enfin parce que, de l'aveu de sir W. Crofton en 1863, l'émigration enlève chaque année plus d'un cinquième de la masse des libérés.

Après ce rapide coup d'œil jeté sur l'histoire de la réforme des prisons en Irlande, il convient d'entrer dans quelques détails sur le régime qui prévaut aujourd'hui en Angleterre, et qui, depuis 1864, ne diffère plus guère du système irlandais que par l'absence des prisons dites intermédiaires.

III.

Aussitôt après leur condamnation, les prisonniers anglais sont envoyés soit à la prison de Pentonville, soit à celle de Milbank, toutes deux situées à Londres. La première de ces prisons, bâtie en 1842 pour 520 condamnés, a été agrandie en 1865 et en 1870;

elle possède aujourd'hui six galeries à quatre étages et renferme 1,026 cellules. Chacune de ces cellules a coûté en 1842 une somme de 1,960 francs, en 1865 seulement 1,770 francs, et en 1870 moitié moins, c'est-à-dire 885 francs. On assure que cette économie est due à l'emploi du travail des condamnés. Ce sont eux qui ont tout fait, cuit et posé les briques, extrait les pierres, élevé les charpentes, fondu et forgé les pièces de fer. Depuis quelques années, le gouvernement a construit, toujours à l'aide du seul travail des prisonniers, 1,889 cellules qui lui ont coûté 2,325,000 francs, mais qui, exécutées par des entrepreneurs ordinaires, auraient, d'après les calculs du gouvernement, entraîné une dépense pour le trésor de 4,120,000 francs.

Pendant les neuf mois qu'ils passent à Pentonville, les condamnés sont soumis au travail dans leurs cellules; les uns font des souliers, d'autres des habits, d'autres, qui ne savent aucun métier, confectionnent des paillassons de crin; c'est pour le compte de l'état et non pour le compte d'un entrepreneur que se fait tout le travail. On évalue le produit annuel de l'industrie de chaque condamné à environ 400 francs. La journée de travail n'est que de neuf heures; les détenus se lèvent à six heures du matin et se couchent à neuf heures du soir; on leur accorde deux heures pour leur repas et trois quarts d'heure le soir dans leur cellule pour la lecture. Ils passent en outre une demi-heure à la chapelle, et une heure est consacrée à une promenade gymnastique pendant laquelle les prisonniers se voient, mais ne peuvent échanger aucune parole. Ce qui frappe, c'est la jeunesse de la plupart de ces prisonniers; sur 597 qui se trouvaient dans la prison le 31 décembre 1870, 241, soit 40 pour 100, avaient moins de vingt-cinq ans. On s'occupe d'apprendre à lire et à écrire à ceux qui n'ont reçu aucune éducation : cinq maîtres d'école sont attachés à la prison. Pour stimuler le zèle des prisonniers, le règlement veut qu'après un certain temps ils ne puissent envoyer aucune lettre à leur famille, si elle n'est écrite entièrement de leur main.

A leur sortie de Pentonville ou de Milbank, les condamnés qui paraissent en état de supporter de rudes fatigues en plein air sont envoyés à Portland, à Portsmouth ou à Chatham. Les autres, et ils sont assez nombreux (environ un cinquième), sont dirigés vers les prisons de Parkhurst, de Dartmoor, de Woking, de Brixton, où ils sont employés à des travaux intérieurs moins pénibles. Dans son rapport à l'Académie des Sciences morales en 1853, M. Bérenger a décrit le régime auquel sont soumis les condamnés dans la presqu'île de Portland. Le gouvernement anglais avait résolu en 1848 de construire une digue gigantesque, destinée à protéger la rade de Portland et à faire un bassin pouvant servir de refuge à toute la

flotte de guerre. Ce sont les condamnés qui ont extrait des carrières voisines la pierre nécessaire à cet immense travail. Après vingt-trois années d'efforts non interrompus, la digue vient d'être achevée; elle a une longueur de 2 milles anglais, forme une double muraille d'une profondeur de 50 à 60 pieds et enferme une étendue de mer de 21,000 acres. Encouragé par les succès obtenus à Portland, le gouvernement a créé en 1856 de nouveaux établissemens à Portsmouth et à Chatham. Nous n'avons visité que ce dernier, mais il doit être considéré comme un modèle : c'est en outre le plus grand de tous, car il peut contenir jusqu'à 1,700 condamnés, tandis que Portland n'a de place que pour 1,600 et Portsmouth que pour 1,300 prisonniers. A Chatham et à Portsmouth, les condamnés sont occupés à creuser des bassins où les plus grands vaisseaux cuirassés trouveront un abri et pourront être mis en réparation. En parcourant les immenses chantiers de Chatham, tout sillonnés de chemins de fer, tout remplis de l'activité de 1,300 condamnés travaillant par escouades de vingt ou trente sous la conduite d'un gardien et occupés, les uns à extraire la terre, d'autres à cuire des briques, d'autres à élever la maçonnerie, en voyant l'ordre qui règne dans tous ces ateliers, on serait tenté d'oublier que ce sont des condamnés qu'on a sous les yeux, si leur costume et les fusils chargés des sentinelles ne vous rappelaient à la réalité. La durée du travail est en été de dix heures, en hiver de sept heures et demie seulement. Tous les soirs, le travail exécuté dans le jour est mesuré et évalué d'après un tarif arrêté d'accord entre la direction des prisons et l'amirauté anglaise. L'expérience a démontré que les prix adoptés comme base de ce règlement sont à peu près ceux qu'exigerait un entrepreneur ordinaire de travaux publics. Il est intéressant de se rendre compte exactement de ce que peut gagner en un jour un condamné. En 1867, des expériences comparatives faites à Portsmouth par le capitaine Hervey sur deux escouades de 20 hommes, l'une ne comprenant que des condamnés, et l'autre que des travailleurs libres, ont donné les résultats suivans : tandis que les ouvriers libres gagnent par jour une somme de 4 francs, les condamnés n'ont pu gagner dans le même temps que 2 francs 50 centimes environ; mais il faut ajouter que les premiers étaient habitués depuis longtemps à ce genre de travaux, et que leur régime alimentaire était très supérieur à celui des condamnés. Les ouvriers libres consommaient, d'après les calculs du capitaine Hervey, 10,808 livres de nourriture solide par semaine et buvaient de la bière, tandis que les prisonniers ne recevaient que 6,377 livres d'alimens et ne buvaient que du thé et une décoction de cacao.

On a calculé ce que représente le travail de tous les condamnés dans les trois prisons de Portland, Portsmouth et Chatham : en

1871, la valeur totale est estimée à 149,745 livres ou 3,743,625 fr. Dans cette somme ne figure pas le produit du travail exécuté dans l'intérieur des prisons pour l'entretien des condamnés. Le prix moyen de la journée de travail des prisonniers varie, suivant les prisons, de 1 shilling 1/2 à 2 shillings 1/2. Il faut rapprocher la dépense; or les trois prisons coûtent par an, pour l'entretien, la nourriture, le transport des condamnés, une somme totale de 3,299,650 francs. Par conséquent on est arrivé à ce résultat très remarquable d'avoir trois grandes prisons qui coûtent moins qu'elles ne rapportent au gouvernement. Le bénéfice aurait été, d'après les documens officiels, en 1871, de plus de 443,000 francs. Sans doute à Pentonville, à Milbank, il en est tout autrement; néanmoins, pris en bloc, le budget des prisons du gouvernement ne fait peser sur le trésor public qu'une charge annuelle de 1,800,000 francs pour 9,500 condamnés. La dépense brute par chaque personne est en moyenne de 785 francs; déduction faite du produit du travail, elle ne s'élève qu'à environ 210 francs.

L'économie n'est pas le seul bénéfice que l'état trouve dans ce système. L'Angleterre eût peut-être hésité à entreprendre d'aussi grands travaux, s'il eût fallu les achever entièrement à l'aide de l'industrie privée. Si on regarde l'intérêt des condamnés eux-mêmes, il nous semble que leur santé doit se trouver mieux de la fatigue, même rude, supportée en plein air que du travail souvent malsain de l'atelier fermé. Ces vastes chantiers ont aussi l'avantage de permettre à une foule de condamnés l'apprentissage rapide et facile d'un métier. Enfin toutes les objections économiques fondées sur la concurrence que le travail des prisonniers crée aux travailleurs libres sont ici évitées, puisque c'est pour le compte de l'état et non d'entrepreneurs ordinaires que sont employés les condamnés.

Pour exciter le zèle de ces derniers, on se sert aujourd'hui en Angleterre d'un système emprunté aux prisons irlandaises. A son entrée dans la prison, chaque condamné est averti qu'il peut obtenir par son application au travail une réduction d'un quart dans la durée de sa peine. C'est au travail seul que cette faveur est accordée. On avait aussi égard autrefois à la bonne conduite, attestée par les notes du directeur et du chapelain; mais on a craint d'encourager des habitudes d'hypocrisie et de dissimulation. La mauvaise conduite fait seulement perdre le bénéfice acquis par l'application au travail. Tous les soirs, les gardiens remettent au gouverneur un rapport sur chacun des condamnés qu'ils ont été chargés de surveiller. Ceux qui n'ont montré qu'une application ordinaire au travail reçoivent six points, ceux qui ont travaillé davantage en reçoivent sept; le maximum est de huit points. On a établi que ceux qui, pendant tout leur séjour dans la prison, n'auraient mé-

rité chaque jour en moyenne que six points, n'auraient droit à aucune réduction de peine, que ceux au contraire qui auraient obtenu tous les jours le maximum auraient droit à une réduction d'un quart. Entre ces extrêmes, il y a place pour une série de réductions proportionnelles. Dans ce système, le condamné sait que chacun des jours de sa captivité bien ou mal employé a une influence directe et précise sur sa propre destinée. Un tableau placé dans sa cellule lui indique jour par jour le total des points qu'il possède à l'actif de son compte, lui permet de mesurer le chemin déjà parcouru et de préciser le moment de sa libération. Sur 1,631 condamnés qui ont été libérés en 1871, il n'y en a eu que 128 qui n'aient mérité aucune réduction de peine. Ce système a le grand avantage d'éviter tout arbitraire, toute inégalité, toute injustice. On comprend que les Anglais, après en avoir fait l'expérience, le préfèrent aux règlemens en vigueur sur le continent, règlemens qui font dépendre la grâce du condamné des appréciations les plus diverses et qui ne ferment la porte ni aux sollicitations, ni aux faveurs, ni aux inégalités. C'est d'ailleurs un trait remarquable du régime anglais que tous les condamnés sont soumis rigoureusement au même traitement, quelles que soient la nature de leur crime, leur éducation, leur situation antérieure. Les classes établies entre les prisonniers ne sont que des étapes successives que tous sont admis à franchir. Pour passer de la troisième classe à la seconde, puis à la première, il faut avoir obtenu un certain nombre de points; au-dessus de la première classe, il y a en outre une classe spéciale pour les condamnés dont la conduite a été exceptionnelle. Chaque classe jouit de quelques priviléges, ainsi les prisonniers de la troisième ne peuvent écrire une lettre à leur famille ou recevoir une visite que tous les six mois, ceux de la seconde classe tous les quatre mois, et enfin ceux de la première tous les trois mois. Les infractions à la discipline et le refus de travail sont punis très sévèrement : le cachot obscur, avec privation d'une partie de la ration d'alimens, est la punition ordinaire; dans les cas graves, on a recours au fouet. L'usage de ce dernier châtiment soulève en Angleterre même de vives protestations; mais les directeurs des prisons insistent pour qu'il soit maintenu; en 1870, il a été appliqué à 117 condamnés.

Il reste à dire quelques mots du régime intérieur de la prison. A Chatham, les bâtimens où couchent les condamnés sont à très peu de distance des chantiers; l'aspect de ces bâtimens, construits depuis douze ans à peine, est moins triste que celui de la plupart de nos maisons centrales. Chaque classe de prisonniers occupe un quartier distinct, et chaque condamné a une cellule où il prend ses repas et couche la nuit dans un hamac. Ces cellules, séparées par

des cloisons en fer, sont très petites, et la ventilation y est insuffisante. Les prisonniers se lèvent en été à cinq heures, en hiver à cinq heures et demie, et se couchent, été et hiver, à huit heures. On leur accorde trois heures pour les repas, en outre une heure en été et trois heures en hiver pour lire ou écrire dans leur cellule avant de se mettre au lit. Le dimanche est consacré aux exercices religieux, qui durent trois heures et demie, et à la promenade en rangs dans la cour de la prison. On s'est vivement préoccupé de la nourriture des condamnés. Il y a ici un double écueil à éviter : trop accorder et provoquer ainsi de regrettables comparaisons, trop réduire la ration quotidienne et compromettre ainsi la santé des prisonniers. A Chatham, à Portsmouth et à Portland, les condamnés reçoivent tous les jours 645 grammes de pain, sauf le dimanche, où la ration est de 840 grammes. Ils ont tous les jours au déjeuner environ 40 centilitres de cacao avec addition de lait et de mélasse, au souper 55 centilitres de gruau assaisonné de gingembre ou de poivre. Au dîner, on leur sert quatre fois par semaine 140 grammes de bœuf ou de mouton rôti et une livre de pommes de terre, deux fois par semaine une soupe grasse aux légumes, toujours avec une livre de pommes de terre, enfin le dimanche, jour où ils ne travaillent pas, 112 grammes de fromage. A Pentonville et à Milbank, le régime est à peu près le même, sauf que la ration de viande n'est que de 110 grammes et celle du pain de 560 grammes. On n'oserait penser qu'il y aît excès dans ce régime alimentaire en voyant la maigreur de la plupart des condamnés, et surtout en lisant les rapports des médecins. Celui de Portland n'hésite pas à dire, dans son dernier rapport, que la ration, surtout celle du soir, lui paraît insuffisante pour des hommes qui travaillent en plein air et rentrent épuisés par une journée d'efforts.

Après avoir suivi le condamné parmi les différens stages de sa captivité, nous n'avons plus qu'à voir ce qu'il devient au moment décisif où la libération provisoire lui est accordée et où il doit chercher à reprendre sa place dans la société. Si l'on songe à la destinée de l'homme qu'attendent à la sortie de la prison les séductions de sa vie passée, la tyrannie des anciens complices, la difficulté de trouver du travail, la misère et tout le cortége des tentations qu'elle mène avec elle, on se sent pris d'une profonde pitié, et l'on s'étonne que la société n'ait pas songé depuis longtemps à tendre une main secourable à la faiblesse du prisonnier libéré. L'œuvre accomplie en Irlande par sir W. Crofton, ce système où la surveillance et le patronage s'allient et se soutiennent mutuellement, devait naturellement attirer les regards de l'Angleterre. En ce dernier pays, rien ou presque rien n'avait été fait jusqu'en 1857. Quelques sociétés de patronage existaient dans les comtés. A Londres même,

quelques hommes animés du zèle de la charité avaient réalisé des prodiges de dévoûment. C'est ainsi qu'un simple particulier sans fortune, M. Nash, avait eu l'idée en 1848 de louer une chambre où il recevait deux ou trois libérés qu'il instruisait, et cherchait ensuite à placer chez des patrons. Bientôt il parvint à louer deux chambres, puis une maison tout entière. Un comité patronna la nouvelle institution et lui donna les moyens de loger jusqu'à cent libérés. Tous ceux qui entraient étaient soumis à une épreuve rigoureuse. Le règlement les condamnait à passer quinze jours dans la solitude et à n'avoir pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Cependant on était obligé de refuser toutes les semaines jusqu'à soixante libérés, et parmi ces derniers s'est trouvé un individu du nom de Lévi Harwood, qui, deux ans après avoir vu sa demande rejetée, fut condamné à mort pour crime de vol et d'incendie. N'y a-t-il pas dans ce simple fait matière à de cruelles réflexions?

En 1857 fut fondée à Londres, sous le titre de *Discharged prisoners aid Society*, une grande institution destinée à secourir les condamnés qui sortiraient des prisons du gouvernement. Cette société a servi de modèle à toutes celles qui ont été créées depuis cette époque. Elle a, dans l'espace de quatorze années, étendu son action bienfaisante sur 7,111 libérés. Le mécanisme est des plus simples : la société ne cherche pas à pénétrer dans les prisons, elle ne prend le condamné qu'à sa libération; elle se charge de lui trouver du travail et de le surveiller jusqu'à l'expiration de sa peine. Pour remplir cette double tâche, la société a deux ou trois agens dont tout le temps est employé en démarches ou en visites, et qui reçoivent les instructions du secrétaire-général. Deux sources alimentent le budget de la société : ce sont d'abord les souscriptions volontaires; leur chiffre ne dépasse guère 16,000 fr. par an, et à peine suffisent-elles à payer les frais de loyer et d'administration; mais le gouvernement charge la société de distribuer aux libérés les sommes qu'il accorde à ces derniers à titre de libéralité au moment de leur sortie de prison. Le montant de ces gratifications, calculé d'après le temps que les détenus ont passé dans chaque classe à l'intérieur de la prison, ne peut en général être supérieur à 75 francs, et pour les détenus dont la conduite a été exemplaire à 150 francs. Autrefois la somme qu'un condamné pouvait recevoir au moment de sa libération était, comme chez nous, beaucoup plus élevée; mais on a pensé, en 1864, qu'il y avait une véritable injustice à permettre à des hommes condamnés pour crimes d'économiser pendant leur séjour dans la prison une somme égale ou supérieure à celle que peut amasser dans le même temps un honnête ouvrier chargé de famille. En droit, le gouvernement n'est tenu de

rien accorder aux libérés; s'il consent à leur donner un léger secours, c'est uniquement pour les aider à reprendre une vie honnête et laborieuse. Dans aucun cas, on ne remet au condamné, à sa sortie de prison, la totalité de la somme qui lui est réservée; cette somme doit lui être distribuée au fur et à mesure de ses besoins, soit par la société de patronage, soit par la police, si le condamné ne préfère pas à la tutelle de la police la tutelle de la société.

On ne peut rien imaginer de plus simple et de plus parfait que cette combinaison, qui, sans mettre la société de patronage dans la dépendance de l'administration et sans donner un caractère obligatoire à son intervention, lui assure cependant un budget considérable et des moyens d'action puissans sur les libérés. Aussi près de la moitié des condamnés sollicitent chaque année le bienfait du patronage. Lorsque approche le moment de la libération pour un condamné, on l'avertit dans la prison de l'existence de la société; s'il demande à être patronné, le gouverneur transmet à Londres, à la société, son nom, une note sur ses antécédens et un portrait photographié qui permettra de constater son identité lorsqu'il se présentera devant le secrétaire. A son arrivée à Londres, on l'interroge sur ses projets d'avenir, sur ses aptitudes; on lui remet une petite somme et on lui indique un logement convenable, puis l'agent de la société s'occupe de lui trouver du travail. Un certain nombre de libérés sont placés à Londres, d'autres dans les comtés voisins, d'autres sont renvoyés auprès de leurs familles, d'autres enfin se décident à émigrer aux colonies. La statistique de l'année dernière nous apprend que, sur 481 libérés auxquels la société s'est intéressée dans le cours de l'année, 184 ont pu demeurer à Londres et y travailler, 152 se sont rendus dans divers comtés, chez des patrons qui ont consenti à s'en charger, 32 ont été confiés à leurs familles et 26 se sont embarqués. Tout condamné qui reste à Londres y est surveillé par l'agent de la société; celui-ci fait tous les quinze jours un rapport sur la conduite de chacun des libérés résidant à Londres ou dans les environs. Les condamnés envoyés dans les comtés sont recommandés à des magistrats ou à des personnes charitables. La société entretient une correspondance au sujet de ceux qu'elle ne peut surveiller directement, car elle se considère comme responsable, vis-à-vis du gouvernement, de leur conduite jusqu'à l'expiration de leur peine. Dès qu'un libéré se conduit mal ou essaie d'échapper à la surveillance, il est signalé à la police, qui peut user contre lui des pouvoirs mis en ses mains depuis 1864. L'année dernière, 43 libérés sur 481 ont été ainsi remis à la police; en outre 14 ont été arrêtés et condamnés de nouveau, et 9 à la fin de l'année donnaient de vives inquiétudes. Tous les rapports officiels attestent que la société a depuis sa fonda-

tion rendu d'inappréciables services; le nombre des récidives est relativement beaucoup moindre parmi les libérés qui acceptent son patronage que parmi ceux qui aiment mieux s'y soustraire.

On voit combien il serait facile d'établir partout des sociétés sur le même modèle. En 1862, le parlement a voté une loi qui permet aux magistrats d'accorder aux sociétés de patronage instituées auprès des prisons des comtés et des bourgs une somme de 2 livres sterling pour chacun des condamnés libérés de ces prisons. Le budget de toutes les sociétés de patronage est donc constitué d'avance; aussi se sont-elles multipliées. A Londres, depuis 1864, existe, sous le nom de *Metropolitan discharged prisoners relief Society*, une association qui se charge de secourir et de surveiller tous les condamnés sortis des prisons du comté de Middlesex. En sept ans, 4,112 de ces condamnés ont joui du bénéfice du patronage. Dans les comtés, les associations analogues sont déjà nombreuses, et bientôt il n'y aura plus de prison, si petite qu'elle soit, qui n'ait pour ainsi dire à sa porte une de ces sociétés.

C'est surtout pour les femmes que le patronage est nécessaire; aussi pour elles n'attend-il pas le moment de la libération provisoire. Les femmes condamnées à la servitude pénale, après avoir passé à Milbank neuf mois en cellule, sont envoyées dans les prisons de Woking et de Fulham, où elles travaillent en commun. Comme les hommes, elles peuvent par leur application au travail gagner une réduction de peine; mais, au lieu d'être du quart seulement, cette réduction peut aller jusqu'au tiers de la durée totale de la condamnation. En outre les condamnées dont la conduite a été sans reproche peuvent être transférées, six mois avant leur libération provisoire, dans des maisons spéciales appelées refuges. Il existe aujourd'hui trois de ces maisons que l'on peut comparer aux prisons intermédiaires d'Irlande. Ce sont des associations charitables qui dirigent ces établissemens au moyen de subventions du gouvernement. Les femmes qui y sont admises ne portent plus le costume de la prison, mais sont astreintes à une discipline rigoureuse. Sur 275 condamnées libérées en 1871 des prisons de l'état, 117 ont pu obtenir le bénéfice de passer dans l'une de ces maisons les derniers mois de leur condamnation. Les directrices s'occupent de leur procurer un emploi honnête, ainsi qu'à leurs compagnes moins heureuses qui, sorties directement des prisons, sollicitent un patronage et un appui.

Voilà ce que fait, depuis moins de quinze ans, la charité privée, aidée et soutenue par le gouvernement. Tout prisonnier libéré qui veut obtenir du travail sait où il peut porter sa demande et abriter sa faiblesse. On lit dans un des derniers rapports de l'une de ces

sociétés de patronage qu'il n'est pas arrivé une seule fois qu'un libéré ait vainement frappé à leur porte. Quant à ceux qui, au sortir de la prison, voudraient, à l'ombre des grandes villes, reprendre leurs anciennes habitudes de paresse et ne chercher que dans le crime leurs moyens d'existence, faut-il s'étonner que la loi les abandonne aux justes rigueurs d'une surveillance exercée par la police sous le contrôle des magistrats? Jusqu'en 1864, le gouvernement anglais avait éprouvé une sorte de répugnance à user contre les malfaiteurs libérés à titre provisoire des pouvoirs que les lois de 1853 et de 1857 mettaient entre ses mains. On craignait, surtout à l'époque où il n'existait pas de sociétés de patronage, de diminuer par une surveillance, même exercée discrètement, les chances qu'avaient les libérés de trouver du travail; mais l'abstention du gouvernement tenait encore à des scrupules très honorables et fort en harmonie avec les idées que les Anglais se font des droits du pouvoir exécutif et du respect dû à la liberté individuelle. Renvoyer un malfaiteur en prison, sur un rapport de la police, sans jugement, sans enquête contradictoire, avait paru une mesure trop dangereuse pour qu'aucun ministre voulût en charger sa responsabilité. C'est ce qu'expliquait en 1863 devant le comité d'enquête M. Waddington, sous-secrétaire d'état du ministère de l'intérieur. « Le retrait d'une licence, disait-il, est une condamnation beaucoup plus sévère que la plupart de celles que prononcent les magistrats tous les jours. Cependant la loi qui a organisé le système des licences n'a rien ordonné pour qu'avant la révocation de ces licences une enquête eût lieu devant un magistrat, ou pour que le condamné pût être au moins entendu, et c'est, je crois, à cette lacune que doit être attribué le refus des divers ministres qui se sont succédé d'exécuter la loi, sauf dans des cas tout à fait exceptionnels. » Le parlement a tenu compte de ces observations: en même temps qu'il inscrivait dans la loi de 1864 l'obligation pour tout libéré dont la peine n'est pas encore expirée de se présenter tous les mois devant le chef de la police et d'indiquer ses changemens de résidence, il décida qu'en cas d'infraction le libéré serait conduit devant un magistrat et interrogé publiquement, et qu'ainsi une décision judiciaire précéderait toujours la révocation de la liberté provisoire.

Nous n'avons pas à rechercher ici comment la surveillance a été pratiquée dans les divers pays du continent; mais telle que nous l'avons vue organisée en Angleterre, servant de complément et en quelque sorte d'auxiliaire au patronage, nous n'hésitons pas à la considérer comme utile et nécessaire. C'est une arme délicate à manier, mais indispensable au sein d'une société où le crime n'a pas encore cessé d'être, pour beaucoup de malfaiteurs, une habitude

et une profession. Nous avons peine à comprendre et nous ne pouvons aucunement partager l'indignation qu'éprouve M. Michaux à la vue de la loi anglaise de 1864. « C'en était fait, dit-il, la surveillance avait franchi le détroit. La peur lui sacrifiait un des plus vieux et des plus respectés principes constitutionnels... Ce qu'on appelle la civilisation fait volontiers ce travail de nivellement qui uniformise, rabote, use les aspérités, abaisse les saillies, efface les marques particulières du caractère de chaque peuple. Par instinct de singe, l'homme aime à copier. » Il est permis aux esprits les plus distingués de médire de la civilisation et de s'éprendre du pittoresque en matière de législation; mais l'Angleterre n'hésite pas à sacrifier à l'intérêt de sa sécurité l'originalité de ses vieux préjugés. En vertu d'une loi de 1869, remaniée en 1871, la surveillance, limitée jusqu'alors aux libérés dont la peine n'était pas expirée, a été étendue aux individus condamnés deux fois pour crime que le magistrat croit nécessaire de placer pendant sept ans sous l'œil vigilant de la police. Toute infraction aux règlemens sur la surveillance est punie par le magistrat de la révocation de la liberté provisoire ou d'une année d'emprisonnement. En outre tout libéré soumis à la surveillance peut être renvoyé en prison, et tout individu condamné deux fois pour crime et libéré depuis moins de sept ans peut être condamné à un an d'emprisonnement, s'il est prouvé devant le magistrat qu'il a recours pour vivre à des moyens malhonnêtes, ou s'il est arrêté dans des circonstances qui permettent de penser qu'il attendait l'occasion de commettre un nouveau crime. Nous ne contestons pas qu'un pouvoir redoutable ait été ainsi placé dans les mains des magistrats; mais la publicité dont l'exercice de ce pouvoir est sagement entouré suffit pour empêcher tous les abus. Ceux qui ont assisté à quelques audiences des tribunaux de police de Londres, qui ont vu quelle patience, quelle impartialité, quel respect des droits de la défense apportent tous les magistrats de ces tribunaux dans l'accomplissement de leurs difficiles fonctions, comprennent que le législateur n'ait pas craint de leur confier sur les criminels les plus dangereux une sorte de juridiction discrétionnaire.

Quel a été l'effet de toutes ces mesures? quels résultats ont été obtenus depuis 1864? Est-il vrai, comme n'hésite pas à le prédire M. Michaux, que la transportation un instant suspendue doive être bientôt reprise, et que l'Angleterre ne puisse s'en passer? Voici la réponse que font à ces prévisions pessimistes les statistiques des dernières années. En 1869, le nombre des condamnations à la servitude pénale était de 2,587; en 1870, ce nombre est tombé à 2,015, et en 1871 à 1,818. Jamais on n'avait vu une diminution si

rapide. La même décroissance se remarque d'ailleurs dans le nombre des condamnations à l'emprisonnement. Aussi M. Bruce, ministre de l'intérieur, disait-il le 16 février 1872, devant la chambre des communes, que « la législation contre les criminels de profession avait eu un effet décisif et presque inattendu sur le nombre des récidives. » Et le 7 juillet, en présence des membres du congrès pénitentiaire, M. Bruce portait sur les progrès accomplis en Angleterre depuis quelques années un jugement non moins formel. « Je me réjouis, disait-il, de ce que la convocation de ce congrès ne répond à aucune augmentation en Angleterre du nombre des condamnés, ni à aucune inquiétude en ce qui concerne le traitement à infliger aux criminels en ce pays. Nous devons non-seulement nous féliciter, mais être profondément reconnaissans de ce que, malgré tant de causes contraires, le crime a diminué d'une façon si extraordinaire : on eût pu craindre que l'abolition de la transportation ne rejetât la plupart des malfaiteurs dans leurs anciennes habitudes; il en a été tout autrement. Ce résultat est dû d'abord aux travaux des hommes de bien qui ont établi partout des écoles correctionnelles, des écoles industrielles, des sociétés de patronage, à la diffusion de l'instruction, à l'extension de l'émigration, mais aussi dans une large mesure à l'amélioration du système de la police et du système des prisons en Angleterre. »

On s'est attaché dans le cours de cette étude à ne comparer l'Angleterre qu'à elle-même; un système pénitentiaire, comme toutes les autres institutions, n'a en effet qu'une valeur toute relative et ne peut être complétement jugé que dans ses rapports avec les conditions particulières du pays qui en a fait une longue expérience. Il ne s'agit pas d'introduire tout d'une pièce dans nos lois soit le régime pénal de l'Angleterre ou de l'Irlande, soit celui de toute autre nation voisine : c'est aux expériences faites dans notre propre pays que nous devrons surtout demander la solution des graves problèmes qui s'imposent en ce moment à l'attention du législateur; mais il n'est pas interdit de signaler d'un mot en terminant ce qui dans le système anglais nous paraîtrait pouvoir être le plus facilement imité. Ce serait d'abord la simplicité du droit pénal, qui ne reconnaît au-dessus de l'emprisonnement et au-dessous de la mort qu'une seule peine, puis l'organisation des grands ateliers publics de Portland, de Portsmouth et de Chatham, et par-dessus tout le système de libération provisoire soumis à des règles fixes empreintes d'une profonde sagesse et soutenu par l'heureuse et nécessaire combinaison du patronage et de la surveillance.

ALEXANDRE RIBOT.

LA POÉSIE POPULAIRE

DES

TURCS ORIENTAUX

I. W. Radloff, *Proben der Volksliteratur der Türkischen Stämme Süd-Sibiriens*, Saint-Pétersbourg, 1866-1872. — II. A. Levchine, *Description des hordes des Kirghiz*, 1832. — III. Zaleski, *la Vie des steppes kirghises*, 1865. — IV. Vambéry, *Skizzen aus Mittelasien*, 1868; *Cagataïsche Sprachstudien*, 1867; *Reise in Mittelasien* 1864; *Relation de voyage dans l'Asie centrale par un faux derviche*, Paris 1865. — V. Belin, *Notice sur Mir Ali-Schir*, Paris 1855. — VI. A. Chodzko, *Specimens of the popular poetry of Persia*, Londres 1842.

I. — ORIGINE ET EXODE DE LA RACE TURQUE.

La « montagne d'or, » l'Altaï, « touchant la voie lactée » est le point de départ de la race finno-mongole, le berceau de cette nombreuse famille turque qui comprend bien vingt nations, et qui était destinée à jouer un si grand rôle et à faire reculer sur tant de points notre race âryenne. Les anciens avaient tellement l'habitude de confondre sous le même nom des populations diverses qui menaient une existence analogue, qu'il est difficile de se faire une idée de l'histoire primitive des nations turques. Les Chinois, qui ont eu de fort anciens rapports avec les Turcs orientaux, les appelaient *Tu-Ku*. On serait assez tenté, comme Hammer, de leur donner pour ancêtres les Parthes, ces terribles nomades qui firent courir tant de périls à la fraction de la race âryenne qui avait à soutenir dans l'Irân les assauts des sauvages habitans du Tourân. Cette lutte, qui remplit des siècles, devait tourner très mal pour les Aryens, puisque la vallée

de l'Oxus, berceau de nos pères, a fini par faire partie des contrées que nous nommons aujourd'hui Turkestan.

Quand les Turcs descendirent des versans de l'Altaï, ils différaient profondément de la plupart des populations turques de nos jours. Malgré certains traits de ressemblance avec la famille mongole, ils avaient un type différent, et leur peau était encore plus brune que jaune. Le corps était peu musculeux, la taille médiocre, la barbe rare, le nez épaté, le front proéminent à la partie inférieure et fuyant à la partie supérieure. L'action des milieux, le changement dans le genre de vie, les alliances avec d'autres nations, ont modifié ce type de façon à le rapprocher, soit de la famille mongole, comme dans le rameau turco-mongol (Kirghiz, Koumucks, Tartares de Russie), soit de la race âryenne, comme chez les Ottomans, qui font assez peu de cas de leur origine pour repousser le nom de Turc, indigne à leurs yeux d'un peuple dont la condition s'est fort élevée au-dessus de celle des pâtres grossiers de l'Altaï. L'histoire abonde en transformations de ce genre, qui modifient le caractère autant que la physionomie d'une nation.

L'exode des peuples se personnifie ordinairement dans un individu qui est considéré comme l'ancêtre et le type de la nation. Tels sont l'Abraham des Sémites et l'Almos des Magyars. Oghouz, fils de Kara-khan, joue le même rôle chez les Turcs, et l'imagination populaire, si elle ne l'a pas créé, a sans doute orné sa vie de circonstances propres à le rendre intéressant. C'est ainsi qu'on suppose qu'il éprouva une grande répugnance pour les superstitions de l'Asie orientale, où vivaient alors les Turcs. Soit que cette répugnance l'ait déterminé à marcher vers l'Occident pour y fonder une société où régnerait un culte plus pur, soit qu'il ait été poussé par l'humeur inquiète des nomades, — fort développée chez lui, car la légende nous le montre en guerre avec son frère et même avec son père, — il s'éloigna de Karakoroum, où Kara-khan passait l'hiver, et des montagnes d'Ourtagh et de Kourtagh, séjour d'été de Kara, pour aller se fixer dans le Turkestan, dans cette ville d'Yassy, dont on a prétendu que le nom avait été transporté en Moldavie par d'autres émigrans de la même famille.

Oghouz, qui unissait aux tendances théologiques d'un Abraham les goûts d'un Nemrod, envoya un jour ses six fils à la chasse. Ces fils se nommaient « les khans du jour, de la lune, de l'étoile, du ciel, de la montagne, de la mer. » Le père espérait qu'ils rapporteraient de leur excursion quelque présage de nature à l'éclairer sur leur destinée. Ce genre de voyages est conforme aux idées des populations altaïques; nous en trouvons un dans le conte en vers intitulé *Tektébéi Merghen*, recueilli dans l'Altaï.

« Un vieux et une vieille qui avaient trois fils — étaient autrefois riches, — maintenant ils étaient pauvres. — Comment mes fils deviendront-ils des hommes? — disait leur père en pleurant. — Il appela ses fils, il leur dit : — Mes trois fils, montez sur le sommet de trois montagnes, — faites trois rêves différens. — Les trois fils allèrent, — aux sommets des trois monts ils allèrent. — Le fils aîné revint le matin. — Le père demanda au fils aîné : — Quel rêve as-tu fait, mon enfant? — Le fils aîné dit : — Dix fois plus riches qu'auparavant — nous deviendrons. — Le second fils vint à midi, — et fit la même réponse. — Le troisième, arrivé le soir, répondit : — Mon père, ma mère, étaient de maigres chameaux, — parmi les *yourtes* ils allaient et venaient. — Mes deux frères étaient des loups féroces, — tous deux dans les montagnes — se sont enfuis. — A ma droite paraissait le soleil, à ma gauche paraissait la lune, — sur mon front paraissait l'étoile du matin. »

Les fils d'Oghouz rapportèrent de leur voyage prophétique un arc et trois flèches, les armes des nomades. Le père donna les flèches aux khans du ciel, de la montagne et de la mer, qu'il appela *Outschok* (*les trois flèches*), et l'arc aux autres, qui le brisèrent pour se le partager, et furent nommés *Bozouk* (*les destructeurs*). Les premiers reçurent d'Oghouz le commandement de l'aile droite, et les seconds le commandement de l'aile gauche. Ces six princes eurent quatre fils qui sont les ancêtres des vingt-quatre principales tribus. Après la mort de leur père, les khans de l'aile gauche prirent la route de l'Orient, les autres restèrent dans le Turkestan, dont ils achevèrent la conquête, et leurs descendans s'étendirent jusqu'aux rives du Bosphore et du Danube. .

Si les peuples portés à la vie agricole, comme les Aryens, ont poussé leurs lointains rameaux de la vallée d'Oxus jusque dans l'Inde et jusque dans les îles britanniques, on peut supposer que les nomades de l'Altaï ne devaient pas être moins empressés de chercher des contrées plus favorisées que leur terre natale. De fait, lorsque les Rurikovitchs fondèrent l'empire de Russie, ils se trouvèrent à Kiev en contact avec des populations turques, et ils durent, jusqu'à l'arrivée des Mongols, batailler avec les Petchénègues et les Koumans, populations de la même famille (1). La lutte contre les Koumans n'était pas terminée lorsque le torrent mongol vint tout emporter. La Russie parut momentanément acquise à la race finno-mongole, déjà maîtresse de la Hongrie.

Si dans le nord de l'Europe orientale des populations turques ne parvinrent pas à se constituer solidement, l'Asie présentait un tout

(1) Voyez *les Rurikovitchs* dans la *Revue* du 15 février 1872.

autre spectacle. Les Turcs avaient retrouvé la route suivie par les Aryas lorsqu'ils enlevèrent l'Inde aux noires populations dravidiennes. La dynastie ghaznévide fonda au xe siècle un vaste empire indo-persan. Mahmoud, le plus puissant des Ghaznévides, eut la joie de briser lui-même la statue colossale de Siva, que plusieurs milliers de statues d'or et d'argent entouraient dans le temple de Somnath, et d'emporter à Ghazna les portes en bois de sandal du sanctuaire consacré à la terrible divinité. Les dieux des Aryens courbaient leur front humilié devant les missionnaires armés de l'islam.

La fortune des Seldjoucides ne fut pas moins brillante que celle des Ghaznévides. Les Turcs établis dans les parties du Turkestan les plus voisines de la Perse et de la mer Caspienne avaient donné naissance à trois groupes, les Oghouses, les Seldjoucides et les Ottomans. Les premiers devaient se confondre avec les seconds au temps de la splendeur de l'empire seldjoucide, sous Melek-shah. Togroul-beg, petit-fils de Seldjouk, fut le fondateur de cet empire, que les Européens ont beaucoup mieux connu que l'état ghaznévide, les chrétiens ayant à cette époque essayé par d'héroïques exploits d'arrêter dans l'Asie occidentale la puissance croissante de l'islamisme. Les califes de Bagdad avaient déjà si souvent subi l'ascendant de la milice turque que Togroul n'eut pas de peine à faire accepter sa tutelle au calife abasside. Kaïm-Biamrillah lui donna le titre d'*émir-al-omrah* (prince des princes), qu'un de ses prédécesseurs avait créé dès le xe siècle pour le Turc Rhaïk. Assis sur son trône, derrière un voile noir, le chef des croyans avait revêtu le manteau du prophète, et dans sa main le bâton de Mohammed remplaçait le sceptre. Togroul, après s'être prosterné, vint se placer à la droite du calife. On lut le diplôme qui lui donnait les droits de représentant du monarque spirituel et temporel des musulmans, on lui mit, les uns après les autres, sept habits d'honneur, et on lui présenta sept esclaves, venus des sept empires du calife, puis on étendit au-dessus de sa tête un voile d'or parfumé de musc, et on le coiffa de deux turbans, images des couronnes de la Perse et de l'Arabie. Enfin, après qu'il eut baisé deux fois la main de Kaïm-Biamrillah, on le ceignit de deux épées, symboles de son autorité sur l'Orient et sur l'Occident.

Melek-shah, un des successeurs de Togroul, comprit très bien que la conquête resterait privée de tout prestige, si l'éclat des lettres et des arts n'entourait pas le trône des conquérans. Ses exploits et sa capacité politique pouvaient faire croire que les Turcs étaient à la veille de s'emparer définitivement de l'Asie occidentale; mais l'empire, en se fractionnant après sa mort, perdit la haute

position qu'il occupait. Diverses sultanies s'établirent en Perse, en Syrie et en Asie-Mineure. Les sultans de Roum, dont Koniéh était la capitale, devinrent célèbres en Europe par leur résistance aux armées des croisés.

L'histoire des anciens états turcs donne fort à penser sur l'avenir réservé à cette famille de la race finno-mongole. On trouve chez les Turcs un élan à la fois religieux et guerrier, indispensable aux peuples conquérans. Les chefs, aussi nécessaires que les vaillans soldats aux peuples qui veulent se jeter dans la vie hasardeuse des conquêtes, ne leur font pas défaut. Parmi ces chefs, quelques-uns ont des talens et un caractère qui ne manque pas de noblesse; mais, une fois la fougue belliqueuse qui les avait lancés en avant complétement épuisée, ils subissent très rapidement cette action, à la fois irrésistible et funeste, des institutions despotiques, qui énerve les caractères et sape sourdement, mais sûrement, les bases des empires. Rien chez les Turcs qui ressemble aux inébranlables créations de la race âryenne, à cette imposante constitution aristocratique de l'Inde, qui se perd dans la nuit des temps, et qui a enfanté une civilisation digne pour sa fécondité dans l'ordre intellectuel d'être mise au rang des plus glorieuses. La prospérité si prompte des Ottomans et leur rapide décadence, le peu de résistance que le Turkestan oppose maintenant à la conquête, ne font que confirmer ces considérations.

Un vassal d'Alaeddin, sultan seldjoucide, Ertogroul, fut le créateur d'un empire qui, né à la fin du moyen âge, remplit trois siècles de l'histoire moderne. Ertogroul jeta les bases de l'édifice qui devait couvrir un jour de ses immenses débris l'Europe, l'Asie et l'Afrique; il constitua la puissance qui devait faire oublier les états turcs antérieurs et assurer dans tant de magnifiques contrées la domination de la race finno-mongole. Le manque seul d'unité dans la politique et dans la guerre avait retardé une catastrophe que rien ne semblait pouvoir empêcher. Dès que les Togroul et les Melekshah trouvaient dans les sultans ottomans des héritiers capables de poursuivre leurs projets, le résultat de la lutte pouvait être regardé comme certain. Évidemment l'Asie tendait de plus en plus à se débarrasser du christianisme, qui n'y a jamais jeté de racines profondes. Après la mort de son fondateur, les Sémites juifs l'ont repoussé, les Sémites arabes lui ont préféré l'islamisme. Les Finno-Mongols ne lui étaient pas plus favorables. Les tendances sociales de la foi chrétienne, conformes aux penchans des Aryens de l'Europe, sont restées souverainement antipathiques aux Asiatiques comme aux Africains. Sans parler de ses conquêtes en Chine, l'islamisme continue d'avancer en Afrique, tandis que le christianisme

n'y fait pas de progrès sensibles. Il existait donc une sorte de conspiration instinctive contre les idées et les institutions chrétiennes, et cette conspiration devait être plus utile aux Turcs que la bravoure de leurs soldats et les calculs de leurs politiques. Les Ottomans étaient entraînés à la conquête par l'imagination, qui domine les peuples primitifs; ils étaient poussés en avant par tous les songes brillans que la muse populaire fait errer autour du berceau des nations, tandis que les chrétiens étaient en général plutôt portés à prêter l'oreille aux conseils d'une prudence raisonneuse peu propre à enfanter des enthousiastes et des martyrs. Si les Ottomans avaient trouvé devant eux le christianisme occidental, dont l'ardeur guerrière et les convictions n'avaient pas encore subi d'atteintes, qui avait arrêté l'islamisme arabe à Poitiers (732), la croix n'aurait pas si aisément reculé devant le croissant, et les destinées de l'Europe orientale auraient été fort différentes.

Le triomphe de la race finno-mongole sur les Aryens ne pouvait être durable. Si l'enthousiasme religieux, des circonstances exceptionnelles, modifient parfois la situation que la nature attribue aux races, elles reprennent tôt ou tard la position qui leur est assignée par leurs instincts et leurs facultés. La chute de la civilisation gréco-romaine et l'anarchie du moyen âge, la « terreur de mille ans, » ont pu momentanément troubler cet ordre; mais la renaissance, glorieuse fille de la Grèce, en rendant la vie à la science et en donnant une impulsion énergique à l'esprit de progrès, devait restituer à la race âryenne le premier rang dans le monde. L'empire ottoman n'a donc cessé de décliner à mesure que l'Europe retrouvait la voie perdue sous le règne de la théocratie et de la barbarie. Les populations turques établies en Russie, bien moins avancées que les Ottomans, ont déjà succombé. Kazan, Astrakhan, les Nogaïs de Crimée, ont perdu leur indépendance les uns après les autres. Les Koumucks, Kirghiz, Baschkirs, ont subi le même destin. Le Turkestan lui-même a été envahi, et le foyer de la nationalité turque, depuis qu'elle est descendue de l'Altaï, est menacé de voir ses derniers khans remplacés par des gouverneurs russes. Déjà la Russie a donné le nom du Turkestan à la quatorzième circonscription militaire, composée des provinces de Syr-Daria, de Sémiretchenskaïa et du district de Sarjaschan (1).

En Arménie et en Perse, l'élément turc a jusqu'à présent mieux résisté. En Arménie, il est si puissant que les Turcomans aiment à donner à ce pays le nom de Turcomanie : aussi chez beaucoup d'Arméniens le type de cette importante branche de la race âryenne

(1) Ce district a été formé en août 1871.

a-t-il subi des altérations visibles. La Perse, qui appartient comme l'Arménie à la famille iranienne de notre race, a été peut-être plus malheureuse encore dans sa lutte séculaire contre le Tourân, objet d'horreur pour ses anciens sages et pour ses vieux héros. Les Tadjiks chyites, qui ont conservé les goûts sédentaires et agricoles des Aryens leurs aïeux, subissent la prépondérance des Ihlats (Turcomans), sunnites nomades et turbulens, qui errent avec leurs troupeaux sur les contre-forts montagneux de l'Irân, surtout au nord. Les Turcomans ont imposé à la Perse la dynastie régnante (les Kadjars), qui est d'origine turque. Toutefois les Turcomans se défendront-ils mieux en Arménie et en Perse que leurs frères ne le font dans le Turkestan? La prise d'Erivân (1827) n'a-t-elle pas obligé le « roi des rois » à céder à la Russie tout ce qui lui restait du territoire arménien? La Perse n'a-t-elle pas dû en 1853 prendre parti contre les Ottomans? Ainsi, même dans les contrées où la population turque fait peser son joug sur la race âryenne, son impuissance à défendre le sol contre l'étranger montre assez tout ce qu'elle a perdu de son antique énergie. La décadence n'est pas moins sensible dans l'ordre intellectuel, et l'on peut constater une fois de plus que chez les peuples la tête faiblit avant le bras.

II. — LES TURCS DE L'ALTAÏ ET LES KIRGHIZ.

Les chants populaires des Turcs sont l'image de leur civilisation. En comparant ces curieux monumens de la poésie asiatique, on voit de nouveau passer sous ses yeux le tableau que je viens d'esquisser. On suit la marche et le développement social de ces nomades, qui se sont avancés jusque dans l'Europe méridionale depuis que leurs rudes ancêtres ont quitté les pentes de l'Altaï; mais dans ces montagnes, berceau de leur race, vivent encore des populations qui parlent une langue qui n'est qu'un des dialectes de la langue turque, et dont l'imparfaite civilisation doit remonter à une haute antiquité.

Les habitans de l'Altaï et leurs voisins orientaux forment une société essentiellement élémentaire. Loin de se donner un nom qui leur convienne à tous et de se regarder comme une nationalité, ils forment des clans fort peu considérables, débris variés de peuples dont les dialectes offrent des nuances nombreuses très propres à intéresser un philologue. Leur religion n'est pas moins rudimentaire que leur état social, puisqu'ils sont encore livrés aux grossières pratiques du chamanisme, tandis que les populations de langue turque qui vivent à l'ouest de l'Altaï sont toutes soumises à l'influence de l'islam. Un Américain fort instruit qui a visité ré-

cemment la Sibérie a été étonné de l'habileté que possèdent les prêtres chamans des Toutchis. Ces prodigieux jongleurs font en plein air des tours dont les plus ordinaires consistent à se couper la langue et à se planter des couteaux dans les diverses parties du corps : aussi les tribus voisines les regardent-elles comme des « êtres surnaturels (1). »

Pour bien comprendre ces populations et celles qui leur ressemblent, il ne faut jamais oublier que les peuples primitifs vivent dans un monde enchanté. Leur ignorance absolue des lois de la nature leur fait voir partout des prodiges et des interventions célestes. Quand on appartient à une société dans laquelle l'esprit scientifique, — à force de combats, de souffrances et de persévérans efforts, — a fini par conquérir sa place, de sorte qu'il s'impose même à ceux qui continuent de contester ses droits, il n'est pas aisé de se faire une idée de l'étrange état des intelligences dans un monde livré uniquement aux impressions des sens. Les chants de l'Altaï ont cela d'intéressant qu'ils nous reportent à ces temps lointains où l'homme végétait dans une perpétuelle épouvante, entouré de fantômes et de visions, acteurs du drame dont la nature offre à l'humanité le saisissant spectacle. On est étonné de voir ces populations, qui manquent à la fois d'idées et de comparaisons lorsqu'il s'agit d'exprimer leurs sentimens, avoir tant de ressources quand il faut donner un corps à toutes les chimères dont leur imagination est remplie. Des rochers qui s'ouvrent pour la sépulture des morts et qui restituent le dépôt qu'on leur a confié, des châteaux qu'un cavalier aperçoit à une distance d'un mois de marche, — des luttes corps à corps qui durent sept ans, des festins presque aussi longs (*la lutte du khan Pudœï*), des êtres monstrueux à sept têtes, avides de chair humaine (*Tardanak*), — des vieillards aveugles servis par un mobilier animé, — des monstres dont la lèvre supérieure touche au ciel, tandis que la lèvre inférieure reste attachée à la terre, et dont les entrailles contiennent des trésors et des hommes, des hommes du nord et du midi, — des gens qui se transforment successivement en lion, en loup, en renard rouge, en faucon gris, telles sont les merveilles que racontent les poèmes. Les poètes populaires n'ont pas seulement recours au merveilleux sous la forme la plus audacieuse, ils savent accumuler les incidens de façon à tenir la curiosité en haleine; mais ils ignorent complétement le talent, qui n'appartient qu'aux artistes consommés, de chercher un dénoûment dans le libre jeu des passions humaines. L'intervention du monde

(1) *Reindeer, dogs and snow-shoes, a journal of Siberian Travels*, by Richard Bush, Londres 1871.

supérieur, réprouvée par Horace, est leur moyen ordinaire de sortir des complications dans lesquelles ils se plaisent.

Le tableau de la vie altaïque nous offre beaucoup plus d'intérêt que toutes ces complications. Cette vie est bien celle que devaient mener les Turcs primitifs avant de commencer leur exode. Il faut lutter contre la rude nature de l'Asie centrale, tantôt contre les frimas des « montagnes de glace, » sur lesquelles souffle « le vent noir, » tantôt contre une chaleur qui rend « l'épaule brûlante. » L'habitation est la *yourte*, demeure éminemment primitive, faite pour les nomades. Le cheval, aussi susceptible d'attachement que de haine, dont la vengeance atteste des combinaisons profondes, est dans ces déserts la grande ressource, mieux qu'une ressource, le compagnon, l'ami et même le conseiller, tant sa prévoyance sagace frappe toutes les imaginations. Les chants décrivent avec une naïveté navrante l'abandon où se trouvent sans lui deux orphelins errant dans ces interminables solitudes :

« Pour manger, il n'y a aucun plat; — pour s'habiller, aucune pelisse. — Tous deux s'en allèrent en pleurant. — Quand le jeune garçon eut ainsi marché, — il se fit une flèche de bois, — il alla chasser, — tira avec des flèches de bois. — Il revint à la maison quand il eut tiré. — A son retour de la chasse, la viande tomba pourrie à terre. — Le jeune garçon se dit en lui-même : — Ah! si j'avais un cheval, — alors je pourrais apporter le gibier à la maison. — Quand je le charge sur l'épaule en allant à pied, — mon épaule s'écorche. — De nouveau il pleura, pleura... » (*Altaïn Saïn Salam.*)

D'étranges inventions donnent une idée de la misère à laquelle finit par être réduit l'homme errant ainsi à l'aventure. Un nouveau Joseph fuyant ses frères s'en va en pleurant.

« Il marcha et marcha. — Tandis qu'il marchait ainsi : — Qu'est-ce qui fait là du bruit? dit-il. — Il chercha, chercha, il n'y avait rien... — De nouveau il chercha, — de nouveau il ne vit rien. — Ses propres articulations, ses propres os, — il vit qu'ils avaient craqué. — Sa chair avait tout à fait disparu. » (*Tektébéi Merghen.*)

Dans une pareille situation, le coursier qui se montre semble un être merveilleux, un vrai don du ciel. Aïkym Saïkym, « le cheval rouge à la selle d'or, » pleure son maître et console sa sœur par sa compassion :

« Le garçon se rompit le cou — et mourut. — Aïkym Saïkym, le cheval rouge, — dit : On ne peut le sauver, et revint. — Quand il fut revenu, — la sœur se précipita hors de la maison. — Lorsque la jeune

fille vit — Aïkym Saïkym, le cheval rouge, — revenir à la maison sans le maître, — elle regarda. — Quand la sœur regarda le cheval, elle pleura. — Quand le cheval regarda la jeune fille, il pleura. — Aïkym Saïkym, le cheval rouge, — vint auprès de la jeune fille et se mit à genoux. » (*Altaïn Saïn Salam.*)

On n'est donc pas surpris de voir comparer la voix du bienveillant coursier à celle du frère. « Quand on entend hennir dans la nuit sombre, — la voix de mon cheval brun m'est bien connue. — Quand même je vis chez d'autres peuples, — la voix du frère m'est bien connue. » Dans les situations embarrassantes, on a recours à son instinct, souvent plus sûr que l'intelligence d'hommes bornés. « Le cheval gris de fer sauta en arrière. — Le garçon demanda au cheval : — Que sais-tu ? — que sais-tu, mon cheval, — mon cheval gris de fer ? — qu'as-tu vu ? — Le cheval dit : — Quand nous sommes près du diable, — comment ne devons-nous pas penser au moyen de nous sauver ? » La pensée du coursier se mêle à des souvenirs qui nous semblent, à nous, d'un ordre bien différent. « Toi qui as mangé souvent la tête de l'herbe bleue, — mon cheval bleu, où es-tu ? — Toi dont les cheveux blonds flottent sur le cou, — ma fiancée, où es-tu ? »

Le dédain de l'homme civilisé pour les autres êtres sensibles n'est pas de mise au désert. L'oie, que n'oublient pas les chants grecs, figure même dans une comparaison amoureuse aussi bien que le cygne gracieux; mais dans tout état social subsiste la nécessité de vivre, et l'ami de la veille devient la victime du lendemain. Lorsqu'on veut chasser, on songe que le fer bien tourné est aussi utile pour atteindre le chevreuil que « la soie brodée d'or » l'est pour orner une pelisse. Quand Altaïn Saïn Salam retrouve sa sœur, Aïkym Saïkym, le cheval rouge, prend part à leur joie. « Tous deux entrèrent dans la maison... Ils tuèrent un cheval, et firent un festin. » L'ivrognerie fortifie encore les instincts farouches du carnassier, et malheureusement il n'est guère de bon repas sans ivresse; aussi l'on peut appliquer à toute réjouissance ce qu'on dit d'un festin homérique : « Il (le khan Pudæï) réunit tout le peuple, — fit abattre soixante cavales... — Un festin il prépara, — ils burent beaucoup d'eau-de-vie, — six mois passèrent. — Ils burent beaucoup de poison, — six ans passèrent. » De pareils ivrognes ne sont guère capables de calculer les conséquences du jeu ; on voit même deux personnages qui ne sont nullement ivres se laisser tellement entraîner qu'ils finissent par jouer leur propre liberté (*Tektébéi Merghen*). Un genre de distractions plus noble et plus utile, ce sont les récits des « chantres joyeux, » ainsi que la lutte qui endurcit

les corps et les prépare à soutenir des combats sans merci, qui ne laissent ni un os intact ni une goutte de sang dans les veines, et à « combattre contre tout homme fort. » (*La lutte du khan Pudæï.*) M. Richard Bush, qui a vu récemment une de ces scènes en Sibérie, en donne une description qui complète fort bien les récits de nos poètes. « Beaucoup de garçons jouaient; — notre garçon jouait aussi. — Ils couraient et luttaient. — Il vainquit tous les garçons, — et leur prit toutes leurs pelisses. » (*La lutte du khan Pudæï.*)

Quelque difficile que soit la vie du montagnard, il tient aux rudes sommets qui l'ont vu naître, et la plaine où « se montre la cime des saules » n'exerce sur lui aucune espèce de fascination. Aussi l'Altaï, « le père Altaï garni d'herbe fine, » n'est nullement, aux yeux des peuples qui l'habitent, un séjour indigne d'eux :

« Sur le dos du blanc Altaï — est une fleur d'or; — dans le pays aux montagnes d'or — la lune brille d'une grande lumière. — Sur le dos d'azur de l'Altaï bleu — est une fleur d'argent, — luit la grande lumière du soleil... — Toi, blanc Altaï aux six sommets, — tu es le séjour de soixante oiseaux; — toi qui réjouis peuple et hommes, — heureux es-tu, blanc Altaï! — Toi, blanc Altaï aux quatre cimes, — tu es le séjour d'innombrables cerfs. — Toi qui réjouis le peuple nombreux, — bienheureux es-tu, blanc Altaï! »

Les improvisations, que j'ai plus d'une fois citées en parlant des contes, n'ont pas souvent dans l'Altaï d'autre valeur que de reproduire fidèlement les vagues impressions qui traversent l'imagination de peuples chez lesquels la réflexion n'est pas éveillée. « Avec le lait de la vache bleue, — les femmes ont mis de l'eau-de-vie. — Avec la peau de la vache bleue, — les femmes ont fait des bouteilles de cuir. » Quand il s'agit des sentimens qui chez les nations civilisées exaltent le plus facilement l'âme humaine, les faits sont parfois constatés d'une façon aussi peu enthousiaste, et l'amant épris ne parvient pas toujours à trouver une comparaison réellement adaptée à son sujet. « Je suis allé le long du blanc rocher, tout le long; — au blanc rocher je n'ai trouvé aucune crevasse. — Ce peuple, je l'ai examiné dans tous les sens; — une plus belle que toi, je ne l'ai pas trouvée. » Et encore : « J'ai souvent marché le long du rocher bleu; — au rocher bleu, je n'ai trouvé aucune crevasse. — J'ai bien des fois examiné la foule; — une plus intelligente que toi, je ne l'ai pas trouvée. » Si la comparaison s'offre à l'imagination, elle ne s'élève pas au-dessus d'une expérience assez vulgaire. « Qu'y a-t-il de précieux dans la sombre forêt noire? — Précieuse est la zibeline aux quatre pattes. — Qu'y a-t-il de précieux chez les nombreuses tribus?

— Là est précieuse la fille aux quatre tresses. » Un autre amant plus heureux trouve au début une comparaison qui ne manque pas de grâce rustique : « Comme le mélampyre des prés au printemps — flamboie mon cœur; — comme l'oiseau qui arrive au printemps — supplie mon œil. — Comme le feu qui brûle en automne — brûle mon cœur; — comme l'oiseau qui vient en automne — s'attriste mon œil. »

La conviction de la fragilité des avantages et des biens de ce monde, conviction qui tient une si grande place dans la poésie des nations turques, se montre aussi dans ces improvisations; mais, au lieu de produire les développemens qu'on trouve dans les poètes ottomans, elle est indiquée par quelques traits mélancoliques. « Ma pelisse faite d'une étoffe neuve, — de quel avantage m'est-elle dans les jours pluvieux? — De mon bétail rassemblé avec tant de fatigue, — quel avantage aurai-je au jour de la mort? » La pensée de la famille ne semble nullement diminuer ces impressions pessimistes. « Quand à droite souffle le vent, — se penchent les têtes du roseau; — quand je pense à tous mes parens, — des larmes me viennent des yeux profonds. » La jeunesse même ne préserve pas d'une tristesse qui fait un contraste si frappant avec la virile sérénité de la Grèce héroïque, dans le sein de laquelle fermentait la conscience d'un glorieux avenir. « Mon poulain de deux ans deviendra un cheval, — sa crinière et sa queue grandiront également. — Nous jeunes gens héritiers des bons, — nous grandirons au milieu des soucis et des larmes. »

La notion du devoir se dégage pourtant de toutes ces misères qui forment la vie et que quelques rayons éclairent, par exemple quand le printemps, qui « couvre de feuilles la cime des arbres, » engage la jeunesse au jeu. Cette notion est naturellement simple, le respect de l'autorité paternelle, l'attachement au chef, l'énergique gouvernement de la famille en sont les points essentiels : « Notre postérité qui a reçu la bénédiction, — dans la yourte paternelle puisse-t-elle se succéder! » Cette bénédiction est le meilleur gage de bonheur pour les enfans, surtout si elle est confirmée par les chefs. « Ce qui a réjoui les petits, — c'est la bénédiction des vieux. » — « Ce qui a fait devenir les jeunes enfans des hommes, — c'est la bénédiction des grands. » — « Celui qui gouverne vigoureusement la yourte du père — sera respecté chez les peuples étrangers. »

Les Kirghiz forment une transition entre les populations de l'Altaï et les peuples turcs qui ont comme eux embrassé l'islamisme. De même que leur religion, quoique mêlée de croyances étrangères au mahométisme, est supérieure au chamanisme, leur état social

est moins élémentaire que celui des clans de l'Altaï. L'immense steppe des Kirghiz, qui s'étend de l'Altaï jusqu'au fleuve Oural, est habitée par une véritable nationalité. Chaque Kirghiz se nomme Kasak, comme tout paysan roumain, quel que soit le gouvernement auquel il obéisse, qu'il dépende de Pesth, de Vienne ou de Pétersbourg, s'appelle lui-même Roumoun. Le nom de Kirghiz, comme celui de Kirghiz Kaïsak, ressemble à celui d'Albanais ou de Valaque, forgé par les étrangers, et qui n'a aucun sens dans la langue indigène. La poésie populaire atteste, autant que l'idiome et les coutumes, que la conscience nationale existe chez les Kasaks, sans qu'ils soient pour cela plus capables que les habitans de l'Altaï de défendre leur indépendance contre le voisin qui prétend les assujettir, qu'il s'agisse de l'empereur de la Chine ou de l'empereur de Russie. Maintenant les « Kirghiz de Sibérie » sont compris dans la douzième conscription militaire de l'empire russe, quoique la nation entière ne soit pas encore complétement soumise, et qu'il soit difficile d'astreindre à une véritable dépendance des nomades dispersés sur des territoires aussi vastes.

Malgré le sentiment qu'ils ont de leur unité nationale, les Kirghiz se fractionnent en trois hordes : la grande horde, la horde moyenne et la petite horde. Les noms des familles Argyn et Naïman, les principales de la horde moyenne, prouvent le rôle que l'élément mongol a joué dans la formation d'un peuple dont l'origine est enveloppée de ténèbres, qui est composé des élémens les plus divers fondus ensemble depuis longtemps. Les hordes se divisent en clans et ceux-ci en familles, qui vivent dans un accord si intime qu'elles soutiennent leurs membres envers et contre tous. Nous retrouvons ici l'idée favorite des nomades, qui donnent à la morale un autre point de départ que les nations sédentaires civilisées. La hiérarchie des devoirs admise par un Fénelon, qui commence à l'humanité et descend à la nation pour arriver à la famille, serait pour eux une simple absurdité. Tous demeurent dans des *aouls* de cinq à quinze *yourtes,* qui s'élèvent sur l'immense steppe comme des taupinières. La yourte est une tente de feutre brun qui recouvre un treillis évasé de bois peint en rouge, avec un toit pointu en perches et un grand tuyau de cheminée rond. Cet assemblage de yourtes, qu'on nomme *aoul,* forme une commune microscopique gouvernée par la famille la plus nombreuse, qui protége l'individu isolé et en est responsable. Les querelles sont décidées par des arbitres, et l'aoul se charge de faire exécuter leurs arrêts. Ces formes archaïques de gouvernement, dont les chants donnent une idée exacte, ressemblent assez aux simplifications, idéal de quelques écoles socialistes, qui réduisent le gouvernement à une sorte de

jury rustique. Cependant le principe aristocratique subsiste toujours, et les descendans des khans forment la noblesse (*sultans*, os blancs), qui jouit de certains priviléges (1).

La « douce anarchie » qui est la base de ce système aurait moins d'inconvéniens, s'il ne fallait pas compter avec ses voisins; mais, quand un différend a lieu entre les membres de deux aouls, si l'un ne veut pas se prêter à l'exécution de l'arrêt, l'autre doit recourir à une expédition guerrière. La *baranta* amène naturellement des représailles. Il en résulte entre les clans et les familles des luttes qui occupent sérieusement la poésie populaire. Heureusement la religion n'ajoute pas comme ailleurs aux ardeurs guerrières. Quoique convertis au mahométisme depuis plusieurs siècles, les Kirghiz sont tellement étrangers à tout fanatisme musulman, que M. Levchine ne sait s'il doit les ranger « parmi les mahométans, les manichéens (dualistes) ou les païens. » Le mahométisme n'aurait pu acquérir de l'influence que par les savans (les gens qui savent écrire); or, tout en leur rendant mille honneurs, on les déteste cordialement et on les regarde comme des infidèles. L'islam n'a donc qu'une action médiocre, et encore quand il ne faut pas s'imposer de gêne. Ainsi on se rase la tête et on porte des amulettes, on emploie quelques phrases tirées du Koran; mais on se soucie peu des prières du jour, du carême et des ablutions. Grâce à ce peu de zèle pour la religion, la langue n'a pas été atteinte par l'action dissolvante qui l'a transformée chez les Ottomans. Le kirghiz est resté un idiome turc pur, et les mots empruntés à l'étranger ont dû subir les lois de la prononciation et obéir à l'esprit de la langue indigène. La pureté de cette langue et la vaste étendue de son domaine ont décidé M. Radloff à consacrer à la poésie populaire des Kirghiz un volume de 856 pages, sans parler de l'intéressante et substantielle introduction qui précède ce volume, résumé des observations faites par le savant philologue dans la horde moyenne et dans la grande horde. Les chants ont été surtout recueillis dans la steppe orientale; la légende de Kosy Kœrpœsch a été copiée à Sergiopol, non loin du prétendu tombeau de ce héros. Cependant, pour donner une idée des produits poétiques de la steppe occidentale, il a fait paraître les légendes de Sain Batir et d'Er Targyn, publiées déjà en arabe par le professeur Ilminsky.

Les Kirghiz divisent eux-mêmes leurs chants en « paroles du peuple » et en « chansons de livre. » Les premières sont transmises de bouche en bouche, et, loin qu'on songe à les écrire, le *mollah*,

(1) Les *os noirs*, c'est le peuple. — A Florence, on distinguait les deux classes par l'embonpoint (*popolo grasso* et *popolo minuto*), comme la Bible qui parle des « gras de la terre. »

c'est-à-dire le seul personnage qui pourrait être tenté de le faire, méprise trop ce genre de poésie pour en avoir l'envie. Les mollahs aiment mieux en composer d'un autre genre, qui, au lieu de conserver les vieilles traditions nationales, servent à propager les idées musulmanes, en même temps qu'elles font subir à la langue la transformation qui a eu lieu chez les Ottomans en introduisant des mots et des formes empruntés à des langues âryennes et sémitiques (le persan et l'arabe). Quelques-unes de ces chansons ont le caractère que les pères de l'église donnaient aux « préparations évangéliques. » Ce sont des récits, en rapport avec l'esprit du peuple, qui contiennent peu de substance religieuse, mais qui préparent les intelligences aux idées de l'islam. Tels sont *Bos Dschigit*, *Hæmra*, empruntés à l'Asie centrale, partie en vers, partie en prose, — *Sœïpul Mælik*, traduit de Névaï, — *Satyp Dschasman*, *Kik*, *Schar-jar*, récits qui se sont fort répandus dans le peuple. Les chants intitulés *Bos Torgaï* (l'alouette), *Sar Saman* (le temps d'afflictions), *Saman Akyr* (la fin du monde), ont un caractère franchement didactique, et ressemblent à ce genre d'enseignement qu'on nomme en Italie *dottrina* et en France catéchisme. Les plus populaires sont *Bos Torgaï* et *Dschumdschuma*. Dans le district de Sémipalatnisky, les chants de livre se sont répandus dans la masse du peuple. Là disparaissent insensiblement les chansons en l'honneur des vieux héros nationaux, qui sont remplacés par les héros de l'islam, comme en Europe les personnages sémitiques de la Bible ont pris place dans la poésie de tous les peuples à côté ou à la place des types indigènes. Le chant kirghiz consacré à Housseïn est un exemple de ces substitutions. Ces faits prouvent que l'islam n'est pas en décadence autant que nous aimons à le croire. En Asie, où il a conquis au cœur même du brahmanisme 25 millions de sectateurs, il gagne du terrain sur le chamanisme et même sur le bouddhisme, comme en Afrique il fait partout reculer le fétichisme de la race nègre. Chez les Kirghiz, il doit immensément à la poésie populaire. M. Radloff a été témoin de l'effet que produisait la lecture du chant de *Dschumdschuma* sur les grandes assemblées. Les auditeurs écoutent avec l'attention la plus soutenue, et sur leurs traits on lit l'épouvante que produit la description des supplices réservés dans l'enfer aux musulmans qui n'observent pas les préceptes de la religion. Les « paroles du peuple » sont des proverbes, des bénédictions, des chants de noce, de deuil, des histoires de braves, des contes, etc. Cette littérature est si considérable que le gros volume de M. Radloff ne peut être regardé que comme une anthologie des divers genres.

Les Kirghiz, les Turcomans et autres nomades qui ont su s'élever

de quelques degrés au-dessus de la misère des sociétés primitives ne manquent pas de loisir pour s'abandonner aux inspirations d'une muse essentiellement populaire. Leur existence a un côté aristocratique très favorable au développement de l'imagination. Le Kirghiz, que M. Vambéry (1) ne trouve point dénué d'instincts poétiques, n'est nullement, comme un paysan du Berry ou de la Bretagne, absorbé par un travail qui rend toute vie intellectuelle à peu près impossible. Comme le lis de l'Évangile, le nomade ne sème ni ne récolte. Les troupeaux suffisent, sans parler des razzias, à des gens dont les besoins sont très bornés. Les soins que le bétail réclame, une industrie élémentaire, tous les travaux qui exigent quelque suite, sont le partage des femmes, qui constituent dans toute société à l'état d'enfance une caste inférieure assez semblable aux serfs du moyen âge. L'homme, lorsqu'il s'est occupé de son coursier, plus digne d'intérêt à ses yeux que sa laborieuse compagne (2), peut donner beaucoup de temps à ceux qui veulent charmer ses loisirs par des contes, des légendes historiques ou des chants. Leurs poètes trouvent des expressions qui ne manquent ni de naturel ni de vivacité, comme dans ce chant d'amour recueilli par M. Levchine :

« Vois-tu cette neige? — Le corps de ma bien-aimée est plus blanc. —Vois-tu le sang qui découle de cet agneau? — Ses joues sont plus vermeilles. — Vois-tu ce tronc d'arbre brûlé? — Ses cheveux sont plus noirs. — Sais-tu avec quoi écrivent les *mollahs* de notre khan? — Ses sourcils sont bien plus noirs encore. — Vois-tu ces charbons enflammés? — Ses yeux brillent d'un éclat plus vif. »

La poésie convertit en or tout ce qu'elle touche. Il est vrai que les filles kirghises ont les yeux pleins de feu, le teint vif et animé, qu'elles sont agiles, robustes et saines; mais leurs formes désagréables et leurs pommettes saillantes ne répondent nullement à l'idée que nous nous faisons de la beauté. Leur douceur, leur compassion pour ce qui souffre, leur tendresse maternelle, assureraient à ces femmes actives et laborieuses un empire plus solide que ces charmes de la jeunesse, aussi peu durables, dit le poète ottoman Mésiki, que les fleurs du printemps, si elles avaient des maîtres moins égoïstes, moins durs et moins vaniteux.

Comme tout Kirghiz est improvisateur, il compte plus sur cette faculté que sur sa mémoire lorsqu'il veut reproduire un chant po-

(1) M. Arminius Vambéry, voyageur hongrois, qui a parcouru l'Asie centrale de 1862 à 1864, est aujourd'hui professeur de langues orientales à l'université de Pesth.

(2) M. Levchine affirme pourtant que les femmes des Kirghiz sont supérieures aux hommes sous une foule de rapports.

pulaire. L'improvisation est d'autant plus aisée qu'on est peu difficile sur le choix des comparaisons et sur l'expression des sentimens, qu'on ne se soucie pas même toujours de la liaison des idées, comme ce poète kirghiz qui dit : « Je suis malade, et pense à peine à la nourriture. — Oh! là-bas, il y a un pin élevé, et la neige est tombée dessus. » D'autres fois le poète insinue des conseils qui n'ont rien de poétique. « Donne une pièce de bétail pour la fille, — et elle sera à toi pour toujours. » La perspective offerte à la jeune fille de partager un cœur occupé déjà par trois ou quatre premières épouses n'est pas non plus de nature à enflammer son imagination. Cependant la nation la plus rude a toujours son idéal, qui lui rend la vie tolérable. Cet idéal apparaît surtout dans les contes populaires. On est surpris de trouver tant de similitudes entre les héros fantastiques de ces récits et les paladins du moyen âge occidental; mais n'est-il pas naturel que des nomades aiment à célébrer les chevaliers errans? Ces modèles de la bravoure kirghise luttent contre les enchanteurs, combattent les plus fameux cavaliers, délivrent les infortunées victimes de la tyrannie, reçoivent d'elles des talismans, saccagent les *aouls* pour plaire à des « sourcils noirs non fardés. » Néanmoins la conclusion de tant de combats et de prodiges ne ressemble guère à celle de nos romans de chevalerie, la belle n'ayant d'autre perspective que d'aller se confondre parmi les femmes de son libérateur.

On voit que, si le moyen âge occidental a pu être nommé « l'âge de la femme, » la vie kirghise ne nous offre rien de pareil. La curieuse histoire de Kougoul, recueillie par un écrivain polonais, M. Zaleski, qui a passé neuf années dans la steppe des Kirghiz, nous donne l'idée la plus exacte de la condition des femmes chez ces nomades. La nouvelle mariée, en entrant chez les parens de son mari, doit, fût-elle fille d'un sultan, se prosterner devant son beau-père et sa belle-mère, et la seule pensée qu'elle veut se dispenser d'un usage qui atteste sa complète dépendance lui attire la gracieuse épithète de « chienne. » Une femme riche, devenue l'esclave du khan, est malgré son âge condamnée à garder les troupeaux et battue impitoyablement quand son maître en est mécontent. L'animal est souvent plus sensible et plus juste que l'homme, et le dévoûment du cheval de Kougoul fait contraste avec l'odieux caractère du souverain. La première impression chez ces nomades est d'une violence extrême : lorsque le khan aperçoit Kanisbeg, la sœur de Kougoul, il tombe évanoui. Ses yeux ardens se fixent sur la belle enfant et ne peuvent pas s'en détacher. Absorbé dans cette extase de volupté, il se coupe un doigt, comme les compagnes de Zouléïka, dans une des épopées romanesques des Turcs, se dé-

chirent la peau des mains en croyant peler des oranges, tant la beauté de Youssouf les bouleverse. Quand l'être humain est à ce point envahi par un sentiment irrésistible, il ne faut lui demander ni équité, ni modération, ni prévoyance. Aussi le khan cesse de s'appartenir; il marche à son but avec la fureur aveugle d'une force privée d'intelligence. Pourtant, si Kougoul est obligé de le châtier, il garde jusqu'au dernier moment cet attachement au chef que l'on rencontre chez les peuples primitifs. Le souverain a beau être « un chien, un assassin, un parjure, » il n'en est pas moins « son khan, » contre lequel Kougoul refuse de combattre, si toutes les chances ne sont pas contre lui. Si ce trait rappelle l'héroïsme et la fidélité d'un preux vassal des temps chevaleresques, les détails du combat et d'autres circonstances du récit montrent que l'ardente imagination des chevaliers paraîtrait bien timide aux Kirghiz. Les légendes altaïques n'usent pas du surnaturel avec plus de modération, et c'est avec raison que M. A. Schiefner, qui a mis de savantes préfaces en tête des volumes du docteur Radloff, retrouve dans les mythes de l'Altaï l'influence du bouddhisme, combinée avec des traditions empruntées au mazdéisme. La religion et la langue des Turcs sont celles de la majorité des Kirghiz, mais la voix du sang les rapproche de ces populations qui préfèrent les enseignemens de Çakya-Mouni à ceux du prophète de La Mecque.

Les narrateurs de ces contes les complètent, lorsqu'ils sont en vers, par une mimique qui ajoute à l'effet du récit. Cette mimique, généralement originale, est plus variée que les airs des chants, dont la monotonie égale le ton mélancolique. Parfois ils sont accompagnés d'une musique dont les principales ressources sont le *kobyz* (espèce de violon) et la *tchibyzga* (flûte de roseau ou de bois). Dans certains cas, on forme des duos, des trios ou des quatuors où des musiciens prennent ainsi que des orateurs pour sujet l'éloge de quelque hôte distingué, une rivalité d'amour, — l'amour est « pareil au faucon qui se jette sur les canards, » — entre deux jeunes Kirghiz, enfin tout événement considéré comme remarquable.

III. — LA PERSE ET LE TURKESTAN.

La légende de la Perse rapporte qu'un roi de l'Irân, Feridoun, si connu dans l'histoire mythique de ce pays, eut trois fils, Iredj, Tour et Selm. Le premier ayant eu en partage l'Irân, qui a pris son nom, Tour dut passer l'Oxus et aller régner sur les provinces transoxanes. Les héritiers de Tour, dont le plus fameux est Afrasiab, le conquérant de la Perse, ont toujours été la terreur des rois de l'Irân. Firdousi dit que le temps d'Afrasiab, qui aurait dû régner, d'après

ce qu'on lui fait faire, trois ou quatre cents ans, a été comme une nuit obscure qui a couvert l'Irân jusqu'au moment où le soleil de la race royale vint la dissiper. Aussi toutes les dynasties turques ont-elles voulu se rattacher au terrible Afrasiab; Seldjouk, le fondateur des Seldjoucides, prétendait en descendre en ligne droite, et les monarques ottomans, qui se rattachent à cette famille, se vantent d'avoir plus d'une fois continué en Perse l'œuvre de leur célèbre ancêtre.

On a depuis en Perse donné le nom de Tourân à toute la contrée située au nord de l'empire, à la steppe profonde qui renferme les plus grands lacs du monde, la mer Caspienne et le lac d'Aral, à la région qu'arrosent le cours inférieur de l'Oxus et l'Iaxartes, et aux contrées montagneuses de l'est. Cette arène, où s'agitaient les nomades farouches du septentrion, était considérée comme le pays des ténèbres, le pays d'Ahriman, tandis que le plateau de l'Irân était le pays de la lumière, où Ormuzd, le bon principe, régnait au milieu des Aryens. Après la conquête mongole, ce pays prit le nom d'un fils de Djinghis; depuis, on appela *Turkestan* ou pays des Turcs le vaste territoire qui s'étend entre l'empire chinois et la mer Caspienne. La confusion qui existait entre les peuples de famille turque et ceux qu'on appelait Tartares, alors qu'on appliquait cette expression fort inexacte à un mélange de nations turques et de nations mongoles, lui a fait aussi donner le nom de Tartarie indépendante, nom qui prend un sens de plus en plus ironique à mesure que la Russie étend son empire sur ces contrées guerrières.

L'Oxus et l'Iaxartes semblent deux Nils frères, aux cours parallèles, qui donnent à une partie du pays une physionomie fort différente de celle des plaines, livrées à une perpétuelle aridité. Les légumes abondans, les fruits exquis, le riz, le sorgho à sucre, le cotonnier, le mûrier, récompensent amplement le travail des populations sédentaires qui ont, à l'époque de la splendeur du pays, donné une si grande célébrité à Samarkand, à Bokhara et à Khiva. Malheureusement le climat est un grand obstacle au développement régulier de l'activité humaine. Le savant qui a dit que l'homme devait se résigner à être tantôt gelé et tantôt grillé semble avoir songé à ces contrées de l'Asie où une chaleur dévorante succède au plus rigoureux hiver. En effet la Sibérie, les steppes du Turkestan, les versans septentrionaux du vaste plateau de l'Asie centrale, aboutissent aux rivages, ouverts aux âpres vents du nord, d'une immense mer de glace, tandis que des chaînes énormes de montagnes couvertes de neiges éternelles ne permettent pas aux souffles tièdes du sud d'y tempérer la rigueur de la mauvaise saison. Ces obsta-

cles, qui n'arrêtent nullement les voyageurs russes contemporains, MM. Struve, Ivanof, Michenkof, M. et Mme Fedchenko (1), d'autres encore, qui ont tant contribué à nous faire connaître l'Asie centrale, n'empêcheront pas la marche des armées de la Russie.

On étend le nom de Turkestan à une contrée voisine dont le Turkestan proprement dit est séparé par les gigantesques sommets du Bolor-Tagh. Le turc est en effet la langue de cette contrée, appelée Turkestan oriental, Djagataï oriental, Haute-Tartarie, Tartarie chinoise, Petite-Boukharie ou Tourfân. Ce pays fertile, entouré de montagnes de presque tous les côtés, a 2 millions de kilomètres carrés. Les villes y sont rares, et aucune n'a jamais eu la célébrité de celles qu'on trouve dans le Turkestan occidental; Tourfân et Kasgar sont les plus connues. On aura maintenant des notions plus précises sur ces curieuses contrées à mesure que les Russes poursuivront leur marche en avant. Au temps de Pierre Ier, on croyait trouver un eldorado dans ces régions mystérieuses; mais les voyageurs qui s'y aventuraient tombaient au milieu des nomades farouches qui les vendaient aux marchands de Khiva et de Bokhara. Cependant l'action commerciale de la Russie gagnait du terrain, refoulant les tribus qui l'entravaient; depuis 1835, les plans d'annexion se dessinèrent de plus en plus, et déjà les Russes sont à Khouldja, qui naguère encore faisait partie du Céleste-Empire.

La politique de conquête inaugurée dans le Turkestan par Nicolas Ier a été poursuivie de nos jours avec persévérance par l'empereur Alexandre. L'Asie centrale n'est plus ce qu'elle était au xve siècle, époque où Samarkand était le centre de la civilisation orientale. Les nations turques, malgré leur humeur guerrière, sont trop arriérées pour résister à la tactique moderne. En 1868, l'Asie centrale comptait 70,000 Russes, chiffre qui va augmentant de jour en jour. La vie commerciale, paralysée par le stupide gouvernement des émirs turcs, si bien décrit par M. Vambéry, renaît avec les Européens. Des *steamers* ont paru sur les eaux de l'Iaxartes (Syr-Daria); des mines de houille découvertes sur ses bords en assurent la navigation. Les caravanes, cessant de redouter les Turcomans et les Kirghiz, peuvent suivre la route de terre. En effet, même les khans restés indépendans sont maintenant obligés de tenir compte de la présence d'un gouvernement qui trouverait dans les actes de brigandage des raisons d'étendre des conquêtes qui le rapprochent des frontières de l'Inde. Une voie ferrée qui unira Orenbourg à Taskhent, ville de 60,000 âmes, dont M. Karasine a décrit les mœurs

(1) Cette dame, très versée dans la botanique, a recueilli dans son pénible voyage au Turkestan 400 espèces de plantes.

dans un curieux roman (1), centre d'une contrée voisine de Kokband et de Bokhara, permettra aux Russes d'agir avec une promptitude effrayante pour des gouvernemens aussi complétement désorganisés que ceux des khans. La Russie ne tardera pas à être en possession de la route la plus courte conduisant de la Baltique et de la Mer du Nord aux districts les plus peuplés de la Chine et de la province du Bengale. Si la France, déjà établie en Cochinchine, au milieu des populations de race jaune, essayait de soumettre à son empire les sectateurs de Bouddha, l'immense Asie, envahie de trois côtés à la fois, ne tarderait pas à subir la domination de l'Europe.

La situation des Asiatiques n'a pas toujours été aussi triste, et leur âme n'était pas autrefois préparée à tant d'humiliations. Quand les Européens étaient plongés dans la nuit du moyen âge et esclaves de la théocratie, ils semblaient destinés à être les héritiers de la glorieuse civilisation gréco-romaine, tant les hautes intelligences naissaient en foule à côté des vaillans guerriers. Aux plus sombres époques de l'histoire de notre continent, la brillante cour des califes, des Al-Manzor, des Haroun-al-Raschid (VIIIe siècle), des Al-Mamoun, des Motassem (IXe siècle), était le séjour favori des lettrés et des savans, et les célèbres écoles de Bagdad, de Bassora, de Koufa, de Cordoue, étaient la lumière de l'Asie et de l'Europe. Bokhara, dans le Turkestan, n'avait pas moins de réputation. La Perse musulmane, dont l'influence devait être si grande sur les Turcs, produisait ces poètes dont elle est justement fière : il suffit de citer les noms glorieux des Firdousi, des Nisâmi, des Saadi, des Hâfis, des Djâmi. L'époque de Djâmi (XVe siècle) est précisément celle de l'écrivain dont le nom revient sans cesse sous la plume toutes les fois qu'il s'agit de la littérature turque.

Nizam-Eddin Mir Ali-Chir, dont le père était un des principaux personnages de la cour du sultan qui régnait à Samarkand, florissait sous le règne du sultan Housseïn, qui, littérateur distingué lui-même, réunissait autour de lui les savans, les poètes, les artistes de l'Irân et du Tourân. Il naquit à Héri (Hérat), où était la cour des souverains du Khoraçan. Le savoir étant alors dans ces contrées considéré comme une des premières qualités de l'homme d'état, Ali-Chir devint *muhurdar* (garde des sceaux), puis émir, gouverneur de Hérat et vice-roi d'Asterabad; mais dans toutes les fonctions qu'il occupa, dans toutes les missions de confiance dont il fut chargé, il soupirait après la retraite et l'étude. Le souverain éclairé qui, en lui écrivant, mettait toujours en tête de ses lettres : « au

(1) *Nos Confins éloignés*, 1872.

modèle des citoyens, au soutien du pays et du gouvernement, au sage ordonnateur des beautés de la vérité et de la religion, » fut obligé de lutter constamment contre sa sincère modestie et son invincible éloignement des grandeurs. — « L'émir Ali-Chir, dit l'auteur du *Babour-Nameh*, était distingué de sa personne, et possédait une urbanité et une élégance de manières que la fortune ou la disgrâce n'altéra jamais. Au faîte des honneurs comme dans l'exil, à Hérat comme à Samarkand, Ali-Chir fut toujours le même, un homme incomparable. »

Dès ses débuts, Mir Ali-Chir avait reçu le nom de « poète bilingue, » parce qu'il avait pris place en même temps parmi les poètes persans et parmi les poètes turcs. Conformément à un usage fréquent chez les musulmans, il était connu comme poète turc sous le nom de Névaï; comme poète persan, on le nommait Fénaï ou mieux Fâni. Pourtant Névaï, fier de son origine et de sa race, va jusqu'à donner le *turki* comme supérieur en prose et en vers au *fârsy*; aussi a-t-il écrit en turc ses quatre *divans* (*Merveilles de l'enfance*, — *Raretés de l'adolescence*, — *Curiosités de l'âge mûr*, — *Profits de la vieillesse*) et la plupart de ses ouvrages, dont l'influence a été si considérable sur les populations turques et continue de se faire sentir dans le Turkestan. Il énumère avec complaisance dans sa *Galerie des poètes* ceux qui sont sortis de la race turque, dont plusieurs appartenaient à sa famille. Toutefois on ne se soustrait pas facilement à la supériorité du génie âryen; dans ses poèmes romanesques (*Ferhâd et Chirîn*, *Medjnoun et Léila*, *les Sept planètes*), qui introduisent dans la littérature de sa nation des personnages destinés à devenir si populaires, il n'échappe point à cette influence. Il en est de même dans l'ordre religieux; son mysticisme est plus sincère qu'original. Son livre sur le spiritualisme est imité de Nizâmi, de Khosrou et de Djâmi, de ce Djâmi qu'il nomme lui-même le « céleste confident, le flambeau des ulémas, le rempart de la foi, le soleil de vertu, le roi de la forme humaine, de la spiritualité, l'ombre de la Divinité. »

La musique, que Névaï cultivait comme d'autres arts, a contribué à donner à ses poésies un caractère populaire. Youssouf-Bourhân, qui la lui avait enseignée, en mettant en musique la plupart des œuvres poétiques de son élève, leur assura une vogue à laquelle leur élévation ne semblait pas les destiner. Maintenant il n'est pas de chanteur qui n'ait dans sa collection quelques morceaux de Névaï. S'il n'a pu donner la même popularité aux poètes dont il entretient ses lecteurs, il a pu du moins soustraire leur nom à l'oubli, et quelques-uns méritaient réellement d'être connus. Ainsi le neveu du sultan Housseïn, Mohammed-sultan, connu

sous le nom de Kutchuk-Mirza, devenu derviche, avait composé des vers aussi gracieux que spirituels sur la puissance de l'amour. « Je me vantais d'avoir passé toute ma vie dans la pratique de la vertu et de la dévotion; — mais, quand l'amour m'a embrasé, qu'était-ce alors que cette vertu, cette dévotion? — Je vous rends grâce, ô mon Dieu, d'avoir permis que je fisse sur moi-même cette grande expérience. » Si, comme on le dit, il ne faut voir dans cet amour ardent que le deuxième état extatique de l'échelle mystique des *soufis*, il n'en est point sans doute de même de ce distique du sultan Iskender, petit-fils de Timour: « J'avais comparé ma bien-aimée à une belle lune dans son plein, mais elle s'est voilée la moitié du visage. — Je donnerais volontiers, ô ma belle, pour dîme de ta noire chevelure, ou Le Caire ou Alep ou Roum. » Shâh-Rokh, fils de Timour, exprime avec vigueur un autre genre de sentimens, qui trouve toujours un écho dans les tribus du Turkestan. « Le guerrier doit se jeter au milieu de la mêlée, du carnage; blessé, il ne doit chercher d'autre lit que la crinière de son cheval; il mérite de mourir de la mort d'un chien, le misérable qui, se disant homme, implore la pitié de l'ennemi. »

L'ardeur guerrière n'est pas ici, comme dans les religions pacifiques, le bouddhisme et le christianisme par exemple, tempérée par l'influence de la foi (1). L'islamisme est essentiellement belliqueux, puisque sa mission est de soumettre par le glaive le monde à la puissance d'Allah et de son représentant sur terre; mais il a de commun avec le druidisme et le christianisme qu'il apprend à considérer la vie uniquement comme un laborieux et périlleux passage, et à porter constamment la vue vers ce qui est éternel. Dans son élégie sur la mort de Djâmi, Névaï exprime cette conviction universelle avec un ton qui fait penser aux solennelles lamentations de Bossuet, moins détaché que le poète musulman des grandeurs de la terre, et cette note est si commune dans la poésie turque qu'on peut la considérer comme un des sentimens que la religion, l'instabilité des conditions, la fréquence des guerres et des bouleversemens, ont rendus éminemment populaires.

« Chaque mouvement de la sphère apporte, hélas! un nouveau coup du sort; chaque étoile qui brille au firmament est l'image d'une plaie ouverte par quelque nouveau malheur.

« La nuit sous sa robe noire, comme le jour dans son vêtement d'azur, n'amène que de nouvelles peines, de nouveaux chagrins.

« Bien plus, la durée insaisissable d'un clin d'œil est elle-même un

(1) Même pour Névaï, un saint de l'islam, le khakhan Timour, le « conquérant du monde, » est le « joyau de la race souveraine. » (*Galerie*, liv. VII.)

moment de tristesse, car à tout instant les escadrons de la mort s'élancent des steppes du néant, et soulèvent des tourbillons de poussière d'une nouvelle destruction.

« L'univers n'est qu'une vallée de larmes, d'où montent de tous côtés la fumée de gémissemens toujours nouveaux et le bruit de lamentations sans cesse renaissantes.

« Hélas! c'est la vie elle-même qui est la source constante de nos douleurs. C'est bien elle qui remplit notre cœur de nouveaux chagrins. Au reste, la terre est un jardin dont les fleurs, bientôt effeuillées par la douleur, ne sont, malgré leur brillante apparence, qu'un manteau dévorant.

« L'eau qu'on y boit est empoisonnée, l'air qu'on y respire est infect; peut-on dès lors s'étonner qu'il y règne une épidémie perpétuelle?

« Aussi les âmes pieuses tournent-elles leurs vœux vers le paradis; là l'atmosphère est tout autre.

« Pour ces âmes imbues de la connaissance divine, ce misérable séjour n'est qu'une station de passage; la véritable patrie est ailleurs... »

Le Turkestan est bien loin aujourd'hui de ce qu'il était au temps de Névaï. Quoique la bravoure ne manque pas aux habitans, il semble qu'elle soit devenue complétement inutile depuis que ce pays est tombé dans la barbarie. Parmi les populations qui se partagent le pays, les Turcomans sont renommés pour leur humeur belliqueuse. Ils se regardent comme les Turcs par excellence. Il est vrai que ces clans guerriers ont été jusqu'à nos jours les gardiens des frontières méridionales du Turkestan, et ont couvert les villes de Khiva, de Bokhara et même de Khokand, plus civilisées sans doute, mais bien moins résolues que ces nomades. Fidèles au génie primitif de leur famille, ils en constituent encore une des forces solides, protégés par leur barbarie même contre l'action de la civilisation âryenne, qui dissout une partie de la société turque sans parvenir à lui infuser un esprit incompatible avec ses traditions immémoriales et ses tendances instinctives. L'énergie des Turcomans n'emprunte pas autant qu'on serait tenté de le croire à l'islamisme, qui agissait si puissamment sur les Ottomans à l'époque de leurs triomphes. L'orthodoxie du Turcoman laisse fort à désirer; mais il a l'humeur indépendante des nomades et la fierté d'une race habituée à voir trembler des multitudes qui, en perdant la vigueur militaire, ont perdu tout ce que l'homme a le droit et le devoir de défendre. La docilité si mal récompensée des populations qu'il foule aux pieds, et parmi lesquelles il va chercher des troupeaux d'esclaves tremblans sous son fouet, ne contribue pas peu à lui faire goûter un état social par lequel « chacun est roi. »

Les relations que les razzias établissent entre les clans turcomans et les Aryens ont avec le temps modifié le type, et même dans le Turkestan ce type ne s'est maintenu intact que lorsque les circonstances ont empêché toute immixtion du sang iranien.

Cependant chez beaucoup de Turcomans le type primitif de la famille turque se conserve parfaitement. Ils ont les yeux petits et obliques, les pommettes font saillie et la barbe est rare. Grands et forts, ils ont encore la vigueur qui faisait considérer, ainsi que l'atteste un proverbe français, les conquérans de Constantinople comme le modèle de la force. Ceux qui survivent aux dures épreuves de l'enfance sont des soldats capables de supporter les plus grandes privations. Souffrir de la faim pendant des mois entiers est pour eux chose ordinaire; mais, à l'exemple des Peaux-Rouges de l'Amérique, s'ils trouvent l'occasion de se dédommager de leurs privations, ils montrent un appétit de Gargantua. Aussi leur est-il impossible de conserver longtemps des provisions. Peu difficiles sur le choix des mets, ils le sont encore moins sur la qualité de la boisson; une eau que dédaignent les chevaux des Cosaques russes leur semble fort potable.

Leurs chevaux doivent s'habituer comme eux à des alternatives d'abondance et de jeûne. Quand on demande à un Turcoman quelle ration il donne à son cheval: « Lorsqu'il y a beaucoup d'orge, dit-il, j'en donne beaucoup; s'il n'y en a point, je n'en donne pas. » Cependant il sait fort bien que sans le cheval et le chameau le genre de vie qu'il mène serait absolument impossible. La poésie comme les récits des voyageurs prouvent que ces nomades soignent et aiment leurs chevaux plus que tout au monde. N'auraient-ils que des haillons pour se préserver, eux et leur famille, leur cheval est couvert d'un bon feutre qui l'hiver le garantit du froid intense de ces contrées, et qui l'été le défend contre une chaleur qui n'est pas moins extrême. Traités en amis, les chevaux deviennent sociables et beaucoup plus intelligens qu'un Européen ne peut l'imaginer. L'intimité entre le Turcoman et son coursier n'est donc nullement exagérée par la poésie populaire, qui, émerveillée de la sûreté de l'instinct de ces nobles animaux, semble assez peu disposée à voir « le roi de la création » dans cet homme qui dépend constamment de la vigueur, de la rapidité et de l'adresse de son cheval. Il est certain que leurs chevaux de course, mélange de la race indigène, petite, lourde, mais forte, avec les chevaux arabes, sont très remarquables. A l'âge de trois ans, ils font déjà de longs voyages. Rien ne leur est plus aisé que de franchir 150 verstes en dix-huit heures.

Les Turcomans, vigoureux et braves cavaliers, formeraient des troupes redoutables, s'ils avaient des armes moins mauvaises; mal-

heureusement pour eux les ouvriers n'ont aucune aptitude, leurs sabres recourbés sont très mal faits, et leur petit poignard ne peut pas être d'une grande utilité. Ils se servent maladroitement des fusils de toute provenance qu'ils ont pu se procurer. L'arme nationale est la pique, dont la hampe est faite d'un roseau léger et en même temps très fort. Dans un temps où la plus faible inégalité dans l'armement et dans la tactique a de si graves conséquences, on peut se figurer quel est l'avenir d'un peuple aussi incapable de produire des armuriers que des généraux. L'organisation politique n'est pas faite pour suppléer à ce qui manque du côté militaire. Le seul pouvoir reconnu, celui des « bons, » qui comprennent les plus âgés, les plus riches, les plus braves, les plus intelligens, a sans doute une influence considérable quand il s'agit des relations des clans; mais cette influence est nulle dans les affaires privées, surtout dans les affaires criminelles. En dehors des expéditions, le Turcoman, dans ses rapports avec les membres de son clan, ne montre pas une humeur plus féroce que les autres Asiatiques.

On ne doit point s'attendre à ce qu'une société ainsi constituée donne pour base à la famille d'autre droit que celui de la force. Tandis que la Perse, où l'élément âryen a joué un si grand rôle, où la vie intellectuelle a eu autrefois un si grand développement, fait à la femme des concessions considérables, jusqu'à lui accorder, comme en Russie, la libre administration de son bien, le Turcoman ne voit en elle que l'ouvrière dont l'activité doit suppléer à son incurable paresse. Il vit en effet noblement, comme on disait autrefois, car, lorsqu'il n'est pas occupé par quelque expédition entreprise pour enlever les Persans qu'il vend sur les marchés du Turkestan, surtout à Khiva, sa vie entière appartient à la plus honteuse oisiveté. L'existence de ses femmes ne diffère guère de celle des esclaves exposés par leur mari sur les marchés de l'Asie centrale. Elles disent elles-mêmes qu'elles sont trop pauvres pour se conformer aux usages des villes, c'est-à-dire pour se voiler et se dérober aux regards des étrangers; mais, comme dans les plus dures conditions l'instinct féminin ne se dément jamais, elles ont aussi leur coquetterie et leurs élégances. La coiffure attire surtout les regards dans le costume des jeunes et riches Turcomanes. Cette coiffure, qui est réservée pour les solennités, ressemble à un énorme shako orné d'or, d'argent, de pièces de monnaie et de pierres précieuses.

M. Vambéry, qui a consciencieusement étudié les habitudes des Turcomans, dit que leurs occupations et leurs mœurs fourniraient la matière d'un volume bien rempli, tant elles diffèrent des nôtres. Leur vie est éminemment féodale, elle se partage entre la guerre et le repos sous ces tentes solides, fraîches en été, tièdes en hi-

ver, qui résistent aux affreuses bourrasques déchaînées dans les steppes.

Mais que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?

Les songes du Turcoman sont nécessairement des rêves de guerre, rêves entretenus dans son âme par les récits des conteurs et les chants belliqueux des poètes populaires.

Chez les Turcomans, la veine poétique est bien loin d'être tarie, et nous commençons à connaître en Europe les noms de leurs meilleurs poètes, par exemple Makhdumkuli, le barde national (1). La passion que les Asiatiques ont pour le surnaturel s'est exercée sur sa vie, et les légendes ont déjà transformé la vie de ce poète du XVIIIe siècle. La guitare à deux cordes (la *dutara*) est l'instrument dont les troubadours turcomans se servent pour accompagner les chants qui ravissent tellement leurs rudes auditeurs qu'un maraudeur revenant affamé d'une expédition oublie sa fatigue et sa faim pour les écouter. La mélopée gutturale et les sons de l'instrument primitif produisent sur ces âmes passionnées une impression dont il est difficile de se rendre compte. Il ne s'agit plus de cette musique dont les mythes classiques parlent comme capable d'adoucir l'humeur des tigres; la poésie de ces chantres du désert réveille au contraire et entretient dans les cœurs la fièvre des batailles, qui ne s'apaise qu'au milieu du sang et des ruines.

Toutefois le sentiment de la vanité des passions et des efforts de l'homme est trop vivant chez les poètes turcs pour qu'il ne s'en trouve pas qui se demandent où mènent ces aveugles fureurs. Un rapsode turcoman que M. Vambéry a connu dans le Turkestan portait dans une de ses larges bottes un recueil de poésies enveloppé d'un morceau de cuir grossier. Parmi ces poésies, dont quelques-unes ont été traduites par M. Vambéry, le petit poème intitulé *Allah Jar* est particulièrement remarquable comme expression de cette lassitude que le meurtre et le pillage finissent par inspirer à certaines âmes. Le poète ne trouve pas qu'il vaille la peine de construire des édifices qui tombent si vite en ruines. Est-il sensé, dit-il à ses amis, de s'imposer tant de fatigues nuit et jour dans ce monde périssable pour tourmenter quelque pauvre voyageur? Le luxe mérite-t-il qu'on devienne le fléau des faibles, qu'on promène le fer sur la terre affligée de l'islam? A quoi bon remplir le monde d'amertume en s'épuisant soi-même pour mourir si promptement? Fouzouli, de son côté, recommande d'éviter l'orgueil et l'avarice, qui engendrent tant de luttes homicides. « Le khan, dit-il, ne se sert pas des faucons qui dans leur vol atteignent les étoiles. — Ne

(1) Voyez Chodzko, *Specimens of the popular poetry of Persia.*

désire des trésors que d'Allah seul; il en tient beaucoup en réserve, et si tu en as une seule goutte, elle te suffit, parce qu'elle ne finit jamais. » Revnak, Meschref, Nefimi, moins mystiques, semblent oublier, en chantant la beauté et l'amour, les fureurs batailleuses de leur race. Toutefois chez Meschref l'amour a lui-même quelque chose de violent. Son « âme est en flammes, son esprit est réduit en cendres par l'amour, sa vie semble toucher à sa fin. »

Toutes les populations turques du Turkestan ne sont pas restées aussi fidèles que les Turcomans aux habitudes des aïeux, qui formaient, cela n'est pas douteux, un rameau très voisin des Mongols et des Tongouses. Si les Turcomans peu éloignés de l'Oxus et d'autres cours d'eau ne dédaignent pas l'agriculture autant que ce Tekké, le plus puissant des clans turcomans, qu'on a pu nommer « un fléau que Dieu promène sur les pays voisins, » d'autres fractions de la race turque ont mieux encore compris dans ces contrées les bienfaits de la vie civilisée. Tels sont les Ouzbegs, qui dominent dans trois khanats (Khiva, Bokhara et Khokand) et qui à Khiva ont paru à M. Vambéry « le plus noble type de l'Asie centrale. » La race s'est perfectionnée chez les Ouzbegs, ils sont grands et bien faits, et le mélange avec la race âryenne a beaucoup amélioré leurs caractères physiques. Les Ouzbegs ont la passion de la musique et de la poésie. Les joueurs de *koboz* (luth) et de *dutara* (guitare) formés à Khiva dans leurs rangs sont renommés dans le Turkestan entier. Névaï est le plus connu de leurs poètes. Ils ne le cèdent point sur ce terrain aux nomades, qui sont pourtant plus passionnés pour la poésie nationale et la musique que les nations civilisées. On manque de renseignemens sur la poésie des Ouzbegs du Turkestan oriental ou chinois, contrée que le Céleste-Empire a, vers le milieu du dernier siècle, annexée à ses immenses provinces sans parvenir, malgré tout le sang qu'il a versé, à s'y établir solidement, ainsi que le prouve l'insurrection de 1865.

Les Ouzbegs, qui ont été pendant des siècles les maîtres du Turkestan, sont en grande partie sédentaires, et se livrent à l'agriculture. On compte parmi eux trente clans principaux. Les Khivites se montrent très fiers de leur antique nationalité, et il est certain que, malgré son mélange avec les Iraniens, l'Ouzbeg de ce khanat a conservé la franchise résolue du nomade, et n'a rien de la duplicité persane; parmi les Turcs, il vient dans l'ordre moral après l'Ottoman. Dans le khanat de Bokhara, où ils constituent la principale force militaire, les Ouzbegs n'ont pas la même loyauté ni le même type que leurs frères de Khiva. Dans le khanat de Khokand, pays que M. Fedtchenko a visité dans l'été de 1871 (1), ils ne ressem-

(1) Son intéressant rapport fait à la société de géographie de Pétersbourg (23 dé-

blent ni à ceux de Khiva, ni à ceux de Bokhara. Les Kirghiz, les Kiptchak, les Kalmouks, une fois fixés dans les villes (il ne faut pas oublier que les Tadjiks, les Turcomans et les Ouzbegs ne sont pas les seules populations du Turkestan), usurpent facilement le nom d'Ouzbeg qui personnifie la civilisation. L'Ouzbeg de Khokand, inculte et lâche, a fort mal résisté jusqu'à présent aux attaques des Russes, et il compte exclusivement pour sa défense sur le bras des nomades. Leur ville de Tashkend, une des principales cités du Turkestan et le centre du commerce de ce khanat, a déjà changé de maître, et obéit maintenant au général Kauffmann, gouverneur du Turkestan. La peinture que l'auteur de *nos Confins éloignés* fait des mœurs de ce pays ferait croire que les vainqueurs contractent plus facilement à Tashkend les vices des Ouzbegs vaincus qu'ils ne les forment à la civilisation européenne. Ce ne serait pas la première fois que la conquête laisserait dans les mains des plus forts la fatale tunique de Nessus.

Le trait commun des populations turques de ces contrées étant la haine violente de tout ce qui n'appartient pas à leur race, il faut s'attendre à trouver la poésie populaire fort indulgente sur le choix des moyens employés pour nuire à l'infidèle. On rencontre surtout ce trait dominant du génie national dans les poésies qui célèbrent quelque *alaman* (expédition) ou *tchapao* (surprise) des maraudeurs.

Si l'on se rappelle les beaux chants grecs (1) consacrés aux klephtes, on sera frappé du caractère que la poésie populaire a donné à ces hommes résolus engagés dans une lutte sans merci contre une race et une religion étrangères. Chez les maraudeurs du Turkestan, les antipathies religieuses et nationales ont aussi une action incontestable. La guerre contre les hérétiques (les chyites) et contre les infidèles (les Russes) est tellement populaire, qu'on est fort peu scrupuleux lorsqu'il s'agit de leur nuire. Quand on songe aux excès dont se souillaient une foule de croisés, les bandes de Pexejo, de Gauthier Sans-Avoir et du prêtre Gottschalk, on comprend mieux certaines scènes asiatiques. Une des œuvres populaires où la razzia est le plus habilement idéalisée est l'épopée romantique nommée *Ahmed et Youssouf*. Cette composition en vers et en prose a, selon M. Vambéry, un caractère et un style purement ouzbegs. Deux braves, fils de héros, Ahmed et Youssouf, organisent un *tchapao* contre Guzel-shah, le puissant seigneur d'Ispahan, opulente capitale des chyites. Ils sont pris, mais leur défaite est moins attribuée à la bravoure de leurs ennemis qu'à cette fourberie par laquelle

cembre 1871) donne des idées plus exactes et plus complètes que celles qu'on avait jusqu'à présent.

(1) Voyez *la Nationalité hellénique d'après les chants populaires* dans la *Revue* du 1er août 1867.

les lâches reprennent tant de fois leur revanche contre les forts. Youssouf, dans sa prison de l'Irân, où il trouve un fidèle sunnite traité par le shah comme un sorcier et un devin, adresse aux monts qui l'environnent des plaintes qui expriment avec la violence de la colère le mépris qu'il a pour ses ennemis, et qui peignent avec vivacité la condition du vaincu dans ces sauvages contrées. Il pleure des larmes de sang lorsqu'il songe qu'il est devenu l'esclave des mécréans, qu'ils lui ont de leur fouet frappé la tête à coups redoublés, qu'il a dû marcher nu-pieds et les mains liées, avec Ahmed-beg, devant les chevaux des hérétiques. La pensée de sa sœur et de sa fiancée Gul-Assel ajoute aux souffrances du héros. La première, en signe de désespoir, laisse pendre sur ses épaules ses tresses dénouées; la seconde envoie les cinq grues bien dressées de Youssouf en leur tenant un discours conforme au sentiment d'intimité qui unit chez les Asiatiques tous les êtres sensibles, quel que soit le degré de leur intelligence. Gul-Assel rappelle aux oiseaux que, lorsqu'elle avait près d'elle son ami, elle était triomphante dans son bonheur, elle était « la reine des mondes. » Maintenant qu'il est éloigné, ils doivent passer les monts et retourner rapidement pour que le faucon ne voie pas l'ombre de leurs grandes ailes se dessiner sur la steppe. Si Youssouf-beg est vivant, qu'ils reviennent en battant joyeusement les ailes; « mais si des roses pâlissent sur son front, si sa vie touche à son terme, prenez le deuil, revenez en gémissant, en criant, en secouant les ailes. Apportez-moi d'exactes nouvelles; écoutez, je vous en prie, les plaintes de Gul-Assel, et portez-lui la douleur de mon cœur. » Les fidèles oiseaux, arrivés à la prison, essaient de consoler le captif par un chant mélancolique. Il les aperçoit et leur répond par un message adressé à sa terre natale; mais les saints veillent sur les héros. Grâce à leur protection, Youssouf et Ahmed, condamnés à mort, voient la rage des bourreaux devenir impuissante et les armes s'émousser quand on veut les tourner contre leur sein. Le shah, frappé d'étonnement, leur propose la liberté, si Youssouf parvient à vaincre dans une improvisation poétique Kœtche, le poète de la cour. Le héros, au lieu de faire l'éloge du tyran, chante le pays qui l'a vu naître.

Cette improvisation n'intéresse pas seulement comme œuvre poétique; on y voit quel est aux yeux d'un Turc oriental l'idéal parfait d'un état florissant. Le peuple, dit Youssouf, est aussi beau que la contrée, que cette contrée dont l'hiver est un été. Les vieillards reposent dans les blanches tentes et les jeunes gens se livrent à la chasse. La jeunesse se passe en joyeuse compagnie, le temps s'écoule dans les plaisirs et dans la volupté. Les coursiers sont rapides comme le vent. Les princes gouvernent avec justice, ne connaissent pas la partialité. Leurs villes sont bien pourvues de bazars,

leurs champs ressemblent à des bordures de tulipes. Les cerfs, les lièvres et les faucons abondent chez eux. Leurs chefs sont des héros dans le combat. « Pour moi, je ne suis qu'un esclave sans puissance, mais peu importe aux mécréans. La mouche elle-même ne meurt pas sans un décret du ciel. »

Vainqueur dans ce combat poétique, Youssouf est comblé de présens par le shah et remis en liberté. Il part pour Khiva. Le poète de la cour, furieux de sa défaite, essaie en vain d'empêcher son retour. Il est battu, et le héros, ainsi que son compagnon Ahmed, arrive dans sa patrie. Sa mère a versé tant de larmes qu'elle a perdu la vue. Lorsqu'on lui fait part de l'heureuse nouvelle, elle se montre d'abord incrédule; mais, dès que la voix de son fils résonne à son oreille, la mère s'écrie : « O toi qui as langui sept ans en esclavage, baume de mon cœur blessé! Splendide brille l'étoile de ma félicité, et mon malheur disparaît. O prince de mon peuple et de ma terre, toi, Rustem, toi le héros du monde, mon Youssouf, mon soleil éblouissant, mon appui, l'âme de ma vie! ô toi, couronne de félicité sur ma tête, toi l'ornement et la parure de ma vie! Lalachan a retrouvé son fils, le Tout-Puissant lui a pardonné. Aussi que s'éloigne de mon cœur toute douleur, toute amertume, puisque mon fils est retrouvé. » Youssouf épouse ensuite sa fiancée; toutefois le sang des héros ne lui permet pas de s'endormir dans le repos. Il rassemble une armée dans laquelle entrent tous les peuples de l'Asie centrale. Guzel-shah est vaincu, Kamber, le compagnon de captivité de Youssouf, est délivré, et le Persan doit payer un tribut au vainqueur. L'énumération de tout ce que demande le Turc au « roi des rois » montre que la bravoure et l'enthousiasme religieux ne font aucun tort à la rapacité et à l'esprit le plus positif. Le poète semble ici doublé d'un Shylock. On se rappelle involontairement les saisissans récits de Villehardouin et l'impitoyable pillage de Constantinople par la croisade franco-vénète.

Cette analyse suffira pour donner une idée d'un genre de compositions dont les Ouzbegs possèdent une multitude. Quelquefois les héros sont empruntés à l'histoire de l'islam, comme dans la légende qui raconte les guerres d'Ali contre le païen Zerkum, un prince de l'Irân. On serait d'abord tenté de croire que cette œuvre devrait jeter quelque jour sur la lutte des deux religions qui au temps de l'invasion arabe se sont disputé la Perse au moment de la chute des Sassanides, sur les combats des musulmans contre les sectateurs de Zoroastre; mais les batailles rappellent tellement l'Arioste et le Boïardo qu'il est impossible d'y chercher des renseignemens historiques sur les relations de l'islamisme avec le mazdéisme, qui aboutirent à la ruine des adorateurs d'Ahura-Mazda (Ormuzd). Les nombreuses poésies sur Ébou-Muslin, d'abord général des

Abassides et plus tard seigneur du Khoraçan et du Kharezm, ont un caractère plus historique. On doit aussi mentionner les épopées qui glorifient les vieux princes de la maison de Schahi-Karezmian, et les poésies qui sont consacrées à Émin-khan de Khiva (1843-1845), qui passe chez les Khiviens pour le prince le plus éminent de notre époque, et à Ali-khan de Khokand, que les Khokands regardent comme le plus grand souverain des temps modernes. Outre ces compositions fort longues, il en existe de plus courtes qui traitent du maniement des armes, de l'art de dresser les chevaux, des devoirs d'un bon soldat. La foule, du sein de laquelle sortent les *bachskis* ou troubadours, s'attache surtout à l'expression des sentimens. Il n'est pas nécessaire, pour réussir dans cette poésie spontanée, de savoir écrire; le poète peut au besoin dicter ses vers. Comme les peuples primitifs sentent bien plus vivement que nous ne pouvons l'imaginer, ils ont le don des images frappantes et des expressions passionnées.

Il faut attribuer surtout aux Ouzbegs le maintien de ce qui reste de civilisation dans le Turkestan. Quoique déchues de la manière la plus déplorable, les grandes villes conservent un pâle reflet de leur ancienne splendeur. Khiva, capitale du khanat de ce nom, contre laquelle les Russes, attaqués avec vigueur sur leurs propres frontières par les soldats du khan, se préparent à diriger leurs efforts, est entourée d'une riche végétation, et aux environs les sveltes peupliers se balancent au milieu d'une herbe touffue, dans une campagne qui retentit du chant des rossignols. Ses dômes et ses minarets, qui s'élèvent au-dessus des jardins, frappent le regard ravi du voyageur, fatigué du morne aspect des steppes. L'Ouzbeg de cette cité, chaussé de grandes bottes et coiffé d'un bonnet de fourrure en forme de turban, sa femme, soigneusement enveloppée dans ses vastes robes et parée d'un turban élevé et sphérique que vingt mouchoirs de Russie environnent, seraient excessivement surpris, si on refusait la qualification de peuple civilisé aux sujets du *padishahi Kharezm*. La « noble Bokhara, » capitale d'un khanat qui semble vouloir rester soigneusement neutre dans la guerre entre les Russes et les Khiviens, — le khanat n'ayant pas perdu le souvenir de la marche du général Kauffmann sur Samarkand, La Mecque du Turkestan, — Bokhara, avec ses nombreux édifices et ses tours massives où les cigognes se tiennent sur une patte, n'a pas de moindres prétentions, quoique ses rues soient fort irrégulières, et que ses maisons soient délabrées. « Chez vous, disent les Khivites aux Bokhariotes, la cigogne en claquant du bec remplace l'harmonieux rossignol. » Cependant le principal bazar ne manque pas d'animation. La foule qui s'y presse donne une idée de la variété des nations qui peuplent ces étranges contrées. On y remarque

surtout le type iranien (les deux tiers des Bokhariotes sont des Iraniens), si élégant et si distingué, dont le caractère âryen fait un contraste frappant avec les physionomies touraniennes. L'Ouzbeg présente souvent le mélange des deux races. Le Kirghiz porte sur ses traits grossiers l'empreinte du type turco-mongol. Le Turcoman lance sur tout ce qui l'entoure des regards où brillent la cupidité et l'audace. Quelques Hindous dont la figure tannée et jaune ne rappelle guère les éclatantes physionomies du *Râmâyana*, quelques Israélites aux traits réguliers et aux yeux vifs, quelques sauvages Afghans à la chevelure inculte se montrent çà et là dans la foule. Bokhara semble être pour un Kirghiz ou un Kalmouk ce que Paris et Londres sont pour un paysan breton ou un cultivateur du pays de Galles. Le « quai du réservoir de Divarbeghi, » place presque carrée, qui a une grande réputation, n'est pas moins animé. On y prend du thé fait dans d'énormes *samovars* venus de Russie; on y vend sur des échoppes d'excellent pain, des confitures, des fruits, de la viande cuite à l'eau. Le long de la mosquée Medjidi Divarbeghi, des conteurs, mollahs et derviches, abrités par des arbres à la maigre verdure, célèbrent en vers et en prose les actions des héros et des saints. Les milliers d'étudians qui fréquentent la cité, « appui de l'islam, » prêtent une oreille attentive à leur voix, tandis que circulent dans les rangs de la multitude les innombrables espions chargés d'examiner si les sujets du descendant de Timourlenk manquent aux rites ou au respect dû au pouvoir de son altesse.

Dans le Turkestan et en Perse, la famille turque lutte encore contre l'esprit conquérant des Russes; en Europe, d'autres fractions de cette famille se sont depuis longtemps résignées au joug. Telles sont les populations, nommées fort à tort tartares, qui vivent dans les khanats (Kazan, Astrakhan, Crimée) formés au XVe siècle des débris de l'empire mongol de la Horde-d'Or (Kiptchak). Un savant finlandais fort compétent, M. Alexandre Castrèn, a démontré l'origine turque de ces populations, qui étaient mahométanes dès le XIVe siècle. M. Alexandre Chodzko, qui a vécu longtemps parmi les Turcs orientaux, se trouvait en 1830 à Astrakhan, où un de ses amis, Ali-beg Charapof, lui dicta plusieurs chants des *gyrans*, ainsi que l'on nomme les rapsodes turcs de ces contrées, chants qu'on fait remonter au XVe siècle. Déjà le nombre et l'importance des bardes allait diminuant chaque jour, et Sobra, le plus fameux de ces poètes, n'était plus qu'un idéal que ses successeurs étaient devenus incapables d'atteindre. Le chant, en dialecte nogaï, se rapporte à la délivrance des Turcs de la domination mongole; il raconte les aventures d'Adiga, vainqueur des Mongols, nous fait parfaitement com-

prendre le rôle exceptionnel de ce personnage vénéré dans la société de son temps. Le poète nous montre d'abord Toktamish-khan dans toute sa gloire. Fier d'appartenir à la race de Djinghis, le grand conquérant mongol, il semble considérer son pouvoir comme inébranlable. S'il ne construisait pas, comme un khan du Turkestan, au milieu de la steppe « un palais richement orné, avec mille anneaux dans les murs pour y attacher mille chevaux, » fantaisie que nous avons vue de nos jours renouvelée par un des successeurs en Égypte de l'Albanais Mohammed-Ali, il mène la vie brillante et paisible d'un prince qui compte sur de « nombreux alliés » dans sa tente blanche recouverte de satin, dont le seuil d'acier poli ressemble à un miroir, dont toutes les cordes sont en soie, dont le faîte est d'hermine garnie de zibeline noire, dont le bâton central est d'or pur. Parmi les courtisans, qui sont heureux de boire dans de délicates coupes de Chine ce qu'y laisse leur seigneur, se trouve Adiga, un fils unique qui possédait dès l'enfance le droit du gibet, la haute justice, comme on aurait dit en Occident. Adiga, entré au service du khan dès l'âge de neuf ans, était un modèle de piété, car il lisait jusqu'à la dernière syllabe les livres écrits par les prophètes d'Allah, la Bible, l'Évangile et le Koran (1). Il faisait ses ablutions avec l'eau *zemzem*, apportée de la terre sainte de La Mecque. Le khan finit par craindre que sa femme ne devînt éprise d'un prince si parfait, et il prit l'imprudente résolution de le persécuter.

Adiga, pour échapper aux piéges du khan, se décide à devenir *kosak*, nom donné par les habitans du Kiptchak à l'homme qui ne reconnaît plus la loi du prince, et qui ne compte que sur sa propre énergie. Il décide neuf hommes à le suivre et gagne le désert. Le khan envoie un nombre égal de guerriers pour essayer de le ramener. L'un d'eux l'engage à faire acte de soumission, à rendre hommage dans sa haute tente blanche au souverain qui est disposé à lui donner de nombreux haras de jumens, afin qu'il puisse boire du *koumiss*, et à lui permettre de lancer ses faucons sur les sept lacs de Karajal, voisins de l'embouchure du Volga. Il lui accordera aussi les prés de Karadaï pour des chevaux de chasse, le droit de mettre sa propre cotte de mailles faite en peau de chamois, garnie de mailles du meilleur acier et ornée de fourrures de *kurpiaks* (2). Il prendra place à droite de la tente du khan, et deviendra l'agha des nombreux ser-

(1) L'ouvrage publié récemment par un descendant du prophète, Syed-Ahmed-Khan Bahador, rectifie plus d'une de nos idées sur l'islam, *A series of Essays on the life of Mohammed and subjects subsidiary thereto*, Londres 1870. Aux yeux de ses partisans, « les peuples du livre » ne sont devenus infidèles que depuis qu'ils ont refusé de reconnaître dans Mahomet le continuateur de l'œuvre d'Abraham, de Moïse et de Jésus.

(2) Agneaux arrachés des entrailles de leur mère.

viteurs qui se tiennent des deux côtés. De cette façon, il ne vivra pas séparé de la fille d'Amir-Khoja, Omar-Begum, sa femme. Adiga se laisse si peu fléchir qu'il traite le messager de « chien » et de « parjure, » qu'il lui reproche « sa basse extraction, » qu'il le menace de lui couper la langue, de le pendre et de lui brûler le front avec un morceau de bois enflammé. Quant à s'incliner dans la haute *orda* (tente) du prince en signe d'obéissance, il n'y peut songer, son col étant devenu raide comme un chêne. Les biens et les honneurs qu'on lui promet le laissent parfaitement insensible. Le passé ne lui inspire point de remords ni l'avenir d'inquiétudes. Il est resté à la portée du khan en fidèle sujet. Allah désignera lui-même le jour où il reverra la mer bleue où jouent les esturgeons (la Caspienne). Il sera son compagnon dans les montagnes inconnues et dans les steppes stériles. Lorsqu'il veillera la nuit comme un loup affamé, lorsque, courant contre le vent comme un vagabond solitaire, il sera couvert de gelée blanche, Allah ne sera-t-il pas avec lui?

Quand Adiga fut parti, Toktamish-khan s'effraya. Selon l'usage mongol, il crut devoir consulter la nation. Les diètes ne sont nullement inconnues des Asiatiques, et Djinghis lui-même, la terreur du monde, en appelait aux assemblées du peuple dans toutes les occasions importantes. D'autres Finno-Mongols, les Magyars, plus fidèles que beaucoup d'Aryens au principe des institutions libres, n'ont jamais voulu supporter la suppression de ces réunions. Le poète, qui en comprend toute l'importance, nous montre le khan faisant des préparatifs en homme qui se rend bien compte de la nécessité d'avoir l'opinion de son côté. Il fait dresser de nombreuses tentes, tuer beaucoup de chevaux et préparer une grande quantité d'hydromel. En même temps il convoque « l'assemblée de toute la nation » en expédiant des messagers aux vieillards habiles et considérés, et aux jeunes gens connus pour leur bravoure. Aucun des membres de la diète interrogés par le khan ne voulant prendre la responsabilité d'un conseil, un d'eux répond :

« O mon khan, Allah a créé avant moi un homme plus âgé, il y a parmi nous un homme de trois cent soixante ans; il a perdu ses dents, sa raison est haute, il porte un bonnet de zibeline, son nom est Sobra. Fais-le chercher.

« S'il en est ainsi, va dire qu'on mette les chevaux à mon chariot d'or. Que les chevaux soient ferrés avec des fers d'or et des clous d'argent, qu'on les couvre de harnais d'or, qu'ils aillent chercher Sobra!

« Ils partirent. Les roues s'enfonçaient à terre jusqu'à l'essieu. Ils prirent Sobra, et l'emmenèrent devant le khan.

« Le khan ordonna que sa barbe fût peignée et nettoyée de toute ver-

mine. Il ordonna qu'un fil de soie fût entrelacé entre ses dents, pour les attacher. Il l'honora, et l'invita à s'asseoir à la place d'honneur.

« O mon khan, je parlerai, si tu l'ordonnes : il n'y a pas de séve dans les herbes sèches, point de moelle dans les ossemens secs. L'esprit des hommes vieux devient débile ; le khan ne sera pas content. »

Après ce début modeste, le *gyran* exhorte le khan à renoncer à ses persécutions contre Adiga, dont il énumère les ancêtres avec le même soin que l'Évangile les aïeux du Christ selon la chair. Il se garde bien d'oublier Baba-Túkla, aussi intrépide que zélé pour la cause de l'islamisme, qui convertit tant de Kalmouks, fut enterré avec les plus grandes solennités, et dont la tombe est à un mille au midi d'Astrakhan. Adiga est un « joyau du plus haut prix, » que le khan doit estimer à sa juste valeur. Pour donner plus de poids à son opinion, Sobra rappelle qu'il est « plus vieux que beaucoup, » qu'il a vu Ahmed-khan et Djinghis, aïeul de Toktamish, « dans des vêtemens d'or. » Il raconte tout ce qui l'a frappé dans le Turkestan, à Khiva, à Bokhara, à Samarkand, la gloire des khans de ces contrées et l'éclat qui les environne; « mais à quoi bon nommer tous ceux que j'ai vus? Ne dis pas que mes lèvres profèrent une fausse prophétie. »

L'oracle que le vieux *gyran* ne craint pas de prononcer respire la mâle franchise qu'on trouve chez « les voyans » israélites, terreur du sacerdoce et de la royauté. Il semble qu'on entende quelqu'un de ces prophètes annonçant à un autre Saül que Jéhovah l'a réprouvé pour donner son trône à David, le pâtre si longtemps persécuté. « Le déserteur » injustement poursuivi par le khan trouvera dans Allah toute la protection que sa foi fervente en attendait. Le cheval du khan aux formes parfaites, à la crinière flottante, à la course plus rapide que le vent, deviendra la monture du *kosak*. On essaiera en vain de l'atteindre. La flèche ne s'enfoncera point dans sa chair. Les lances ne le perceront point. Les pluies pourront se transformer en déluge et les ouragans souffler avec fureur; il est à l'épreuve de l'eau comme à l'épreuve du vent. Qui pourrait donc empêcher ce déserteur de revêtir la forte cotte de mailles du prince, puisqu'il est capable d'arracher de terre les arbres sans hache et de renverser neuf rangs de murailles?

« O mon khan, dit le vieux prophète, ton trône a quatre supports et cinq têtes, avec un rubis sur le sommet de chacun;... le blanc déserteur entrera dans ta tente. — Avec leurs fronts brillans comme la lune, leurs doigts étendus comme des crochets de cuivre sur des mains de lis, Jany-Bika et Kazzaï-Bika s'appuient sur le sofa, beaux et vermeils comme

la douce lumière après le coucher du soleil. O mon khan, écoute ma prophétie : ce déserteur blanc peut les prendre l'un et l'autre sans rien donner et comme son butin...

« O mon khan, ne persécute pas cet homme blanc. Ils disent que tu as de nombreux alliés, malgré cela ne l'humilie point. Je sens que mes paroles vont finir. Il n'y a point de malice sur mes lèvres. Je désire que mes prophéties ne se réalisent point. Je souhaite qu'elles s'enfoncent dans l'herbe desséchée du désert stérile, et qu'elles y pourrissent; mais prends garde que l'homme blanc ne foule aux pieds ta tête. »

La suite du chant donne l'idée la plus curieuse des superstitions mahométanes et des rêveries des musulmans extatiques et fumeurs d'opium. Il nous donne le portrait d'un vrai fidèle, doué libéralement des grâces d'Allah. Il vient au monde « à la fin de la nuit de Kadir, la nuit des miracles, » le 28 de zilkad, quand les mauvais esprits, les *divs*, les *péris*, les *djinns*, ont depuis minuit fait place à l'armée des bons esprits descendus pour protéger l'espèce humaine. Aussi naît-il « sage et inspiré, » et surprend-il par sa science les « hommes versés dans la littérature arabe, » autant que le Christ enfant étonnait dans le temple les docteurs de la loi. Il trouve « à la première vue la vertu des talismans les plus complexes, » et il en dicte la formule aux *mollahs*. Il se nourrit de la plante aromatique du basilic, et il boit l'eau du *Kouser*, un des fleuves paradisiaques, qui coule dans le huitième ciel. Il choisit pour monture « un des chevaux du paradis. » Il voyage sans fatigue sur les monts et traverse les steppes jaunes. Sur les montagnes, il demeure de préférence dans les champs de « pâle absinthe. » Il visite la « maison de Dieu; » il le sert pendant des années « sans soulever la face de terre. » Il choisit dans le paradis un palais d'or pur et y passe trois cents ans dans les plaisirs. Accablé par la félicité, il s'évanouit, et tombe comme un mort. A l'aube, quand les *muezzins* commencent à entonner leur chant matinal, il se réveille sur la terre. Pour lui, la distance n'existe pas. Avec son cheval, « blanc comme l'âme des hommes vertueux, il visite toutes les parties du monde, les palais de marbre de l'Ararat, Tabriz, où il y a beaucoup d'hommes savans, » sans parler d'autres contrées moins importantes; il reçoit la bénédiction de Salomon, qui lui donne un trône et le sacre de ses mains, et l'archange Gabriel répond : *Amen!* aux prières qu'il adresse au Tout-Puissant.

Mais laissons les rêves pour revenir à l'histoire avec le poète. Adiga monta son cheval *Karantash*, il attaqua Toktamish-khan et le vainquit. « Ce guerrier ne commit qu'une seule faute. Il s'inclina bas, très bas devant son beau-père Khodja-Kotla, qui avait été laissé

dans la tente de Toktamish-khan, et s'excusa d'avoir combattu son ancien maître. » La nation oublia bientôt cette faute sous son règne paternel, idéal d'un bon gouvernement tel que les Turcs le comprennent. « Pendant que le brave Adiga vivait, son état florissait. Ses sujets avaient l'habitude de s'assembler en foule, et alors le khan ordonnait qu'on tuât les jumens, et qu'on préparât l'hydromel, et, quand il convoquait toutes les tribus, il ordonnait qu'on amenât devant lui un *gyran* appelé Sobra. »

Cette prospérité ne devait pas être de longue durée. La Russie, que nous avons vue complétement écrasée au temps de Jean du Plan de Carpin (1), n'avait pas tardé à sortir de sa stupeur, les Rurikovitchs ne s'étaient point résignés à la servitude. Le grand-prince Ivan Ier (1328-1340) avait travaillé à concentrer à Moscou les forces qui devaient être plus tard opposées aux dominateurs étrangers. Ivan III mit fin à l'existence de la Grande-Horde (1475), dont les débris formèrent plusieurs khanats; Kazan, Astrakhan, la Crimée, semblèrent devoir hériter d'une partie de sa puissance. Le petit-fils d'Ivan III, Ivan IV le Terrible, s'empara du khanat de Kazan. Deux chants d'Astrakhan ont conservé le souvenir de cet événement. L'un nous dit la mort du prince Battyr Chorah, qui voulut marcher au secours de Kazan, mais qui périt dans les marais, « les noirs marécages devant Kazan, » dont les eaux « sentent le sang. » Après avoir raconté la mort du guerrier, semblable à celle de cinq cents de ses frères, que Glinski et Cheremetef passèrent au fil de l'épée ou qui furent noyés dans le « fangeux abîme, » le poète s'écrie : « Où est maintenant notre pouvoir sur Kazan aux quatre portes? Sous les pieds de *l'argamask* (cheval), les fers semblent des lunes nouvelles, sa queue et sa crinière sont peintes avec le *henneh;* sur son dos pendent les harnais de soie, sur son cou dans un talisman éclatant comme un anneau est une prière. Prenons deux haches tranchantes dans nos mains, et montons sur le dos du cheval! » Cette impétuosité ne l'empêche pas de songer aux « innombrables troupes russes » et de gémir sur la captivité des « beautés aux yeux noirs, dont les sourcils sont oints avec le *surmeh.* » Un autre poète n'oublie pas non plus « les beautés aux yeux bleus avec leurs sourcils oints de *surmeh;* » mais il semble se résigner plus facilement en songeant à la puissance du terrible Rurikovitch : « les petits oiseaux se dispersent quand le faucon descend de l'air. Lorsqu'un lévrier s'élance, les lièvres s'enfuient et cherchent un abri. » Cette résignation chez des peuples jadis si redoutés explique la chute d'Astrakhan, qui succomba deux ans après la prise

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1872.

de Kazan. On était bien loin du temps où les annalistes disaient : « Il semblait qu'un fleuve de feu se fût roulé sur la Russie depuis les rives de l'Oka jusqu'à celles du San. Pareil à une bête féroce, le Mongol Batou dévorait les provinces et en déchirait les restes avec ses griffes. Les plus vaillans parmi les princes russes étaient morts dans les combats; les autres erraient sur des terres étrangères. Les mères pleuraient leurs enfans, qu'elles avaient vu écraser sous les chevaux des Mongols ou exposer à des traitemens ignominieux. » Protégés par leur position dans la presqu'île, les maîtres de la Crimée devaient échapper pour le moment au sort des khanats de Kazan et d'Astrakhan; mais on peut supposer que les poètes ont vu longtemps d'avance l'avenir réservé à la Crimée.

Un *gyran* a raconté à M. A. Chodzko, en lui chantant un morceau allégorique sur le rétablissement d'un khan de Crimée, qu'un pauvre Turc né sur les bords du Volga arrivait à la cour de ce khan. N'ayant pas eu l'occasion d'attirer les regards de son maître, il retourna à Astrakhan après avoir dépensé tout ce qu'il avait. Sa sœur lui fournit quelque argent et le renvoya à Baktchi-Séraï, où il trouva le khan fort malade d'un abcès dans la poitrine. Les poètes, les fous de la cour, les *gyrans*, ne pouvaient le distraire, et on avait perdu tout espoir de le sauver. Quelques années à peine s'étaient écoulées depuis la prise de Kazan, et la Crimée commençait à redouter le même sort. Le *gyran* fit entendre à son maître un chant sur le destin réservé aux Turcs établis sur le sol russe :

« Quand une daine effrayée s'enfuit avec ses chevreaux, elle laisse une trace dans les marécages.

« Sur la montagne du Caucase, le faucon Terlan élèvera la voix.

« Un vautour solitaire au bec blanc, perché sur le sommet d'un rocher, jetait des cris perçans et répandait la terreur sur le vaste lac.

« Deux aigles laissèrent tomber leurs plumes sur les bords de l'Ytill (Volga) et la peur naquit dans le cœur de l'ennemi. »

Les troupes mises en déroute par les Russes, et qui laissèrent tant de morts dans les marais de Kazan, sont comparées à une daine effrayée s'enfuyant à travers les marécages. Le faucon Terlan est le fameux prince circassien Ghazi-beg. Le vautour au bec blanc (*akkenmenkar*) est Ivan, le « tsar blanc, » terreur des khanats; enfin les deux faucons aux ailes sans plumes sont les khans Mamaï et Ourak. En entendant ces mots : « deux aigles répandent leurs plumes sur les bords de l'Ytill, » le khan de Crimée frissonna, il éprouva une telle agitation que l'abcès s'ouvrit, crise salutaire qui le délivra de ses souffrances. Les pressentimens du *gyran* étaient justifiés. J'ai trouvé en Russie les princes ou plutôt khans Ghiraï,

qui sont restés fidèles à l'islamisme, et qui font remonter leur origine à Djinghis, dont la famille avait soumis la Russie à ses lois. La fortune leur a donné une consolation en leur montrant dans cette condition privée à laquelle les révolutions les ont réduits, comme les Capétiens et les Wasa, les descendans de la dynastie qui a enlevé aux Turcs Kazan et Astrakhan.

La civilisation décrite dans ces chants, qu'on suppose anciens, est assurément supérieure à celle des Turcs nomades de l'Asie. On parle d'épées « de bon acier à garde d'or » et de « blanches armures » avec un « haubert d'or. » Quelques poésies sont dirigées contre les préjugés et contre la sotte vanité des riches couverts de « lourds vêtemens brochés d'or, » vanité qu'on ne confond pas avec l'orgueil aristocratique, car « le fils d'un noble père sera pareil à ses ancêtres. » Pourtant les instincts et les habitudes des aïeux persévèrent. Le respect de la propriété, si profond chez les nations agricoles, continue d'être fort médiocre. « J'ai un cours d'eau, dit un chant, mais point de troupeau. J'enlèverai un mouton de quelque troupeau. Le berger me poursuivra, mais je gagnerai le sommet d'une montagne escarpée. Je prendrai en main une épée pointue, et, arrive que pourra, je ne quitterai pas le champ sans un bon combat. » Le soldat n'est pas plus scrupuleux que le berger. « Il y a quelque temps nous rencontrâmes l'ennemi pour la première fois. Notre front était de pierre; l'armée des *giaours* s'enfuit. Nous allâmes dans une auberge où de riches personnages étaient assis autour des tables et buvaient l'hydromel. Il n'y avait point là de place pour nous asseoir, et nous étions obligés de rester debout. Allez chez mon amante, demandez-lui ses ornemens de tête, nous les mettrons en gage et nous aurons un peu d'hydromel. Nous kosaks, cinq que nous sommes ici, nous trouverons quelque chose pour nous-mêmes, nous pillerons, nous emporterons le butin, et avec ce butin nous rachèterons les colifichets de notre amante. »

Si chez les plus rudes nomades nous avons trouvé la trace d'une règle morale, elle est si peu absente ici qu'en certains cas, par exemple dans le respect de la vieillesse, ces Turcs nous sont supérieurs. « Adiga avait une coutume agréable à Allah; quand il rencontrait un homme plus âgé que lui, ne fût-ce que d'une année, il lui demandait : — Mon sultan, que désirez-vous? » L'homme de bien, tel qu'on le comprend, est nécessairement exposé aux médisances et aux piéges des méchans; mais l'alliance de deux « hommes vertueux » peut triompher de leur malice. Même seul, celui qui a « gagné un bon nom » se rit des complots de ses ennemis, comme le navire solidement couvert de planches brave la fureur des flots. Le mot de vertu ne doit pas s'entendre ici dans le sens théolo-

gique. Comme chez les anciens, la vertu se compose surtout de courage. Ce courage prend sa source dans un fatalisme qui ne recourt pas comme ailleurs à mille précautions pour dissimuler ses convictions. « Jetez-vous parmi vos ennemis, même avec une chemise. Allah sait le mieux quand vous devez mourir! » Avec une telle doctrine, on peut aller au-devant de la « flèche empoisonnée » et voir avec calme le sang couler de ses veines « comme des cheveux roux. » Naturellement cette résignation aura le caractère de celle qu'on remarque chez d'énergiques bêtes fauves, quelque chose de sombre et de farouche, qu'un poète français contemporain a peint avec un vrai talent dans la *Mort du loup*, et, chose curieuse, le poète turc emploie précisément la comparaison dont se sert Alfred de Vigny. « Quand un vigoureux sanglier est atteint par une flèche, qu'il agite ses défenses, que peut-il faire? Quand un loup brun à la large poitrine attrape une flèche dans le cœur, que sa gueule écume, que peut-il faire? » Il est bien rare que la poésie populaire ne résolve pas très franchement ce « problème de la destinée humaine, » qui est bien loin de lui offrir les difficultés qu'il présentait à un Jouffroy. Après tout, les longues méditations des métaphysiciens et des théologiens n'ajouteront guère à ces solutions spontanées que des complications dont à certaines époques on s'exagère infiniment l'importance, sans s'apercevoir que l'essentiel de la métaphysique consiste dans une gymnastique intellectuelle.

Dans ce long voyage que nous venons de faire avec les poètes des vallées de l'Altaï au rivage de la Crimée, nous avons toujours constaté l'impuissance de la famille turque et de l'islam à produire une civilisation capable de lutter avec succès contre « l'audacieuse race de Japhet, » à laquelle la domination du monde semble réservée. En adoptant l'islamisme, les Turcs avaient sans doute fait, comme les Arabes, un grand pas dans la voie du progrès, car les doctrines prêchées par le prophète de La Mecque étaient fort supérieures aux grossières et sauvages superstitions de leurs aïeux. Leur exemple n'en prouve pas moins qu'une forme religieuse fort utile aux nations dans une certaine phase de leur développement peut, avec le temps, paralyser complétement en elles l'esprit de vie et cette virile ardeur sans laquelle les peuples comme les individus se condamnent à une existence absolument inerte. Tout en croyant rester fidèles à la foi de leurs pères, ces peuples renoncent en réalité à la généreuse tradition d'aïeux qui ont, quand ils l'ont jugé nécessaire pour la patrie et pour leur postérité, « brûlé ce qu'ils avaient adoré et adoré ce qu'ils avaient brûlé. »

DORA D'ISTRIA.

P.-J. PROUDHON

SA CORRESPONDANCE ET SON HISTORIEN

P.-J. Proudhon, sa vie et sa correspondance, par M. Sainte-Beuve, 1 vol. in-18, 1872.

Le public n'avait pu se défendre d'un peu de surprise en voyant, il y a quelques années, l'un des maîtres les plus éminens de la critique contemporaine, délicat entre tous, prendre pour sujet d'une série d'études empreintes de la plus visible sympathie celui de tous les représentans du socialisme qui s'était montré non-seulement le plus radical, mais le plus porté à l'invective et à la menace. Comment s'expliquer ce choix? Avait-il été déterminé uniquement par le souvenir de quelques relations dont la littérature avait été l'occasion et comme l'intermédiaire? M. Proudhon, à un certain moment, méditait un ouvrage de critique où il devait passer en revue tous les contemporains. Ce plan, il ne devait pas le réaliser; mais certaines parties s'en trouvent exécutées ou esquissées, particulièrement dans un de ses derniers et plus considérables ouvrages, *la Justice et la Révolution*, livre qui fit scandale et encourut condamnation. Il avait voulu, en vue de ce travail littéraire et moral qui exigeait une sorte d'initiation particulière, être mis en rapport avec le critique de notre temps certainement le mieux en état de la lui donner. On sent, à la manière dont M. Sainte-Beuve nous parle de ces rapports, qu'il demeure touché de l'espèce de déférence dont l'écrivain révolutionnaire fit preuve à son égard. Il se trouva d'ailleurs par là mis à même d'étudier de plus près certains côtés généreux et vraiment humains de

cette nature excessive, connue seulement du public par ses paradoxes à outrance et ses emportemens. Qui ne sait au surplus combien M. Sainte-Beuve avait peu d'effort à faire pour proclamer le talent? Il le goûtait sous toutes les formes et au service de quelque cause que ce fût. N'avait-il pas aussi un faible pour les *curiosités* en tout genre? Or Proudhon fut incontestablement une des curiosités de notre siècle, éclatante et provocante, avec une partie d'énigme restant à déchiffrer. Le critique qui n'avait pas dédaigné d'apprécier les mérites poétiques d'un Charles Baudelaire pouvait bien jeter un regard curieux sur les *fleurs du mal* du socialisme.

Cette explication, qui a sa part de vérité, ne serait pourtant pas suffisante sans d'autres motifs soit de circonstance, soit plus intimes encore. Avant tout, n'oublions pas la date de cette publication, qui, parue d'abord en fragmens, prend aujourd'hui la forme d'un volume avec des additions et des complémens nullement à dédaigner. C'était en 1865. On avait le sentiment de la sécurité, on répétait beaucoup que le socialisme avait désarmé. Les chefs ne comptaient plus, disait-on, que sur les lents moyens de la persuasion; les ouvriers abandonnaient la doctrine de l'état-providence, pourvoyeur de travail et de salaires, pour mettre toute leur confiance dans la liberté économique. Ces idées devaient trouver crédit jusqu'à ce que la réouverture des clubs et les écluses de la presse lâchées vinssent faire voir combien il y avait dans cette sécurité d'illusion optimiste; mais on n'en était pas là encore. Il y a presque toujours en France un moment où il semble qu'on rie d'avoir eu peur. On se familiarise avec les grands révolutionnaires, on leur trouve je ne sais quel charme, on leur sait gré de l'esprit qu'ils ont montré pour démolir, on les idéalise. Peu s'en fallait, aux yeux de bien des gens, que M. Proudhon ne fût un véritable titan; c'était bien pour cela qu'il s'était donné et qu'il aimait qu'on le prît. M. Sainte-Beuve partageait ces dispositions bienveillantes à l'égard de ce qui ne lui paraissait plus redoutable; il était redevenu libéral, et allait bientôt passer à l'opposition au moment même où le gouvernement sortait de la période autoritaire. Ainsi tout semblait tourner à l'apaisement, à cette date de 1865, en ce qui touche le socialisme, et M. Proudhon lui-même, bien près alors d'entrer dans l'éternel repos, paraissait s'être apaisé comme tout le reste. On eût dit que le vieux lion avait rentré ses griffes. Il vivait à Passy en bourgeois tranquille, marié, père de famille. Ceux qui l'approchaient disaient qu'il n'avait rien perdu de son ancienne flamme. Ses derniers écrits visent surtout à être des traités scientifiques : tels sont ses ouvrages sur *la Guerre et la paix*, sur *le Principe du fédéralisme*, sur *les Majorats littéraires*, sur *la Théorie de l'impôt*, sur *la Théo-*

rie de la propriété, dont il donnait une seconde formule adoucie à quelques égards, admettant plus d'atermoiemens, quoique la même au fond dans ses élémens essentiels. On sent bien que la moindre étincelle eût remis le feu aux poudres.

Ce qui achève l'explication du livre de M. Sainte-Beuve, et ce qui en fait comme le caractère, c'est, on ne peut se le dissimuler, une sorte d'affinité sympathique qui s'étend de la personne aux idées; non certes qu'il soit un disciple, un zélateur; une telle pensée ne saurait venir à qui que ce soit; mais, tout en répudiant les violences, les excès de langage, il s'intéresse à cette critique qui touche audacieusement à tant de choses, il l'approuve sur plus d'un point. Il donne raison théoriquement à la critique fondamentale de Proudhon, celle-là même qui porte sur le principe de propriété. Quelque étonnement que cette déclaration puisse causer, le célèbre écrivain n'a pas hésité à la faire. Il faut en prendre son parti : c'est un conservateur sceptique, n'attachant qu'une foi très relative à ce qui constitue la forme et le fond même de notre société, qu'il regarde comme une œuvre purement factice. Il ne reconnaît point ce qu'on nomme droit naturel. Il n'admet que l'utile, et je suis porté à croire qu'il s'exagère les conditions variables de cet utile même. Tout lui paraît pouvoir être fait ou défait soit au gré des législateurs ou du moins des idées et des passions qui dominent. Il semble que la société est pour lui un terrain mouvant où il ne s'élève que des tentes passagères.

Ce sont là, il faut l'avouer, de graves concessions, et qui le deviennent davantage si on ajoute que l'auteur de la *Vie de Proudhon* va jusqu'à déclarer qu'il croit le socialisme proudhonien destiné à triompher plus ou moins prochainement, non pas assurément dans son ensemble systématique, dans ses théories excessives, mais dans quelques-unes de ses lignes et dans son esprit général. Serait-il donc vrai que le socialisme, quelle qu'en soit la forme, eût en fin de compte raison? S'il en était ainsi, à quoi ne faudrait-il pas s'attendre? Quelle peut être aujourd'hui la durée de la résistance d'une société à laquelle manquerait la force morale, et qui serait ou se croirait dans son tort?

M. Sainte-Beuve n'a point eu la douleur d'assister à nos cruelles épreuves. Il a disparu, laissant un vide regrettable dans la critique littéraire. Le succès de ses livres n'a pas disparu avec lui; son influence ne s'est point affaiblie. Comment tenir pour inaperçu ce qui sort d'une telle plume malgré ce qu'on peut dire d'une compétence évidemment bien moindre en ces questions d'économie et de philosophie sociale qu'en matière littéraire? Ce n'est pas que nous prétendions soumettre les questions soulevées par l'auteur de la *Vie de*

Proudhon à un examen régulier; nous préférons nous conformer à la marche même qu'a suivie M. Sainte-Beuve. La méthode du peintre des *Portraits contemporains* est avant tout, comme toujours, psychologique et morale. Peut-être pensera-t-on qu'elle s'applique moins naturellement à un de ces hommes d'action et de combat qui ne semblent guère faits pour être étudiés à cette tranquille lumière. Que sera-ce si l'action est d'hier, si le combat dure encore? N'est-ce pas avoir l'air de se désintéresser un peu trop que de contempler avec ce sang-froid de savant ou cette curiosité d'artiste et d'amateur la lave qui n'a pas cessé d'être brûlante, le volcan qui reste en pleine éruption? C'est une impression qu'on éprouve par instans en lisant cette biographie. Profitons cependant de ce que cette méthode d'analyse sereine qui vise à expliquer le dehors par le dedans porte en elle de vraie clarté, d'impartialité désirable. Elle jette en outre un jour saisissant sur l'esprit utopiste, dont Proudhon reste un des types les plus frappans. Cet esprit utopiste et révolutionnaire constitue une des parties caractéristiques de l'histoire morale de notre temps; il se décèle dans cette vie, il se peint dans ces lettres, il se trahit plus d'une fois à son insu, par plus d'un trait, d'une confidence. La sévérité ne perd pas ses droits pour reconnaître certains côtés nobles et plus affectueux qu'on ne serait tenté de le croire. Voilà ce que nous voudrions mettre en relief. C'est en étudiant l'homme que nous parviendrons à comprendre ses idées et son rôle. Écoutons-le parler, écoutons aussi son bienveillant commentateur; ne craignons pas, chemin faisant, de poser nos réserves.

I.

Ce n'est pas sans raison que M. Sainte-Beuve rappelle, en y insistant un peu, les origines populaires de Pierre-Joseph Proudhon. Ces origines ont exercé sur sa destinée et sur son rôle une action que sa correspondance fera mieux apprécier. Il était né à Besançon le 15 juillet 1809. Son père était garçon brasseur; plus tard il s'établit comme tonnelier; il était cousin du célèbre professeur Proudhon, jurisconsulte de Dijon. Qu'on voie, si l'on veut, une influence de race et de nom dans ce mélange de rudesse qui sent le prolétaire et de subtilité juridique qui est un des traits de l'écrivain. Ce père, honnête homme, paraît avoir été une intelligence commune. C'est de sa mère, simple fille de campagne, femme *héroïque*, écrit un ancien ami de la famille, que l'enfant tenait ce qu'il y avait d'énergique dans son caractère. On n'a qu'à suivre ses débuts pour acquérir une nouvelle preuve que cette société, mal-

gré ses imperfections et ses abus, n'est pas, tant s'en faut, aussi dure et fermée aux pauvres gens que Proudhon devait la représenter. Ce fut, il est vrai, une rude et laborieuse jeunesse, mais à laquelle le secours n'a jamais manqué. Dans sa première enfance, il gardait les vaches de la maison. Il a tiré de ces souvenirs une belle page où son enfance se mêle à cette nature jurassienne, page empreinte d'une sorte de poésie âpre et puissante. Il fit son apprentissage comme garçon de cave. Ces humbles circonstances n'empêchèrent pas qu'il n'ait trouvé, pour l'instruire, d'abord l'école, puis le collége, où il remportait toutes les couronnes, et pour encourager ses débuts, les récompenses et les secours d'une académie, l'académie de sa ville natale, qui, comme il le dit, lui « servit de marraine. » Avant quatorze ans, il avait lu, dévoré une quantité de livres. Il se rendait chaque jour à la bibliothèque de Besançon, et, guidé par sa curiosité, que chaque livre excitait, il demandait jusqu'à dix volumes dans une séance. L'excellent bibliothécaire, M. Weiss, lui en faisant l'observation, l'enfant, déjà peu maniable, l'accueillit par une repartie brusque et mordante. Obligé de gagner sa vie à l'âge de dix-neuf ans, il devint ouvrier typographe; il fit son tour de France, et bientôt devint correcteur d'imprimerie. Il a toujours gardé son livret d'ouvrier, chargé de bonnes notes, car il faisait toute besogne en conscience, détestant les fainéans et les lâches. Ce temps fut loin d'être perdu pour son éducation. « Il corrigeait, pour la maison Gauthier, les épreuves d'auteurs ecclésiastiques, de pères de l'église. Comme on imprimait une Bible, une *Vulgate*, il fut conduit à faire des comparaisons avec les traductions interlinéaires d'après l'hébreu. C'est ainsi qu'il apprit l'hébreu, seul, et, comme tout s'enchaînait dans son esprit, il fut amené de la sorte à des études de linguistique comparée. La maison Gauthier publiait quantité d'ouvrages de théologie; il en vint également, par ce besoin de tout approfondir, à se former des connaissances théologiques fort étendues, ce qui a fait croire ensuite à des gens mal informés qu'il avait été au séminaire. »

Cette variété d'études devait, en dehors de toute spécialité d'érudition, lui donner une certaine supériorité générale sur ses émules et sur ses adversaires. C'était à la fois la meilleure gymnastique que pût s'imposer cette intelligence acérée et comme un capital de connaissances peu communes qui devait profiter à l'examen et à la discussion. Quel qu'en ait été l'emploi ultérieur, c'était une force. Quelle nouveauté n'était-ce pas qu'un théoricien socialiste sachant du grec, de l'hébreu, de la théologie, croyant enfin que le monde ne date pas d'hier! Il trouvera là les moyens de faire la revue historique des questions, au moins dans une certaine mesure et sous un

certain point de vue systématique; c'est plus que n'en avait fait aucun des chefs de ces écoles fondées sur le raisonnement pur étayé tout au plus de quelques réminiscences antiques. Nous n'attachons pas d'ailleurs plus d'importance qu'il ne faut à ce travail de début, à cet *Essai de grammaire générale*, à la fois remarquable et incomplet : il ne pouvait qu'être insuffisant; l'auteur ne connaissait à cette date ni Eugène Burnouf, ni Guillaume de Humboldt, ni d'autres éminens linguistes qui avaient déjà produit leurs travaux. Plus tard, assidu aux cours de Burnouf et intimement lié avec M. Bergmann, le savant philologue de Strasbourg, il n'eut d'autre parti à prendre que d'oublier ce premier écrit, qu'on devait ressusciter contre lui en 1850 pour le traiter de renégat. Dans cet essai anonyme, annexé modestement à l'ouvrage de Bergier, il s'était placé au point de vue de l'auteur, c'est-à-dire au point de vue de la tradition biblique. L'auteur de la *Vie de Proudhon* signale dans cet essai quelques accens et « cris étouffés » qui annoncent le futur écrivain révolutionnaire. Ainsi on remarque cette phrase que l'auteur semble jeter en passant; après avoir dit que l'étude comparée des langues et la connaissance approfondie de leurs racines conduirait à des vues d'origine qui pourraient équivaloir, quant aux débuts de l'espèce et à ses développemens ultérieurs, à une sorte de révélation, il écrit : « Mais quand le hasard et la nécessité seraient les seuls dieux que dût reconnaître notre intelligence, il serait beau de témoigner que nous avons conscience de notre nuit, et, par le cri de notre pensée, de protester contre le destin. » On trouve aussi quelques particularités curieuses sur un second mémoire de linguistique envoyé par le jeune écrivain au concours de l'Institut pour le prix Volney. Ce mémoire avait pour titre : *Recherches sur les catégories grammaticales et sur quelques origines de la langue française*, et portait pour épigraphe ces mots grecs : τάξις ἀταξίαν διώκει, l'ordre poursuit le désordre. Le prix ne fut point donné, mais Proudhon obtint l'une des deux mentions, et le rapporteur parlait de son mémoire comme de l'œuvre d'un rare esprit.

Ne croirait-on pas assister aux débuts d'un futur membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres? Peut-être, né dans des temps plus calmes, n'eût-il en effet révolutionné que l'érudition, comme un Beaufort ou un Niebuhr; mais l'illusion dure peu. Même dans des travaux qui n'impliquaient par leur nature rien de tel, comme dans le mémoire sur la *Célébration du dimanche*, mis au concours par l'académie de Besançon, la vraie tendance commençait à se marquer plus nettement. Déjà Proudhon était pensionnaire de cette académie, qui, non sans difficultés, lui avait accordé la

pension de 1,500 francs léguée par la veuve de l'académicien Suard. Ses opinions philosophiques, plus encore que ses idées politiques, moins en relief, avaient soulevé quelque objection. L'académie hésitait à couver un tel œuf. Cette pension fut pour l'homme d'études une ressource précieuse. Elle devait suffire à ses besoins matériels, d'ailleurs, on doit le dire, presque nuls; elle remplit le vide que laissait la liquidation de son imprimerie, car il avait essayé d'une entreprise de ce genre avec un associé qui avait tristement fini par le suicide. Dans cette première période, on voit Proudhon en correspondance surtout avec M. Paul Ackermann, « grammairien et littérateur distingué, qui a laissé une noble veuve docte et poète. » On doit reconnaître avec M. Sainte-Beuve que cette correspondance privée, qui date de sa jeunesse, est à l'honneur de P.-J. Proudhon. Son désintéressement, ses sentimens élevés, sa recherche inquiète, douloureuse, des questions qui l'obsèdent, cette simplicité qui n'a pas été altérée encore par les nécessités du rôle poussant à l'exagération des effets, ces qualités mâles qu'accompagne un accent de franchise et qui n'excluent pas des mouvemens de gaîté et de verve presque joviale, se montrent dans les épanchemens de la plus intime confidence. Les côtés ironiques s'y dessinent aussi fortement, quelquefois avec cette amertume qui ne fera qu'aller croissant, mais souvent aussi avec un fonds de bonne humeur franc-comtoise. On n'en aperçoit pas moins dès le début ce qu'il y a de faussé radicalement et d'étroit dans le point de vue. Il se dit beaucoup, il répète à ses amis qu'il est du peuple. Il se croit le défenseur-né d'une classe spéciale par opposition aux autres. Il s'attribue une mission de tribun et d'apôtre. A propos de la pension, il écrit à Ackermann : « J'ai reçu les complimens de plus de deux cents personnes. De quoi croyez-vous qu'on me félicite? De la presque certitude d'arriver aux honneurs, d'égaler, dit-on, peut-être de surpasser les Jouffroy, les Pouillet, etc. (il cite ses compatriotes du Jura). Personne ne vient me dire : — Proudhon, tu te dois avant tout à la cause des pauvres, à l'affranchissement des petits, à l'instruction du peuple; tu seras peut-être en abomination aux riches et aux puissans; poursuis ta route de réformateur à travers les persécutions, la calomnie, la douleur et la mort même. » Et plus loin, à la fin de cette lettre : « La foi est contagieuse; or on n'attend plus aujourd'hui qu'un symbole avec un homme qui le prêche et qui le croie. » L'auteur de la *Vie de Proudhon* s'étend avec raison sur ce qu'il y a d'honorable dans ces sentimens. N'y a-t-il rien à dire pourtant sur cette illusion qui fait croire au jeune enthousiaste à la possibilité d'une sorte de révélation sociale tout à coup éclatant par la bouche d'un homme inspiré? Quel nom don-

ner à cette illusion lorsqu'on le voit se prendre et, presque sans hésiter, se présenter lui-même pour ce prophète prédestiné? Nous en faisons la remarque avec d'autant plus d'insistance que personne, semble-t-il, moins que Proudhon ne devait tomber dans une pareille confusion des procédés qu'autorise la science avec ceux que met en jeu l'inspiration religieuse. Une révélation économique et sociale, presque avec éclairs et tonnerres, sur le sommet enveloppé de nuages de quelque Sinaï, une telle révélation au XIXe siècle, en plein examen, en pleine discussion, qu'est-ce que cela? Vous figurez-vous un Adam Smith, ou, si vous voulez même, un génie bien supérieur, mais dans ces régions tout humaines, apparaissant sous les traits d'un Moïse? Esprit sceptique et railleur, Proudhon le sentait bien quand il s'agissait des autres. Les allures de prophète en matière sociale lui étaient suspectes, antipathiques. Il s'est montré impitoyable pour les visées religieuses du saint-simonisme, pour les cosmogonies d'un Fourier; sa propre méthode était toute critique et négative. Des deux grandes forces qui se partagent l'esprit humain, — le procédé synthétique, qui répond davantage à l'inspiration, aux conceptions d'ensemble, et le procédé analytique, qui décompose le tout en ses parties, n'aboutissant qu'à des vérités partielles dès lors, — il eut surtout le second. Il est même douteux que ses efforts de synthèse l'aient jamais mené à autre chose qu'à tout brouiller et à tout confondre. On peut excuser l'enthousiasme; il est impossible de fermer les yeux sur ce qui s'y mêle ici d'orgueil incommensurable.

Ce serait le lieu de se demander si le langage que Proudhon tient dans sa correspondance n'exclut pas à d'autres titres encore le rôle auquel il prétend de philosophe social. Un vrai philosophe ne fait contre qui et quoi que ce soit de serment d'Annibal. C'est par un tel serment que Proudhon débute contre les riches. Un vrai philosophe, — tel du moins que nous le concevons, — ne s'occupe pas de savoir s'il est patricien ou plébéien; né dans les rangs populaires, il s'en souvient pour être plus sympathique et plus secourable aux misères qu'il a connues, mais non pour bâtir des théories sur des ressentimens et sur un accident de naissance. La première condition pour qui veut se connaître et connaître le monde, c'est de garder son esprit libre. Malheur, je dis philosophiquement parlant, à celui qui ne sait faire de sa pensée qu'une arme de combat! Et, puisque nous cherchons ce qu'est ou doit être un philosophe social, rappelons ce que dit là-dessus M. Sainte-Beuve; il trace une sorte de portrait idéal d'un tel philosophe. Ce portrait est excellent dans tout ce qu'il renferme; il n'en est pas moins sous d'autres rapports incomplet. Il nous explique l'excès des conces-

sions auxquelles l'éminent critique paraît s'être abandonné en jugeant M. Proudhon et ses doctrines. Oui, sans doute, comme il le dit très exactement, un philosophe social doit, en dehors de tout esprit étroit de secte et de pays, étudier le monde, le vaste monde, « visiter et comparer les institutions, les mœurs variées des cités et des peuples. » Oui, il doit porter, dans ce qui fait l'objet du culte des uns et de l'exécration des autres, une impartialité clairvoyante et suprême, animée d'un souffle de sympathie. Des hommes d'un génie supérieur, un Montesquieu, un Aristote surtout, ont appliqué la méthode comparative avec une impartialité aussi féconde qu'élevée à l'ordre politique; mais ils y ont joint quelque chose de plus, ils y ont joint la connaissance des vérités générales, permanentes, de ces lois d'une fixité qui échappe aux entreprises téméraires des esprits remuans! Or de telles vérités, n'y en a-t-il pas aussi dans ce qui touche à la structure intime des sociétés, comme dans la constitution des gouvernemens? L'auteur de la *Vie de Proudhon* semble méconnaître systématiquement que ces vérités forment comme un monde de recherches plus spéciales, le monde de l'économie sociale, que l'on réduit beaucoup trop dans une certaine opinion à des questions d'industrie et de statistique. Le travail, qui embrasse presque la totalité de la vie humaine, le travail a ses lois, comme la politique pure, lois dont la violation elle-même par les souffrances qu'elle entraîne confirme la réalité. Il y a sans doute des raisons qui expliquent que certaines sociétés se soient établies sur telle base, comme l'esclavage et la polygamie, sur le communisme ou sur d'oppressifs priviléges, sur l'absence de toute industrie et de tout commerce jouissant de quelque liberté; mais comment ne pas remarquer que l'état de ces sociétés est fort inférieur, comparé à l'état des sociétés qui reposent sur les fondemens opposés, c'est-à-dire sur la reconnaissance de la liberté et de la responsabilité humaine, sur le travail libre, sur le mariage, sur la propriété, sur l'héritage? Cette infériorité de fait n'est pas toujours la preuve d'une incapacité de race. Toutes les formes en un mot n'ont pas également pour effet de développer la nature humaine dans toute sa puissance, dans toutes ses ressources, de communiquer à la société ce déploiement d'industrie, de sciences, d'art, qui est le signe de la vitalité la plus grande et qui équivaut à la civilisation elle-même au point de vue moral, intellectuel et matériel. Il faut rechercher les causes durables et les principes généraux qui peuvent produire le maximum de liberté, d'ordre, de prospérité, étude qui a son point d'appui dans ces sciences morales, politiques, économiques, lesquelles prétendent se servir aussi de la méthode d'observation et d'expérience. Le physiologiste étudie les lois de la vie, les fonc-

tions des organes du corps humain pris dans son type le plus général, à travers la diversité des organisations individuelles et des familles humaines. Le philosophe social a aussi à remplir une tâche analogue.

Sera-ce une raison pour tomber dans un autre extrême et, après avoir tout réduit au pur contingent, se jeter ensuite dans un absolu chimérique? N'est-ce pas ce que fera M. Proudhon? On va le voir à la fois s'exagérer ce que les choses humaines présentent dans le passé et dans le présent de confus et d'anarchique, et viser à trouver du premier coup une formule mathématique qui doit faire cesser ce désordre, formule uniforme, définitive, sous laquelle tout doit désormais se ranger. Est-il donc vrai que dans une société où règne la liberté du travail, pour ne parler que de celle-là, tout soit confus, comme il le dit? L'économiste Frédéric Bastiat, qui n'a fait en cela que développer la principale idée des économistes, a établi d'une manière très conforme à ces exigences de la méthode expérimentale l'harmonie essentielle et fondamentale des intérêts en dépit de leurs conflits partiels et de leurs luttes fréquentes. Ne voir que ce qui les divise et non ce qui les unit, les force à se coordonner entre eux et à se mettre en rapport avec l'intérêt général, auquel les différens travaux doivent s'adapter, c'est une vue incomplète, très peu philosophique et en fait trop peu exacte; mais qu'il y a loin de cette idée d'un certain ordre existant déjà, quoique imparfait et perfectible, à l'idée qu'on va trouver une panacée, une algèbre sociale, ou, si l'on veut, une astronomie qui coupera court aux perturbations, aux désordres, aux souffrances, et qui donnera à la société la régularité du monde planétaire! Comment n'insisterait-on pas aujourd'hui surtout sur l'erreur et sur le péril de cette double thèse, la variabilité indéfinie des conditions sociales, résultant du caractère purement relatif qu'on leur suppose, et la recherche d'un absolu destiné à guérir ce mal miraculeusement? Elle offre un danger tout particulier dans les sociétés démocratiques, dont elle favorise l'esprit inquiet et mobile et les rêves les plus chimériques. Tout *devient*, tout a chance d'exister à son tour; voilà dès lors la vérité sociale comme la félicité publique mise au concours des rêveurs plus ou moins systématiques. Chacun produit sa recette, apporte sa panacée. C'est bien assez que la mobilité et l'espérance illimitée d'une perfection irréalisable soient la maladie de la démocratie; n'élevons pas ces dispositions à la hauteur d'un système et ne leur prêtons pas les encouragemens d'une philosophie sociale décevante.

On se tromperait en s'imaginant que ces idées chez M. Proudhon se sont développées par un pur travail de l'esprit sans au-

cune influence venant des circonstances morales de sa destinée et de l'état de son âme. C'est une erreur que dissipe sa correspondance, et que laissait subsister le plus personnel de ses ouvrages, les *Confessions d'un révolutionnaire*, livre qui affecte de n'être que la confession d'une pure intelligence, enivrée, M. Proudhon va même jusqu'à dire *abrutie* de logique, mais à l'abri de tous les contre-coups de la sensibilité sur la nature des opinions. Sa biographie mieux connue et ses lettres ne permettent pas cette illusion.

Nous avons laissé M. Proudhon publiant son mémoire sur la *Célébration du dimanche*, un sujet bien inoffensif, où pourtant il a mis sa marque. On y trouve déjà sa langue saine, vigoureuse, avec une élégance qui n'exclut même pas ici certaines recherches de rhétorique. Peu importe d'ailleurs qu'il parle en style presque fleuri des plaisirs populaires; méfions-nous, il y a toujours avec lui quelque serpent caché sous l'herbe. Telle cette phrase à la Rousseau : « dans les classes élevées, on ne connaît plus le dimanche; les jours de la semaine se ressemblent tous; le peuple renvoie quelquefois ses passions à huitaine, les vices des grands ne s'ajournent pas. » Il ira fort au-delà, en fait d'audace, dans la manière dont à propos du repos hebdomadaire il interprète les lois de Moïse; il y cherche l'égalité, la démocratie, il l'y voit non-seulement dans le repos périodique, qui empêche que le peuple ne soit écrasé de travaux, mais dans la législation plus générale qui partage les terres entre les tribus. Il n'est pas jusqu'au mot : *tu ne déroberas pas*, qu'il ne tire à lui. Il le détourne dans un sens défavorable à ceux qui attirent et retiennent un gain, quel qu'il soit, sans l'acquiescement de la société et au détriment des autres. L'expression de dérober, à l'en croire, est générique comme l'idée même, et implique que toute infraction à l'égalité de partage, toute prime arbitrairement demandée et tyranniquement perçue dans l'échange ou sur le travail d'autrui est une violation de la justice commutative et une véritable concussion. Proudhon n'eut que la mention académique. Il montre par une lettre adressée à son ami Ackermann, le 9 septembre 1839, qu'il en prenait fièrement son parti. En lui accordant seulement la médaille de bronze, ne l'avait-on pas déclaré à part et hors ligne? Mais le plus curieux, c'est qu'il persistait à dire qu'il avait fait une œuvre orthodoxe en se déclarant égalitaire à la façon de Moïse; il ne paraît pas se douter que c'est lui qui dénaturait la pensée de la législation judaïque et aussi du christianisme. « On a trouvé dans mon mémoire, écrit-il, des digressions, c'était la partie confirmative, — des propositions malsonnantes, audacieuses, téméraires, inadmissibles, au moins pour le moment, — des théories de politique et de philosophie spéculatives, des systèmes d'égalité, etc., dange-

reux. Cependant on en a déclaré l'orthodoxie irréprochable, ce qui veut dire que chez mes juges la conscience du chrétien ne pouvait s'empêcher d'admettre ce que la prudence des fonctionnaires publics et des membres d'un corps constitué défendait de sanctionner. » — « Voir une vérité, c'est être obligé de la dire, » écrivait encore Proudhon, proposition qui est l'inverse de celle qu'on attribue à Fontenelle. Partant de cette maxime de franchise absolue, et plus encore sans doute cédant à sa fougue, il ira, on n'en peut douter dès lors, jusqu'au bout de sa logique et aux dernières extrémités de son humeur.

Tout le poussait dans cette voie extrême, et qui eût pu l'y retenir? Ce n'était pas sans doute l'excellent et judicieux M. Droz, son compatriote, que l'académie de Besançon lui avait donné pour tuteur, car, — chose singulière et qui fait sourire, — le pensionnaire de cette académie avait un tuteur délégué par elle, et M. Droz avait reçu cette tâche, infiniment peu commode, de tenir Proudhon en laisse. Comment n'y aurait-il pas perdu ses frais de sagesse sermonneuse et ses remontrances un peu solennelles? Loin de refréner le moins discipliné des pupilles, de telles exhortations ne pouvaient que l'impatienter, l'aiguillonner en sens contraire. Peut-être de bonnes âmes trouveront-elles pourtant que M. Sainte-Beuve y met plus de malice qu'on ne voudrait en se moquant un peu de cet homme honnête et de mérite, dont la figure, en entendant de telles énormités, « devenait encore plus longue qu'à l'ordinaire. » En vérité, de tels paradoxes pouvaient allonger bien d'autres figures, et ils produisirent le même effet sur le philosophe Jouffroy, que Proudhon cessa également de fréquenter. Le voilà donc à Paris, isolé, gêné, vivant d'une vie chaste et austère, éloignée de toute distraction et de tout plaisir, avec sa pensée qui fermente, livré comme une proie à ses études ardentes et aux réflexions qui en naissent, et ne tenant à la vie réelle que par les soucis que lui cause l'état embarrassé de son imprimerie. Il fréquentait des républicains, des adeptes du socialisme, qui était déjà fort en vue, surtout sous la forme phalanstérienne représentée par des journaux comme *la Phalange*, *la Démocratie pacifique*. Il n'avait plus même ce dernier frein modérateur que lui faisaient sentir des amis, eux-mêmes d'opinions avancées, mais allant moins loin et plus circonspects dans leur conduite. Ackermann était parti pour Berlin. Bergmann, à qui il portait une de ces fortes et tendres affections dont il faut faire honneur à sa nature morale, Bergmann, dont il disait qu'il « aurait voulu vivre et mourir avec lui, » était éloigné aussi. Et puis il était en ce moment si pauvre qu'il ménageait les lettres « à cause du *prix du port*. » Il y revient souvent à cette malheureuse réserve, même en écrivant à son père et à sa mère. Il

s'exaltait, s'exaspérait dans ce Paris alors calme en apparence, mais où déjà bouillonnaient toutes les idées que nous avons vues éclore et éclater depuis lors. C'est de là que date le premier cri de guerre, non pas celui qu'il va pousser publiquement, préméditer en quelque sorte, mais ce cri qui lui échappe dans le secret et qui ne permet plus de se tromper sur les sentimens, sur les desseins du futur polémiste. Voici ce qu'il écrit à Ackermann : « Je rentrerai dans ma boutique l'année prochaine, *armé contre la civilisation jusqu'aux dents*, et je vais commencer dès maintenant *une guerre qui ne finira qu'avec ma vie.* » Ainsi voilà la lutte à outrance résolue, sinon déclarée. La manière même dont il annonce les hostilités ne part pas d'un esprit arrivé, comme il en a la prétention, à des conclusions radicales par la réflexion désintéressée et par l'étude, c'est le mot suprême d'un cœur troublé et ulcéré. Tout le froid appareil des syllogismes, toute l'ostentation d'une dialectique raffinée, n'y feront rien désormais : nous entendrons toujours retentir ce cri à notre oreille.

Il touchait à l'instant où il allait lancer son fameux manifeste contre la propriété. Ce mémoire, quoi qu'il en dise et quoi qu'en paraisse penser M. Sainte-Beuve, ne nous fait pas l'effet d'être une œuvre philosophique. C'est un pamphlet armé de textes savans empruntés aux philosophes, aux économistes, aux jurisconsultes, qu'il démolit les uns par les autres. Si nous avons affaire ici à un rêveur, à un révolté, nous n'avons pas affaire à une âme cupide ou sensuelle qui veut prendre sa part des joies de la vie. Le mal chez Proudhon n'est pas là, il est dans l'orgueil de l'esprit, mal plus noble sans doute, mais auquel nous voudrions que l'on conservât le nom de mal, au lieu de l'absoudre et d'avoir l'air presque de le glorifier. L'orgueil de l'esprit consiste-t-il donc à se confier dans la légitime portée de facultés faites pour travailler à la recherche de la vérité, à tirer gloire des conquêtes de la science qui nous a ouvert de si prodigieuses perspectives en donnant des résultats si féconds? Non, autrement il faudrait renoncer à toute vivifiante chaleur et tomber dans le mépris de la vie et des œuvres; cette disposition, chez ceux qui ne sont pas des saints, produit tout autre chose que des fruits de vertu et de sagesse. Non, l'orgueil de l'esprit consiste à s'exagérer démesurément ses forces et à identifier l'esprit humain lui-même avec sa propre et faible intelligence, devenue la mesure de toute vérité et s'arrogeant le droit de faire plier le monde entier à ses conceptions. Pourquoi ne porterait-on pas sur ce genre d'excès et, osons le dire, de folie un jugement sévère comme sur de plus vulgaires ambitions? Que sera-ce quand cet orgueil surhumain tourne à l'action violente ou y aboutit fatalement? Suffira-t-il de voir dans cette humeur paradoxale un cas pathologique intéressant à étudier? Ce

serait, en vérité, abuser de la critique physiologique et médicale. Même en admettant qu'un penseur n'est pas absolument responsable de ses opinions réfléchies et de la suite d'idées qui constitue son système, est-ce qu'il ne l'est pas de certaines formules agressives, véritables appels aux passions, qui deviendront demain, sinon aujourd'hui même, des appels aux armes? S'agit-il ici d'un Spinoza, d'un métaphysicien purement abstrait? Pas le moins du monde. Quand on s'écrie au début d'une étude sociale : *La propriété, c'est le vol,* on sait ce qu'on fait, on encourt une responsabilité morale!

Qu'il faille plaindre Proudhon, qu'il ait souffert, que par momens l'état de son âme intéresse à lui, nous ne le nierons pas. De même qu'il n'a guère personnellement connu la haine dans ses colères les plus emportées, il ne saurait inspirer non plus ce sentiment, qu'il faut distinguer de l'irritation qu'on peut éprouver à l'égard d'un lutteur si provoquant et si méprisant. Cet homme expansif, chez qui on remarquait une certaine rondeur de manières et qui avait l'air très ouvert, assez jovial, il avait caché en lui-même bien des douleurs comprimées, dont sa correspondance donne le secret, et qui aident à expliquer, avec la tristesse sombre et passionnée de certains accens, l'amertume de ses sarcasmes. Il peint dans ses lettres à Ackermann son isolement moral. Ackermann, qui est un puriste et un amateur de style châtié, lui donnait quelques conseils relativement à la forme. Proudhon lui écrit le 12 février 1840 : « Je suis trop pauvre et trop mal dans mes affaires pour m'amuser à être *gent de lettre,* et je crois d'ailleurs que l'âge d'or de ce qu'on appelle purement littérature est passé pour jamais... Laissons là la littérature et les littérateurs : je suis fait pour l'atelier, d'où j'aurais dû ne jamais sortir, et où je rentrerai aussitôt que je le pourrai. Je suis épuisé, découragé, prosterné. J'ai été pauvre l'année dernière, je suis celle-ci indigent. Mon budget tout réglé, il me restera, à dater du 1er avril prochain, 200 francs pour vivre six mois à Paris... Je suis comme un lion; si un homme avait le malheur de me nuire, je le plaindrais de tomber sous ma main. N'ayant point d'ennemi, je regarde quelquefois la Seine d'un œil sombre, et je me dis : Passons encore aujourd'hui. L'excès du chagrin m'ôte la vigueur de tête et paralyse mes facultés. » Dans d'autres lettres, remplies de la même fièvre, on remarque cette pensée trop persistante, qu'il va renouveler la face des sciences sociales et même du monde. « Sous le rapport philosophique, il n'existe rien de semblable à mon livre. Malheur à la propriété! malédiction! — Quand le lion a faim, il rugit. — Il faut que je tue dans un duel à outrance l'inégalité et la propriété. Ou je m'aveugle, ou elle ne se relèvera jamais du coup qui lui sera bientôt porté. »

Les explications qu'il donne à ses amis ne font que nous confirmer le vice radical de sa méthode même. A travers des tâtonnemens et après des transformations d'une fécondité douteuse, il en reviendra toujours à ce premier point de départ. Ce qu'il appelle sa méthode, c'est la détermination de l'idée du droit, de l'idée de justice distributive, dont la solution est par lui cherchée dans l'égalité absolue. Cette donnée ne paraît avoir rien d'original. C'est de la même idée que partait Platon dans cette *République* qu'on ne peut guère au surplus comparer aux utopies modernes sans tomber dans toute sorte de contre-sens philosophiques, car, avec des apparences parfois semblables, rien dans le fond ne diffère davantage. D'autres utopistes avaient aussi fondé leurs systèmes sociaux sur la justice distributive aboutissant à l'égalité. Proudhon se proposait de renouveler cette vieille idée de l'égalité absolue en s'aidant du dernier état des sciences sociales. Il prétendait prouver que toutes les théories imaginées par les philosophes et les légistes supposent implicitement cette égalité. A l'aide de cette donnée, il entendait faire de l'économie politique une science *mathématique*, pouvant déterminer, « par une simple règle de société, » la part revenant à chacun selon l'équité. « Pour la première fois, écrit-il à un de ses correspondans, une *vraie méthode* aura été employée en philosophie et aura véritablement *démontré* par une analyse propre ce qui, par voie d'intuition et de tâtonnement, resterait à jamais caché, parce que l'intuition et le tâtonnement ne prouvent rien... *Je crée une méthode d'investigation pour les problèmes sociaux et psychologiques*, comme les géomètres en créent pour les problèmes des mathématiques. » On remarquera ce mot de *psychologiques*, qui vient s'ajouter aux problèmes sociaux. C'est la science universelle de l'homme et de l'humanité qu'entrevoit Proudhon. Il ne doute pas qu'il n'accomplisse une œuvre utile, méritoire. « Au feu de l'épreuve, mon âme s'épure, et je me détache de tout esprit de propriété scientifique et littéraire; savoir avec certitude, le dire avec force, clarté et précision, c'est le seul bien où j'aspire. » A ces élans de confiance revient se mêler pourtant l'angoisse. « Voir et savoir est la vie des êtres pensans; mais que cette vie est dure! Depuis le jour où Jean-Jacques Rousseau écrivit la profession de foi du vicaire savoyard, aucun homme peut-être n'a eu une conscience plus forte de la vérité de ses écrits, aucun n'a été livré à une tristesse plus profonde que la mienne. »

On a bien des fois apprécié la portée de ce livre de *la Propriété* au point de vue des idées de droit et d'économie politique; mais en dehors des purs disciples il n'avait pas encore eu peut-être de juge aussi favorable que M. Sainte-Beuve. Il ne s'agit plus ici de cette pénétration bienveillante, presque affectueuse, qui le porte à sym-

pathiser avec les épreuves de l'homme; il s'agit d'un certificat d'absolution quant aux idées et d'une explication tout à fait atténuante quant aux excès de langage. Il déclare que ce livre n'a pas été réfuté, il dit qu'il n'aurait pas lui-même parlé de Proudhon dans les termes où il le fait, s'il avait cru que ce soit là un ouvrage « fatal, funeste, sans valeur philosophique, » et il ajoute : « Il était loin sans doute d'avoir abattu les murailles et d'avoir pris la place d'assaut, mais il y avait pratiqué à coups de bélier de larges brèches difficilement réparables. » Puis cette explication tout indulgente du terrible mot sur la propriété : « le Jurassien Proudhon avait naturellement en lui, et il tenait peut-être de son pays natal, une veine de crânerie provocante. » Nous le croyons volontiers; mais enfin voici des propriétaires que Proudhon pousse l'épée dans les reins et qu'il veut forcer à *restituer!* Voici des économistes, des publicistes qu'il harcèle sans pitié, dont il se moque autant que Molière de Pancrace et de Marphurius, et qu'il prétend convaincre de n'avoir débité que des pauvretés, et on leur dit : Que voulez-vous? c'est un Jurassien! — Vous êtes des spoliateurs. — Jurassien! — Vous êtes des sophistes, des complices du capital. — Jurassien! — Qui eût jamais cru que cette qualité conférât tant de priviléges? Et si des intérêts lésés, inquiétés, si des amours-propres offensés ont peine à se contenter de l'explication, croit-on qu'elle paraîtra plus satisfaisante à une intelligence plus froide et plus rassise? Et sera-t-elle aussi bien édifiée par cette autre explication, « qu'il avait à se faire écouter, à se faire jour, à soulever, comme Encelade, son Etna? » — Eh! nous nous soucions bien qu'il se fasse écouter et qu'il soulève son Etna! diront ceux qui sont placés sous la montagne près de s'écrouler et qui ont la crainte d'être écrasés sur place. Tout cela est fort bourgeois, nous en convenons; mais après tout on conçoit que les gens regardent à deux fois avant de servir de cible aux *crâneries provocantes* des nouveaux Encelades socialistes, fussent-ils nés dans le Jura!

Et Proudhon le savait bien. En lançant au milieu de cet amas de matières combustibles un projectile terrible, il n'en ignorait pas les effets incendiaires. Il n'avait pas ce calme, cette parfaite sécurité qu'on paraît croire. Que signifie en effet cette phrase que nous trouvons dans une des lettres avant la publication du célèbre mémoire? « Je ne puis y penser sans un frémissement de terreur... J'éprouve les mêmes palpitations qu'un Fieschi à la veille de faire partir une machine infernale. » Est-ce que ces lignes-là ne méritaient pas autant que bien d'autres d'être soulignées et commentées?

II.

Le mémoire, paru en juin 1840, fut loin d'obtenir ce succès populaire que Proudhon prédisait, qu'il espérait en en redoutant presque l'éclat, quand il se faisait à lui-même l'effet de dresser une machine infernale intellectuelle. L'ouvrage fut connu d'un certain nombre d'esprits sérieux. Les uns le lurent avec colère, n'y virent qu'un brandon de communisme; d'autres furent surtout frappés du talent, de l'habileté de la discussion, et tinrent compte à l'auteur du probe et viril accent de quelques-unes de ces pages. Parmi ceux-ci se trouvaient des économistes distingués, — qu'on ne s'en étonne pas; les savans aiment mieux être discutés et malmenés que passés sous silence. Proudhon relevait l'importance de l'économie politique par la vivacité même de ses attaques. Quant à l'académie de Besançon, « sa marraine, » elle se fâcha, elle menaça de retirer la pension. Proudhon, selon sa manière habituelle, montra les dents; il n'était pas homme à ne pas se défendre, ayant raison ou tort. Il visita plusieurs de ses juges, ridiculisa ceux qui se montraient les plus mal disposés, eut l'art de mettre le préfet lui-même dans son parti sous prétexte que ce qu'on lui reprochait ne dépassait pas la mesure d'une discussion purement scientifique. Sur un point d'ailleurs, il pouvait plaider sa cause avec une entière vérité; il ne demandait pas la chute du gouvernement. Il attendait peu de la république immédiate. Il détestait cordialement *le National*, qui le lui rendait; il faisait peu de cas de M. de Lamennais comme penseur, et ne voyait que déclamation dans sa rhétorique démagogique. Sans doute il fit valoir ce point de contact qu'il avait avec les conservateurs. Bref, il réussit à persuader à ceux qui voteraient contre lui qu'ils passeraient pour des sots; la pension fut maintenue. D'ailleurs il ne rétracta rien; sa défense fut encore plus outrageuse pour la propriété que son mémoire. Cette affaire tient une assez grande place dans sa correspondance. Proudhon attache à ses 1,500 francs, sa ressource unique pendant longtemps, une importance suprême. C'est son pain qu'il défend. Il s'étonnait au reste de trouver des amis même dans le camp des intérêts qu'il avait particulièrement attaqués. « En général, écrit-il (19 août 1840), les dévots, les avocats et les littérateurs purs m'en veulent; les commerçans, banquiers, usuriers, gens de négoce et de commerce, m'applaudissent; l'aurais-tu deviné? Déjà au temps de Jésus-Christ les publicains se trouvaient plus près du royaume de Dieu que les pharisiens et les docteurs. » Très préoccupé d'un second mémoire, il ne songe pas à s'assurer quelque situation qui lui donne les moyens de vivre. Il part

de Besançon pour Paris uniquement pour voir son ami M. Bergmann, causer à fond sur ce qui lui tient au cœur, et, faute d'argent, il fait le voyage à pied. « C'est pour toi, lui écrit-il, que je pars un mois plus tôt que je n'eusse voulu, c'est pour toi que je vais me briser les jambes. » Il a besoin, dit-il, de causeries et aussi de conseils, — et il fait ses quatre-vingts lieues en six jours.

Revenu à Paris, il s'occupa d'un second travail sur la propriété. On lui recommandait d'être moins agressif et brutal dans la forme, et il répondait à ses amis qu'il ferait de son mieux. Ses lettres à ce moment nous le montrent persévérant de plus en plus dans cette idée, que les misères de l'humanité dépendent d'une *erreur de compte*, d'une mauvaise comptabilité. Cette erreur de compte repose sur l'inégalité de répartition d'après l'inégalité des facultés, sur l'appropriation du produit collectif par un seul individu : pure question d'arithmétique sociale. Aussi se propose-t-il de réparer le vice d'exposition de son premier mémoire en commençant au lieu de finir par la détermination morale de l'idée du juste. Il suivait en cela le conseil que lui donnait un de ses correspondans. A partir de ce moment, il s'occupe plus spécialement de philosophie; il étudie Kant. Il voudrait, écrit-il, « travailler à une métaphysique nouvelle, » mais la question sociale lui offre « une si riche matière à traiter qu'il ne peut renoncer à un sujet où il voit l'occasion de déployer toutes les ressources du style et toutes les forces de l'éloquence. » Aveu précieux à recueillir; il a beau mépriser les hommes de lettres, lui-même en est un. Il vise à la renommée littéraire. Ce talent d'écrivain se forma du reste assez vite; il devait éclater surtout dans la polémique. « Proudhon, dit M. Sainte-Beuve, a de lui-même une bonne langue, forte et saine, puisée aux meilleures sources; il sait bien le latin; il écrit avec analogie et propriété dans le sens direct de l'étymologie et de la racine. Toutes ses acceptions de mots sont exactes et justes. Il est peu original quand il veut faire de l'éloquence proprement dite et des apostrophes ou allocutions à la Jean-Jacques, mais dans le corps-à-corps de la lutte et de la polémique il a des expressions trouvées et de la plus neuve vigueur... Sa familiarité première avec la Bible, qui a été son principal livre classique, lui suggère plus qu'à aucun autre écrivain laïque de notre pays, où on lit si peu la Bible, des allusions, des images fréquentes, qu'il applique à notre temps en toute énergie et franchise. » Ce jugement s'applique aux écrits antérieurs à 1848; mais pourquoi ne pas ajouter, ce qui ne serait que vrai rigoureusement, qu'il n'est pas un seul des ouvrages du célèbre socialiste qui supporte la lecture d'un bout à l'autre? Si on rencontre de belles pages, quelquefois des chapitres entiers écrits avec une verve

correcte et une facilité brillante, combien d'obscurités, de lourdeurs de pensée et de forme se continuant dans des séries entières de chapitres indigestes! Sauf dans quelques articles de journaux où il est toujours clair, jamais Proudhon n'a été un écrivain populaire, et il n'est pas à croire que jamais il le devienne. Il n'est réellement intéressant, entraînant, que quand il reste dans son rôle de pamphlétaire et de critique; pour tout lire, il faut être un adepte ou un de ces adversaires attentifs qui lisent en conscience les ouvrages qu'ils contredisent et réfutent autrement que sur fragmens isolés.

On peut juger de son goût littéraire par quelques passages de sa correspondance. Il manifeste contre la littérature de notre temps une antipathie qu'il ne fera plus tard que motiver plus fortement dans un travail spécial sur l'art et dans des considérations mêlées à ses œuvres. Dès 1841, il nous juge malades, très malades, littérairement et moralement; nous mêlons à dessein ces deux choses que lui déjà enveloppe dans une même appréciation, et dont il entrevoit les secrets rapports. Il écrit à M. Bergmann le 24 avril 1841 : « La jeunesse est épicurienne et immorale, toute la nation insouciante et lâche, j'ignore vraiment ce qui en arrivera. Un ouragan passera-t-il encore sur la France? Je ne sais, mais je ne le souhaite pas. » Et le 16 mai de la même année : « La littérature ne produit plus rien : la France dégringole à tire-d'aile. Plus de vertu, plus d'esprit public! Il y en a peut-être encore pour bien des années. J'en souffre et j'en pleure. »

La vie humble et presque misérable de Proudhon à ce moment (1841) fait un singulier contraste avec l'espèce de renommée dont il commençait à être entouré dans un public plus restreint qu'il ne l'eût désiré. Il en était réduit à se charger des plus modestes besognes. Un juge qui désirait se faire un nom comme auteur et arriver à la députation se l'attacha, c'est-à-dire s'assura sa collaboration pour les recherches et pour la rédaction de certaines parties de son œuvre, moyennant une somme annuelle de 1,800 francs. Il s'agissait d'un ouvrage sur le droit criminel. Le brave juge voulait bien un peu de paradoxe, mais pas trop. Proudhon mettait une véritable malice à introduire dans son travail des propositions terribles, mais cela en douceur, en les dissimulant habilement à son collaborateur lui-même, et il riait sous cape. Tout examen fait de son ouvrage, cet excellent homme, qui n'était pas un grand radical, renonça à le publier, et Proudhon n'eut pas la satisfaction de voir l'effet stupéfiant de la publication, dont il se réjouissait à l'avance. — Que le procédé ne fût pas précisément des plus délicats envers un homme qui se confiait à lui trop naïvement et dont il recevait un salaire, ou que ce fût là seulement, comme l'insinue son bio-

graphe, une vengeance assez naturelle et de bonne guerre de son état de servage intellectuel, c'est un détail que nous n'apprécierons pas, mais où se montre bien le côté narquois de cette nature gauloise qui apparaît dans une vive saillie en plus d'un endroit de la correspondance. Proudhon est furieux, il n'en rit pas moins, il s'amuse lui-même de ses épigrammes et de ses portraits, il prend plaisir à ses invectives; il emporte la pièce. Un jour il écrira d'un de ses adversaires qui a laissé une juste renommée d'honnête homme et d'homme de valeur « qu'il a trouvé moyen d'être plus méchant que sa réputation et plus laid que sa caricature. » Ces aménités de polémique ne partaient pas chez lui de sentimens haineux; il s'amusait! Il mettait de l'art à fabriquer ses flèches, à les rendre piquantes, acérées. Il voyait d'avance l'impression produite sur le public, il était heureux d'étonner, d'effrayer les badauds. Ses colères de polémiste, et il en avait de sérieuses, de violentes, n'excluaient pas le calcul et le plaisir savant qu'il trouvait à les épancher dans un style travaillé pour l'effet, où l'exagération même était de parti-pris.

Nous ne recueillerons, dans les circonstances qui signalent la vie laborieuse de Proudhon jusqu'en 1848, limite à laquelle s'est arrêté M. Sainte-Beuve, que ce qui achève de le peindre, et certains détails qui n'étaient pas bien connus : aussi n'insisterons-nous pas sur le second mémoire relatif à la propriété. C'est un travail écrit avec beaucoup de soin; mais où sont les belles résolutions de ne plus être agressif? Les pages véhémentes n'y manquent pas, et ne sont pas des moins bien frappées. Il dédiait ce mémoire à l'économiste Blanqui; c'était faire acte de reconnaissance. M. Blanqui avait apprecié un des premiers la valeur de l'écrivain, et lui avait fait un accueil d'où devaient naître des relations plus suivies. Il avait parlé du premier ouvrage, tout en le combattant avec force, en termes fort honorables, dans un rapport fait devant l'Académie des sciences morales. Proudhon dut à ses démarches actives de se voir épargner des poursuites. Il lui garda de ces bons procédés une gratitude qui ne s'est pas démentie dans les plus vives polémiques. Plus que jamais d'ailleurs à ce moment il excluait la politique de ses écrits; il cherchait même des appuis dans le pouvoir, notamment auprès de M. Duchâtel, alors ministre, qu'il connaissait pour un esprit ouvert et au courant des questions économiques. Il entretenait plus que jamais aussi, à cette date de 1841, son rêve favori d'être un grand philosophe, il méditait son livre *de la Création de l'ordre dans l'humanité*, un de ses ouvrages les plus défectueux malgré des pages vraiment éclatantes; jusque-là il n'avait pas fait un pareil effort pour tout embrasser dans une vue synthétique. De

nul autre de ses livres, il ne parle avec plus de tendresse; lui-même en devait rabattre plus tard.

Cette ambition philosophique de Proudhon ne serait pas connue dans ce qu'elle eut d'intense et de fiévreux sans la publication des fragmens de correspondance. Elle se fait jour dans les lettres à Bergmann. Il veut, lui écrit-il, expliquer les lois *universelles* de l'organisation sociale; il croit être arrivé à la pleine lumière. « Nous étudions quelquefois longtemps sans que le progrès soit sensible, puis tout à coup les voiles tombent; après un long travail de réflexion, l'intuition arrive, — ce moment est divin. Quand un homme a beaucoup appris, que son érudition est suffisante, il ne faut plus que lui poser des problèmes et soulever devant lui des difficultés. Pour peu qu'il ait de génie, il s'élancera comme le soleil et répandra des flots de lumière. Mon ouvrage aura pour titre : *De la Création de l'ordre dans l'humanité*. Ce sera de l'économie humaine transcendante. » En attendant, il lançait (10 janvier 1842) son troisième mémoire sur la propriété, bien moins mêlé d'idées métaphysiques, quoique la philosophie sociale y tienne une grande place. C'était l'*Avertissement aux propriétaires*, sous forme de lettre à M. V. Considérant. Cet écrivain fouriériste était alors un des chefs socialistes qui avaient le plus de notoriété. Nulle part Proudhon n'avait exposé plus crûment son idéal d'une égalité absolue de rémunération; il va jusqu'à mettre sur le même pied le salaire de Phidias et celui du dernier maçon. Nous ne pensons pas qu'on puisse appeler cette chimère une thèse originale; elle avait été soutenue par d'autres, et elle venait de l'être tout récemment par M. Louis Blanc. L'originalité, comme il arrive avec Proudhon, n'était guère que dans la manière, dans la forme. Le talent et le génie sont dans ce mémoire traités comme des monstruosités qui se développent au préjudice de l'équilibre général des facultés, et qui méritent peu d'être encouragées. Partout il est revenu sur cette idée avec force duretés à l'adresse des artistes, dans lesquels il voit de véritables anomalies, des monomanes, offrant le type incomplet et presque toujours dégradé de la nature humaine. On verra plus tard son horreur pour le roman, pour la littérature languissante et passionnée; il n'y aperçoit qu'ignominie mal déguisée sous un tissu de phrases mystiques et exaltées. Sous des formes rudes, excessives, il y a là tout un côté d'observations vraies à recueillir; c'est là peut-être, c'est dans ses appréciations sur la littérature et la morale de notre temps, appréciations d'une austérité qui rappelle souvent l'esprit monacal, qu'on trouverait la part la plus vraie d'originalité et d'*humour*. Il a donné de ce genre de critique, disons plutôt de censure et d'exécution, de terribles spécimens dans un de

ses derniers et plus fameux ouvrages, *la Justice et la Révolution.*

Les poursuites dont l'*Avertissement aux propriétaires* fut l'objet de la part du parquet, et dont l'auteur devait se tirer par un acquittement, donnent lieu à plusieurs lettres d'un tour vif, piquant, épigrammatique, d'une gaîté et d'une réalité de détails qui touchent à la caricature. « C'est du Daumier, et du meilleur, dit M. Sainte-Beuve; c'est la comédie à la cour d'assises; plusieurs passages, par leur belle humeur, rappellent Beaumarchais. » Il est certain que Proudhon s'y moque avec beaucoup d'esprit des juges, et non-seulement en paroles, mais en action, car il lut une défense qui ne fut qu'une longue ironie. Il était accusé d'avoir excité à la haine de certaines classes. Il fit une sorte de revue de ces différentes classes, et parla des prêtres, des académiciens, des journalistes, des philosophes, des magistrats, des députés. « Cette critique, écrit-il, lue avec un grand sérieux, une grande simplicité d'intonation, qui contrastait singulièrement avec le sel, la vivacité, l'énergie, la justesse des sarcasmes, toute pleine d'allusions personnelles dont quelques sujets se trouvaient précisément à l'audience, produisit un effet merveilleux. Les jurés se regardaient et se pinçaient pour ne pas rire, les juges baissaient la tête pour sauver leur gravité, et le public riait. Ce qu'on me reprochait d'avoir écrit n'approchait plus de ce qu'on me laissait dire, et ma recette homœopathique produisit le résultat que j'en attendais. Je fus acquitté avec applaudissemens du public, poignées de mains des jurés et félicitations des juges! » Tout cela est fort bien; mais nous qui avons souvenir de ces temps, nous nous disons : « Et voilà l'autorité qu'une presse acharnée chaque jour contre elle voulait faire passer pour tyrannique, oppressive! » Nous pourrions ajouter à cette remarque bien d'autres observations chagrines, mais fondées, sur les avantages que donne en France l'opposition, à quoi qu'elle s'adresse, comparés au rôle ingrat de défenseur d'une société qui n'est au fond sévère que pour ceux qui la défendent. Avait-on raison ou tort de faire un procès à Proudhon? Nous ne savons; c'est surtout quand il s'agit de livres que l'autorité ne doit pas se montrer seulement libérale, mais qu'elle doit être circonspecte dans son propre intérêt. Proudhon disait qu'il n'avait entendu faire que de la science, riait de ses juges, et trouvait de son vivant et après sa mort d'indulgens et aimables conservateurs pour en rire avec lui. Quelle morale et quel enseignement!

Il résolut pourtant de ne point s'attirer de nouvelles affaires. « Il faut, disait-il, que je songe à endormir le dragon et à amorcer le requin. » Il désignait ainsi le gouvernement. « Je vais travailler à me rendre acceptable, même au pouvoir. » L'année 1842 se passa

presque dans l'étude et dans le travail de son imprimerie. Il avait une ambition un peu singulière chez un réformateur aussi armé en guerre, c'était d'obtenir une petite place à la mairie de Besançon. Si modeste que fût ce désir, il était, il devait être irréalisable. Proudhon, secrétaire de mairie et foudroyant de cet humble poste officiel, non pas, il est vrai, le gouvernement de juillet, mais la classe moyenne qui le soutenait, et la propriété et le capital, le conçoit-on? Ses lettres au savant professeur de philosophie M. Tissot montrent quelque apaisement momentané, toutefois avec la perspective d'une lutte à reprendre bientôt.

Au commencement de 1843, il vendait son imprimerie, qu'il quittait avec 7,000 francs de déficit à prélever sur son travail futur. « Repoussé de la préfecture et de la mairie, écrit-il, suspect au parquet, hostile au clergé, redouté de la bourgeoisie, sans profession, sans avoir et sans crédit, voilà où je suis arrivé à trente-quatre ans. Je n'ai plus rien à faire à Besançon. » Et il rentre dans son rôle de pur prolétaire et de révolté. Franchement pouvait-il en jouer un autre? Et croit-on qu'on l'eût retenu soit par le fragile lacet d'une petite place, soit par des concessions à ses idées, que nous avouons ne pas même concevoir, ses idées étant de celles dont la devise est tout ou rien? Est-ce qu'il y avait transaction possible entre la société et les systèmes de M. Proudhon? La vérité veut qu'on le dise : M. Proudhon a joué constamment le rôle d'agresseur. La société ne s'est défendue que tard, dans des temps de guerre civile. Les faits eux-mêmes sont intervertis, présentés inexactement, lorsque M. Sainte-Beuve s'écrie : « On ne lui tend pas la main. On lui répond par une fin de non-recevoir absolue, il y a hourra et chorus. Étonnez-vous après cela si, le tempérament y aidant, la patience lui échappe. Vous voulez la guerre, mes amis; vous l'aurez! Vous voulez de la contradiction, on vous en servira. Vous êtes des Français routiniers et légers, on sera un montagnard du Jura, un paysan du Doubs, un Franc-Comtois intraitable. Et alors, comme on ne lui accorde rien, il demandera tout. Il fait feu sur toute la ligne... Il se plaît à l'effroi qu'il inspire, aux tempêtes qu'il soulève. Il joue de sa logique, de sa massue d'Hercule, et la promène sur les têtes comme quelqu'un qui n'a rien à ménager. » Peinture éloquente, mais justification impossible! Pour ramener, se concilier Proudhon, la société n'avait qu'un moyen : se livrer entièrement à lui. Le pouvait-elle?

La lutte, à peine ajournée, allait le reprendre bientôt tout entier. Il fit un séjour à Lyon. MM. Gauthier frères, qui avaient établi un service de bateaux à vapeur, eurent l'idée de mettre à profit sa capacité pour les affaires contentieuses. L'un des deux frères était lié

avec lui dès l'enfance. Cette situation lui permettait de venir souvent à Paris, où MM. Gauthier lui confiaient des affaires. Il en profitait pour ses études et ses relations, et préparait son ouvrage capital des *Contradictions économiques*, qu'il devait publier en octobre 1846. Il était déjà depuis trois ans en rapport avec plusieurs groupes de savans et avec quelques amis nouveaux qu'il s'était faits. Il eut aussi ses amis socialistes, ayant couleur de disciples, tels que MM. Darimon, Chaudey, Duchêne, Langlois et d'autres. Il fit enfin la connaissance des économistes ses adversaires et que dans une lettre il appelle « de bons garçons, hommes instruits, de bon sens, de bon goût, avec lesquels il y a plaisir à se rencontrer. » Ces douceurs ne devaient pas se soutenir pourtant, et quoiqu'il ait assisté au dîner où se réunissent les économistes, qu'il y ait été traité en confrère plus qu'en adversaire, il devait se retourner bientôt après contre la « secte, » comme il l'appelle, avec force coups de boutoir. Quand viendront les temps de lutte, il ne reculera pas toujours devant l'injure.

Les relations allemandes de Proudhon à Paris, celles qu'il eut avec Charles Grün en 1844, sont connues (1). L'influence de Hegel et de sa méthode lui arriva par le jeune Allemand, à la fois son admirateur enthousiaste et son initiateur; elle allait être sensible, jusqu'à un certain point, dans son prochain livre, le *Système des contradictions économiques*. Il avoue dans une lettre qu'il n'avait jamais lu Hegel, et on pouvait s'en douter. Tout ce qu'il apprit de la philosophie allemande, on le devine, se réduit, avec l'idée des antinomies qu'il avait puisée plus directement dans la lecture de Kant, à ce jeu de la *thèse* et de l'*antithèse*, qu'il applique à sa manière. C'est cette espèce de jeu contradictoire qui devait faire de ce livre un perpétuel plaidoyer pour et contre toutes les propositions de la science économique relativement à la division du travail, aux machines, au commerce, à l'impôt, au crédit, etc. En somme, cette influence hégélienne, toute de seconde main, d'autant plus que Grün paraît lui avoir fait connaître plus encore les disciples de Hegel, comme Feuerbach, que Hegel lui-même, laisse en bien et en mal subsister la part d'originalité qu'on peut attribuer à M. Proudhon; il n'y a guère pris qu'un certain arrangement de ses idées, des cadres, et comme une sophistique qu'il transforme singulièrement. Il avait beau s'écrier que pour lui l'économie politique n'est que « la métaphysique en action, » le second titre même de son livre, *Philosophie de la misère*, atteste combien ses tendances

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 octobre 1848 l'intéressante étude de M. Saint-René Taillandier.

restent pratiques, même dans la spéculation. C'est dans le ton animé de la discussion, dans le sentiment très vif de l'importance des questions sociales et dans les éloquens hors-d'œuvre que consiste le mérite de cet ouvrage. A l'économie politique proprement dite, il n'a en réalité rien ajouté, et il s'applique à la battre en brèche sans parvenir et presque sans viser encore à remplacer ce qu'il détruit. Nulle devise n'est moins justifiée que celle qu'il met en tête de l'ouvrage : *Destruam et ædificabo*. Ce livre ressemble véritablement à un champ de carnage. Le pour y détruit le contre, et le contre y détruit le pour. On est étonné, étourdi, déconcerté, la pensée a besoin de se ressaisir elle-même pour se retrouver après une telle lecture. Voilà l'impression d'ensemble, voilà ce qui résulte de cette revue impitoyable de toutes les idées économiques, de tous les principes sociaux. Proudhon ne laisse pas subsister même le socialisme. « Le socialisme, au lieu d'élever l'homme vers le ciel, s'écrie-t-il, l'incline toujours vers la boue. » Et il le convainc d'impuissance et de folie, comme il en accuse l'économie politique et la société elle-même. On n'aurait qu'à extraire telle ou telle page admirable de bon sens et de talent pour la mettre sur le compte d'un écrivain conservateur, l'illusion serait complète.

La correspondance, sans faire disparaître ce qu'il y a de contradictoire dans le procédé de M. Proudhon, bien plus que dans les idées dont il prétend critiquer les antinomies, donne jusqu'à un certain point la clé de cette méthode. Quand il publiait ce livre, il se croyait très avancé dans la découverte de la synthèse, qui, succédant à la thèse et à l'antithèse, devait combler tous les vides à l'aide d'une formule intermédiaire et supérieure. C'est là sa perpétuelle illusion. Il se prend pour un génie créateur en voie de devenir un Newton du monde social; au fond, il est et il reste partout un pur révolutionnaire incapable de conclure.

Nulle part l'idée divine n'avait été plus violemment prise à partie que dans un chapitre resté fameux sur la *Providence*. On a bien des fois cité ces pages de scandale dans lesquelles il interpelle Dieu, qu'il nomme « le jaloux d'Adam, le tyran de Prométhée,... un être essentiellement anti-civilisateur, anti-libéral et anti-humain. » Faut-il ne voir là que des blasphèmes, une sorte d'accès de fureur, une rage d'impiété sans réflexion et sans portée? C'est ainsi que la foule des lecteurs a paru le comprendre. Doit-on réduire cette injurieuse apostrophe à n'être qu'une critique sanglante, comme le prétendent quelques disciples peu contredits par l'auteur de la *Vie de Proudhon*, de ce qu'ils appellent « le dieu des théologiens? » Cette explication ne nous paraît pas plus exacte que la première. Il y a dans tout cela plus de système qu'on ne veut bien dire. Nous

ne pouvons que renvoyer aux explications de Proudhon lui-même. Il appelle divine toute la partie passive, instinctive de notre nature. Il y rapporte les préjugés, les superstitions, les aveugles prestiges, le culte et les œuvres de la force, la passion et tout son misérable cortége. Tout le mal en vient, d'où cette formule : *Dieu, c'est le mal!* L'élément actif et réfléchi constitue l'homme par opposition. A lui de vaincre le mal et l'erreur; c'est l'œuvre de la science et de la civilisation. De quelque façon qu'on traite une telle aberration, on ne peut pas l'omettre; elle ôte le caractère de simple fantaisie à ses attaques contre l'idée divine. C'est plus et pis que cela. Il faut voir ici une date dans l'histoire du socialisme. Il apparaissait presque toujours jusqu'alors enveloppé d'un nuage de religiosité; Proudhon lui imprime un caractère résolûment impie, il en fait une déclaration de guerre à l'essence même de l'esprit religieux, qu'il regarde comme une erreur fondamentale et monstrueuse, au fond comme la principale cause de presque toutes les autres erreurs qu'elle consacre. Si une si étrange conception méritait qu'on lui opposât les grands noms de la métaphysique, nous remarquerions qu'elle est l'antipode de celle d'Aristote faisant graviter le monde vers Dieu, centre immobile, intelligence qui se pense elle-même, et, par l'attraction qu'il exerce sur l'univers, auteur de tous les progrès. C'est non moins visiblement le contraire de la théorie platonicienne, qui fait de la ressemblance à Dieu le type de toute perfection. Ici Dieu, *s'il existe*, ajoute Proudhon, est donné comme l'obstacle même au développement des facultés et puissances humaines. On prétendrait en vain que de tels rêves n'ont après tout qu'un caractère spéculatif. Ils exercent sur les âmes une influence désastreuse, et, avidement saisis par les passions les plus grossières et les plus violentes, qui leur donnent la moins raffinée des interprétations, ils se traduisent dans la pratique d'une manière brutale et sanglante.

La vie de Proudhon, dans la biographie que lui a consacrée M. Sainte-Beuve, s'arrête en 1848. L'illustre critique en méditait une seconde partie. Eût-il appliqué le même degré d'indulgence au journaliste du *Représentant du peuple?* Se fût-il engagé dans l'appréciation des questions sociales et économiques, traitées alors par Proudhon sous la forme d'une assidue et brûlante polémique? Il cite dans le livre publié des lettres d'une date postérieure à 1848, et on voit au commentaire que le ton du critique n'a pas cessé d'être bienveillant, même affectueux. Une de ces lettres, adressée à M. Bergmann et datée de 1854, est par lui qualifiée « d'admirable; » on peut la trouver telle par le côté moral et domestique, par un excellent passage sur la paternité et le mariage. Proudhon était entré en relation à l'assemblée constituante avec le prince Napoléon.

Les lettres qu'il lui adresse (1853 et 1854) sont tout à fait importantes. Elles achèvent de montrer à quel point il subordonnait la question politique à la question sociale. Il reproche vivement à l'empire de s'appuyer sur la bourgeoisie et le clergé, qui, dit-il, lui en savent peu de gré, tout en l'acceptant comme *sauveur*, mais qui le boudent et le lâcheront. La conclusion assez remarquable qu'il tire de ce caractère réactionnaire et clérical qu'il attribue à l'empire est que ce gouvernement ne serait qu'une contrefaçon et une préparation de la légitimité. En conséquence, dit-il, « Henri V est seul logique, et, comme ce qui est logique tôt ou tard se réalise, Henri V reviendra. » Voilà une prophétie faite en termes clairs. Il soutient aussi que, si la forme monarchique dure, l'empire ne peut se maintenir qu'en marchant dans les voies du prolétariat et de la révolution. Une lettre plus curieuse peut-être est celle que M. Sainte-Beuve lui-même adresse au prince Napoléon en lui faisant restitution des lettres de Proudhon que le prince lui avait communiquées. Dans sa mesure, cette lettre de M. Sainte-Beuve, datée de 1865, ne s'écarte pas de la ligne tracée par Proudhon. On trouve le même reproche de marcher dans des voies rétrogrades, exclusivement bourgeoises et cléricales. M. Sainte-Beuve va jusqu'à indiquer un remède pratique; nous le signalons sans commentaires. Il voudrait que le gouvernement impérial fît pénétrer dans le sénat et dans les conseils de l'état l'élément socialiste et révolutionnaire. Il allègue l'exemple du premier Napoléon, qui avait dans ses conseils « des régicides et des royalistes, d'anciens conventionnels et des ralliés du côté droit, les tenant en échec les uns par les autres, se servant de tous, donnant des garanties à tous. » Il est dit dans cette même lettre : « Sous l'empire présent, cet équilibre n'existe pas. Le côté révolutionnaire, socialiste, qui voudrait se rattacher, ne trouve pas un appui suffisant, une garantie... La reculade est frappante... Le gouvernement a tort de voir par la société des salons... Le blanc domine, il n'y a de rouge que celui des cardinaux. » Jour curieux jeté sur la pensée de M. Sainte-Beuve en ces années finales de l'empire et de sa propre vie, qui achève de marquer avec Proudhon, à travers tant et de si grandes différences, ces affinités et sympathies sur plusieurs points qui nous ont paru expliquer cette biographie!

III.

La pensée tantôt exprimée, tantôt sous-entendue par M. Sainte-Beuve, c'est l'avenir, du moins jusqu'à un certain point, des théories proudhoniennes; il ne s'agirait, il le dit expressément, que d'en

éliminer les exagérations. Beaucoup d'esprits parmi les conservateurs nous paraissent accepter un tel point de vue avec une facilité qui étonne. Ils croient le socialisme à certains égards applicable, n'en redoutent que le radicalisme destructeur et l'impatience révolutionnaire, et l'ajournent en se bornant à le tempérer. Il y a là une confusion singulière entre le socialisme et l'esprit de perfectionnement social, entre des chimères irréalisables et les formes à quelques égards nouvelles que peut prendre la société sans cesse en voie de transformation. On peut croire, sans adopter pour cela le point de départ et les conclusions de ces théories, que la société, qui a tant changé depuis deux ou trois siècles, ne se modifiera pas moins à l'avenir dans un même intervalle; il est à supposer même, avec les moyens plus puissans et plus rapides dont elle dispose, qu'elle se modifiera davantage encore. La différence, c'est qu'il n'y a plus matière à révolution économique violente, les monopoles légaux ayant été détruits. Il n'est guère douteux enfin que cette modification ne se fasse dans le sens d'une égalité plus grande et d'un plus grand bien-être populaire. Non, il n'y a point de socialisme à le prétendre : le niveau de la masse peut s'élever. La richesse sociale n'est pas en effet, non plus que l'instruction, une sorte de quantité immobile et fixe. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait des idiots pour qu'il existe des hommes de génie, et des misérables qui meurent de faim pour qu'il y ait des fortunes élevées. L'industrie humaine, dont les fruits vont en croissant, et une répartition qui s'opère sous l'empire de libres transactions rendent cette élévation générale de la moyenne sinon certaine, au moins possible. Est-ce là ce que croient seulement bien des esprits trop prompts à beaucoup accorder au socialisme? Serait-ce tout ce qu'il y a au fond de la pensée de l'auteur de la *Vie de Proudhon?* Il va plus loin. Il attribue la fécondité, une vertu positive, aux idées proudhoniennes; il tient pour acquis que Proudhon a légué des résultats théoriques et des conceptions en partie réalisables à la science et au monde. C'est cette affirmation qui doit être réfutée rapidement.

Le système de Proudhon, — et nous ne savons si ceux qui se portent aujourd'hui ses disciples s'en sont rendu compte, — n'est pas de ceux qui se peuvent scinder. Si l'appropriation du revenu du sol, si l'intérêt, tout intérêt du capital, sont illégitimes et doivent disparaître, presque tout disparaît dans l'ordre social et économique. L'élément de l'intérêt du capital se retrouve partout. On ne peut le détruire sans aboutir à un régime de gratuité universelle : c'est la négation de toute propriété; c'est l'équivalent, à quelque échappatoire qu'on ait recours, d'un véritable communisme. L'inté-

rêt, sous le nom de profit, de bénéfice, reparaît en effet dans le prix des choses non moins que dans le prêt; il est dans tout loyer, rente, d'un immeuble comme d'un bien meuble. Nous demandons « quelle part » on peut faire à un tel système; nous demandons aussi de quels côtés de l'horizon on en voit poindre l'avénement. Serait-ce dans une baisse réelle, qu'on suppose devoir être constante, de l'intérêt? Mais si l'intérêt, qui dans le cours du temps a baissé, doit baisser encore, en vérité les idées de Proudhon n'y sont et n'y seront pour rien. L'économiste Frédéric Bastiat, que nous citons de préférence parce qu'il a combattu les idées de Proudhon après 1848, notamment sur la gratuité du crédit et la fameuse banque d'échange, cette combinaison qui donne une faible idée des facultés pratiques de Proudhon, Bastiat croyait aussi à cette baisse constante, qu'il s'exagérait peut-être un peu. Il n'admettait pourtant pas qu'elle pût tomber à zéro. Il se servait à ce sujet d'une comparaison assez plaisante. Parlant de certains moutons dont les éleveurs ont pu réduire la tête à des proportions de plus en plus exiguës, il demandait ce qu'il faudrait penser du logicien qui en conclurait qu'un moment viendra où les moutons pourront vivre sans tête. Vivre sans intérêt ne paraissait pas à l'ingénieux économiste un problème qui fût plus soluble. N'était-ce pas dire que Proudhon avait, en économie sociale, cherché la quadrature du cercle?

Il est facile de même au biographe de Proudhon de déclarer qu'en théorie, en droit, sa réfutation des défenseurs de la propriété est « victorieuse et décisive; » nous n'en croyons rien pour notre compte. Il ne suffit pas qu'il ait dévoilé certaines faiblesses et contradictions des théoriciens. Sans doute Pascal, cité par M. Sainte-Beuve, prononçait, lui aussi, un des premiers le mot d'usurpation à propos de l'occupation de la terre; il n'est guère à croire que Pascal persisterait dans ce mot, jeté en passant sur un sujet auquel, disons-le, ce vaste et puissant esprit n'avait pas consacré de bien longues méditations. Il vaudrait la peine de tenir quelque compte des explications où sont entrés des économistes comme Quesnay, des philosophes comme Locke, et beaucoup d'autres, sur la propriété foncière, avant de trancher la question. Enfin, ce qui est plus concluant même que les autorités, les faits ont prononcé. Ceux qui voient dans l'appropriation primitive une usurpation faite sur le genre humain peuvent aujourd'hui s'assurer de ce que vaut le sol avant d'avoir été approprié. Les exemples ne manquent pas; il est loisible de les chercher dans les terres de l'Amérique, dans les colonies, en Algérie si l'on veut. Et encore, lorsqu'on dit qu'aux États-Unis la terre disponible s'est vendue au faible prix de 1 dollar l'acre, cette valeur signifie beaucoup moins

celle du sol même que le prix de la protection sociale. Il est bien temps que la question sorte du domaine des apparences et de la déclamation. On comprendra alors que les premiers qui occupent le sol et le cultivent à leurs risques et périls méritent plutôt d'être bénis, ou, pour parler un langage plus réel et plus positif, excités par des primes que découragés par les anathèmes assez mal venus des Rousseau et des Proudhon. Serviteurs de l'humanité, à leur insu peut-être, ils mettent en valeur un instrument ingrat et rebelle, ils en augmentent la puissance productrice, ils le *créent* en très grande partie. Les peines, les frais d'entretien qu'exige ensuite cet instrument, dont la fertilité naturelle n'est presque rien à côté de la fertilité acquise, ne se renouvellent-ils pas incessamment en pleine civilisation? La terre n'est-elle pas pour ainsi dire rachetée indéfiniment par ce qu'elle coûte? Pourquoi faut-il être forcé de rappeler de telles vérités, et non-seulement de les rappeler, mais de les défendre? — Il n'importe que Proudhon ait surtout attaqué comme injuste cette part de la rente du sol donnée, selon la plupart des économistes, à titre gratuit, c'est-à-dire sans correspondance exacte avec la quantité du travail et du capital engagé! Il ne voulait pas admettre que la fertilité extraordinaire d'un sol pût constituer une prime à son détenteur, pas plus qu'il n'admettait que le talent, à égalité de travail, pût conférer un avantage quelconque à l'heureux possesseur de facultés exceptionnelles. C'est là particulièrement ce qu'il appelait un vol, et c'est là-dessus que des esprits sages, éminens, en condamnant le mot comme excessif et brutal, lui donnent gain de cause quant au fond de l'idée! Un vol de ce qui n'a pas de valeur et de ce qui n'appartient à personne! De quel droit appeler spoliation ce qui a été un service rendu à la masse, aux générations à venir, qui eussent trouvé la terre dans ce misérable état, si admirablement décrit par Buffon, non défrichée, non cultivée, sans routes?

L'idée que l'avenir, un avenir assez prochain, assure-t-on, fera sa part à ces idées de Proudhon sur la propriété nous paraît de tout point inacceptable; elle est combattue par la marche même que suit la société moderne. Le moment était après tout mal choisi de venir contester que la propriété trouvât un de ses fondemens les plus habituels dans le travail et dans l'épargne, alors que la propriété rurale, divisée entre des millions de mains, en est la preuve palpable, alors que le capital mobilier, indéfiniment partagé en actions, titres de rente, etc., fournit la preuve évidente du même fait. Établissez la part de la spéculation, qui est loin au reste d'être un ressort inutile, faites celle des moyens d'acquisition condamnables; faut-il pour cela continuer à parler de la propriété comme

d'un fait né de la conquête? N'est-il pas vrai qu'elle se rapproche de la justice? N'est-il pas vrai que les argumens, d'ailleurs peu nouveaux, auxquels on semble adhérer, perdent de leur force au lieu d'en gagner? Pour clore ces remarques, n'est-il pas vrai de dire aussi que le caractère de la propriété comme condition permanente de l'ordre et de la prospérité des sociétés modernes semble acquérir encore plus de relief, et s'impose à ceux qui, comme l'auteur de la *Vie de Proudhon*, repoussent l'idée du droit naturel? L'éminent écrivain déclarait un jour devant le sénat qu'en fait de philosophie et de morale « Bentham lui suffisait. » Bentham, c'est-à-dire pour l'individu l'intérêt bien entendu, pour la société l'utilité générale. C'est précisément au nom de l'intérêt général que s'est élevé le célèbre publiciste anglais pour établir les avantages de la propriété, non-seulement pour ceux qui la détiennent, sauf à la rendre le lendemain à la circulation, mais pour le grand nombre par l'augmentation de la quantité des produits. La propriété est le ressort que rien ne remplace. Détendre ce ressort, c'est donner le coup de mort à la prospérité publique. C'est l'énerver singulièrement que de changer la propriété en simple *possession*, comme Proudhon semble l'avoir voulu. Le nombre de ceux qui ont personnellement intérêt à la propriété s'est accru et s'accroît encore. On ne saurait dire ce que la société doit aux efforts incessans qu'elle sollicite et obtient d'une telle masse laborieuse qui se la propose comme perspective ou qui la trouve comme auxiliaire. Ce qu'on nomme aujourd'hui le *collectivisme*, fût-il autre chose que la plus odieuse des confiscations, n'aurait-il pas pour effet immédiat d'affaiblir de la manière la plus dommageable ces féconds et indispensables mobiles? Plus la propriété s'est individualisée, plus aussi on a vu que ce n'est pas d'une manière seulement passagère, qu'il faut en chercher la raison d'être dans la nature humaine, dans ses instincts, dans sa liberté, dans son besoin de stimulant pour se déterminer à l'action.

A quelle autre idée de Proudhon faudra-t-il promettre l'avenir? Sera-ce à l'association? M. Sainte-Beuve l'affirme. « L'idée pratique, dit-il, était et elle est dans l'association ouvrière, telle qu'il la concevait et qu'il la définissait, dans cette combinaison d'économie industrielle, démontrée, retournée en tout sens, prêchée sur les toits. » Il n'y a point lieu de faire honneur à M. Proudhon de l'idée de l'association, idée qu'entourent d'ailleurs tant de difficultés dans la pratique lorsqu'elle s'applique à la production. Elle avait été préconisée par les économistes les plus orthodoxes, notamment par M. Rossi; toutes les écoles socialistes l'avaient mise en avant. Quant à la forme spéciale que M. Proudhon donnait à l'association ouvrière, elle nous paraît au contraire fort mal définie. Elle est in-

timement mêlée à ses idées de gratuité, de papier-monnaie, et les efforts qu'ont faits ses disciples pour l'élucider et la rapprocher des conditions de la pratique ne semblent guère l'avoir rendue plus applicable.

On fait un mérite à M. Proudhon d'avoir combattu les théories d'accaparement universel par l'état, d'avoir eu le sentiment très vif des droits de l'individu et de les avoir revendiqués avec éclat. Nous ne le nions pas; mais en quoi s'est-il montré inventeur là plus qu'ailleurs? En quoi peut-on dire qu'il ait légué aux générations une idée quelconque? Une nombreuse école de publicistes et d'économistes avait avant lui enseigné l'individualisme. Que lui appartient-il en propre? La négation même des droits et des attributions de l'état, la fameuse *an-archie*, c'est-à-dire le plus chimérique des paradoxes. Est-ce là l'idée qu'on croit pouvoir rendre praticable? Nos sociétés démocratiques n'auraient-elles pas fait, en matière d'initiative individuelle, plus peut-être qu'il n'est raisonnable d'en attendre, si elles s'en tenaient à réaliser le programme de ce *minimum* de gouvernement recommandé par les Adam Smith, les Jean-Baptiste Say, les Benjamin Constant?

On ne prétendra pas enfin que M. Proudhon ait inventé davantage l'idée de la suppression de la misère. Tout se réduit encore ici à une exagération. Il a prétendu chasser de ce monde toutes les contradictions avec les souffrances qui en résultent. C'était, en méconnaissant la nécessité du mal mêlé à l'humanité, dépasser le but, et le manquer par là même; c'était jeter un ferment de plus de trouble et de désunion en présentant aux imaginations aigries et surexcitées un idéal chimérique.

A prendre l'œuvre dans son ensemble, elle appelle un jugement sévère. Loin de porter dans les sciences économiques un principe supérieur et moral, comme il s'en est flatté, il les matérialise par l'application d'une égalité absolue et brutale. Nous ne calomnions pas le socialisme proudhonien; nous reconnaissons, avec l'écrivain qui en a retracé les principaux traits, rattachés à la vie et à la correspondance de l'homme, ce qu'il a de dignité relative, nous dirons même de sévère pureté. C'est l'honneur incontestable de M. Proudhon. Au milieu de tant d'écoles relâchées, il admet l'innéité du sentiment du bien et du mal, il ne réduit pas le devoir à une vague sympathie ou aux calculs de l'égoïsme; mais il lui refuse toute origine, comme toute sanction ultérieure, dans l'idée divine. Il doit être considéré comme un des inventeurs de cette morale qui veut être indépendante de toute métaphysique spiritualiste. Le monde tel qu'il le conçoit et l'organise est sec et triste : c'est le monde du *doit* et de l'*avoir;* chacun touche régulièrement sa part, et tout

est dit. On y trouve nombre d'honnêtes familles, du moins dans l'intention du réformateur. Reste à savoir si cette médiocrité terre à terre peut satisfaire tous les instincts de l'humanité. Ce qu'a fait M. Proudhon, il est facile de le dire : il a transporté le réalisme dans l'utopie. C'est au réalisme qu'il ramène tout. C'est là qu'il aboutit dans l'art comme dans la société. M. Courbet est son Raphaël. C'est en s'inspirant du réalisme que ce peintre nous a transmis la personne du réformateur dans la moins idéalisée des images.

Ce qui a survécu de M. Proudhon, c'est son esprit destructeur. Son langage violent a fait école ; son nom préside ou se mêle à l'organisation de sociétés redoutables. Il n'est que trop vrai : les tendances, les formules proudhoniennes, ont gagné du terrain; elles travaillent, elles agitent tout un peuple de prolétaires. On peut dire dès à présent si c'est pour la paix et pour le bonheur du monde.

Sous un seul rapport, nous pouvons le concéder, le passage de M. Proudhon n'aura pas été inutile et funeste. Il a forcé les sciences sociales à mettre plus d'exactitude dans leurs raisonnemens, plus de rigueur dans leur logique. Il ne leur permet plus de se contenter d'armes parfois un peu vieillies; il les contraint de tenir leur arsenal en bon état, de le renouveler au besoin. Le sphinx posait aux esprits perplexes des questions embarrassantes, sous peine de dévorer ceux qui ne pourraient les résoudre : cela lui donne sans doute peu de titres à la reconnaissance; il n'est pas moins vrai qu'il mettait en éveil et suscitait la sagacité des OEdipe. Les problèmes posés par le sphinx socialiste sont d'une nature moins oiseuse, mais non moins pressante. Nous ne prétendons pas que la science seule puisse les résoudre, sans le concours d'autres forces sociales, du moins elle y a sa part; elle peut contribuer à donner à la société la perception claire et le sentiment ferme de son droit. Ce droit, il faut que cette société, trop hésitante dans ses convictions, non-seulement n'en doute pas, il faut qu'elle ne paraisse pas en douter. C'est à ce prix qu'elle trouvera l'énergique sagesse dont elle a besoin pour se maintenir et pour continuer à se développer dans les conditions d'une vie régulière.

HENRI BAUDRILLART.

VOYAGES GÉOLOGIQUES

AUX AÇORES

II.

GRACIOSA, PICO ET FAYAL.

I. — L'ILE DE GRACIOSA.

En quittant Terceire (1), le bateau à vapeur postal qui se rend à Fayal aborde à Graciosa et à San-Jorge; mais il ne fait dans chacune de ces deux îles qu'un séjour de deux heures environ. A Graciosa, il vient stationner dans une rade au fond de laquelle s'étale la petite ville de Praya. Tant qu'il est là, de petites barques établissent un mouvement continu et actif de va-et-vient entre le bateau et la terre : la plage est couverte d'intéressés ou de curieux, le petit bâtiment de la douane rempli d'une foule empressée; à peine l'ancre est-elle levée et le signal du départ donné, que les rues de Praya reprennent leur calme habituel, et quelques passans longent seuls à de rares intervalles les murailles blanches des maisons. L'île n'a que 7 milles de longueur sur moins de 4 de largeur. La distance qui la sépare de Terceire est de 30 milles; elle est plus éloignée de Fayal et beaucoup plus encore de San-Miguel. Cette situation, loin des principaux centres du commerce et de l'administration des Açores, jointe à la très petite étendue de Graciosa, explique le peu d'animation qui y règne en temps ordinaire. Le sol y est fertile, mais trop accidenté pour permettre une grande culture susceptible

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

de produire d'importans bénéfices. Chaque verger, chaque pièce de labour, entourée de rochers pittoresques, au milieu desquels verdoient encore des restes de la végétation primitive, ressemble à un fragment de jardin anglais. Cependant aucune des autres îles n'a été déboisée plus systématiquement; les habitations les plus confortables sont environnées d'enclos dénudés et entourés de murs comme les préaux d'une prison. On voit que l'on s'est efforcé d'aplanir le terrain, et de détruire tout ce qui en faisait l'ornement. Le vandalisme de l'homme ne s'est arrêté que devant les difficultés insurmontables que la nature lui opposait. Le commerce est presque nul à Graciosa : la seule industrie est la fabrication de la brique, pour laquelle on emploie une argile rouge provenant de la décomposition de scories volcaniques.

Depuis que l'île est connue, aucun phénomène violent n'est venu en bouleverser quelque partie : aucune éruption de lave fondue, aucune projection de cendres n'y a porté la désolation; aucun tremblement de terre même ne s'y est fait assez sentir pour produire des désastres appréciables. Une source d'eau chaude qui jaillit au pied de la haute falaise de Restinga, sur la côte sud-est, atteste seule l'activité persistante du foyer de chaleur à laquelle l'île tout entière doit son origine. Un chemin inégal conduit de Praya jusqu'à la source en suivant les sinuosités de la côte, tantôt franchissant des ravins que les eaux approfondissent chaque année, tantôt escaladant des talus de laves ou des amas ponceux. A la pointe de Restinga, on commence à descendre le long d'une pente rapide taillée dans un massif de ponce et d'obsidienne. On heurte sous ses pas des blocs noirâtres brillans qui retentissent comme des fragmens de poteries, et dont les cavités sont traversées de filamens vitreux. Près de la source, il s'est improvisé un hameau composé de chétives cabanes rangées sur les bords de la voie. Les baigneurs campent pour quelques jours dans ces abris en s'y installant le mieux possible. Avec des toiles, on fait des plafonds, des cloisons et des tentures. La rue sert de salon de conversation, et les provisions sont en grande partie mises en commun. La gaîté qui règne dans la réunion contribue peut-être autant que l'eau à la guérison des malades. Cependant cette eau doit posséder de puissantes propriétés thérapeutiques, car, pure, elle est sulfurée et fortement alcaline, et, mélangée comme elle l'est le plus souvent avec l'eau de la mer, qui envahit souterrainement la source aux heures de marée haute, elle unit les propriétés de l'eau de mer aux siennes propres. La température de cette eau dépasse parfois 50 degrés, et ne descend guère au-dessous de 30 dans les momens mêmes où elle est mélangée avec la plus forte proportion d'eau étrangère.

Bien que l'île de Graciosa n'ait que de petites dimensions, et qu'aucune puissante manifestation volcanique n'y ait eu lieu depuis plusieurs siècles, cependant l'examen de la vaste caldeira qui occupe une portion du territoire démontre l'intensité des phénomènes dont elle a été autrefois le théâtre. Le bord de la caldeira est à une altitude de 411 mètres. Un chemin bordé d'enclos cultivés et ombragé çà et là par les rameaux nerveux d'énormes figuiers y conduit de la ville de Praya. La pente que l'on suit est assez douce. De la crête, on découvre toute l'étendue de la grandiose cavité. Le fond de la dépression est à 300 mètres au-dessous du bord supérieur; l'enceinte a la forme d'une grande ellipse d'environ 1,200 mètres de diamètre dans le sens du grand axe, et 600 dans le sens du petit.

Des mamelons formés de scories et de gros rochers de lave la divisent en deux moitiés. Du côté septentrional s'étend un petit lac où les laveuses de Praya font toute la journée retentir le bruit des battoirs; les environs de la nappe d'eau sont couverts de morceaux de linge qui sèchent au soleil. Les flancs de la caldeira présentent un caractère sauvage tout particulier; très abrupts, ils montrent de tous côtés la roche nue et grisâtre, divisée en prismes verticaux ou distribuée en assises horizontales. Le fond et les escarpemens inférieurs sont revêtus d'un maigre gazon que broutent les moutons et les chèvres; c'est à peine si de rares fougères poussent dans les enfoncemens des roches, et donnent par leur verdure un peu de variété à ce paysage monotone. Aucun autre endroit des Açores n'offre le spectacle d'une pareille aridité.

Dans l'épaisseur des couches de lave qui constituent la crête vers le nord-ouest, existe un tunnel large en moyenne de 4 à 5 mètres et haut de 5 à 6; des stalactites pierreuses en garnissent les parois. A peu de distance de l'entrée, il se rétrécit de moitié en hauteur et en largeur, puis s'élargit de nouveau et suit, en la contournant, la face intérieure de la caldeira, jusqu'au point où il se termine en cul-de-sac, à une distance de 60 mètres environ de son orifice.

Après avoir passé au pied des deux mamelons qui occupent le centre de la caldeira, lorsque l'on arrive dans la moitié méridionale de cet immense cirque, on aperçoit un long sillon qui en traverse le fond dans la direction du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire dans le sens du petit axe. Ce sillon correspond à une fissure allongée, semblable au premier abord à toutes celles qui se manifestent au début des éruptions volcaniques, et qui ne tardent pas à se remplir par l'afflux du fluide incandescent auquel elles servent d'issue. Les laves ont trouvé dans ce cas un écoulement d'un autre côté, probablement en dehors de la caldeira; la fissure n'a laissé échapper que

des matières volatiles, et s'est maintenue ouverte. En approchant de la portion moyenne, on distingue un gouffre dont l'entrée est divisée en deux parties inégales par un énorme bloc. C'est le soupirail d'une vaste caverne connue dans le pays sous le nom de *Forno* (four). Des rochers noirâtres taillés à pic, en partie voilés par un tissu d'hépatiques et de mousses, environnent l'orifice par lequel on pénètre dans cette cavité souterraine. Près du rebord supérieur, des pieux sont enfoncés en terre; on y attache une corde dont l'extrémité inférieure aboutit au sol de la caverne. Pour descendre, on saisit cette corde de la main, en même temps qu'on appuie les pieds contre la paroi du rocher et qu'on raidit le corps; on est soutenu en outre, au-dessous des bras, par une seconde corde plus petite que les guides restés en haut laissent filer peu à peu. Un pareil exercice n'a rien de rassurant; ce trou noir où l'on va s'enfoncer inspire au début de la descente une certaine appréhension; l'impression désagréable ne fait qu'augmenter quand on arrive près du but, et qu'on discerne dans une demi-obscurité les pointes aiguës des rocs qui vous attendent en bas, si vous lâchez prise. Le point où l'on s'arrête est à 22 mètres de profondeur. On se trouve dans une cavité spacieuse surmontée d'une voûte arrondie légèrement surbaissée. Le sol est fortement incliné du côté opposé à l'ouverture, et la partie basse de la caverne est occupée par une nappe d'eau douce, qui dort éternellement immobile, sans que jamais un souffle de vent en vienne rider la surface. Le niveau de l'eau est à environ 60 mètres au-dessous du sol de la caldeira et 80 mètres plus bas que le petit lac qui sert de lavoir aux femmes de Praya. Le diamètre de la caverne est de 120 à 130 mètres, la hauteur de la voûte d'environ 30 mètres. Près du point où aboutit la descente, le terrain est fendillé et chaud; il s'en dégage, par bouffées intermittentes, des quantités variables d'acide carbonique et d'hydrogène sulfuré. J'ai pu sans danger parcourir les bords du lac souterrain, tandis que parfois il est impossible d'en approcher à cause de la couche de gaz méphitique qui s'y accumule. Des pigeons-ramiers ont choisi ce séjour pour lieu de retraite. Un de mes guides ayant poussé un cri pour faire admirer le retentissement des échos de la voûte, ces oiseaux effarouchés s'envolèrent en si grand nombre par l'orifice de la grotte que nous fûmes un instant dans une obscurité complète. Toutefois ils ne tardèrent pas à revenir l'un après l'autre et ne s'inquiétèrent plus de notre présence. — Beaucoup de voyageurs, avant moi, sont descendus sans accident dans la caverne de Graciosa. J'ai été moins heureux; dans l'ascension de retour, je me suis fracturé une côte contre la paroi du rocher.

II. — L'ILE DE PICO.

Le détroit qui sépare Pico de Fayal n'a que 2 milles de largeur. Dans cet intervalle, la mer est peu profonde; un soulèvement du sol de 90 mètres mettrait à sec le fond du canal et réunirait les deux îles en une seule. Une grande barque fait chaque jour le trajet entre Horta et le point de Pico qui en est le plus rapproché. Après avoir côtoyé, à quelques centaines de mètres du rivage, les îlots de Magdalena, imposans débris d'un cône de tuf qui servent de refuge à des milliers d'oiseaux, on aborde sur une petite plage rocailleuse environnée de récifs. De blanches maisons de campagne s'élèvent aux environs du lieu de débarquement; pendant l'hiver, elles sont inhabitées, mais elles se peuplent et s'animent durant l'été. Les familles d'Horta qui viennent y passer les mois les plus chauds de l'année et prendre les bains de mer assurent que le climat y est plus tempéré qu'à Fayal. Un autre avantage très apprécié est l'absence absolue de moustiques, tandis que de l'autre côté du canal ces insectes désagréables sont nombreux. Une telle différence est bien difficile à expliquer, car les deux îles sont également arides, la constitution du sol est à peu près la même, et la diversité de climat des régions côtières, si elle est réelle, ne paraît pas suffisante pour donner la raison de cette curieuse anomalie.

La grande merveille de Pico est le pic volcanique qui se dresse à la limite du tiers occidental de l'île. Pendant l'hiver, la cime est généralement couverte de neige, et la montagne environnée, à une hauteur de 1,200 à 1,800 mètres, par une épaisse couche de nuages. Cependant en 1867, lors de mon premier voyage aux Açores, le pic se trouvait à la fin de l'automne libre encore de son manteau hivernal. Pour en faire l'ascension, je me rendis dans la journée du 27 octobre à Area-Larga. Dirigé par les conseils obligeans du consul de France, M. R. Guerra, je partis la nuit suivante à deux heures du matin, en compagnie d'un robuste campagnard qui portait sur sa tête un panier chargé de provisions et d'instrumens de travail. Depuis le bord de la mer jusqu'à l'altitude de 400 ou 500 mètres, la pente du terrain est faible. Le chemin, pavé dans sa partie inférieure par de grandes dalles naturelles que forme la surface des coulées de lave, devient peu à peu rocailleux en même temps qu'il se rétrécit; le long de ce trajet, il serpente au milieu d'enclos entourés de murs à sec qui, vus à la clarté de la lune, donnent au paysage l'aspect lugubre et monotone d'un cimetière abandonné. Ces murailles ont été édifiées moins pour garantir les plantations contre l'action des vents que pour débarrasser le terrain

de l'énorme quantité de roches et de scories qui le recouvraient. Quelquefois l'abondance des pierres est telle qu'on est obligé, en plusieurs endroits, d'en faire des amas, des espèces de pyramides que les lichens revêtent de croûtes et de saillies grisâtres. A mesure qu'on s'éloigne de la côte, les murs qui bordent la voie s'abaissent, la culture s'efface, les derniers champs de maïs et d'ignames (*colocasia antiquorum*) se montrent clair-semés au milieu des rochers, et ne fournissent que de chétives récoltes. En revanche, la végétation sauvage prend le dessus; les myrsinées, les vacciniums, les bruyères, le faya, s'élèvent en touffes épaisses. C'est là qu'on rencontre la belle ronce (*rubus Hochstetterorum*) spéciale à cette région de Pico et à la zone d'altitude correspondante de l'île de San-Jorge. Cette belle plante se distingue de la ronce commune par la largeur et le luisant de son feuillage, par le diamètre de ses fleurs, nuancées diversement de rose et de blanc suivant leur degré d'épanouissement. Jamais on ne l'observe au voisinage des habitations, elle semble fuir devant les envahissemens de la colonisation; c'est évidemment une espèce indigène. La ronce commune pousse au contraire partout où l'homme a pénétré : on la trouve surtout aux abords des sentiers et des chemins fréquentés; elle s'avance avec le progrès des défrichemens, et manque encore en beaucoup de points où la végétation açorienne a le mieux conservé son caractère primitif; tout porte donc à penser qu'elle est d'origine exotique.

A une altitude d'environ 700 mètres, la pente du terrain devient plus prononcée et les bosquets font place aux pâturages. La route tracée se termine à cette hauteur, et le reste de l'excursion se fait nécessairement à pied. Cependant près de là s'élève encore une petite hutte qui sert d'abri pendant la nuit aux pâtres du voisinage. Ordinairement ceux qui font l'ascension du pic se rendent le soir jusqu'à ce gîte, y passent la nuit et en repartent le matin, à la pointe du jour. Au moment où j'y arrivai, l'aube commençait à blanchir l'horizon, et les bouviers, debout sur le seuil de la cabane, se disposaient à partir pour aller traire les vaches et les brebis dans les parties plus élevées du versant. Les pâturages s'étendent jusqu'à une altitude de 1,500 mètres. L'amas de nuages qui s'amoncelle presque constamment autour de la partie moyenne du mont a désagrégé dans cette zone la portion superficielle des roches volcaniques et formé un sol argileux très favorable au développement de la végétation herbacée. L'humidité perpétuelle qui règne à ce niveau y entretient la fraîcheur des plantes. Des tolpis à feuillage profondément dentelé et à fleurs dorées, des microderis à feuilles larges et soyeuses, la marguerite des Açores (*sewbertia azorica*),

l'euphraise à grandes fleurs, brillent au milieu d'un tapis de graminées, de carex et de fougères. Il est probable qu'autrefois toute cette zone était couverte d'une forêt d'arbustes qui ont disparu presque entièrement sous la serpe; maintenant les seuls restes de cette végétation primitive sont des rangées de bruyères arborescentes qui ont été conservées pour fournir de l'ombrage aux bestiaux et leur servir de refuge contre la violence des vents. Les troupeaux errent en liberté au milieu de vastes espaces. Quand il s'agit de rassembler les femelles pour les traire, les bouviers se servent de grosses coquilles marines enroulées en spirales dont ils tirent des sons retentissans, et aussitôt vaches et brebis viennent apporter leurs mamelles gonflées de lait.

A l'altitude de 1,500 mètres environ commence la partie ardue de l'ascension : le gazon devient plus rare; bientôt il ne reste plus que des touffes de bruyères séparées par des traînées de scories et par des ravins qu'ont tracés les eaux en tombant du haut des pentes au moment des orages. En plusieurs points s'élèvent des éminences de quelques mètres de hauteur; ce sont les orifices par lesquels des coulées de lave se sont échappées des entrailles de la montagne. On les trouve généralement creusées de cavités arrondies dont les parois sont revêtues de stalactites de lave, et il faut y voir des soufflures produites par l'expansion des gaz volcaniques au sein de la matière fondue, devenue déjà suffisamment visqueuse pour conserver sa forme; elles sont souvent distribuées en groupes alignés sur une même fissure linéaire dirigée vers la cime du pic. L'intérieur de l'un de ces cônes sert parfois de lieu de séjour aux bergers; il offre, du côté de la partie déclive du mont, une voûte cintrée, recouvrant à demi une petite terrasse gazonnée, tandis que l'autre moitié de la dépression est occupée par un gouffre tapissé d'un délicat tissu d'hépatiques. Les fougères poussent avec une vigueur incroyable sur les flancs d'un tel enfoncement, toujours saturé d'humidité et visité seulement pendant quelques heures par les rayons du soleil dans les rares journées où la brume n'enveloppe pas la région moyenne de la montagne. C'est dans la partie accessible de cette espèce de grotte que les excursionistes font d'ordinaire le repas du matin en présence d'un feu pétillant de bruyères, et prennent quelques instans de repos avant de se remettre en chemin. Au-dessus de cet endroit, les touffes de bruyères s'éclaircissent, la pente devient plus raide encore; on ne voit plus que la roche nue. Des ruisseaux de lave ont jailli jadis au sommet de la montagne et se sont solidifiés sur le penchant sous forme de longs rubans sinueux. Tantôt la substance en fusion s'est déversée en nappes minces qui se sont moulées sur le terrain sous-jacent, tantôt elle a

coulé en étroits boyaux qui se sont vidés, laissant béans des espèces de tuyaux à enveloppe fendillée. Ici la roche est un amas de cristaux de pyroxène et de péridot de la grosseur du pouce, enchevêtrés dans une pâte amorphe; là elle présente l'apparence d'une matière noire homogène, constellée d'une multitude de petites étoiles d'un blanc éclatant. Chacun de ces points brillans est un groupement de cristaux de feldspath.

Lorsqu'on trouve plaisir à l'examen minéralogique des pierres que l'on rencontre sous ses pas, on sent beaucoup moins vivement les fatigues du chemin; aussi, quand j'arrivai vers midi sur la crête du volcan avec mon guide, c'est à peine si j'éprouvais une légère impression de lassitude. Le rebord sur lequel nous étions parvenus forme une enceinte semi-circulaire autour d'un cratère de 200 à 300 mètres de diamètre, au centre duquel s'élève un nouveau cône d'environ 70 mètres de hauteur. Le fond de la dépression est peu accidenté. Les laves s'y sont épanchées et étalées en larges compartimens à surface plane. Quant au cône central, il reproduit, sur une très petite échelle, l'aspect et la composition de la montagne entière; on y observe des variétés de lave semblables à celles que l'on voit sur les pentes extérieures du mont. La roche qui revêt les flancs de la petite éminence a coulé en traînées flexueuses, qui ressemblent à des serpens allongés de la cime du monticule jusqu'à la base. Au sommet existe un petit cratère d'une dizaine de mètres de diamètre d'où s'échappent de la vapeur d'eau, de l'acide carbonique et de l'hydrogène sulfuré. Trois plantes seulement végètent en ce lieu : une graminée (*agrostis vulgaris*) qui pousse frileusement dans les interstices des roches, au milieu du dégagement des gaz chauds, — une de nos bruyères communes de France (*calluna vulgaris*), qui retrouve à cette altitude un climat analogue à celui qui paraît lui être le plus favorable sur le continent, — enfin un thym (*thymus micans*) dont les touffes, étendues à la surface des roches, se couvrent durant l'été d'un tapis de fleurs roses. Le point culminant du cône est à 2,320 mètres au-dessus du niveau de la mer. De là, lorsque le temps est serein, on domine complétement les trois îles de Pico, Fayal et San-Jorge, on voit très bien Graciosa; on aperçoit au loin Terceire, et l'on distingue vaguement San-Miguel à l'horizon. Au moment où nous atteignîmes la sommité du pic, la montagne était enveloppée à mi-hauteur d'un épais rideau de nuages blancs amoncelés et mobiles comme des flots agités. Un soleil radieux inondait de lumière cet océan de nuées, ainsi que les rocs grisâtres qui semblaient en émerger. Peu d'instans après notre arrivée, la couche nuageuse s'entr'ouvrit, s'amincit et disparut enfin tout à fait. Je renonce à dépeindre l'impression que

m'a causée la vue de l'immensité du cercle dont il m'était donné d'occuper le centre.

Après avoir séjourné trois heures au sommet du pic pour recueillir les gaz qui s'y dégagent, je me remis en marche, et le soir même, à neuf heures, je rentrais sans accident à Area-Larga. La descente du pic n'est pas toujours aussi aisée. Dans les temps de brume, il est facile de s'égarer au milieu de la succession monotone des ravins et des rochers qui se trouvent sur le chemin; une petite erreur de direction, commise lorsqu'on est encore dans les parties hautes du mont, entraîne un écart d'autant plus considérable que l'on s'éloigne davantage du point de départ. Pour regagner la ligne que l'on a quittée, il faut contourner la montagne, opération toujours assez pénible à cause des inégalités du terrain, de la mobilité des scories et des inextricables embarras que suscite la végétation.

Au mois de juillet dernier, j'ai entrepris de nouveau l'ascension du pic. J'avais résolu d'instituer sur la cime une série d'observations barométriques, à des heures convenues à l'avance, avec des personnes faisant aux mêmes momens des observations semblables au bord de la mer. On sait qu'à l'aide d'une formule due à Laplace on peut conclure de telles données l'altitude des points qui les ont fournies. Je devais ensuite opérer la mesure géodésique de la montagne par les procédés ordinaires de nivellement, et comparer les résultats obtenus par les deux méthodes. En un mot, le but que je me proposais était une vérification expérimentale de la formule établie par l'illustre astronome. La grande élévation et la raideur des pentes du cône de Pico, la régularité de trois de ses faces, m'avaient semblé devoir constituer des conditions favorables pour une telle étude. Pour réaliser ce plan, je partis d'Area-Larga en compagnie d'un guide par une chaude soirée du mois de juillet. Après quelques heures de repos pris à mi-chemin à la clarté des étoiles, près des premières ondulations de la zone des pâturages, nous continuâmes lentement notre marche ascendante; vers huit heures du matin, nous étions sur le bord du cratère. Quelques centaines de mètres au-dessous de nous, l'air, saturé de vapeurs, s'était peu à peu troublé, et bientôt un voile nébuleux nous avait dérobé la vue de la côte. Puis la nuée, de plus en plus épaissie, avait pris des teintes orageuses; comme une formidable marée, elle montait, montait sans cesse, rétrécissant toujours l'espèce d'îlot aérien que nous occupions. Le soleil nous éblouissait encore de l'éclat de ses rayons, mais déjà nous sentions les approches du flot brumeux; le vent du sud-ouest nous jetait au visage une poussière aqueuse, semblable à celle qui jaillit sur les écueils frappés par les vagues d'une mer en furie. Du point où nous étions placés, nous domi-

nions encore la surface des nuages; nous les voyions rouler, tourbillonner, se précipiter contre la face occidentale du mont, et s'y diviser en deux grands courans, fuyant vers l'est de chaque côté avec une incroyable rapidité. Cependant la nuée s'élevait toujours; enfin une rafale plus forte nous engloutit dans la brume, et un brouillard opaque nous déroba jusqu'à la vue du sol que nous foulions; c'est en tâtonnant qu'il fallut nous guider au milieu des inégalités du terrain pour chercher un endroit un peu abrité. Une crevasse irrégulière s'allonge près du bord du cratère et y forme comme un étroit fossé encombré de gros fragmens de lave. Quelques-uns de ces blocs laissent entre eux une sorte de grotte que je choisis pour lieu de séjour. Je n'oublierai jamais les longues heures d'ennui que j'ai passées dans ce sombre réduit, obligé d'allumer de la bougie en plein midi pour lire, et n'ayant pas même une touffe de bruyère pour faire du feu et sécher mes habits trempés par la brume. Au moment où j'éclairai pour la première fois le fond de la grotte, de gros papillons de nuit, troublés dans leur sommeil par l'éclat de la lumière, s'échappèrent des anfractuosités du rocher et voltigèrent lourdement autour de ma tête; puis tout rentra dans l'immobilité, et le premier jour je n'entendis plus d'autre bruit que le frôlement du vent contre les rochers et les ronflemens de mon guide, qui dormait dans un coin, roulé dans sa couverture. Une distraction inattendue interrompit le surlendemain, pendant quelques heures, le cours de mes rêveries. Sur les rochers qui dominaient l'entrée de mon gîte retentit tout à coup le gracieux babil d'une petite lavandière (*motacilla sulfurea*). A cette altitude élevée, les sons semblent secs et dépourvus d'écho, mais le rhythme n'en est que plus clair et le débit plus limpide. Une éclaircie d'un instant me fit apercevoir à quelques pas de moi, sur l'arête d'une grosse pierre, le charmant petit chanteur dont les accens secouaient fort à propos ma torpeur. Sa gaie mélodie semblait vouloir me consoler du triste linceul de vapeurs froides dont j'étais enveloppé. Mon guide, habitué comme tous les gens de la campagne à reconnaître les oiseaux à leur chant, aurait pourtant douté du témoignage de ses oreilles, s'il n'avait vu de ses propres yeux la jolie petite lavandière, avec les plumes jaunes éclatantes de ses ailes et son hochement de queue caractéristique. C'était la première fois qu'il entendait un oiseau dans la région nue du pic, et son étonnement était d'autant plus grand que la lavandière aime surtout les endroits bas et humides des pâturages. Un grain de superstition se mêlait peut-être aussi à son admiration, car pour les Açoriens la lavandière est sacrée. D'après une légende populaire parmi eux, lorsque la sainte famille dut chercher un refuge en Égypte contre la cruauté d'Hérode, la caille

précéda les fugitifs en les dénonçant par ses cris, tandis que la lavandière les suivait, s'efforçant d'effacer la trace de leurs pas. Cette naïve croyance assure à ce gentil oiseau, dans toute l'étendue des Açores, le privilége de venir sans être inquiété jusqu'aux portes des habitations.

Jour et nuit, à des heures déterminées, je rampais hors de mon réduit pour faire quelques observations météorologiques. Au milieu de la journée, la température du sol était de deux degrés environ plus élevée que celle de l'air humide qui affluait du sud-ouest, et la nuit la différence devenait plus grande. Vers deux heures de l'après-midi avait lieu le maximum de température, qui ne dépassait pas 10° 1/2; à trois heures du matin se produisait le minimum, qui était compris entre 4 et 5 degrés. Pendant ce temps, aux mêmes heures, sur le bord de la mer, à Pico et à Fayal, la température maxima et minima était respectivement de 23 degrés et de 21°,5. Au lieu de se trouver enseveli, comme je l'étais sur la cime du pic, dans un océan nébuleux, on jouissait près du rivage de la clarté d'un soleil resplendissant. D'où venait l'amoncellement des nuages autour du sommet de la montagne? Il ne pouvait évidemment être attribué à une condensation des vapeurs de l'atmosphère au contact du terrain, puisque le thermomètre accusait une température du sol supérieure à celle de l'air ambiant. Une autre explication plus plausible se présente à l'esprit quand on observe ce qui se passe. L'atmosphère peut être considérée comme composée de couches d'autant plus denses, plus chaudes et plus chargées de vapeur d'eau qu'elles occupent un niveau plus bas. Charriées ensemble par les vents, elles se meuvent dans un espace limité, en conservant leur équilibre réciproque et leurs conditions physiques normales; mais, si elles rencontrent devant elles l'obstacle d'un massif montagneux, la force qui les pousse continue de les presser, et les oblige à continuer leur route en se déviant. Une partie de l'air des couches inférieures s'écoule à droite et à gauche du mont, une autre portion s'élève, chassée comme par une brise ascendante, se mêle aux couches supérieures, qui sont plus froides, et bientôt en partage la température. Alors la vapeur dont elles sont chargées devient plus que suffisante pour les saturer, une condensation s'opère, des nuages naissent et grossissent, quelquefois avec une grande rapidité. De loin, la cime de la montagne semble entourée d'une brume immobile; mais, quand on y stationne, on constate aisément le mouvement qui y règne et la succession des amas de brouillard amenés par le courant d'air qui monte. Ces phénomènes se prolongent parfois durant des mois entiers, sans qu'un rayon de soleil éclaire le cône terminal. A l'ombre fréquente

de la nuée, la neige se conserve toute l'année dans les crevasses du bord méridional du cratère, et un petit réservoir, taillé naturellement dans un gros bloc de rocher, fournit en tout temps une provision certaine d'eau potable.

Trois jours s'étaient déjà écoulés depuis que j'étais installé au sommet du pic, et le brouillard ne perdait rien de son intensité. Mes provisions étaient épuisées, le nivellement projeté devenait impossible à cause de la demi-obscurité où tout était plongé en plein midi; je repris le chemin de la descente, et rentrai le soir à la maison hospitalière du consul français, sur la plage d'Area-Larga, épuisé de fatigue et brisé par l'insuccès de ma tentative de travail.

L'île de Pico ne possède encore que quelques tronçons de route carrossable, et les anciens chemins n'y sont le plus souvent que des sentiers raboteux : aussi n'y voit-on circuler ni voitures ni chariots d'aucune espèce. Les bêtes de somme y sont très rares. A chaque pas, on rencontre des hommes et des femmes portant sur la tête de lourds et volumineux fardeaux, et marchant néanmoins d'un pas leste dans les endroits les plus rocailleux.

Le costume des gens de Pico diffère beaucoup de celui des habitans de Terceire. Le lourd manteau de drap noir des dames de Terceire y est inconnu, et la capuche des hommes est remplacée par un simple chapeau de paille à larges bords. Les femmes sont coiffées d'un chapeau de paille de même forme. Leurs bras sont à demi nus; autour des reins, elles ont un jupon court de laine bleue, à bordure rouge ou jaune; à leur côté pend une aumônière bariolée de diverses couleurs. L'habitude de porter des objets pesans en équilibre sur la tête leur développe la poitrine et leur donne une tournure martiale. Elles marchent toujours nu-pieds, tandis que les hommes ont le plus souvent des sandales en peau de chèvre.

Il n'y a d'auberge dans aucun des villages de Pico; quand on veut faire le tour de l'île, on doit à l'avance se munir de lettres de recommandation, et quêter l'hospitalité de village en village, suivant le procédé antique. Partout vous trouvez un accueil cordial; mais la composition du souper qui vous attend varie beaucoup avec le degré d'aisance de l'hôte qui vous reçoit : tantôt on vous sert une poule au pot cachée sous un amas appétissant de riz, tantôt le menu est plus maigre et se compose seulement de fromage et de pain de maïs. Une bonne tasse de thé clôt presque partout le repas, qu'il soit succulent ou frugal. Le coucher n'est pas moins varié que la nourriture : une nuit, vous dormez sur un large lit en bois sculpté, garni de franges et de draperies; le lendemain, un simple grabat vous procure un sommeil tout aussi profond que celui dont vous aviez joui sous le monumental baldaquin de la veille.

Pico a neuf lieues de long; j'en ai fait le tour à pied et à petites journées, pendant le mois de novembre 1867. A cette époque, la population de l'île traversait une crise terrible dont elle commence à peine à se relever. Depuis plusieurs années, sa principale ressource était anéantie. Les ravages causés par l'oïdium avaient été tels qu'on avait arraché presque tous les plants de vigne. En 1852, les vignobles de Pico produisaient 25,000 pipes d'un vin sec ayant quelque analogie avec le madère; dès l'année suivante, le développement du redoutable champignon parasite avait réduit la récolte au cinquième, et quelques années plus tard la fabrication du vin avait complétement cessé. En 1867, on aurait vainement cherché une grappe de raisin dans l'île. La douceur et l'humidité du climat ont annihilé les remèdes tentés et rendu le fléau irrémédiable. Aujourd'hui on recommence à introduire quelques ceps d'origines diverses; mais on ne peut encore fonder que de vagues espérances sur ces essais. La destruction de la vigne a été d'autant plus désastreuse à Pico que la nature du sol, dans la plupart des points où elle était plantée, ne permet guère d'autre culture. Elle poussait au milieu des laves, dans des endroits totalement privés de véritable terre végétale. Les racines des ceps s'enfonçaient dans du gravier volcanique dont on remplissait les creux de la roche. Ni graminées, ni légumineuses, ni solanées, ne peuvent donner de récolte passable dans un pareil terrain. On s'est borné, faute de mieux, à y planter des figuiers, surtout des abricotiers, dont les fruits sont employés pour fabriquer de l'eau-de-vie.

Une grande partie de la population, chassée par la misère, a quitté le pays. L'émigration s'est tournée d'abord vers le Brésil; en 1867, cette direction primitive du courant d'émigration durait encore et était presque exclusivement suivie. Depuis lors, le flot des émigrans s'est divisé; une portion notable se porte vers les États-Unis et spécialement vers la Californie. Les émigrans de Pico sont travailleurs et économes, peut-être même un peu rapaces. Ils ressemblent, sous bien des rapports, à nos Auvergnats, comme si, dans des pays aussi éloignés que les Açores et la France centrale, la même nature du sol avait donné les mêmes qualités morales aux indigènes. De même que les Auvergnats, après avoir amassé un petit pécule à l'étranger en exerçant tous les métiers possibles, ils s'empressent de revenir à la terre natale, où ils se marient et se fixent définitivement. Quand on voit à Pico une jolie petite maison bâtie auprès de quelque pauvre village, on peut être certain qu'elle appartient à l'un de ces heureux aventuriers. Ceux qui ont vécu au Brésil ont peu modifié leurs habitudes et leur régime antérieur, mais ceux qui reviennent des États-Unis semblent transformés. Ils

ont pris instinctivement des goûts de propreté et d'ordre qui se trahissent au dehors dans une foule de petits détails. Un employé de la douane de Fayal me disait qu'en ouvrant la malle d'un Açorien rentrant dans sa patrie il pouvait indiquer, d'après le mode de rangement du linge, le pays d'où venait le nouveau débarqué. La rentrée des expatriés serait encore plus générale, si les jeunes gens qui ont émigré clandestinement pour échapper à la conscription ne craignaient les rigueurs de l'autorité portugaise. Bien que le service militaire n'ait rien de terrible en Portugal, néanmoins il faut reconnaître qu'il inspire aux Açoriens la répugnance la plus profonde : la vie de garnison leur est odieuse; beaucoup quittent leur pays et leur famille plutôt que de s'y soumettre.

L'instruction est peu répandue à Pico; cependant, à ma grande surprise, j'y ai rencontré quelques hommes lettrés, possédant non-seulement la connaissance des ouvrages de leur pays, mais ayant parfois des notions assez étendues sur la littérature française. J'ai vu avec étonnement nos manuels du baccalauréat figurant parmi les livres peu nombreux d'un propriétaire, et paraissant remplir pour lui l'office d'un puits de science inépuisable. Un de mes hôtes, dans une autre île, était un disciple fervent de Proudhon, connaissant à fond les œuvres du maître. A Pico, au village de Lagens, j'ai trouvé un docteur en théologie, admirateur non moins passionné de Pelletan. Après m'avoir fait les honneurs de sa bibliothèque, dans laquelle figuraient nos classiques du XVIIe et du XVIIIe siècle et beaucoup d'auteurs modernes, le docteur me conduisit au bord de la mer et me fit voir, à l'ancre près du rivage, un bateau qui lui appartenait et qui, sur une large bande tricolore aux couleurs françaises, portait écrit en gros caractères : *Eugène Pelletan*. Dans une autre localité, un de mes hôtes, miguéliste ardent, me vanta bien haut le vicomte d'Arlincourt comme un de nos meilleurs écrivains nationaux.

Pendant mon excursion autour de Pico, le mauvais temps me força plusieurs fois de m'arrêter en chemin. Durant un ouragan, je reçus l'hospitalité chez le curé du village de San-Matthæo, qui m'installa dans un petit pavillon situé près de la pointe d'une falaise. Pendant la nuit, la tempête se déchaîna avec une telle violence que des masses d'eau détachées des vagues de la mer venaient battre avec fracas contre les volets fermés de ma fenêtre. Le choc des flots faisait vibrer le rocher tout entier.

Dans une autre de mes haltes, au village de San-Roques, j'eus la satisfaction d'assister à la fête annuelle et à une partie de la cérémonie singulière qui lui donne son cachet. Des fêtes pareilles, dont l'origine remonte à une époque bien antérieure à la découverte des

Açores, ont lieu, avec quelques variations, dans tous les villages des îles de cet archipel. Dans chaque localité, un certain jour de l'année, généralement le jour de la fête du patron, les habitans du village se rendent à l'église après s'être concertés entre eux sur le choix d'un des notables du pays, qui, sous le titre d'*imperador* (empereur), doit jouer le principal rôle dans la solennité. Une messe est célébrée en grande pompe; à un certain moment de l'office, l'élu du suffrage populaire s'avance au pied de l'autel, le prêtre lui met sur la tête une couronne en clinquant et dans la main un sceptre doré, parfois on lui confie en même temps une petite statue du patron du village. La messe terminée, il sort de l'église, accompagné de la foule des assistans, et on le conduit triomphalement, au son des guitares, jusqu'à un petit édifice soutenu par des colonnes et garni intérieurement de bancs en pierre. Ce modeste monument se nomme *le théâtre* ou le *Spiritu santo*. Chaque village possède le sien. L'*imperador* s'assied sur le banc du fond, entouré des notables; devant lui est dressée une table sur laquelle chacun apporte son offrande : des pains, des fruits, des légumes, des volailles, des moutons, des chevreaux, etc. L'*imperador* contribue naturellement pour la plus grosse part. Celui de San-Roques, récemment échappé à un naufrage, avait, m'a-t-on dit, fait tuer cinq bœufs pour fêter à la fois son sauvetage et son nouveau titre. Le tas de provisions est distribué aux pauvres du village; quand la table est vide, le cortége reprend sa marche et conduit l'*imperador* à sa demeure. Un grand festin est préparé pour les amis du maître de la maison. Dans la soirée, les danses commencent et se prolongent toute la nuit. Tous les habitans du village y sont admis sans distinction de fortune ou d'âge, et paraissent y prendre le plus vif plaisir. La statue du saint, placée sur une estrade chargée d'ornemens, semble présider à la fête. La danse la plus ordinaire est la *chamarita*; elle a lieu en rond et se compose de mouvemens de balancement assez semblables à ceux de la bourrée de nos paysans d'Auvergne. Les assistans chantent alternativement deux strophes, avec accompagnement de guitares et sur des airs qui varient peu. Des improvisations, des réminiscences, fournissent les paroles du chant. Les improvisateurs, hommes ou femmes, ont souvent une facilité de composition extraordinaire. Il arrive fréquemment que les strophes se répondent et que les chanteurs entament un véritable tournoi poétique; quelquefois aussi des répliques malignes se succèdent et s'entre-croisent. Les danses se répètent ainsi, une ou deux fois par semaine, pendant un mois. Au bout de l'année, l'*imperador* reporte à l'église du village son sceptre, sa couronne et la statue du saint, et cède son titre à un nouvel élu.

Depuis la découverte des Açores, Pico a été le siége de plusieurs éruptions volcaniques. Le 21 septembre 1572, après un violent tremblement de terre dont les secousses se prolongèrent pendant vingt minutes, cinq cratères, alignés transversalement au grand axe de l'île, s'ouvrirent non loin du village de Prainha do Norte et lancèrent des amas de matières incandescentes. La lueur produite fut telle qu'on l'apercevait de l'île de San-Miguel. Les coulées s'étendirent sur une largeur d'un mille, et s'avancèrent jusqu'à la mer, à une distance d'environ trois milles de leur point d'émission. A cette crise succéda une période de repos d'un siècle et demi. Le 1er février 1718, de très fortes secousses se firent sentir dans l'île presque tout entière, et bientôt une formidable explosion eut lieu sur le flanc septentrional du pic au-dessus du village de Bandeiras et de Santa-Lucia. Les anciens phénomènes volcaniques sont seuls capables de donner une idée de la vaste déchirure qui se produisit. Sur l'emplacement de cette éruption, on distingue encore aujourd'hui sept bouches alignées du nord au sud. La plus basse est à une altitude de 800 mètres; la plus élevée est située à un niveau plus haut de 400 mètres. Au-delà, le pic est entaillé presque verticalement et s'élève sous la forme d'un talus rapide de plus de 1,000 mètres de hauteur. Cet effrayant escarpement est composé en grande partie, surtout à sa base, de fines scories, et à sa partie supérieure, de bancs de lave minces et fendillés, qui chaque année produisent des avalanches de pierres. Les matériaux incohérens rejetés par les bouches de cette éruption ont été tellement abondans, qu'ils forment deux collines parallèles sur les bords de la déchirure. Celle qui occupe le bord occidental est beaucoup plus considérable que celle qui se montre à l'est, d'où l'on peut conclure que pendant cette éruption le vent d'est a dominé. L'intensité de la projection démontre en outre le rôle important qu'ont joué les gaz et les vapeurs surchauffées dans ce mémorable événement. Quant à l'écoulement des matières en fusion, il n'a pas été proportionné à la violence du cataclysme; néanmoins il a été assez considérable pour que les laves qui sont arrivées jusqu'à la mer aient formé en avant de la côte un promontoire d'environ 400 mètres de long.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis le début de cette éruption, et les phénomènes paraissaient à peine en voie de décroissance lorsque subitement le sol se fendit de l'autre côté du pic, à l'ouest du village de San-João. Trois cratères se formèrent d'abord sur une même ligne droite; puis un quatrième, très remarquable par la conservation d'une partie de la fissure sur laquelle il est implanté et par l'existence d'un autre cône concentrique dans son

intérieur, s'établit à un niveau plus bas. Il en sortit des flots de lave, qui se répandirent jusqu'à la mer, sous la forme d'étroites coulées juxtaposées les unes aux autres. L'éruption de Santa-Maria avait été de courte durée; celle-ci se prolongea jusqu'au mois de janvier 1719. Tout semblait rentré pour longtemps dans le repos lorsque, l'année suivante, des tremblemens de terre plus violens que jamais se firent sentir, et le 10 février 1720 une nouvelle éruption eut lieu de l'autre côté du village de San-João. Celle-ci dura six mois; elle donna lieu à la formation de plusieurs cônes et à un épanchement abondant de scoriacées qui aujourd'hui encore résistent aux envahissemens de la végétation.

Les laves modernes et toutes les laves anciennes de Pico, à une seule exception près, sont essentiellement basaltiques; en maint endroit, on pourrait ramasser de grandes quantités de gros cristaux de pyroxène et de péridot. La forme des coulées atteste la fluidité très grande qu'elles possédaient avant leur refroidissement. Les tunnels y sont fréquens; l'un des plus longs se trouve creusé dans la lave de 1720. On y pénètre par une étroite ouverture pratiquée à la partie moyenne; des éboulemens empêchent de remonter bien loin dans l'intérieur de la galerie, mais on peut la parcourir du côté de la descente et la suivre sur une longueur de 500 mètres jusqu'au point où elle débouche dans la falaise; la partie terminale de la coulée qui la renferme a été démolie et entraînée par les flots.

A Prainha do Galião se voit un autre tunnel qui se bifurque vers le bas au milieu de sa longueur, et que l'on peut remonter du côté opposé jusqu'à son point d'origine. Le souterrain se termine de ce côté par un cul-de-sac arrondi, semblable au fond d'un creuset que l'on aurait vidé. A Bandeiras, il existe deux tunnels, l'un n'ayant pas plus de 100 mètres de long, mais remarquable par l'élévation et la largeur de la voûte, — l'autre, long de 250 mètres environ, communiquant avec des conduits latéraux et décoré de stalactites tubuleuses. Les lignes de niveau, les draperies de lave, dont nous avons décrit les formes et expliqué l'origine à propos des galeries souterraines de Terceire, se présentent ici exactement avec les mêmes particularités. De même encore qu'à Terceire, l'infiltration des eaux provenant du terrain sus-jacent y est fréquente. Le plus court des deux tunnels de Bandeiras offre un suintement assez prononcé pour qu'on y ait ménagé un réservoir, qui suffit pour approvisionner d'eau potable le village voisin. A certaines heures de la journée, les femmes de Bandeiras pénètrent dans la galerie, portant sur la tête de grands vases allongés qu'elles viennent remplir d'eau. En les voyant dans ce lieu sombre s'avancer nu-pieds à la file, la tête chargée de vases de forme antique, on croirait volontiers assister à

l'une de ces cérémonies religieuses dont les vieilles peintures murales nous ont conservé l'image.

L'eau douce manque dans la région littorale de Pico; l'eau de pluie s'infiltre immédiatement dans un sol poreux et crevassé, et ne forme de source un peu abondante qu'en des points recouverts ordinairement par la mer. En plusieurs endroits, on lave le linge à marée basse dans l'eau qui remplit des trous faits dans le sable de la plage. Les citernes sont fort rares, et les habitans de la plupart des villages de l'île ont pour toute boisson une eau très saumâtre, qui provient de puits peu profonds creusés à une petite distance du rivage. Il existe sur le plateau qui s'étend au centre de l'île, à l'est du pic, quelques petits lacs dont l'eau pourrait être conduite, sans grands frais, dans les villages les plus rapprochés; mais jusqu'à ce jour l'attention de l'administration du district ne s'est pas portée de ce côté. La zone centrale, qui est en réalité la partie riche et fertile de l'île, est complétement déserte et à peine accessible par de rares sentiers.

A Pico, aussi bien qu'à Fayal, il serait indispensable de donner une impulsion plus rapide à la confection des routes et aux travaux entrepris pour assurer l'arrivée de l'eau douce dans les lieux les plus habités. Le projet d'un môle destiné à transformer la rade d'Horta en un port bien abrité ne peut manquer d'être réalisé dans un avenir prochain, mais il devra être complété par la construction d'un lieu d'embarquement disposé sur la côte la plus rapprochée de Pico, afin d'assurer par tous les temps la communication entre les deux îles. Pendant près de quatre siècles, les Açores n'ont été qu'une simple colonie d'où la métropole tirait de gros revenus, sans songer à y créer aucune œuvre utile. A cette heure, il n'en est plus de même, et les Açoriens élèvent la voix avec raison pour réclamer impérieusement la fondation d'écoles et l'exécution des grands travaux d'utilité publique dont leurs îles ont le plus pressant besoin.

III. — L'ILE DE FAYAL.

Fayal est une petite île de forme arrondie, où se fait un commerce plus important qu'on ne serait tenté de le penser en ne tenant compte que de la très médiocre étendue de ce coin de terre. C'est un point peu éloigné des grandes voies maritimes les plus fréquentées de l'Atlantique. Le port d'Horta, capitale de l'île, est particulièrement visité par les navires qui retournent en Europe, venant de l'Amérique du Sud ou du cap de Bonne-Espérance, et qui veulent se ravitailler ou réparer des avaries. D'importans dépôts

de houille, des magasins remplis d'agrès de toute sorte, d'abondans approvisionnemens de vivres, fournissent largement tous les secours dont la navigation a communément besoin. Les baleiniers américains qui se livrent à la capture du cachalot dans la mer avoisinante y viennent aussi chercher des subsistances et déposer les produits de leur pêche. Enfin il s'y fait avec l'Amérique du Nord un commerce d'oranges assez considérable, et tout permet d'espérer que le commerce du vin indigène, naguère florissant, aujourd'hui anéanti par l'effet de la maladie de la vigne, reprendra un jour son essor.

La ville d'Horta s'étend sur le bord de la mer, dans une position pittoresque, en face de l'île de Pico. La baie dont elle occupe le fond n'est exposée sans défense naturelle à l'action des vents que du côté du sud-est. Au sud s'avance une éminence, composée d'immenses blocs de lave rouges ou noirs, et désignée sous le nom de Mont-Brûlé (*Monte Queimado*). Rien de plus lugubre que l'aspect de ces roches, dont la coloration est encore aussi crue que le jour où elles ont perdu leur incandescence. La mer, en les attaquant incessamment, se charge d'en renouveler la surface et d'y maintenir la vivacité des teintes. Cependant la portion culminante du massif offre un petit plateau sur lequel est une charmante habitation environnée de pelouses et de jardins. Le mont Queimado, bien que formant promontoire, offre des caractères semblables à ceux des dômes volcaniques qu'on rencontre dans l'intérieur des terres. Par conséquent, si l'éruption à laquelle il doit son origine a débuté au sein de l'eau, il est probable que la bouche du volcan a été promptement mise à l'abri du contact de la mer, soit par un mouvement ascendant du sol, soit par l'entassement des premiers matériaux sortis de la fournaise ardente.

Plus en saillie vers le sud, et relié au précédent par une étroite langue de sable, se trouve un autre cône volcanique bien plus considérable encore, auquel sa position de sentinelle avancée a fait donner le nom de mont Guia (guide) (1). Celui-ci est incontestablement d'origine sous-marine : il est composé de lits de tuf superposés, stratifiés parallèlement aux pentes de la surface. Le revers, tourné du côté de la ville, offre une pente assez douce pour être cultivée ; il est divisé en compartimens réguliers, dont les uns sont des jardins, les autres des champs de maïs. Des sentiers tracés au milieu des cultures conduisent sur la crête du mont. De là, l'intérieur du cratère se présente sous la forme d'un immense entonnoir en-

(1) Peut-être le véritable nom est-il Agula (aiguille), mais la forme du mont ne nous paraît pas justifier cette dénomination.

tr'ouvert du côté du sud. La mer pénètre par l'échancrure, et remplit tout le fond de cette vaste dépression, connue sous le nom de Caldeira do Inferno (Chaudière de l'Enfer). Les navires de commerce, qui parfois s'y abritent contre le vent du nord-est, paraissent bien petits auprès de la gigantesque circonvallation qui les domine, et bien téméraires quand on songe qu'ils ont pris pour refuge la bouche même du volcan.

Extérieurement, du côté du sud-ouest, le mont Guia, profondément miné par la mer, est creusé de grottes sonores que l'on parcourt en barque, et où l'on peut observer la coupe des assises du tuf. Les coulées basaltiques, qui près de là descendent en pente douce jusqu'au rivage méridional de l'île, sont également rongées par les flots; quelques-unes, intactes à la partie supérieure, offrent des lacunes à la base et ressemblent par suite aux arcades en ruines d'un ancien aqueduc.

Des maisons de campagne luxueuses, des métairies entourées de rians jardins et garanties du vent par de hautes murailles de lave, des cabanes proprettes, se voient tout le long du chemin qui suit la côte. Sous le ciel si doux des Açores, cette partie de l'île de Fayal semble encore jouir d'un climat privilégié. Devant la porte de plus d'une chaumière, des palmiers balancent leur élégant panache, et des dragonniers au tronc volumineux dressent leur tête hérissée d'une armure de feuilles épaisses et raides; des cactus aux formes bizarres, étoilés d'involucres touffus et parés de couleurs éclatantes, des crassulacées groupées en massifs non moins brillamment colorés ou disposées en guirlandes, ornent les plus pauvres jardins et couvrent de verdure les sombres murs des enclos.

A 3 kilomètres environ d'Horta, la côte s'infléchit vers le nord, et la végétation prend aussitôt un aspect plus sévère. L'angle saillant que fait le rivage en ce point est protégé contre la violence des vagues par un amas volcanique qui ne tient au sol de l'île que par une bande de laves large à peine de quelques mètres. La roche qui compose ce monticule est d'un blanc bleuâtre; elle est divisée en gros prismes accolés verticalement, semblables à la maçonnerie d'un gigantesque édifice. Ces caractères sont tellement frappans que la presqu'île a reçu, dès les premiers temps de l'occupation de Fayal par les Portugais, le nom de Castello Branco (château blanc), qu'elle porte encore aujourd'hui. L'étroite chaussée qui conduit au sommet s'élève à pic de chaque côté, à 40 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, et avec cela présente une montée tellement rude que l'on doit éprouver une certaine appréhension en s'y aventurant lorsqu'on n'a pas une grande habitude de braver le vertige. Après l'avoir traversée, on se trouve sur

une crête demi-circulaire, au pied de laquelle s'étend du côté de la mer une dépression profonde. Ce sont évidemment là les débris d'un cratère dont les flots ont enlevé la partie la plus directement opposée à leurs coups. La partie du rebord qui reste est nue et stérile. D'après la tradition, à la fin du XVIIe siècle, les habitans du village voisin avaient élevé en ce lieu des constructions destinées à leur donner refuge dans le cas où ils auraient eu à subir la visite inopinée des pirates algériens. Depuis longtemps de pareilles incursions ne sont plus à craindre aux Açores : aussi n'existe-t-il maintenant, au sommet du môle de Castello Branco, que de rares vestiges des bâtimens qui y avaient été élevés. On y voit encore un reste de pavage et des trous réguliers murés, ayant probablement servi de citernes. La partie basse, qui correspond au fond du cratère primitif, est cultivée; mais le bénéfice de l'exploitation doit être assez faible, car la récolte est dévastée chaque année par les lapins, qui pullulent sur ce rocher, et qui, à la moindre alerte, s'enfoncent dans les fentes de la falaise, où il est impossible de les poursuivre.

A partir de Castello-Branco, la côte devient de plus en plus abrupte, et, lorsqu'on approche du village de Capello, situé vers l'extrémité ouest de l'île, elle atteint à plus de 100 mètres de hauteur. La coupe de terrain qui s'y voit offre un bel exemple de l'agencement des laves basaltiques. L'escarpement semble de loin composé d'une série de bancs de roches noires, alignées horizontalement et séparées par des lits minces de scories rougeâtres. Chacun des bancs paraît au premier abord continu sur une largeur de plusieurs centaines de mètres, comme si la lave qui les forme s'était répandue en large nappe à la surface du sol; mais une étude plus attentive permet de décomposer ces assises, et fait reconnaître en elles le résultat de la juxtaposition d'une suite de coulées étroites. Il n'y a donc là qu'une stratification imparfaite, bien différente de celle qu'affectent les roches sédimentaires. Au pied de cette falaise sort une eau thermale alcaline et sulfureuse comme celle de Graciosa.

La crête, qui se prolonge jusqu'à la pointe occidentale de l'île, est formée par une rangée de cônes, dont quelques-uns, de masse imposante, ont été certainement le produit de terribles éruptions. A l'exception d'un seul, tous ces cônes ont été formés avant la découverte de Fayal. L'unique éruption dont l'homme ait été témoin dans cette île est celle de 1672, dont le récit a été conservé par un rapport inséré dans les annales municipales de la ville d'Horta. Le 12 avril 1672, des tremblemens de terre se firent sentir dans la partie occidentale de l'île, et se répétèrent les jours suivans. Ils

devinrent assez violens dans la journée du 15 pour déterminer les habitans des villages de la zone ébranlée à abandonner leurs demeures. A part deux courtes périodes de repos, l'une dans la soirée du 19, l'autre dans celle du 21, l'intensité et la fréquence des secousses ne firent qu'augmenter jusqu'au 24. Enfin ce jour-là une explosion formidable a lieu, et un cratère s'ouvre sur l'arête comprise entre les villages de Capello et de Praia de Norte. En un moment, le ciel est obscurci par un nuage de cendres. Dans les parties les plus reculées de l'île, le soleil, qui brillait quelques instans auparavant de tout son éclat, se trouve voilé d'une nuée fuligineuse. Au loin, l'atmosphère est infectée par l'odeur fétide de l'hydrogène sulfuré. En même temps jaillit un fleuve de lave en fusion qui descend vers le nord, couvrant une largeur d'environ 300 mètres. La terreur atteignit alors son plus haut degré; les habitans des villages voisins de la nouvelle bouche volcanique s'empressèrent de se sauver à l'extrémité opposée de Fayal, quelques-uns même se réfugièrent dans les autres îles de l'archipel. Comme il arrive presque toujours en pareil cas, aussitôt l'éruption déclarée les tremblemens de terre perdirent leur violence. Pendant les deux jours qui suivirent l'explosion du début, le calme aurait même semblé presque rétabli, si l'on n'eût encore senti de temps en temps quelques légères commotions du sol. Toutefois le 27 avril les secousses redeviennent plus fortes, les explosions prennent une nouvelle vivacité, et l'écoulement des laves se fait avec un redoublement d'abondance. Trois coulées descendent simultanément vers la mer : deux du côté nord de l'île, la troisième sur le versant sud. Une pluie de cendres rougeâtres intercepte la lumière du jour et flétrit les plantes. Le 28, on distingue neuf bouches qui rejettent des fumées, des cendres et des scories embrasées. La principale coulée atteint le rivage du côté nord, se précipite en cascade du haut d'une falaise, et constitue au pied du rocher un récif peu élevé au-dessus des flots. Le 30, les laves s'ouvrent un nouvel orifice, et l'unique source que l'île possédait dans cette région se tarit. Enfin les bruits souterrains et les secousses du sol s'affaiblissent, et le 1er mai les explosions et les tremblemens de terre cessent complétement. Seules, les pluies de cendres persistent pendant quelque temps encore, et achèvent de détruire la végétation des champs et des pâturages aux environs du volcan.

Il est à remarquer que les tremblemens de terre de cette éruption causèrent à peine quelques dommages dans la partie orientale de l'île, tandis qu'ils ruinèrent de fond en comble les villages de la région occidentale. Cette différence si nettement tranchée dans l'effet des secousses tient presque certainement à la constitution de

la partie centrale de Fayal. Là en effet se trouve le point médian et pour ainsi dire l'ombilic du système éruptif de l'île. De quelque côté que l'on s'avance vers ce centre, il faut gravir des pentes prononcées, et, quand on atteint la cime, on se trouve sur le rebord d'une caldeira aussi remarquable par sa régularité que par sa profondeur. Cette caldeira est un vaste gouffre circulaire de 2 kilomètres de diamètre. La crête qui l'environne est en moyenne à 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le point culminant qui occupe la partie ouest du contour est à une altitude de 1,022 mètres, et le fond se trouve à 400 mètres au-dessous. De tous côtés, la paroi intérieure est presque à pic. A l'ouest et au sud, d'imposantes masses de laves trachytiques s'y montrent divisées en prismes verticaux de couleur grisâtre; en d'autres points, des bancs de laves bleuâtres s'allongent au milieu de détritus volcaniques scoriacés ou ponceux.

Des sources limpides jaillissent de toutes parts. L'eau dégoutte de roche en roche, se réunit en filets minces, qui plus bas se convertissent en cascades retentissantes. Un bel euphorbe arborescent (*euphorbia mellifera*) pousse dans les ravins à côté des rameaux largement étalés des genévriers. Partout où les racines des plantes peuvent s'enfoncer au milieu des matières désagrégées ou pénétrer dans les interstices des roches, se développe une vigoureuse végétation. Le faya, autrefois si commun dans l'île qu'il lui a donné son nom, pousse encore librement en ce lieu, comme dans un dernier asile : des bruyères, des persea, des myrtiles et surtout des fougères se plaisent dans cet enfoncement, où ils trouvent un abri contre la violence des vents et contre les ardeurs du soleil, en même temps qu'un air constamment chargé d'humidité. Deux cônes de scories existent au fond de la caldeira; l'un d'eux se montre encore à découvert, mais l'autre est tellement boisé qu'il semble n'être plus qu'un amas de verdure. La ponce qui recouvre l'extérieur de la montagne se laisse facilement entraîner par les eaux; aussi a-t-elle été fortement ravinée par l'action des pluies. Les versans du mont sont creusés de sillons allongés et profonds, qui s'écartent en divergeant comme les génératrices d'un cône. Entre ces creux sont restées des parties proéminentes, des espèces de côtes saillantes, garnies d'un lacis inextricable de bruyères et de buissons.

Au pied des monticules de l'intérieur de la caldeira s'étend un petit lac où abondent les cyprins. La présence de ce poisson, commun dans les eaux douces de la Chine, au fond d'un cratère volcanique des Açores ne peut guère s'expliquer que par une importation faite à dessein. Beaucoup d'autres faits d'acclimatation d'espèces

animales étrangères viennent confirmer du reste la probabilité de cette introduction. L'écrivain national le plus ancien des Açores, le père Fructuoso, qui vivait à la fin du xve siècle, rapporte que les premiers navigateurs qui abordèrent dans ces îles n'y trouvèrent aucun quadrupède; par conséquent, non-seulement les races domestiques qu'on y rencontre, mais encore les autres espèces de mammifères, sont toutes d'origine exotique. Le furet a été apporté pour la chasse du lapin, qui avait été introduit le premier et avait pullulé outre mesure. La belette, la souris, le mulot, le rat noir et son ennemi le rat gris ou surmulot, ont été apportés par les navires. On connaît par exemple la date exacte de l'arrivée du rat gris à Terceire. Au commencement de notre siècle, une tempête ayant mis en pièces un bâtiment de commerce dans le port d'Angra, une troupe de ces animaux s'échappa du milieu des épaves et gagna à la nage la ville, où elle s'est multipliée, reléguant le rat noir dans les fermes et dans les villages les plus écartés de l'île. La chauve-souris, commune notamment à San-Miguel, appartient à une espèce nombreuse en Belgique et en Hollande. Or, quand on sait qu'un grand nombre des premiers colons des Açores sont venus des Flandres, on ne s'étonne plus de voir l'unique cheiroptère de ces îles assimilable aux individus d'une espèce flamande. Il y a une quarantaine d'années, on a essayé sans succès d'acclimater le dromadaire; on a même, par un caprice bizarre, tenté d'introduire le loup. Enfin l'exemple le plus curieux et le plus authentique de tous est celui de l'introduction de la grenouille. En 1820, un riche propriétaire de San-Miguel déposa dans un lac de son île quelques grenouilles apportées de Lisbonne. Depuis lors, ces batraciens se sont multipliés à l'excès, et le soir assourdissent de leurs coassemens les bords naguère silencieux des ruisseaux et des nappes d'eau.

Il n'existe aux Açores ni tortue terrestre, ni couleuvre, ni vipère, ni serpent d'aucune espèce. L'embranchement des reptiles n'y est représenté que par un joli petit lézard que l'on trouve à Graciosa, seulement dans le voisinage des habitations. Ce lézard (*lacertus Dugesii*) appartient à une espèce de Madère. H. Drouet, qui le premier en 1860 a signalé ce saurien à l'attention des naturalistes, semble le regarder comme assez rare alors à Graciosa; mais cette année même, en 1872, j'ai pu constater qu'il était extrêmement abondant dans la même localité, ce qui semble prouver qu'il s'y est rapidement multiplié, et que probablement il y était d'introduction très récente au moment où il a été vu par notre compatriote. Le crapaud a été, il y a peu d'années, importé d'Amérique; toutefois cette singulière tentative de naturalisation n'a pas réussi; mal-

gré la douceur et l'humidité du climat, le nouvel hôte n'a pas tardé à disparaître.

Avec le cyprin, le seul poisson d'eau douce que l'on ait signalé aux Açores est l'anguille commune de nos rivières de France. Elle ne se rencontre jamais dans les lacs, elle vit seulement dans quelques cours d'eau; le savant zoologiste Morelet est porté à la regarder comme indigène à cause des conditions toutes spéciales dans lesquelles on la trouve. Des cascades de plus de 30 mètres de haut s'observent à la partie inférieure de plusieurs des ruisseaux qu'elle peuple; il existe même à San-Miguel une petite rivière, la Gorriana, dans laquelle on en trouve de nombreux individus, et qui forme entre les villages de Maia et de Porto-Formoso une cascade d'environ 100 mètres, interrompue pendant l'été. On ne peut donc raisonnablement supposer que cette espèce se soit propagée d'une rivière à l'autre en franchissant par mer l'espace qui les sépare et en remontant des cascades aussi élevées; d'autre part, Morelet ne veut pas admettre qu'il ait pu exister aux Açores un amateur de pisciculture assez passionné pour aller porter des anguilles dans la partie supérieure des principaux cours d'eau de l'archipel. L'idée de multiplier un poisson d'eau douce paraîtrait, dit-il, sans doute fort singulière aux insulaires des Açores. Cette hypothèse ne nous semble pourtant pas dénuée de vraisemblance, quand on songe aux efforts persévérans des Açoriens pour doter leur pays de ce qui peut l'enrichir en productions animales et végétales. On peut donc considérer l'anguille ainsi que les cyprins comme des poissons étrangers apportés et acclimatés aujourd'hui dans les eaux douces de l'archipel.

Les essais d'acclimatation tentés aux Açores ont porté jusqu'à présent de préférence sur les plantes. Les Anglais et les Américains, qui sont nombreux à Fayal, ont contribué beaucoup à propager le goût de l'horticulture. Un citoyen américain qui, sous le nom de Dabney, a pendant quarante ans exercé les fonctions de consul des États-Unis à Fayal, a été surtout l'agent principal de ce progrès. Cet homme distingué, descendant de la famille française de d'Aubigné, a imprimé à tout ce qu'il a touché le cachet de l'esprit entreprenant et ferme du vieux sang huguenot qui coulait dans ses veines. Les grands établissemens commerciaux de Fayal ont été son œuvre. Il est parvenu à fonder un commerce d'échanges régulier entre les Açores et le continent américain, et à faire de son île une sorte d'entrepôt pour les navires de tous pavillons qui sillonnent la partie voisine de l'Atlantique. Enfin, préoccupé de l'avenir réservé aux essais botaniques, il a transformé des champs à peine défrichés en jardins splendides, qui sont aujourd'hui le plus

bel ornement de la ville d'Horta. Son rôle de négociant l'appelait souvent en Amérique et en Europe, et à chaque voyage il ne manquait jamais de rapporter des graines, des boutures ou des arbustes. Plusieurs des arbrisseaux qu'il a plantés sont devenus de grands arbres, monumens vivans appelés à perpétuer la mémoire de cet homme de bien. Un *araucaria excelsa*, qu'il avait apporté de Boston il y a quarante-quatre ans dans un petit vase de grès, est aujourd'hui un arbre magnifique qui s'élève à plus de 40 mètres de haut. Cet *araucaria* est, dans l'archipel açorien, le premier qui ait donné des graines fertiles. En 1867, lors de mon premier voyage à Fayal, on croyait encore que sous le ciel des Açores cet arbre ne pouvait se reproduire que par bouture; mais depuis lors, et à plusieurs reprises, on a constaté la germination des graines tombées au pied de l'arbre. Dernièrement, j'ai pu voir à l'ombre de ses rameaux une multitude de petites plantes frêles et souffreteuses, appelées un jour à posséder la taille et le feuillage du géant végétal.

D'autres arbres, de provenances les plus diverses, poussent côte à côte, et rivalisent de fraîcheur et de force. Le chêne, le hêtre, l'orme, le tilleul et les autres essences forestières d'Europe s'élèvent au milieu de leurs nombreux congénères importés des forêts américaines. Un même enclos renferme à la fois les cryptomeria du Japon, les acacias de l'Australie, les proteacées du cap de Bonne-Espérance, le tulipier de la Virginie, le taxodium des bords du Mississipi, les palmiers africains, les aralia de la Chine, le palissandre, l'eugenia du Brésil, l'anona des Antilles, le pin de l'Himalaya, le cèdre du Liban. Même variété dans les arbustes et dans les plantes herbacées qui décorent ces lieux féeriques. Les murs des clôtures disparaissent sous un amas de guirlandes de verdure et de fleurs. Les corolles rouges des bignonia, les grappes bleuâtres des glycines s'y mêlent aux fleurs jaunes du *stigmophyllum ciliare* et aux larges feuilles gaufrées du *diplodœnia splendens*. Cette luxuriante végétation est distribuée avec tant de goût et d'art qu'elle semble presque spontanée; on a besoin d'un effort de réflexion pour se rendre compte du soin qu'il a fallu apporter et de la dépense considérable qu'il a fallu faire pour obtenir un pareil résultat.

Malgré le caractère laborieux et intelligent de la population de Fayal, aucune industrie un peu importante n'a pu jusqu'à présent s'établir dans l'île. Les matières premières proviennent de l'étranger. Le combustible fait défaut. L'unique cours d'eau susceptible de fournir une force motrice utilisable n'est nullement aménagé : il est presque à sec pendant l'été, tandis que l'hiver il se transforme en un torrent fougueux. Certaines entreprises qui semblaient avoir

quelques chances de succès local n'ont même pas réussi. Ainsi on a essayé d'établir à Horta une boulangerie fournissant un pain de meilleure qualité que celui qui est en usage dans cette ville, et l'on a échoué contre l'indifférence et peut-être aussi contre les goûts invétérés de la population. On a importé et installé un outillage mécanique pour la confection des clous, dont il se fait un emploi considérable dans la construction des caisses destinées au transport des oranges. Des droits de douane élevés semblaient assurer une protection efficace à cette fabrication; mais on avait oublié de tenir compte de la fraude, et au bout de très peu de temps le fondateur du nouvel établissement dut reconnaître qu'il ne pouvait soutenir la concurrence des usines américaines, qui trouvaient le moyen de faire pénétrer leurs produits dans les îles en échappant au paiement des taxes.

Il existe cependant à Fayal quelques petites industries qui témoignent d'une dextérité extraordinaire chez ceux qui les exercent. Les femmes de l'île tissent avec du fil d'agave des dentelles d'une délicatesse extrême, et font en coton des bas à jour qui ont été l'objet d'une récompense à l'exposition de 1867. Pendant plusieurs années ces bas ont joui d'une certaine vogue aux États-Unis; mais là comme ailleurs la mode change, et en ce moment les pauvres tricoteuses fayalaises chôment. Un autre genre de travail, plus spécial à l'île de Fayal, est la fabrication de petits ouvrages en moelle de figuier. Cette matière, d'un blanc de neige, prend sous l'instrument tranchant les formes les plus variées : on en fait des bouquets d'une finesse exquise, des dessins en relief qui représentent des animaux, des plantes, des navires, des allégories diverses. Les ouvrières occupées à ce métier sont de véritables artistes. Deux d'entre elles ont un jour exécuté sous mes yeux quelques objets, et j'ai été vivement frappé de leur bon goût et plus encore de leur habileté manuelle. Avec un simple rasoir, elles donnaient à la moelle de figuier des surfaces arrondies qui avaient l'éclat et le modelé du marbre de Carrare : tantôt elles le découpaient en lamelles si minces que leur travail aurait fait envie au micrographe le plus exercé. La vannerie de Fayal mérite aussi une mention particulière. Elle fournit au commerce de charmantes petites corbeilles finement tressées et décorées de traits d'un rouge vif.

Dans les autres îles de l'archipel des Açores, aucune industrie locale ne vaut la peine d'être signalée, si l'on excepte toutefois la confection des fleurs en sucrerie, qui a lieu encore dans les couvens de Terceire, et la fabrication des couvertures de lit, qui se fait surtout à Pico et à Florès. Ces couvertures sont formées d'une grande pièce de toile blanche, dans laquelle sont passés, perpendiculaire-

ment les uns aux autres, des fils de laine de couleurs variées, de manière à figurer une sorte de damier multicolore, dont chaque compartiment est divisé lui-même en petits rectangles de deux ou trois teintes différentes.

Fayal possède au fond de la baie d'Horta un petit fort dont les canons n'ont jamais eu d'emploi belliqueux; ils servent à répondre aux salves des navires de guerre, à célébrer les fêtes nationales et les anniversaires religieux. Les soldats peu nombreux qui y tiennent garnison ne sont guère utiles que lorsqu'un vaisseau étranger vient stationner dans la rade et que des bandes de matelots descendent à terre pour jouir de quelques heures de liberté. Alors c'est parfois une tâche rude de maintenir la tranquillité dans les rues ordinairement si paisibles d'Horta; il est arrivé dans de telles circonstances que le sang a coulé, et que la tranquillité n'a pu être rétablie que par l'intervention énergique de la force armée. De tels désordres sont heureusement fort rares; aussi les marins de toutes les nations reçoivent-ils généralement un excellent accueil à Fayal. Nos officiers de marine sont unanimes pour vanter les agrémens de cette station. Avouons cependant que, durant notre déplorable guerre avec la Prusse, les sympathies de la population fayalaise n'ont pas été toutes du côté de la France; l'absurdité de la déclaration de guerre nous avait aliéné plusieurs des meilleurs esprits. Deux camps d'opinion opposée s'étaient formés dans la ville d'Horta. La présence d'un navire prussien bloqué dans les eaux des Açores par une frégate française augmentait encore la division et rendait les discussions plus vives. Les jeunes filles elles-mêmes, prenant parti pour l'une ou l'autre des deux nations, portaient dans les bals, à leur corsage, de petits drapeaux aux couleurs du pays qu'elles favorisaient de leurs vœux. Toutefois la dureté des conditions que nous avons dû subir au terme de la lutte et surtout l'annexion violente de nos compatriotes d'Alsace et de Lorraine ont enfin ouvert les yeux de ceux qui nourrissaient contre nous les préventions les plus fortes, et nous ont ramené les cœurs. Il n'est plus maintenant aucun Açorien qui ne désire fermement la libération de la France et le rétablissement de sa prospérité.

F. Fouqué.

LES ANCIENS BANQUIERS

FLORENTINS

SOUVENIRS D'UN VOYAGE A FLORENCE.

De toutes les républiques italiennes du moyen âge, Florence fut assurément la plus puissante et la plus illustre. Elle sut habilement se servir des navires de Pise et de Gênes, et aborder avec eux, elle qui n'avait pas de ports de mer, tous les marchés de l'Europe et de l'Orient. Elle fut grande par les armes comme par les affaires, et conquit peu à peu toutes les républiques voisines; Pise, Sienne, finirent par se ranger sous sa loi. C'est au commerce surtout que Florence a dû ses succès. On est étonné de voir que les historiens qui nous ont parlé d'elle, soit les vieux chroniqueurs, tels que Dino Compagni, Villani, Ammirato, Machiavel, soit les historiens de nos jours, tels que Sismondi, aient glissé légèrement sur cette véritable cause de la grandeur florentine. Villani, qui fut l'associé des plus puissantes compagnies de banque de son temps, qui voyagea pour elles dans toute l'Europe, nous parle à peine des opérations de ces riches marchands; la lutte incessante des guelfes et des gibelins est surtout ce qui le préoccupe. Il faut en dire autant des autres chroniqueurs. Si l'on écrivait l'histoire politique moderne de l'Angleterre, on pourrait passer sous silence le travail des mines, des forges, des manufactures, qui a créé cependant l'énorme richesse de ce pays; en effet, ce ne sont ni les exploitans de mines, ni les maîtres de forges, ni les filateurs de coton qui y sont à la tête des affaires. A Florence, il en était autrement : les plus grands marchands de la république furent les chefs des principales factions de cette turbulente cité, notamment de la faction guelfe.

Dans de récens voyages à Florence, nous avons rencontré quelques-uns des descendans des célèbres directeurs de ces compagnies de marchands et de banquiers qui firent de la république florentine le premier état du XIIIe siècle. Dans les bibliothèques, dans les archives des familles, nous avons retrouvé des manuscrits inédits fort curieux, même des livres de commerce; enfin, en parcourant l'ancienne ville, nous avons relevé sur place avec les mêmes noms la plupart des rues, des édifices, des palais, où se fit pendant plusieurs siècles tout le grand commerce florentin. Armé de ces documens, il est possible d'interroger le passé et de le faire revivre. On constate ainsi non-seulement que la plupart des usages commerciaux que l'on regarde comme récens, la tenue des livres, le billet de banque, les institutions consulaires, étaient déjà répandus et remontaient même plus loin, mais encore que jamais, à aucune époque, il ne parut une réunion aussi imposante d'hommes d'affaires dont la plupart comptaient la durée de leur maison par siècles, et avaient établi leurs relations sur tout le monde alors connu, de Londres à Pékin. Néanmoins le fait le plus saisissant qui ressortira de cette étude, c'est que les grandes choses se font surtout par la liberté, et qu'un état n'est fort qu'autant que les citoyens s'intéressent à la chose publique. Nous verrons Florence tomber et son commerce disparaître le jour où, ne cherchant plus qu'à jouir de ses richesses, elle remettra ses destinées aux mains d'un seul homme, sorti lui-même de ces grandes familles de marchands qui au moyen âge portèrent jusqu'aux confins du monde le renom de la république florentine.

I.

Jusqu'au commencement du XIIe siècle, les documens précis manquent sur le commerce florentin. A cette époque, Florence, dont le passé était très ancien, puisqu'elle avait été tour à tour étrusque et romaine, détruite par Totila, reconstruite par Charlemagne, soumise aux empereurs allemands, dont elle secoua bien vite le joug (1080) pour se transformer en république, Florence nous apparaît tout à coup comme une cité marchande déjà très riche, constituée sur de sages lois, peuplée de puissantes familles, étendant au loin ses relations. Le travail de la laine soit indigène, soit tirée du dehors, et la manipulation des draps achetés bruts à l'étranger, notamment en France et dans les Flandres, ce qui leur faisait donner le nom de *draps français*, composaient la principale industrie de cette république. Il faut y joindre aussi

l'industrie de la soie, l'*arte della seta*, et enfin le métier du change et de la banque, sans lequel tout ce commerce n'aurait jamais pu s'exercer.

Dès l'an 1100, on constate à Florence l'existence des consuls ou magistrats du collége des arts. Le travail de la laine formait ce qu'on appelait l'*arte della lana*. Une grande partie de ces laines venait d'Espagne, mais surtout d'Angleterre et d'Écosse, où on les achetait aux couvens; à Florence, on les tissait, on les passait à la teinture. Les rues où se pratiquaient ces diverses industries existent encore : *via dei Cimatori* (tondeurs de draps), *delle Caldaje* (des chaudières), *corso de' Tintori* (des teinturiers). L'alun, indispensable comme mordant pour fixer les couleurs, était acheté aux mines voisines de la maremme toscane. Les déblais, les résidus de ces anciennes exploitations ont été transformés peu à peu en une sorte de pouzzolane artificielle par une longue exposition à l'air. Aux environs de Massa-Marittima, de Campiglia, ces carrières sont encore accessibles. L'une d'elles, à Montione, est toujours en activité; elle était sous les Médicis et les grands-ducs de la maison de Lorraine et elle est encore aujourd'hui une propriété de la couronne. Les couleurs employées étaient surtout végétales. Le pastel ou *guado* (en vieux français *guède*) servait à teindre en bleu; l'indigo était alors inconnu en Europe. La garance (*robbia*), qui était cultivée en Toscane depuis le temps des Romains, donnait la couleur rouge, qu'on préférait pour les draps sur tous les marchés d'Asie. On teignait en pourpre avec l'orseille (*oricella*). Cette plante fut introduite du Levant par une famille de marchands, qui tira de là son nom, les Oricellari ou Rucellai. On voit encore un de leurs palais, d'une magnifique architecture, dans la rue de Vigna-Nuova. Ce sont les jardins des Rucellai, dépendant d'une autre demeure, qui furent si célèbres au temps de Machiavel et des néo-platoniciens. L'orseille, que ces marchands introduisirent dans la teinturerie florentine, est une sorte de mousse ou lichen qui croît sur certains arbres; pour en tirer la couleur qu'elle contient, on la faisait fermenter dans l'urine. Retrouvée de nos jours à Madagascar, à Mozambique, elle forme un des principaux élémens du commerce de ces lointaines contrées.

Non contente des draps qu'elle fabriquait, Florence en recevait, avons-nous dit, de l'étranger à l'état brut, et leur faisait subir de nouvelles préparations. On les foulait, les teignait de nouveau, les pliait différemment, en un mot leur donnait la finesse, la couleur, le lustre, les dimensions que réclamaient les modes et les usages du temps. Les draps ainsi préparés étaient surtout envoyés à Tunis et dans tout le Levant. On appelait cette industrie l'*arte di Cali-*

mala (1), du nom de la rue où elle s'exerçait, et aux abords de laquelle on voit encore aujourd'hui des marchands de draps qui étalent leurs montres dans des magasins vieux de sept cents ans. Ces boutiques portaient le nom de *fondacci* (au singulier *fondaco*), et chaque compagnie de marchands avait la sienne.

L'art de Calimala allait de pair avec l'art de la laine. Celui-ci avait son centre et le lieu de réunion de ses marchands à Calimala même. Là est une vieille tour massive, crénelée, qu'on appelle l'*Archivio de' contratti*, parce qu'on y enregistre les contrats. Sur les faces de cette tour est sculpté le mouton couronné porteur de la bannière à la croix de gueules, enseigne des marchands de laine florentins. Cet écusson est de l'an 1308, comme nous l'apprend l'inscription en écriture gothique gravée au-dessous (2). C'est dans cette tour que résidaient les prieurs ou consuls de la laine. Dans la rue de Porta-Rossa, où débouche Calimala, se tinrent en 1266 (3) les premières réunions des marchands de draps et des podestats de la république, d'où sortirent les règlemens qui régirent les corps de métiers. L'art de la soie s'exerçait dans le voisinage, et l'on voit encore debout l'édifice où siégeaient les consuls qui y présidaient. A côté est la ruelle appelée *vicolo della Seta*, qui a conservé son nom primitif. Ce quartier jouissait de grands priviléges : on ne pouvait y entrer en armes, on ne pouvait y être poursuivi pour dettes. Ceci montre le cas que faisait la république florentine de ceux qui appartenaient à l'art de la soie. Au-delà de l'Arno est la rue des *Velluti*, où se fabriquaient les velours. La famille qui la première entreprit cette industrie, où elle s'enrichit considérablement, en tira ce nom de Velluti qu'elle a conservé.

Le change et la banque se faisaient en pleine rue, peut-être *via de' Tavolini*, comme qui dirait rue des Comptoirs. Le banquier était assis devant une petite table, *banco* ou *tavolino*, sur laquelle était étendu un tapis vert, et avait devant lui un sac d'écus et un livre de compte. Le florin d'or de Florence, frappé en 1252 en souvenir de la bataille de Monteaperti, où le parti guelfe chassa le parti gibelin, était pris comme étalon. C'était et ce fut pendant plusieurs siècles la meilleure monnaie d'Europe; elle était d'or pur à 24 karats (4). Le sultan de Tunis, l'ayant vue, en augura si bien du

(1) Calimala, de *callis malus*, ou mauvaise rue, parce qu'elle menait aux mauvais lieux. *Calle*, dans le vieil italien comme en espagnol, veut dire rue, passage.

(2) Le millésime est très apparent, sauf le chiffre des dizaines et des unités. *Domus curiæ artis lanæ civitatis Florentiæ* se lit très distinctement.

(3) Et non en 1256, comme dit une inscription en marbre apposée sur la façade de la maison où ces réunions eurent lieu.

(4) Le florin pesait 72 grains, soit 3 grammes 537 milligrammes d'or pur, lesquels,

peuple qui l'avait frappée, qu'il concéda tout de suite aux Florentins les mêmes priviléges qu'il avait jusque-là réservés aux seuls Pisans. Les banquiers portaient le nom de *cambiatori* ou changeurs; on réservait celui de *mercatanti* ou marchands à ceux qui faisaient le commerce de la laine ou de la soie et aux drapiers de Calimala (1). Presque tous les grands banquiers faisaient du reste aussi partie des corporations de marchands.

Pour essayer les monnaies, les changeurs se servaient d'une pierre de touche. On sait que l'or frotté sur cette pierre y laisse une empreinte bien visible qu'on attaque par les acides, l'eau forte par exemple ou acide nitrique. L'acide dissout les métaux alliés à l'or sans entamer ce dernier. La trace qui reste, comparée à d'autres faites avec des touchaux d'or d'un titre connu, permet de juger assez exactement du degré de pureté, de ce qu'on appelle le titre du métal essayé. En ces temps, la chimie n'offrait pas pour ces sortes d'essais de moyens plus précis que celui-là, qui s'est du reste employé jusqu'à nos jours, et l'hôtel des monnaies de Florence, la *Zecca*, dont quelques-uns des plus grands banquiers se firent les fermiers, n'en connaissait pas d'autres.

Autour des demeures des principaux marchands était une galerie couverte, appelée *loge*, où l'on se réunissait pour traiter les affaires. C'était là qu'on fixait les prix de la soie, de la laine, des draps, du change. C'était là qu'arrivaient les courriers, les agens des compagnies marchandes, là qu'on recevait les nouvelles de mer et des diverses places d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Chaque maison commerciale avait ainsi sa bourse à portée de ses bureaux. Comme la foule attire la foule, c'était là aussi que le peuple du voisinage s'assemblait à certaines heures, surtout les jours de fête, pour jouer aux dés, apprendre les nouvelles. Là se donnaient les rendez-vous. Ces loges ont disparu; il n'en reste plus que le nom et la place. Les loges des Albizzi, des Adimari, des Maggi, des Rucellai, des Peruzzi, des Mozzi, des Bardi, furent les plus célèbres. Ce nom de loge s'est conservé à Gênes pour désigner la bourse; à Marseille, on l'a aussi employé tout le temps que la bourse s'est tenue dans le même local qu'au moyen âge, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la restauration.

La loge entourait la maison du marchand, du banquier. Celle-ci était généralement un vaste et magnifique hôtel, un *palazzo*, où le

calculés au taux de 3 francs 44 cent. le gramme, représentent l'équivalent de 12 fr. 17 cent. de notre monnaie actuelle. C'est la valeur intrinsèque du florin; mais il ne faut pas oublier que le prix de toutes choses, notamment celui du blé, a triplé et quadruplé depuis le XIIIe siècle.

(1) Tal fatto è Fiorentino, e cambia e merca... (Dante, *Paradis*, XVI.)

maître habitait avec tous les siens. Souvent une rue entière était occupée par la même famille. Les luttes civiles qui se renouvelaient presque chaque année exigeaient ce groupement. Il y a encore à Florence la place des Peruzzi, la rue des Tornabuoni, des Albizzi, des Greci, des Bardi, des Cerchi. Ces anciens palais, toujours debout, donnent à l'architecture civile de Florence un cachet spécial que l'étranger n'oublie pas. Ils sont bâtis de pierres massives, taillées rudement, en bossages, surtout aux fondations où quelques-uns des blocs sont énormes. Les murailles sont épaisses comme celles d'une forteresse. La porte s'élève souvent au-dessus du niveau de la rue; on y monte par des escaliers. Les fenêtres sont peu nombreuses, assez étroites, dessinées en voûte, disposées sur deux ou trois étages au plus. Le long de la façade principale sont des anneaux de fer à diverses hauteurs, élégamment ciselés. Les jours de fête, on y mettait les bannières, les torches. Aux angles sont parfois des ornemens en bronze ou des lanternes en fer forgé, dont quelques-unes sont un chef-d'œuvre d'art, comme les lanternes du palais Strozzi. Dans certains palais, on voit aussi sur les façades les crochets de fer qui servaient à suspendre la laine au moyen de bâtons transversaux. Loin de rougir de leur métier, les marchands florentins le tenaient en honneur; c'était une gloire d'appartenir à l'art de la laine.

Ces palais, dont quelques-uns ont soutenu des siéges et portent la trace de l'incendie, comme ceux des Bardi, des Albizzi, sont pour la plupart des types d'architecture, surtout les plus modernes. Ils ont gardé de l'ordre étrusque primitif le lourd et robuste appareil en pierre de taille. L'art des constructions à Florence comme à Venise revêt un cachet original; mais, tandis que Venise, ville presque orientale, emprunte ses inspirations aux Arabes et aux Byzantins, Florence reste fidèle à l'ancien type toscan. Les palais Strozzi, Medici, Antinori, Rucellai, Pazzi ou Quaratesi, ont été visités par tous les voyageurs. Les palais Spini, Mozzi, Buondelmonti, Davanzati, Bardi, Caponi, Albizzi, Alessandri, de dates plus anciennes, méritent également d'être cités. On connaît le palais Pitti, qui a servi de résidence aux Médicis, devenus princes de Toscane, plus tard aux grands-ducs de la maison de Lorraine, et qui appartient encore à la couronne.

Indépendamment de leur *palazzo* et de leur loge, les plus grandes familles avaient ce qu'elles nommaient leur tour, signe d'antique noblesse. C'étaient de véritables tours en pierre, dont quelques-unes sont hautes encore de 25 à 30 mètres, mais qui avaient le double de hauteur quand elles étaient intactes. Telles furent les premières habitations de Florence, empruntées sans doute aux

Étrusques de la station voisine de Fiesole. Ces tours, de forme carrée ou rectangulaire, ont seulement quelques mètres de côté, sept ou huit au plus. Elles sont munies d'une porte dans le bas, le plus souvent d'une seule fenêtre à chaque étage. Beaucoup ont en apparence disparu, transformées, badigeonnées ou enchevêtrées dans des constructions d'âge plus récent. Quelques-unes sont encore intactes, pour ainsi dire isolées. Telle est la fameuse tour des Girolami, dans la rue Por-Santa-Maria, ainsi nommée parce que la porte Sainte-Marie, qui faisait partie de la première enceinte de Florence, s'ouvrait sur cette rue. Non loin de la tour des Girolami est celle dite des Buondelmonti. On y pénètre par une maison voisine; on y monte par un escalier en bois vermoulu. De distance en distance s'ouvre une étroite fenêtre. Aux angles débouche parfois un soupirail par lequel on a jour sur l'extérieur. Cette ouverture était sans doute ménagée non-seulement pour donner passage à la lumière, mais encore pour surveiller l'ennemi, lancer des flèches. Un gamin qui me montrait cette tour me fit l'histoire des premiers possesseurs. « C'est de là que partit Buondelmonte, dit-il, quand il fut assassiné par les Amidei à l'entrée du Pont-Vieux, là où était la statue de Mars, protecteur de Florence. Ainsi commencèrent les luttes des guelfes et des gibelins. » Le jeune cicerone avait bien retenu sa première leçon d'histoire florentine (1).

Toutes ces tours étaient crénelées. A la forme des créneaux, on pouvait désigner le parti auquel appartenait la famille maîtresse d'une tour. Les créneaux rectangulaires, pleins, étaient guelfes; les créneaux taillés en pointe aux extrémités, évidés sur le milieu, étaient gibelins. Quand un décret des podestats força les habitans à décapiter leurs tours, c'est-à-dire à en diminuer la hauteur, ces signes disparurent, mais les guelfes et les gibelins continuèrent à se distinguer entre eux à la façon de saluer, de se vêtir. Quelquefois les membres d'une même famille étaient de partis opposés, et cela se vit surtout quand à la faction des guelfes et des gibelins succéda celle des blancs et des noirs, ou des Cerchi et des Donati.

Les tours marquaient, au milieu des luttes civiles, le lieu de rassemblement des habitans d'un même palais, d'une même rue. Elles sont encore plus massives que les palais qui leur ont succédé, et l'âge, au lieu de les entamer, n'a fait que les consolider davantage.

(1) Dans une des tours voisines de celle de Buondelmonti a été retrouvé, il y a quelques années, un véritable agenda de poche, oublié dans une cachette. Les feuilles de ce carnet sont en bois, recouvertes d'une couche de cire; le marchand y notait ses affaires de chaque jour. Quelques feuilles ayant disparu, le nom du possesseur et le millésime ne peuvent être indiqués; on peut fixer, comme date approximative, l'an 1300.

A l'extérieur, la pierre est unie, taillée en rectangles de moyenne dimensions; à l'intérieur, la maçonnerie est de moellons irréguliers, quelquefois de gros cailloux roulés arrachés au lit de l'Arno. L'épaisseur des murs atteint jusqu'à 2 mètres. La date de ces constructions est évidemment pour la plupart étrusque ou romaine. Le mortier a fait si bien prise que tout cela n'est plus qu'une masse inébranlable de haut en bas; la mine et l'acier auraient peine à l'entamer. A Por-Santa-Maria, on compte dans un très petit espace jusqu'à sept de ces tours. Au cœur du vieux Florence, là où est aujourd'hui le marché vieux (Mercato-Vecchio), on en compte un plus grand nombre; une ancienne église du lieu porte même le nom de San-Miniato *tra le torri*. C'est là qu'avaient leur résidence les plus anciennes familles de la ville, les Agli, les Vecchietti, les Cardinali, les Brunelleschi, les Amieri, les Tosinghi, les Ughi, les Gondi. Les Médicis sont sortis également de là. Un peu plus loin, via San-Martino, est la tour que l'on montre comme ayant été la maison de Dante. Les grandes familles venues plus tard à Florence eurent leur résidence dans les faubourgs; les Bardi, les Albizzi, étaient de ce nombre.

Le coin du vieux Florence où nous sommes mérite d'être décrit. Depuis les premiers temps, il n'a pas changé. C'est toujours le même dédale de rues étroites, tortueuses, la plupart sans issue, que le soleil ne visite jamais, et que le balai ou l'arrosoir municipal visitent encore moins. Le climat, les luttes intestines, autorisaient ces dispositions. Aucune ancienne ville, pas même Gênes, sous ce rapport si curieuse, pas même Marseille, dont quelques rues n'ont pas varié d'aspect depuis le temps des Phocéens, ne renferme un quartier d'allure aussi pittoresque. Dans cette partie du vieux Florence se tient toujours le marché. Depuis huit cents ans, les étals en plein air sont presque restés les mêmes. La boucherie, la poissonnerie, occupent la rue par droit imprescriptible; les marchands de légumes sont à côté. C'est là que le dialecte florentin aux sons gutturaux, qui rappellent ceux de l'arabe et de l'espagnol, et qui viennent sans doute de l'étrusque, aux syllabes musicales, sautillantes, règne dans toute sa pureté. Pour l'ouïr, il n'est pas besoin d'aller au spectacle assister aux farces de Stenterello, — le bouffon de Florence, comme Pulcinella est celui de Naples, — il suffit de passer au Mercato-Vecchio, à la place aux herbes, de longer la rue de Calimala et celle des Strozzi, où se tient également le marché.

Le Mercato-Vecchio s'est de tout temps appelé de ce nom, même au XIe siecle. Il est probable que c'est sur cet emplacement que les maraîchers de Fiesole, descendus de leurs hauteurs, venaient

vendre leurs denrées aux Florentins, qui habitaient la plaine de l'Arno. Le nouveau marché, *Mercato-Nuovo*, dans la rue Porta-Rossa, n'a de marché que le nom. On y trouve réunis à certains jours de la semaine, à certaines heures, les paysans de la banlieue qui viennent là traiter leurs affaires et vendre la paille tressée dont on fait ces jolis chapeaux au tissu si délicat, en grand renom auprès des dames. Précédemment, c'était là que se tenait la bourse des négocians, quand les anciennes loges eurent peu à peu disparu. Ce prétendu marché n'est du reste qu'une galerie couverte qu'occupent aussi des boutiques, des bazars ambulans. Le toit en est soutenu par une élégante colonnade. On montre au milieu, sur le sol, un espace circulaire formé de tranches de marbre alternativement blanches et noires, et régulièrement taillées suivant six rayons, en souvenir de l'antique char de guerre, le *carroccio*, que la république traînait à tous les combats, et qu'on remisait là avant l'édification du marché. Quand le *carroccio* eut disparu, on fit de ce même endroit un usage singulier. C'était cette étroite place que les faillis, en vertu d'une ancienne coutume, devaient frapper trois fois de leur siége mis à nu avant d'obtenir leur concordat. A la façon dont la pierre est usée, on devine qu'elle a servi quelquefois (1).

Il a été dit qu'une même famille habitait sous le même toit, et souvent qu'une famille puissante occupait seule toute une rue. Malgré ces associations, que permettait un état de fortune souvent considérable, on vivait modestement; le vêtement était grossier. Les femmes restaient à la maison, occupées des soins du ménage et de la quenouille. Elles portaient des robes de bure avec un simple capuchon. Une ceinture de cuir serrait la taille. Les bijoux d'or, les perles, les pierres précieuses, leur étaient sévèrement défendus par la loi. Les hommes se vêtaient encore plus simplement. Dans ce pays, où l'on fabriquait les plus fines étoffes de soie, de laine, où l'argent et l'or abondaient dans les caisses des changeurs, où les produits du sol, perfectionnés par des méthodes déjà savantes, récompensaient largement les efforts de l'agriculteur, rien n'était donné au luxe ni des habits, ni des repas. Des lois somptuaires

(1) Le poète toscan Lippi, faisant allusion à ce fait, feint de rencontrer en enfer

Donne che feron già, per ambizione
D' apparir gioiellate e lucicanti,
Dare il cul al marito in sul lastrone.

Le jurisconsulte Gui-Pape, qui vivait sous Louis XI, a rappelé aussi cette curieuse coutume florentine. « I mercanti di questa piazza purgavano i loro falli ostendendo pudenda et percutiendo lapidem culo. »

avaient paré à tous les écarts. La démocratie florentine, envieuse et jalouse comme le sont toutes les démocraties, n'aurait du reste pas permis aux *popolani grassi*, aux gros bourgeois, de s'élever au-dessus du *popolo minuto*, du menu peuple, du peuple maigre, comme il s'appelait aussi. On mettait dans les affaires les bénéfices que l'on obtenait, on les consacrait à des œuvres pies ou d'utilité publique : de là tant de grandes choses extérieures qui se sont faites à Florence. Les Rucellai ont bâti presque à eux seuls l'église de Sainte-Marie-Nouvelle. Il est juste de dire toutefois que, les femmes aidant, on se départit en maintes circonstances de la sévérité des lois somptuaires. Dante est là-dessus fort explicite, lorsqu'il compare les mœurs des aïeux à celles des Florentins de son temps. Le sévère chroniqueur Villani jette les hauts cris quand les dames obtiennent du duc d'Athènes, investi de la seigneurie de Florence, la permission de porter de faux cheveux et de les laisser tomber en tresses sur le front; il n'hésite pas à traiter cette mode d'indécente. M. S. Peruzzi, qui a publié sur les marchands et les banquiers de Florence au moyen âge un livre plein de curieux détails, calcule que la maison seule des Peruzzi (les trois frères vivaient ensemble chacun avec sa famille) abritait au commencement du XIVe siècle trente et une personnes, serviteurs non compris, et ne dépensait pas moins de 3,000 florins d'or, somme qu'il évalue à 120,000 francs par an de notre monnaie actuelle (1). Quoi qu'il en soit, l'austérité de la vie était exigée par les lois, par les conditions politiques de cette république travailleuse et profondément démocratique; elle ne souffrait d'exception que dans quelques cas particuliers. Les fêtes publiques étaient célébrées avec un grand éclat, les funérailles, les mariages aussi. Les lois somptuaires ne contrariaient point les dépenses d'église.

Les mœurs ont toujours conservé à Florence quelque chose de la simplicité antique. Le Florentin est naturellement sobre, économe. Il a gardé dans sa vie privée, demeurée modeste, quelques-unes des qualités de ses pères. Le peuple s'amuse sans désordre et ne trouble guère par l'ivresse la joie des fêtes publiques. Il donne tout au plaisir des yeux et de l'esprit, très peu au plaisir brutal; il aime mieux le théâtre que la table, et les longues promenades au grand air que les stations au cabaret. Avec un verre de belle eau pure et une mince tranche de pastèque fraîche, on le voit l'été se désaltérer en pleine rue. On peut dire du Florentin qu'il est sobre comme l'Espagnol. Ainsi que les habitans de tous les pays caressés du soleil, il est resté ami du clinquant, des gros bijoux, des étoffes

(1) *Storia del commercio e dei banchieri di Firenze dal 1200 al 1345*, Firenze 1868.

voyantes. Le luxe de la parure est le seul pour lequel il fasse des folies; il se rattrape sur les lois somptuaires d'autrefois.

On se figure aisément le banquier florentin du moyen âge, père de famille rigide, austère, aimé et vénéré, mais craint aussi des siens, donnant presque toutes les heures du jour aux affaires, ouvrant religieusement par la prière les repas en commun, le dimanche conduisant lui-même aux offices l'épouse et tous les enfans, prenant part à la chose publique, aux élections, aux charges de la cité, aux luttes intestines, aux guerres extérieures, sans y épargner le sang de ses fils en âge de le suivre. En ce temps-là, on était à la fois banquier, industriel, magistrat public et soldat. Ne reculant pas devant les périls d'un autre genre, le banquier partait de Florence à cheval, un beau matin, pour aller visiter ses comptoirs à l'autre bout de l'Europe, à Paris, à Bruges, à Londres, non sans avoir fait auparavant son testament; dans tous les cas vigilant, attentif, économe, fin en affaires, fort diplomate et ne risquant rien qu'à coup sûr.

Avec le temps et par suite des nombreuses évolutions de la cité florentine, ce type du banquier primitif, si bien personnifié au XIIIe siècle par les Bardi, les Peruzzi, les Alberti et tant d'autres, a complétement disparu. Florence est restée toutefois une ville d'affaires, d'un ordre modeste, il est vrai, et le commerce de l'argent ne s'en est pas tout à fait éloigné. Une foule d'étrangers, des Anglais, des Américains en grand nombre, y séjournent chaque année; tous sont munis de lettres de crédit. Cela augmente un peu les affaires de plusieurs maisons de banque, souvenir effacé de celles des anciens jours. Une de ces maisons est surtout populaire, la maison F...., dont le vénérable chef, âgé de quatre-vingt-dix ans, mène encore lui-même les bureaux. « Je suis le doyen des banquiers d'Europe et peut-être du monde, disait-il récemment avec un légitime orgueil; j'ai commencé à travailler au siècle passé, en 1799; il y a soixante-treize ans que je n'ai pas quitté la plume. » Comme on lui citait nombre d'illustres travailleurs qui chez nous sont aussi arrivés à une verte vieillesse sans cesser un seul jour d'être aux affaires, et même aux affaires publiques, où l'on vieillit encore plus vite : « C'est vrai, répondit-il, mais après quatre-vingts ans chaque année compte pour dix. » Cet homme infatigable a été toute sa vie un modèle d'exactitude, de diligence, d'activité. Le premier au travail le matin dès la première heure, il quitte le soir le dernier ses bureaux. Il est aidé de ses deux fils, mais conduit tout en maître, vérifie et signe toutes ses traites. N'est-il pas comme le digne successeur de ces austères banquiers du moyen âge qui au XIIIe siècle étendirent si loin leur renom?

II.

Les Peruzzi étaient, avec les Bardi, les Acciajoli, les Bonaccorsi, les Scali et quelques autres, les principaux marchands et banquiers de Florence. Pendant tout le XIIIe siècle et la première moitié du XIVe, ces maisons furent les plus puissantes. La république florentine était alors le premier état de l'Europe. Elle avait des entrées assurées, — les gabelles, analogues à nos octrois, l'impôt sur le revenu, qui plaisait à cette démocratie niveleuse; — elle soldait tous les ans son budget en crédit, ce que si peu d'états savent faire aujourd'hui. Elle était gouvernée comme Gênes, Pise et les principales républiques marchandes de ce temps, Marseille elle-même, par un podestat étranger nommé tous les ans par le peuple. Il en résultait que le chef de la république restait neutre dans les querelles locales, et ne distribuait point les places à des amis ou à des parens. Au reste, on ne le laissait que très peu de temps aux affaires, et il ne pouvait être réélu.

Les corps de métiers, qui comprenaient la plupart des citoyens, étaient divisés en *arts majeurs* et en *arts mineurs;* nous dirions aujourd'hui les arts libéraux et les arts manuels. Dans les premiers, au nombre de sept, étaient les hommes de loi (juges et notaires), les marchands, les banquiers, les médecins; dans les seconds, au nombre de quatorze, les bouchers, les maçons, les corroyeurs, les forgerons, etc. Les premiers renfermaient ce que nous nommerions les bourgeois, les seconds les ouvriers. Chaque art avait sa bannière ou gonfalon, distincte de celle de la république, et au premier signal de trouble, au son du tocsin parti du palais du podestat, plus tard de celui de la seigneurie, tous ceux qui appartenaient à un même art devaient accourir en armes, rangés autour de leur bannière. A la tête de chacun des arts se trouvaient deux prieurs élus (*priori*, premiers). C'étaient des espèces de prud'hommes qui veillaient à ce que les règlemens de l'art fussent strictement observés, jugeaient les différends des membres d'une même corporation. On ne pouvait occuper aucune fonction publique, si l'on n'était inscrit dans un corps de métier. Dante, qui fut prieur de la république et ambassadeur à Rome, s'était fait, dit-on, inscrire dans l'ordre des pharmaciens, appartenant au groupe supérieur. Un noble, un gibelin, admis dans un corps de métier, perdait par là sa noblesse et devait changer de blason; souvent même il modifiait son nom patronymique; ainsi le voulait le peuple. Les Tornabuoni s'étaient d'abord appelés Tor-

naquinci; les Bardi, d'abord nobles et partant gibelins, grands feudataires de la campagne florentine, s'étaient faits guelfes en entrant dans le corps des marchands. Comme on le pense, il y eut plus d'un récalcitrant, plus d'un noble qui s'obstinait à rester gibelin. Quelquefois aussi les deux partis essayèrent de se donner la main, de faire solennellement la paix, de prendre part ensemble aux affaires; mais l'alliance fut toujours de très courte durée, et le parti guelfe domina presque sans conteste pendant plus d'un siècle, de l'an 1252 à l'an 1372. C'est l'âge d'or, le plus beau temps du commerce florentin. Toutefois ce serait mal connaître les partis que de supposer que les guelfes restèrent tout ce temps en paix avec eux-mêmes, et que l'ordre régna dans Florence. Il y avait entre les deux groupes majeur et mineur une animosité qui ne fit que s'accroître avec le temps. Le menu peuple, *popolo magro*, se révolta souvent contre le peuple riche, *popolo grasso*, et ces révoltes intestines, jointes aux querelles des guelfes et des gibelins, des blancs et des noirs, des Cerchi et des Donati, des Ricci et des Albizzi, qui ne s'éteignirent que le jour où les Médicis établirent définitivement le principat, composent toute l'histoire politique de Florence pendant le XIIIe, le XIVe et le XVe siècle. Ces révolutions presque quotidiennes n'empêchaient pas les affaires de marcher, tant il est vrai que, dans la vie des peuples comme dans celle des individus, il faut pour vivre lutter sans cesse. Il y avait du reste de part et d'autre un grand amour de la patrie. Les places étaient recherchées non point pour le maigre profit qu'on en tirait, mais pour l'influence qu'elles donnaient; on les considérait aussi comme un devoir que le citoyen devait remplir de son mieux. Appelé par le suffrage populaire à occuper une fonction quelle qu'elle fût, on ne refusait pas.

La politique, le négoce et l'industrie ne faisaient pas oublier les lettres et les arts. C'est le moment de la vraie renaissance italienne. La langue et l'art national commencent à se former. Brunetto Latini, Dante, Dino Compagni, Villani, font oublier le latin et fixent l'italien dans leurs écrits. Cimabue et Giotto dégagent peu à peu la peinture de la froide imitation byzantine, la manière grecque comme on l'appelait, et dans l'architecture Arnolfo di Lapo, ou mieux di Cambio, qui de sa main puissante érige le palais des podestats, celui de la seigneurie et le *dôme* de Florence, annonce dignement Brunelleschi et l'immortel auteur des portes du baptistère. Giotto, non content d'être peintre, veut être aussi architecte, et il élève son inimitable campanile. Sous l'impulsion féconde de la liberté et des agitations locales, tous ces grands artistes développent spontanément leurs facultés, et dans les lettres, les arts, comme dans la

politique, Florence se montre la rivale d'Athènes; elle a même sur Athènes l'avantage de tenir le travail en honneur.

Les historiens ont enregistré ces faits; il faut revenir sur ce qu'ils ont omis en partie, c'est-à-dire sur le commerce de Florence, qui fut si actif à cette époque, cependant si troublée. Le commerce de la république florentine allait de pair avec celui des Génois, des Pisans, des Vénitiens, et s'étendait sur le monde alors connu. Non-seulement on allait acheter la laine jusqu'au fond des couvens de l'Angleterre et de l'Écosse, les draps en France et dans les Flandres; mais du Levant on tirait la soie, l'orseille, le sucre, le coton, et de l'extrême Asie, de la Chine, de la Tartarie, de l'Inde, où l'on se rendait alors par terre en caravane, on faisait venir les épices, les fourrures (1), les perles, l'ambre, dont on faisait des chapelets, les pierres précieuses, l'or en lingots; on tirait aussi de Chine, en plus grande quantité encore que du Levant, la soie grége et le coton. On y portait comme échange des draps et des soieries, des velours, des brocarts d'or et d'argent (2), des cuirs, des toiles de Champagne et des Flandres, des vins, du caviar, des objets de quincaillerie allemande, des lingots d'argent. Tout cela était avec soin emballé sur des navires de Gênes ou de Pise, et porté de la mer toscane ou ligure au fond de la Méditerranée. On avait beau faire ramer les esclaves sur les galères du commerce, le prix des frets était élevé, et M. G. Ulrich, qui a laissé sur les conditions économiques de ces temps-là des notes pleines d'intérêt, calcule que le transport d'un sac de blé de Palerme à Livourne coûtait alors autant qu'en le faisant venir aujourd'hui d'Odessa.

Les ports d'arrivée étaient Trébizonde sur la Mer-Noire et Alexandrette, le port d'Alep, sur la côte levantine. Alexandrie, ruinée par les sultans d'Égypte, écrasée par des droits de douane exorbitans, avait perdu son ancienne importance. De Trébizonde et d'Alexandrette, les caravanes se rendaient à Erzeroum et Tauris. Là les unes se dirigeaient sur l'Inde par la Perse et la vallée de Cachemir, les autres sur la Chine par le grand désert. Arrivées sur le Hoang-ho, elles rejoignaient Pékin, que les Italiens appelaient Cambalu et les Arabes Cambaleck. Une partie des marchandises destinées à l'Inde ou retirées de ce pays empruntaient aussi la voie du Golfe-Persique et de la Mer-Rouge. Pegolotti, associé et agent de la maison des Bardi (1315), a marqué dans une sorte de guide des marchands les étapes de ce lointain commerce, et désigné les caravansérails où l'on de-

(1) La rue où l'on préparait ces fourrures à Florence existe encore : c'est la *via Pelliceria*.

(2) C'est par erreur que les historiens attribuent à Gênes et à Venise la fabrication de ces belles étoffes : Gênes et Venise ne faisaient que les transporter.

vait s'arrêter. Le voyage, commencé en charrette, continuait à dos de mulets; on profitait aussi des lacs, des cours d'eau rencontrés sur la route. La durée du trajet était de trois cents jours, un an avec les repos. On allait ainsi à travers toute l'Asie jusqu'au Cathay: c'est le nom qu'on donnait à la Chine. L'itinéraire de Pegolotti part du port de Tana dans la mer d'Azof; de là on gagne Astrakan, le désert de Kamo et le Hoang-ho. Le fameux voyage de Marco Polo, de Venise à Pékin, date de ces temps-là (1271). Pegolotti indique les précautions qu'il faut prendre, les choses dont il faut se munir : un truchement, deux domestiques, une femme qui parle la langue du pays, de la farine et du poisson salé; le reste, viande et d'autres provisions, se trouve en abondance sur la route. Le coût du voyage, aller et retour, est estimé de 600 à 800 florins d'or, et Pegolotti suppose que le traitant emporte pour 25,000 florins de marchandises, y compris des lingots d'argent. Aujourd'hui encore les lingots d'argent ou les piastres mexicaines sont admis dans ces régions de préférence à toute autre monnaie. En arrivant en Chine, on échangeait ces lingots et tout l'or qu'on avait contre des billets de banque au sceau de l'empereur régnant. Le voyage était sûr; on n'était guère pillé ni mis à contribution le long du chemin. Le cas était prévu où le voyageur mourait en route de mort naturelle, ce qui devait arriver quelquefois; des règlemens particuliers déterminaient alors comment les biens qu'il avait portés avec lui devaient faire retour à ses héritiers.

Les soucis d'un commerce si étendu avec l'extrême Asie ne faisaient pas oublier aux Florentins le trafic avec les diverses places d'Europe. La France était pour eux un des principaux pays de transit. Ils y avaient établi des succursales, ce qu'on nommait des hôtelleries (Paris, Caen, Lyon, Arles, Perpignan, Carcassonne, Saint-Gilles, Avignon, Aigues-Mortes, Narbonne, Montpellier, Nîmes), où les envoyés des maisons de banque et de marchands se reposaient, trouvaient un gîte assuré, recevaient leur correspondance, mettaient leurs marchandises en dépôt. Les hôteliers (*ostellieri*) étaient sous la surveillance des consuls ou agens de l'art de la laine à l'étranger, ainsi que les deux courriers pour les arrhes et les paiemens qui partaient chaque année de Florence, délégués par les consuls de la laine. Le premier assistait aux transactions et fixait les arrhes entre les parties contractantes; le second intervenait dans l'exécution des contrats, dont les paiemens étaient couverts par des lettres de change. Outre les consuls et agens de la laine à l'étranger, la république envoyait quelquefois elle-même des délégués spéciaux. Les marchés se faisaient principalement dans les foires; à celles de Champagne, qui se tenaient à Bar-sur-Aube, Troyes,

Lagny, Provins, on achetait surtout des toiles. La foire de Beaucaire était alors dans toute sa splendeur. Les affaires se traitaient en français. Le français était sur le continent la langue des affaires, une sorte de langue commerciale courante, comme l'est maintenant l'anglais, ou comme l'italien l'était alors et l'est resté dans toute la Méditerranée. Dante, Villani, sont précis sur ce point. Aigues-Mortes, qui aujourd'hui est éloigné de la mer de près de 6 kilomètres, était le port avec lequel commerçaient surtout les Florentins. D'Aigues-Mortes, les navires allaient au port de Pise, reporté depuis, comme Aigues-Mortes, au milieu des terres, et de Pise à Florence on amenait les marchandises soit en charrettes ou à dos de mulets, soit par des bateaux naviguant sur l'Arno.

Les laines d'Angleterre et d'Écosse arrivaient directement par mer de Londres ou de Southampton, touchant à Lisbonne et traversant le détroit de Gibraltar, ou mieux elles étaient envoyées par mer de Londres à Libourne et de Libourne à Aigues-Mortes par terre, traçant ainsi au commerce la voie que Colbert et Riquet devaient suivre dans le canal du Midi, qui à son tour a été détrôné par le *railway*. Les draps achetés dans les Flandres étaient envoyés aux hôtelleries, empaquetés par ballots, protégés par une double enveloppe de feutre et de toile. Les ballots contenaient de dix à douze pièces chacun, mesurées et scellées du sceau de la corporation de Calimala. Une pancarte indiquait le prix de l'étoffe, la longueur et la largeur des pièces, le nom du fabricant, le lieu de provenance. Des foires où on les avait achetés, on expédiait ces draps à Narbonne ou à Montpellier; là on les consignait entre les mains des *officiers de la draperie*, magistrats élus au nombre de six entre les marchands les plus estimés. La marchandise gagnait Florence par Aigues-Mortes. Ce ne fut que très tard que Marseille, dont on est étonné de ne pas trouver les relations plus fréquentes avec le marché florentin, fut choisie de préférence. Arrivés à destination, les draps étaient soumis, avant d'être préparés, à l'examen des experts de Calimala. Ces minutieuses précautions, ce soin extrême qu'on prenait du bon conditionnement de la marchandise, expliquent en partie le succès des drapiers florentins. Montpellier, Perpignan, Nîmes, Carcassonne, Avignon, Lyon, Paris, étaient leurs principales succursales; ils y avaient des représentans à demeure. Villani y fut plusieurs fois envoyé. Un Peruzzi était établi à Paris, un autre à Avignon, et tous les deux y ont laissé des descendans qui vivent encore, et ont conservé les armes patrimoniales. Nos Luynes descendent eux-mêmes d'une autre famille de riches marchands établie dans le midi de la France, les Alberti.

Le commerce des laines, des draps, des soieries, joint à l'indus-

trie du change, et s'étayant des principes d'une sévère économie, avait singulièrement enrichi les banquiers florentins, qui soutenaient de leur crédit les divers états de l'Europe. C'étaient à la fois, comme on l'a dit depuis de quelques-uns de leurs plus illustres successeurs, les rois des banquiers et les banquiers des rois. Villani appelle lui-même les Bardi et les Peruzzi « les colonnes du commerce de la chrétienté. » Les rois de Calabre, d'Angleterre, de France, d'Espagne, les comtes de Flandres, les papes, les ordres militaires religieux, eurent plusieurs fois recours à leur bourse. Philippe le Bel, qui altéra si fort les monnaies de son temps, et qui eut toujours besoin d'argent pour soutenir ses démêlés avec le pape, les templiers, l'Angleterre, s'aida souvent du crédit des banquiers florentins. Il le reconnut à sa façon en les poursuivant à plusieurs reprises comme usuriers, en leur extorquant de fortes rançons, et finalement en leur faisant faillite pour les sommes qu'ils lui avaient prêtées. D'autres débiteurs royaux ne devaient pas se montrer plus délicats que le roi de France.

Les chefs des puissantes maisons florentines tenaient eux-mêmes leurs livres. On a retrouvé quelques-uns de ces précieux manuscrits, ceux des Alberti, qui existent encore dans les archives conservées par cette famille, ceux des Peruzzi, dont plusieurs sont à la bibliothèque Riccardiana, à Florence. Ces livres sont sur parchemin, en belle écriture cursive du temps, rappelant ce qu'on appelle en calligraphie la ronde. Ils sont écrits en langue vulgaire, en bon italien, et tenus en partie simple. Cela représente assez bien ce qu'on nomme aujourd'hui dans le commerce le *livre-journal*, celui sur lequel on écrit au fur et à mesure toutes les opérations, quelles qu'elles soient. Les banquiers d'alors appelaient ce registre le grand-livre, *libro maestro;* mais ils avaient aussi leur livre secret, le livre des mauvais débiteurs, etc. La méthode de tenue des livres en partie double, de la découverte de laquelle on a fait honneur aux banquiers florentins, paraît avoir été imaginée pour la première fois à Venise au XIVe siècle, et introduite seulement à Florence au siècle suivant par les Médicis; mais les Florentins ont certainement propagé, sinon inventé la lettre de change.

Les livres qui nous restent des Peruzzi vont des années 1292 à 1343, date où cette grande maison suspendit ses paiemens. Ils sont au premier moment assez difficiles à lire. Les lettres sont liées, avec des abréviations. On acquiert assez vite la pratique de cette lecture, qui n'est qu'un jeu pour ceux qui ont l'habitude des manuscrits. Les chiffres romains y sont exclusivement employés; l'usage des chiffres arabes était alors sévèrement défendu par les statuts de l'art du change. Le banquier ouvre ses livres d'une façon solennelle, en se

recommandant « à notre seigneur Jésus-Christ et à sa bienheureuse mère notre dame sainte Marie, et à toute la cour divine, pour qu'ils lui concèdent la grâce de ne rien faire en ce monde qui ne soit à leur honneur et révérence, etc. » Chaque livre des Peruzzi répète cette formule, qui porte si bien l'empreinte des idées religieuses de cette époque. Le parchemin était employé pour ces sortes de grands-livres, mise au net de tous les comptes, et c'est à cela que nous devons la conservation des livres des Peruzzi. Pour les livres courans, pour les brouillons, on usait du papier de coton; c'est pourquoi aucun ne nous est parvenu. On relève sur les livres des Peruzzi que cette puissante maison avait à l'étranger seize succursales et employait aux tournées et inspections annuelles 150 agens, vrais commis-voyageurs. On retrouve parmi ceux-ci plus d'un nom alors illustre ou qui le sera plus tard : Villani, Donati, Guicciardini, Macchiavelli, Pazzi, Portinari, Soderini, Strozzi. Les comptoirs étaient ceux d'Avignon, Paris, Bruges, Londres, Pise, Gênes, Venise, Cagliari, Palerme, Naples, Majorque, Barletta sur l'Adriatique, Chiarenza en Morée, Rhodes, Chypre, Tunis. A Paris comme à Londres, la rue où résidaient les banquiers italiens a gardé le nom caractéristique de rue des Lombards.

Rien n'arrêtait l'essor de ces marchands, ni la diversité de religion, ni celle de coutume, de langue, de monnaie. On peut étudier dans les livres des Peruzzi le cours du change au XIIIe siècle sur les diverses places de l'Europe, et voir le rapport qui existait entre le carlin de Naples, le marc de Venise, la livre sterling de Londres, la livre tournois de Paris, le besan de Tunis ou de Rhodes et le florin d'or de Florence, pris lui-même comme étalon sur toutes ces places. On y trouve également mentionné le rapport des mesures étrangères de capacité, de poids, de longueur, avec les mêmes mesures de Florence, les usages de chaque place, les termes qui y étaient fixés pour le paiement des lettres de change.

Dans toutes les places maritimes étaient établis des consuls pour juger les différends qui survenaient entre leurs nationaux, protéger leurs intérêts. Différentes villes, Amalfi, Marseille, Barcelone, Gênes, Pise, se disputent l'invention première des consulats. Il est probable qu'il y a eu de tout temps des consuls, et que cette institution, éminemment méditerranéenne, doit remonter aux Phéniciens et aux Grecs. Les républiques maritimes du moyen âge n'ont fait que la perfectionner, et rédiger les capitulations qui régissent encore les étrangers dans les échelles du Levant.

Les voyages à cette époque étaient longs, coûteux, difficiles sur terre comme sur mer. La traversée des Alpes était périlleuse, en hiver surtout. Sur terre, on allait à cheval, bien rarement en voi-

ture. Deux siècles plus tard, les difficultés étaient à peu près les mêmes, comme on peut s'en assurer par les mémoires de Benvenuto Cellini dans la partie où il raconte son voyage de Rome à Paris. Il n'y avait pas de postes ni de courriers. Les *mutationes* et les *mansiones* des Romains, qui avaient si bien organisé les routes sur toute l'étendue et jusqu'aux confins de leur immense empire, avaient peu à peu disparu depuis l'invasion des barbares et la formation des petits états. Comme les attaques des malandrins étaient fréquentes, on partait souvent en caravane, on se munissait de sauf-conduits auprès des seigneurs dont on traversait les terres. En mer, la sécurité n'était pas plus grande; les galères étaient armées pour se garantir des pirates. De Florence à Gênes, on mettait par terre six jours, à Avignon quatorze, à Montpellier seize, à Paris vingt-deux, à Bruges vingt-cinq, à Londres trente. Le temps qu'il fallait pour aller de Londres à Florence, on l'emploie aujourd'hui pour aller de Londres à Calcutta, et les dépenses et les fatigues sont diminuées des trois quarts; presque toute chance de danger a aussi disparu.

Bruges était un des grands entrepôts du commerce florentin. C'était là qu'on apportait tous les draps des Flandres. Les communications de cette ville avec Florence se faisaient par la voie de mer ou par la route de l'Europe centrale. On voit encore sur la place principale de Bruges les pittoresques maisons flamandes où résidaient les consuls étrangers; partout on retrouve aussi les traces de la primitive splendeur de cette cité jadis si florissante. Bruges a bien décliné depuis; Anvers, Amsterdam et les ports hanséatiques lui ont peu à peu ravi tout son commerce. Un concours de phénomènes politiques et économiques, le percement de l'isthme de Suez et du Saint-Gothard, vont redonner au transit de l'Europe centrale l'influence qu'il eut jadis; mais il est à craindre que Bruges pas plus que Florence ne voient renaître l'étonnante fortune des temps passés.

Le moment est venu de dire comment s'écroula tout à coup la puissance industrielle de Florence. Vers l'année 1336, la république était arrivée au plus haut degré de prospérité qu'elle eût jusqu'alors atteint. Les guelfes dominaient sans partage. Le gonfalonier de justice, chef de la république, assisté du magistrat des prieurs de l'art, gouvernait sagement. La population de Florence était de 180,000 habitans, dont la moitié répandue dans la banlieue, ce qu'on nommait le territoire de l'état. Florence occupait Arezzo, Pistoie, Colle; elle avait 18 châteaux-forts dans le Lucquois, et 46 sur son propre territoire. On comptait dans la ville 80 maisons de banque, 20 boutiques de marchands de draps de Calimala et 20 boutiques de marchands de laine. La république pouvait lever

25,000 hommes capables de porter les armes, dont 1,500 nobles inscrits dans les arts majeurs. Les entrées du trésor montaient annuellement à 400,000 florins d'or; le dixième de cette somme suffisait à couvrir les dépenses courantes. On fabriquait annuellement 100,000 pièces de drap qui valaient environ 60 millions de francs, et cette branche d'industrie occupait des milliers d'ouvriers. Les draps bruts des Flandres, du Languedoc et du nord de la France, repris par l'art de Calimala, reconditionnés, reteints, préparés au goût des peuples du Levant, auxquels ils étaient destinés, étaient pour le commerce local la cause de relations quotidiennes avec l'étranger. Jamais l'industrie florentine n'avait été plus prospère.

A cette époque, le roi d'Angleterre, Édouard III, était en guerre avec la France, et disputait comme héritier de saint Louis la succession à la couronne capétienne en dépit de la loi salique. La guerre de cent ans allait s'ouvrir. Ayant besoin d'argent pour donner suite à ses grands projets, Édouard III s'adressa aux banquiers florentins, qui depuis un siècle avaient été attirés et retenus en Angleterre par une foule de priviléges. De simples acheteurs de laines, ils étaient devenus les banquiers de la couronne britannique. On leur avait concédé comme garantie la ferme des douanes. Les riches maisons des Scali et des Frescobaldi avaient été peu à peu remplacées par celles des Bardi et des Peruzzi, alors non moins célèbres; mais le moment vint où le roi d'Angleterre, à bout de ressources, engagé dans des opérations guerrières trop vastes, trompé par des comptables infidèles, ne put faire face à ses engagemens financiers, et annonça publiquement par un décret (1339) qu'il suspendait tout remboursement des créditeurs de l'état, même de *ses chers Peruzzi et Bardi*. Il devait à ces deux seules compagnies 1,355,000 florins d'or, « somme qui vaut un royaume, » nous dit Villani. Tous les marchands florentins intéressés dans les opérations des Bardi et des Peruzzi, une foule de familles qui avaient mis chez eux leur argent en dépôt, se trouvèrent compromis dans ce grand désastre, et le gouvernement guelfe en fut lui-même atteint. Un aventurier français, le duc d'Athènes, envoyé comme légat par le roi de Naples, allié de la république, s'empara du gouvernement et se fit nommer à vie seigneur de Florence. Comme il arrive d'ordinaire, l'usurpateur heureux rallia la majorité autour de lui. Les banquiers espéraient par son concours rétablir leurs affaires, les gibelins le soutenaient en haine des guelfes, le bas peuple enfin comptait sur le nouveau chef pour se débarrasser de la tyrannie des riches. Par ses excès, par ses cruautés, le duc s'aliéna tout le monde. Tous ceux qui l'avaient un moment soutenu se tournèrent contre lui, et on le chassa honteusement (1343).

Avec de mauvaise politique, on ne fait pas de bonnes finances. C'est deux ans après, au dire de Villani, qu'eut lieu la grande faillite des banquiers florentins, déjà préparée par les catastrophes partielles que nous avons citées. La faillite des Bardi et des Peruzzi entraîna bien vite celle des Acciajoli, des Bonaccorsi, des Cocchi, des Antellesi, des Corsini, des da Uzzano, et d'autres maisons de moindre renom. « Ce fut pour la commune de Florence la plus grande ruine, le plus grand désastre qu'elle eût jamais éprouvé. » Le montant de la faillite totale des banquiers du chef seul d'Édouard III est évalué à 60 millions de francs de notre monnaie. Le roi de Sicile, imitant le roi d'Angleterre, refusa aussi de faire honneur à ses engagemens financiers; il devait aux Bardi et aux Peruzzi près de 200,000 florins d'or. De leur côté, les rois de France n'avaient cessé depuis plus d'un demi-siècle (1277-1337) de poursuivre les banquiers florentins comme usuriers, de les traquer, de les exiler, de leur extorquer de l'argent. Philippe de Valois, digne successeur de Philippe le Bel, combla lui-même la mesure. Manquant d'argent pour continuer la guerre contre Édouard III, il soumit les banquiers florentins établis en France à toute sorte d'exactions. D'aussi criantes injustices devaient à la fin porter leurs fruits. Les Peruzzi, les Bardi, liquidèrent tout ce qu'ils avaient : créances, terres, villas, maisons de ville, tout fut vendu. A peine purent-ils donner à leurs créanciers 15 ou 20 pour 100 de ce qui leur était dû. Ce concordat fut signé en 1347. Villani, comme associé cette fois des Bonaccorsi et compris dans leur faillite (il avait quitté les Peruzzi), fut poursuivi et mis en prison comme insolvable. Il mourut peu de temps après, lors de la fameuse peste de Florence, frappé d'un mal dont plus de 50,000 personnes succombèrent (1). Ce nouveau fléau s'ajoutant au précédent, les affaires ne purent de longtemps se rétablir. Dans tous les cas, les vieilles maisons de banque avaient disparu sans retour. Celles qui vinrent depuis ne se livrèrent plus qu'à l'industrie du change. Vainement les Bardi, les Peruzzi, réclamèrent de la couronne d'Angleterre, pendant plus d'un siècle, les énormes sommes qui leur étaient dues. Les archives de la Tour de Londres renferment tous les détails de ce curieux procès. Les Anglais, tout en reconnaissant leur dette, ne l'ont jamais éteinte.

En 1378, quand le calme commençait à renaître, éclata la révolution sociale des *ciompi* ou compères, partie des bas-fonds de la populace. Les *ciompi*, outre leur admission dans les arts mineurs,

(1) Cette peste, celle qu'a décrite Boccace dans le *Décaméron*, fit le tour de l'Europe sous le nom de *peste noire*, semant partout l'épouvante et la mort. N'était-ce pas, au lieu de la peste, une première apparition du choléra?

dont ils étaient exclus, voulaient la suppression des dettes, l'égalité des partages. Les maisons des riches banquiers, entre autres celles des Albizzi et des Alessandri, furent pillées, incendiées. Un Médicis, Sylvestre, favorisa cette conspiration, et prépara par ce moyen l'élévation de sa famille. Cette compagnie de banquiers, jusque-là restée dans l'ombre, et que l'histoire cite alors pour la première fois, allait prendre la place de celles qui venaient de s'éteindre. Le cardeur de laine Michel de Lando, mis à la tête de la république par les *ciompi*, loin de pactiser avec les factieux, rétablit l'ordre dans les affaires; mais la liberté était frappée à mort, et avec elle le commerce et l'industrie, qui avaient fait pendant les siècles précédens le renom de la grande cité florentine. Florence était mûre pour la servitude. Elle ne tarda pas à se donner un maître, et successivement Cosme l'Ancien, Laurent le Magnifique, puis l'ignoble Alexandre et Cosme le Grand, préparèrent l'asservissement de la république. Le principat des Médicis, commencé au XVe siècle, ne devait finir qu'avec l'extinction de cette famille, vers le milieu du XVIIIe siècle. En se donnant à un homme, en se désintéressant peu à peu de la conduite des affaires publiques, les citoyens de Florence virent décroître leur richesse et leur force. L'art de la laine passa en d'autres mains, et comme, par la découverte du cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique, le commerce avait trouvé des routes nouvelles qui menaient précisément ou qu'on s'imaginait devoir mener tout d'abord à ces pays de l'extrême Orient qui jadis avaient fait la fortune de l'Italie (1), Florence et toute la péninsule déclinèrent à la fois. On ne chercha pas à réagir contre ce commencement de ruine, on oublia peu à peu que le travail est un des plus solides maintiens des sociétés; on ne pensa plus qu'à jouir, et depuis le XVe siècle l'Italie alla en déclinant. La formation de l'unité italienne est venue arrêter la longue décadence de ce pays. Ses ports, son industrie, refleurissent, le travail reprend partout, les beaux jours du passé reviennent. C'est une véritable renaissance, à laquelle on ne peut qu'applaudir en souhaitant à ces peuples, notamment aux Florentins, une prospérité industrielle et commerciale qui rappelle les brillans souvenirs de leurs aïeux.

L. SIMONIN.

(1) On sait que Colomb, en découvrant l'Amérique, croyait aller aux Indes, au pays des épices, par la route la plus courte, celle de l'ouest.

LE ROMAN
DE LA VIE DE PROVINCE
EN ANGLETERRE

Middlemarch, a study of provincial life, by George Eliot, 3 vol. W. Blackwood. Edinburgh and London, 1872.

« Tous ceux qui se soucient de l'histoire de l'humanité, qui cherchent à comprendre les transformations que font subir à ce mélange mystérieux les expériences successives du temps, se sont arrêtés, avec un sourire attendri, à tel épisode de la vie de sainte Thérèse qui nous la montre petite fille, sortie un matin des murs d'Avila, tenant par la main son frère plus jeune qu'elle, pour aller chercher le martyre chez les Maures... Ce pèlerinage enfantin n'était qu'un prélude. La nature passionnée, idéale, de sainte Thérèse réclamait une carrière épique; elle trouva son épopée dans la réforme d'un ordre religieux... Cette Espagnole d'il y a trois cents ans ne fut certes pas la dernière de sa race. Depuis, combien de Thérèses ignorées n'ont jamais réussi à dépenser fructueusement l'activité dévorante de leur imagination et de leur cœur, combien se sont égarées dans une suite de méprises, résultat de certaine grandeur d'esprit mal servie par la pauvreté de l'occasion, et ont disparu peut-être, abîmées dans quelque tragique désastre auquel manqua, pour ne point rester obscur, la consécration du génie! En vain avaient-elles entrepris, à l'aide de faibles lumières, à travers des difficultés de toute sorte, de mettre leurs actes d'accord avec leurs rêves : ces tard-venues ne rencontrèrent d'appui dans aucune foi sociale qui pût éclairer leur bonne volonté ardente. Celle-ci, réduite

à se concentrer tantôt sur un vague idéal, tantôt sur le but ordinaire des aspirations féminines, fut tour à tour désapprouvée comme une extravagance ou condamnée comme un égarement. Quelques-uns comprennent néanmoins que ces existences dévoyées ont leur source dans l'infinie, dans l'incommode variété des organisations féminines ici-bas. S'il était possible de dire au juste où s'arrête la compétence de leur sexe, le lot social des femmes pourrait être déterminé avec une exactitude scientifique; mais les différences entre elles sont bien plus grandes qu'on ne pourrait le supposer d'après la similitude de leur coiffure et des historiettes d'amour à la mode en prose et en vers. Çà et là, il arrive qu'un cygne naisse et se développe péniblement, fourvoyé parmi les canetons de la mare boueuse, sans parvenir à regagner jamais les eaux vives et la compagnie de ses pareils. Çà et là languit une sainte Thérèse qui n'a rien fondé, dont les soupirs après le bien inaccessible se perdent aux vents, dont les efforts inconnus se brisent contre les obstacles au lieu de se concentrer dans une œuvre durable. »

Ces lignes, qui, placées en tête du dernier ouvrage de George Eliot, annonçaient l'étude d'une de ces âmes extrêmes que sa plume s'était jusqu'ici refusée à peindre, étaient pleines de promesses. Il semblait que le romancier féminin qui a déjà signé d'un pseudonyme célèbre plusieurs œuvres remarquables par la vigueur du style et l'observation profonde des caractères allait abjurer le système qu'on lui a si souvent reproché, système qui consiste à éviter obstinément l'exception, à chercher *le vrai dans la foule*, non pas seulement avec l'incessante préoccupation de faire ressortir la beauté des choses ordinaires de la vie, mais encore avec une hostilité déclarée contre ce qui peut ressembler à l'héroïsme, à l'idéal. Si l'homme de tous les jours, encadré dans toute sorte de misères et de vulgarités détaillées au microscope, s'était imposé à notre intérêt sous le nom d'*Adam Bede*, un chef-d'œuvre de réalisme sans grossièreté, il peut être dangereux d'exagérer certaines qualités. Dans les œuvres suivantes de l'auteur d'*Adam Bede*, l'étude de la vérité réaliste a plus d'une fois étouffé la passion; l'analyse fine et consciencieuse est devenue fatigante et prolixe, l'impartialité toujours un peu hautaine avec laquelle étaient présentées les faiblesses comme les mérites de chacun a fini par rendre le lecteur indifférent au sort de personnages qu'on ne se mettait pas en peine de lui faire haïr ou aimer.

Enfin George Eliot faisait donc pressentir qu'il allait sortir des généralités avec un portrait de sainte Thérèse moderne et protestante, qui, dans la galerie que nous connaissions, devait produire l'effet d'une figure de Raphaël égarée parmi ces portraits flamands ou

hollandais que recommande surtout la précision de la ressemblance et des détails. « Miss Brooke possède ce genre de beauté que met en relief l'absence absolue de parure. Sa main et son bras sont d'une forme si exquise qu'ils semblent faits pour les manches que portait la Vierge lorsqu'elle apparut aux grands peintres italiens; par un heureux contraste avec l'élégance de province, toute sa personne a le caractère d'une belle citation de la Bible fourvoyée dans quelque paragraphe de la gazette du jour. » — Pourquoi ne pas l'avouer? nous espérions secrètement trouver dans *Middlemarch* le reflet d'une âme et d'une vie qui se sont dérobées aux investigations de la curiosité publique, mais que l'on sait être exceptionnelles entre toutes. C'est avec cet espoir que nous avons ouvert le premier des huit volumes, daté du commencement de l'année dernière, car ils ont paru de mois en mois ou même avec de plus longs intervalles. Pour mieux faire concevoir notre déception, nous allons suivre ici la marche de cette triple intrigue qui se déroule au milieu d'une foule importune de personnages secondaires entassés parfois, on ne sait pour quelle raison, au premier rang.

Miss Dorothée Brooke a dans le pays qu'elle habite la réputation d'une femme supérieure, mais presque toujours on ajoute que sa sœur Célie a sur elle un avantage, le sens commun. Les observateurs attentifs remarquent aussi que Célie apporte dans la manière de s'habiller une ombre de coquetterie absolument étrangère à Dorothée, non qu'elle fasse en réalité plus de toilette. La famille Brooke, sans être précisément aristocratique, se pique d'être une *bonne famille;* elle compte parmi ses ancêtres un *gentleman* puritain qui, après avoir servi sous Cromwell, s'est rallié à la monarchie, et est sorti finalement des querelles politiques, propriétaire d'un domaine assez considérable. Il va donc sans dire que des filles aussi distinguées, vivant à la campagne et paroissiennes d'un petit village, affectent de laisser les colifichets aux filles de gros fermiers et de petits marchands; mais le sentiment religieux suffirait à expliquer la simplicité de Dorothée. Elle sait par cœur les principaux passages des *Pensées* de Pascal, elle est éprise jusqu'à l'imprudence de toutes les exagérations du dévoûment et de la charité, elle considère sans cesse les destinées du genre humain à la lumière du christianisme, et ne pourrait concilier le sérieux d'une vie spirituelle avec le vif intérêt que certaines personnes prennent aux futilités de la mode. Célie, très douce, se soumet aux goûts de son aînée en ayant soin toutefois d'éviter l'excès.

Dès le premier chapitre, une de ces scènes où excelle George Eliot, et qui trahit tout à coup le sexe de l'écrivain, un petit tableau d'intérieur merveilleusement fin et délicat nous fait connaître à fond les caractères opposés des deux sœurs et leurs rapports réci-

proques, mélange d'amitié sincère et d'involontaire hostilité. « Dorothée était rentrée de bonne heure d'une visite à l'asile qu'elle avait fondé dans le village. Assise à sa place ordinaire du petit salon qui séparait les chambres des deux sœurs, elle travaillait à un plan de construction rustique (depuis peu, elle se livrait passionnément à ce genre d'architecture), lorsque Célie, qui l'observait avec le désir craintif de parler, dit enfin : — Dorothée, ma chère, si vous vouliez, — si vous n'étiez pas trop occupée, — ne pourrions-nous pas regarder aujourd'hui les bijoux de notre mère, vous savez?.. et nous les partager. Il y a six mois ce matin que mon oncle vous les a remis, et vous n'avez pas encore ouvert l'écrin.

« Sur les jolis traits de Célie passa l'ombre d'une expression boudeuse; si elle ne boudait pas tout à fait, c'était par crainte habituelle de Dorothée et de ses principes... A son grand soulagement, les yeux de Dorothée souriaient lorsqu'elle les leva vers elle. — Quel merveilleux almanach vous faites! Comptez-vous, s'il vous plaît, par lunes ou par calendes?

— Je compte du premier jour d'avril au dernier de septembre,... et je suis sûre que, depuis qu'ils dorment dans ce secrétaire, vous n'y avez même pas pensé une fois!

— Puisque, bien entendu, nous ne les porterons jamais! — Son crayon à la main, elle faisait de petits profils sur les marges de son papier.

« Sa sœur rougit, prit un air grave. — Il me semble que c'est manquer de respect à la mémoire de notre pauvre mère que de les mettre ainsi de côté. D'ailleurs, — et elle étouffa un soupir, — les colliers sont redevenus à la mode... On a beau être chrétienne, sûrement il doit y avoir au ciel des femmes qui ont en ce monde porté des diamans.

— Vous aimeriez à les porter! s'écria Dorothée avec l'étonnement qu'on éprouve en faisant une curieuse découverte. Alors tirons-les bien vite de ce secrétaire. Pourquoi ne l'avoir pas demandé plus tôt? Mais les clés,... où sont les clés? — Elle se prit la tête dans les mains comme si elle eût désespéré de sa mémoire.

— Les voici, dit Célie, qui avait depuis longtemps préparé cette explication.

— Ouvrez donc le grand tiroir, la cassette est dedans.

« Les divers bijoux furent bientôt répandus sur la table en une nappe étincelante. Ce n'était pas un écrin considérable; mais quelques-unes des parures étaient vraiment belles. Dorothée prit un collier d'améthystes pour l'attacher au cou de Célie, auquel il s'ajusta comme un bracelet; ce cercle étroit s'harmonisait bien avec son port de tête, qui rappelait celui de la reine Henriette-Marie, et elle put s'en apercevoir dans la glace.

— Ce sera charmant avec votre mousseline des Indes; la croix de perles conviendra pour les toilettes foncées.

« Célie faisait effort pour ne pas rire de joie. — Oh! Dodo, la croix est à vous.

— Non, chérie, non! dit Dorothée indifférente.

— Je le veux, j'y tiens beaucoup, insista Célie; vous savez que même en noir vous pouvez porter cela.

— Une croix est la dernière chose dont je ferais un hochet.

— Alors, balbutia Célie interdite, vous me blâmez donc d'avoir moins de scrupule?

— Nullement, dit Dorothée avec une petite tape condescendante sur la joue de sa sœur. Les âmes ont chacune leur physionomie comme les visages; ce qui sied à celle-ci ne convient pas à celle-là.

— Mais vous pourriez désirer la garder en souvenir de maman.

— J'ai d'autres souvenirs. Tout cela est à vous, chère petite. Ne discutons pas davantage; emportez votre bien.

« Célie fut blessée; il y avait dans cette tolérance puritaine une nuance de hauteur qui équivalait à la persécution. — Comment puis-je porter des bijoux, si mon aînée n'en a jamais? demanda-t-elle.

— Ma chère Célie, c'est être trop exigeante que de vouloir me forcer à me faire belle pour vous excuser de l'être. Si je mettais un collier pareil, mon Dieu! il me semblerait faire une pirouette d'opéra,... le monde tournerait avec moi.

« Célie avait détaché le collier. — Il serait trop étroit pour vous, c'est vrai, dit-elle encore avec une secrète satisfaction; les colliers ne sont pas ce qu'il vous faut.

« Comme elle ouvrait ensuite l'écrin d'une bague d'émeraude entourée de diamans, le soleil, voilé jusque-là par les nuages, darda un rayon éblouissant sur la table. — Que c'est beau! s'écria Dorothée sous l'influence d'un sentiment nouveau, subit comme le rayon lui-même. N'est-il pas singulier que la couleur nous pénètre ainsi avec la violence du parfum? Voici pourquoi sans doute, ajouta-t-elle aussitôt, les pierres précieuses servent d'emblèmes spirituels dans l'Apocalypse. On dirait, en vérité, des fragmens du ciel. Cette émeraude est la plus belle.

— Et voici le bracelet pareil, dit Célie.

« Dorothée fit glisser la bague à son doigt et le bracelet à son poignet, puis tourna sa main vers la fenêtre, en l'élevant à la hauteur de ses yeux. Elle cherchait à justifier le plaisir qu'elle éprouvait en lui prêtant un caractère mystique.

— Vous aimeriez ceci, Dorothée? dit Célie, stupéfaite de voir sa sœur montrer quelque faiblesse; elle songeait aussi que les émeraudes l'embelliraient elle-même plus encore que les améthystes peut-être... Mais, tenez, ces agates sont jolies et *sérieuses*.

— Oui, je garderai la bague et le bracelet, dit Dorothée, laissant tomber sa main sur la table. Quand on songe, ajouta-t-elle d'un autre ton, que ce sont de pauvres gens qui trouvent ces choses, qui les taillent!... — Elle se mit à réfléchir, et Célie à espérer que sa sœur serait conséquente avec elle-même en renonçant à de vains ornemens. — Je les garde, répéta Dorothée. Emportez le reste. — Elle reprit son crayon, mais sans écarter les joyaux, les regardant toujours, et se promettant de les avoir souvent auprès d'elle pour réjouir ses yeux.

— Les porterez-vous dans le monde? demanda Célie curieuse.

« Dorothée lui jeta un regard rapide. — Peut-être, dit-elle avec hauteur; on ne sait jamais jusqu'où l'on peut descendre.

« Célie redevint pourpre et se sentit triste. Elle comprenait que sa sœur était offensée, et n'osait même plus la remercier de ses dons, qu'elle remit dans la boîte. Dorothée, elle aussi, souffrait; tout en dessinant, elle se reprochait certains sentimens et certaines paroles.

« La conscience de Célie lui disait qu'elle n'avait eu aucun tort. Dorothée aurait dû prendre sa part des bijoux ou bien renoncer à tous. — Quant à moi, pensait-elle, je ne crois pas que mes prières soient troublées par le plaisir que j'aurai à porter ce collier. Les opinions personnelles de Dorothée ne sauraient me lier après tout, bien que Dorothée doive être liée par elles; mais Dorothée n'est pas toujours conséquente avec elle-même.

« Elle resta penchée sur sa tapisserie jusqu'à ce que sa sœur l'appelât. — Venez donc voir! Je me croirai grand architecte, si l'on peut se servir sérieusement de mes cheminées et de mes escaliers.

« Comme Célie examinait le plan, Dorothée appuya sa joue sur son bras d'une façon caressante : elle s'accusait. Célie le comprit et pardonna. Depuis qu'elle pouvait se souvenir, il y avait eu dans la disposition de son esprit à l'égard de sa sœur une certaine dose de malice mêlée à beaucoup de crainte. »

Ces deux jeunes filles, orphelines de bonne heure, ont été élevées d'abord par une famille anglaise, puis par une famille suisse de Lausanne, à qui leur tuteur, un oncle célibataire, les confia, s'imaginant remédier ainsi à leur isolement. Depuis une année à peine, elles demeurent à Tipton-Grange auprès de cet oncle, âgé de soixante ans, d'un caractère facile, d'opinions flottantes, avant tout indécis et changeant. Chez lui, l'énergie puritaine héréditaire, qui se retrouve intacte dans tous les défauts comme dans toutes les vertus de sa nièce Dorothée, a évidemment dégénéré. L'indifférence avec laquelle il « laisse aller les choses » sur les propriétés de miss Brooke rend celle-ci fort impatiente d'atteindre l'âge où elle pourra disposer des sommes nécessaires aux projets de sa charité. Bien qu'on la considère comme une héritière dans

ce pays, où les grandes fortunes sont rares, miss Brooke ne se mariera pas aisément. Il y a pour cela deux bonnes raisons : d'une part toutes les vanités la trouvent insensible, de l'autre elle inquiète par son goût des extrêmes et sa ferme volonté de tout régler autour d'elle d'après des principes très personnels. Une jeune fille du monde qui s'agenouille au chevet des paysans malades pour prier avec une ferveur digne du temps des apôtres, qui s'impose volontairement des jeûnes et passe la nuit à lire des livres de théologie, pourra bien, devenue femme, s'éveiller un beau matin possédée de quelque chimère nouvelle qui lui fasse appliquer ses revenus d'une façon admirable sans doute, mais contraire au goût du mari. Tout le monde craint Dorothée; les paysans eux-mêmes, bien qu'elle soit leur providence, lui préfèrent Celie, dont le caractère aimable se laisse déchiffrer plus aisément que le sien. Cependant ceux qui l'approchent, fussent-ils prévenus, lui trouvent un charme qu'ils ne peuvent concilier avec sa réputation; les hommes la proclament « ensorcelante à cheval, » et en effet, le teint et la physionomie animés par le grand air, par l'exercice, elle n'a rien d'une dévote. Pourtant Dorothée ne se doute pas de ses avantages extérieurs; il est touchant de l'entendre exalter au contraire ceux de Célie. Chaque fois qu'un voisin devient assidu, elle décide qu'il est amoureux de Célie; c'est ainsi qu'elle se méprend tout à fait sur le motif qui amène sans cesse sir James Chettam chez son oncle. Comment croire qu'il vienne pour elle? et qu'aurait-elle à dire à un gentilhomme campagnard, grand chasseur, fût-il jeune, fût-il beau, fût-il aimable? Le bonheur à ses yeux serait d'épouser un homme digne, par son âge et son mérite, d'être pour elle une sorte de père et capable de lui enseigner l'hébreu au besoin, — Milton aveugle ou le vertueux Hooker. Elle ne rencontre ni l'un ni l'autre, elle tombe sur le révérend Édouard Casaubon, propriétaire du manoir voisin de Lowick et cité par tout le comté comme un savant de premier ordre. Depuis bien des années, dit-on, il prépare les matériaux d'un grand ouvrage d'histoire religieuse dont la publication doit affirmer des points de vue nouveaux. L'éclat de sa fortune rejaillit sur sa piété; son nom impose à tous sans qu'on sache bien pourquoi. Nous l'apercevons une première fois à dîner chez M. Brooke. Il a des cheveux gris de fer, des yeux caves, la taille grêle. Quelle différence avec le teint fleuri et les favoris opulens de sir James! Sa manière de parler précise et dogmatique contraste avec les commérages sans consistance du bon M. Brooke, et cela suffit pour séduire Dorothée; elle se laisse prendre à ses doctes discours accompagnés d'un mouvement régulier de la tête et d'un clignement de paupières. — Que M. Casaubon est donc laid! dit Célie après le dîner.

— C'est, répond sa sœur, un des hommes les plus distingués que j'aie vus; il ressemble aux portraits de Locke.

— Locke avait-il aussi les deux verrues?

— Je suppose que oui... Aux yeux de certaines gens, il devait avoir des verrues.

— M. Casaubon est si jaune!

— Vous préférez peut-être qu'un homme ait le teint d'un cochon de lait?

— Dodo!.. je ne vous ai jamais entendue faire de comparaisons aussi risquées!

— C'est que je n'en ai pas encore eu l'occasion; ma comparaison est juste.

— Savez-vous, Dodo, qu'on croirait presque que vous vous emportez?

— Il est si douloureux de vous voir considérer un être humain comme s'il ne s'agissait que de l'animal et du vêtement, sans tenir compte de la grande âme que peut refléter un visage d'homme!

— M. Casaubon aurait une grande âme?

— Je le crois, dit sincèrement Dorothée. Tout ce que je vois de lui est en harmonie avec sa remarquable brochure sur *la Cosmologie biblique*.

— Il parle si peu!

— Il n'a personne à qui parler.

Célie pensa : — Elle méprise donc bien sir James Chettam? Alors elle ne voudra pas de lui. — Et Célie trouva que c'était dommage. Elle ne s'était jamais trompée sur les intentions de sir James; parfois elle avait craint, il est vrai, que Dorothée ne rendît pas heureux un mari qui n'eût point sa manière de voir; si elle eût osé se l'avouer, sa sœur lui paraissait trop religieuse pour la simple vie conjugale. Les principes et les scrupules lui faisaient l'effet d'autant d'aiguilles sur lesquelles on tremble de marcher ou de s'asseoir, et Célie avait bien raison; mais il est évident que l'auteur lui trouve un jugement court et borné.

Au moment même où M. Casaubon pèse les considérations qui le décideront peut-être à demander la main de miss Brooke, miss Brooke énumère dans son esprit toutes celles qui doivent l'encourager à la lui accorder. Elle écoute avec respect ses vagues confidences sur la nature du grand ouvrage dans lequel il a entrepris de prouver que tous les mythes et toutes les superstitions du monde entier ne sont depuis les âges les plus reculés que des réminiscences corrompues d'une tradition originellement révélée; elle est captivée par la grandeur apparente de ses conceptions, flattée qu'il lui parle comme à un collègue, car M. Casaubon n'a pas deux manières

d'exprimer sa pensée : tout ce qu'il dit ressemble à ces inscriptions clouées à une porte de musée qui ouvre sur les trésors du passé; à peine daigne-t-il, lorsqu'il lui arrive de citer une phrase grecque ou latine, la traduire ensuite. Pour Dorothée, il représente un Bossuet vivant, capable de réconcilier la science avec la dévotion et de réunir les gloires du saint et du docteur. — Mes idées, se dit-elle en causant avec lui, mes sentimens, le peu d'expérience que j'ai, tout ce qui chez moi forme un mince filet spirituel existe chez lui à l'état d'océan ; mais c'est la même eau, nous pensons de même. — De son côté, M. Casaubon s'attache à faire parler Dorothée; en la regardant, son visage ridé s'éclaire d'un rayon pareil à ceux du soleil d'hiver. Il lui avoue un jour qu'il sent l'inconvénient de la solitude, et qu'il lui semble que la présence de la jeunesse doit donner du charme aux sérieux labeurs de l'âge mûr. C'est bien un prélude de déclaration, car jamais cet homme grave ne hasarde le moindre mot sans en avoir pesé les conséquences, pas plus qu'il ne revient sur aucune communication une fois faite. Pour affirmer des sentimens exprimés le 2 octobre par exemple, il se bornerait à mentionner la date, jugeant de la mémoire des autres d'après la sienne, qui est un dictionnaire. L'envoi de certaine brochure sur la primitive église, enrichie de notes marginales de la main de l'auteur, est promptement suivi d'une lettre dans laquelle M. Casaubon s'offre avec mille cérémonies et circonlocutions pédantesques à être le gardien terrestre de la félicité de cette femme belle et ardente, plus jeune que lui de près de trente ans. Son offre ridicule ouvre le ciel à la pauvre enthousiaste. Comme un néophyte prêt à franchir le suprême degré d'initiation, elle verse des larmes d'extase : enfin elle va donc pouvoir approfondir ce qui lui semble être le bien, échanger une sujétion puérile à sa propre ignorance contre la liberté de la soumission volontaire à un guide digne de la conduire sur les hauteurs, apprendre tout de lui!.. C'est décidément un directeur de conscience que cherche la sainte Thérèse de Middlemarch, mais jamais dévote jusque-là n'avait songé à faire de son confesseur un mari.

Cette aberration nous touche d'autant moins qu'elle pourrait, si bon lui semblait, mettre à exécution ses idées philanthropiques en épousant l'honnête et joyeux sir James : celui-ci, pour lui plaire, s'est associé à un rêve dont elle se berce, un rêve digne d'Oberlin : embellir la vie des pauvres. Il fait construire sur ses terres des chaumières modèles dont Dorothée a tracé le plan, et s'imagine, parce qu'elle lui en sait gré, s'assurer des droits sur son cœur; mais cette espérance présomptueuse inspire à miss Brooke, lorsqu'elle s'en aperçoit, plus de mépris encore pour les sentimens

mesquins, égoïstes et intéressés de la société qui l'entoure. Personne n'est donc capable de la comprendre, personne, sauf M. Casaubon! Elle entre dans l'état de mariage comme elle entrerait au couvent, avec une religieuse exaltation pour les devoirs austères qu'il comporte; en vain M. Brooke lui fait observer qu'elle épouse un homme déjà vieux, d'humeur taciturne et d'une faible santé, en vain Célie s'afflige, en vain le voisinage se montre scandalisé. Dorothée reste insensible à tout, même à la douleur de sir James, douleur mâle et contenue, tempérée par le dégoût que lui inspire la préférence d'une fille de vingt ans pour un rat de bibliothèque momifié. — L'ombre d'un homme! regardez ses jambes! dit-il à son amie Mme Cadwallader, type original de demoiselle noble descendue des splendeurs de son arbre généalogique dans la pauvreté d'un presbytère de campagne, où elle est restée grande dame, toujours armée de son franc-parler. Il n'a pas de sang dans les veines. — Non, quelqu'un en a examiné une goutte au microscope et n'a vu que virgules et parenthèses, dit la spirituelle femme du recteur. Puisse-t-elle ne pas se repentir de sa prise d'habit! — Puis, finement elle insinue que la petite Célie vaut mille fois mieux que ces modèles de vertu qui en savent plus long que le recteur et le curé ensemble, et qu'en faisant la cour à l'aînée sir James a peut-être, sans le vouloir, séduit la cadette.

Or le digne jeune homme n'est point, Dieu merci! de ces gens qui soupirent éternellement après l'impossible, pour qui la plus belle fleur est celle que la nature a placée hors de leur portée. On peut dès lors espérer qu'il se laissera consoler par les grâces modestes de Célie, et on en est bien aise, car ces deux personnages sont les seuls qui jusqu'ici ne déplaisent pas. Pourtant, et c'est en cela qu'éclate le talent d'analyse de George Eliot, malgré la sympathie absente, une sorte d'intérêt nous attache aux caractères principaux, creusés avec art dans leurs replis les plus désagréables. Certes nous n'aimons guère cette puritaine à passions latentes qu'on nous représente prosternée métaphoriquement aux pieds de son futur époux comme devant un pape protestant; nous aimons moins encore ce faux savant, entêté de lui-même, qui a besoin de se rappeler tous les passages classiques qu'il a lus pour estimer ce que vaut l'amour d'une belle jeune fille à qui durant les courtes semaines des fiançailles il apprend à lire le grec! Cette union contre nature révolte tous les sentimens; mais enfin, puisqu'elle est consommée, nous avons hâte de connaître les déceptions qu'elle entraînera. George Eliot dédaigne de satisfaire notre impatience; interrompant la dissection qui nous rendait attentifs, l'opérateur applique son scalpel à d'autres sujets absolu-

ment indifférens, tandis que le couple mal assorti voyage sur la route d'Italie.

Dans les réunions qui ont précédé ce mariage, le lecteur a fait connaissance avec une partie de la société de Middlemarch, la ville voisine. M. Lydgate entre autres, le nouveau médecin, a été présenté à miss Brooke, qu'il trouve, malgré son grand esprit et son indiscutable beauté, très différente de l'idéal qu'il s'est formé de la femme. Selon lui, la femme doit être tout simplement assez aimable pour produire sur les sens l'effet d'une musique exquise, et miss Rosamond Vincy, la fille du maire, dont il est amoureux sans bien le savoir encore, lui paraît posséder seule le vrai charme mélodique. Au fait, peu nous importent l'idéal de M. Lydgate et son opinion de miss Brooke, bien que le romancier ait soin de nous dire que « quiconque observe la convergence furtive des destinées humaines sait voir une lente préparation d'effets se produisant d'une vie à une autre et formant un contraste ironique avec le regard indifférent ou glacé que nous laissons tomber sur notre voisin inconnu. » Cela serait juste, si chacune des figures évoquées avec plus ou moins de relief devait concourir à l'effet général; mais on pourrait sans inconvénient au contraire supprimer ce second roman qui vient se greffer sur le premier. Quelques lignes par exemple suffiraient à nous faire connaître le jeune docteur intelligent, pauvre et ambitieux, partagé entre l'amour de la science et l'amour plus noble encore des êtres souffrans, cet ardent pionnier des régions inexplorées (nous sommes en 1829) de la pathologie.

Guérir et *trouver*, faire à la fois son humble devoir à Middlemarch et quelque grande œuvre pour le monde, voilà le but de Lydgate, voilà tout ce qu'il est essentiel de savoir sur son compte; mais George Eliot ne l'entend pas ainsi. Nous avons à subir un long chapitre de détails sur les préjugés de sa famille, le développement de sa vocation médicale, sa vie d'étudiant à Londres, à Édimbourg, à Paris enfin, où il rencontra une actrice de mélodrame qui fit de lui un homme désillusionné. Il est désormais incapable de considérer la femme autrement qu'au point de vue scientifique, comme un être gracieux, à peine responsable, dont le rôle est de nous égayer par ses gazouillemens et de nous réchauffer à la douce flamme de son regard bleu, quelque chose de plus qu'un oiseau ou une fleur, tenant d'ailleurs de tous les deux; en outre la beauté blonde paraît à Lydgate devoir être vertueuse par tempérament, n'étant évidemment moulée que pour des jouissances délicates. Si la science lui permettait de songer au mariage, il choisirait Rosamond.

De son côté, la coquette de Middlemarch, pénétrée de mépris pour les jeunes indigènes, tous amoureux d'elle, cela va sans dire,

attend impatiemment l'heure où se déclarera cet homme qui a le mérite d'être étranger à sa province, bien né, bien apparenté, bien élevé, cet homme supérieur enfin dont il serait amusant de faire un esclave. Rosamond se sent de force à conquérir; elle a, dans la meilleure pension du comté, appris tout ce qui compose l'éducation parachevée d'une demoiselle, y compris l'art de monter en voiture, et ses talens variés émerveillent jusqu'à l'éblouissement son père le manufacturier, sa mère surtout, fille d'un aubergiste, brave femme un peu folle, qui met son orgueil dans les allures de *gentleman* d'un fils élégant et paresseux, le jeune Fred.

Il faut dire que Fred Vincy compte sur l'héritage de l'oncle Featherstone, et nous voici bon gré mal gré initiés aux manies et aux boutades misanthropiques de ce vieux renard podagre presque mourant, autour duquel s'abattent, comme autant de bêtes de proie, les membres de sa nombreuse famille. Il fait retomber la mauvaise humeur qu'il en ressent sur une jeune fille pauvre, Mary Garth, la gardienne attentive et désintéressée de sa maison. Un penchant qui n'a pu naître que du contraste absolu de leurs caractères rapproche le prodigue Vincy de cette personne honnête, positive, intègre jusqu'au scrupule, franche jusqu'à la rudesse, sans fortune et sans beauté; mais Mary se trouverait déshonorée d'épouser un oisif qui dépense aux courses et au billard plus qu'il ne possède. Par excès de probité, elle éloigne de lui l'héritage qu'il attend.

Leurs conversations, où la morale tient victorieusement tête à l'amour piqué, les querelles de famille entre le banquier Bulstrode, type de dévot hypocrite et dominateur, et son beau-frère, le vieux Vincy, les intrigues ourdies par ce banquier pharisien contre le vicaire de Saint-Botolph, Camden Farebrother, qui a le tort de s'occuper de métaphysique et d'histoire naturelle au lieu de s'en tenir à prêcher quelques vieilles vérités solides, ce qui lui fait perdre la place de chapelain de l'hôpital, — des questions de votes, de conseils d'administration, de rivalités électorales, des commérages de petite ville au milieu desquels Lydgate se trouve pris et comme étouffé malgré sa volonté énergique de n'y entrer pour rien, — des hors-d'œuvre en un mot remplissent la seconde partie de *Middlemarch*. On y rencontre de curieuses peintures de mœurs et de caractères, marquées au sceau de cette qualité si anglaise que le mot même ne peut se traduire, la *quaintness*, mélange d'esprit, de grâce et d'originalité; cependant ces hors-d'œuvre font ressortir une fois de plus l'erreur d'un système qui consiste à reproduire chaque épisode qui survient, chaque figure qui passe, avec une précision photographique pour ainsi dire. Or la meilleure photographie, quelque nette, quelque lumineuse qu'elle soit, restera toujours

inférieure au tableau composé avec le souci de l'ensemble, de l'unité.

Si l'auteur avait supprimé les personnages secondaires qui ne se rattachent pas à l'action principale, le roman serait réduit de moitié, car la plupart des citoyens de Middlemarch ne semblent intervenir que pour laisser au couple Casaubon le temps d'arriver à Rome, où nous le retrouvons en plein désenchantement, comme il était aisé de le prévoir.

La pauvre Dorothée s'obstine encore à croire que le sentiment de tristesse qui l'accable vient de sa propre pauvreté spirituelle, mais elle est malheureuse, et elle s'en rend compte trop clairement après quelques semaines de ce qu'on est convenu d'appeler la lune de miel, consacrées à visiter l'une des plus intéressantes villes du monde. L'enthousiasme qui l'avait jetée dans ce mariage absurde s'allumait à l'espérance de soulager en partie M. Casaubon du poids de son travail et de mêler quelques fils d'or à la trame sombre de sa vie; or M. Casaubon est aussi tristement préoccupé pour le moins que par le passé. Rien de ce qui intéresse le commun des mortels n'arrive même à le distraire en passant. Lorsqu'il dit à sa femme devant un tableau : Tenez-vous à rester encore? je resterai, si bon vous semble, — quand il lui explique froidement les beautés de la *Farnésine* en mêlant à un jugement banal sur Raphaël, qu'il ne voit que par les yeux des connaisseurs, sa dédaigneuse appréciation de la fable de Psyché, qui doit être l'invention romanesque d'une période littéraire plutôt qu'un mythe original, elle sent qu'il a hâte de retourner seul au Vatican poursuivre la stérile recherche de sa clé des mythologies. Seule, de son côté, escortée d'une femme de chambre et d'un courrier, elle erre mélancolique dans les églises, les musées, en songeant aux maussades soirées passées dans la société de son mari, et en s'attristant de la froideur mêlée de gêne avec laquelle il repousse l'aide qu'elle lui offre, comme si elle prétendait devenir, non pas son secrétaire dévoué, mais plutôt quelque espion malveillant. Le vieux Casaubon commence à se douter parfois en effet que l'objet de ses travaux soutiendrait difficilement la critique, et Dorothée dans ces momens-là est moins sa femme qu'une personnification importune du monde ennemi qui entoure tout auteur mal apprécié.

Un jour que le choc de cette méfiance d'une part et d'une bonne volonté apparemment indiscrète de l'autre a produit entre les deux époux une première discussion assez vive, Dorothée rencontre à l'improviste dans les galeries du Vatican, auprès de l'*Ariane couchée*, avec laquelle sa beauté spiritualisée forme une vivante antithèse, un parent pauvre de Casaubon dont elle a entrevu avant son mariage la

jeune et sympathique figure. D'abord Will Ladislaw jugeait assez sévèrement Dorothée, n'admettant pas qu'une femme capable d'épouser Casaubon pût être rien de mieux qu'une pédante désagréable. Malgré les services signalés que lui a rendus son cousin, ou même à cause de ces services, car la hauteur et la sécheresse avec lesquelles on nous oblige peuvent rendre la reconnaissance un fardeau, Will Ladislaw déteste Casaubon, qui le tient aussi en profond dédain. Pour le faux savant, qui a usé sa vie au travail préparatoire d'une œuvre impossible, l'imagination poétique de Will, son esprit vif jusqu'à la turbulence, son tempérament avide d'aventures, doivent être autant de signes de frivolité. Le voyant rebelle au choix d'une carrière sous prétexte qu'il est apte à plusieurs et qu'il veut tout connaître avant de se fixer, Casaubon s'est résigné de mauvaise grâce à subvenir encore aux dépenses d'une année de voyages, il a mis ce Pégase en révolte contre son joug à l'épreuve de la liberté. Sa surprise lorsqu'il le retrouve en Italie, où il s'occupe provisoirement de peinture, est sans aucun mélange de plaisir; quant à Will Ladislaw, il abjure vite d'injustes préventions contre Dorothée. Après une première conversation, il s'étonne, il est ému de sa simplicité presque enfantine sous certains rapports, des éclairs de sensibilité qui lui échappent, et il conclut qu'elle a dû faire de ce mariage odieux quelque étrange roman, qu'elle a été trompée par sa propre candeur. Ah! si M. Casaubon n'était qu'un dragon qui eût emporté cet ange dans sa caverne par violence et sans formalités légales, quel devoir sacré ce serait d'arracher Dorothée à de pareilles griffes! Par malheur, M. Casaubon est quelque chose de bien autrement intraitable qu'un dragon; c'est un bienfaiteur appuyé sur les droits que lui donne la société. Will ne peut même insinuer ce qu'il pense de la vanité de son œuvre sans se montrer ingrat; du moins se dédommage-t-il de tant de contrainte en faisant des visites fréquentes à Dorothée, toujours seule chez elle. L'abandon où elle vit indigne le jeune homme et l'enchante à la fois; il en veut au mari de délaisser ainsi cette charmante créature pour s'en aller à la chasse de futilités vermoulues, et en même temps quel bonheur de pouvoir causer sans témoins! — Souvent les questions d'art les amènent à traiter des questions de sentimens. — Je crains, dit Will, que vous ne jugiez l'art en hérétique. Comment cela se fait-il? Je vous aurais crue sensible à la beauté partout où elle se trouve.

— Je suppose que je manque d'intelligence pour bien des choses, répondit simplement Dorothée; j'aimerais rendre belle la vie de tout le monde, et cette immense dépense d'art qui semble faite pour ainsi dire en dehors de la vie, sans la rendre meilleure pour le grand

nombre, m'afflige. Ma jouissance, de quelque nature qu'elle soit, est toujours gâtée quand je songe qu'elle est refusée à d'autres.

— J'appelle cela le fanatisme de la sympathie, répliqua impétueusement Will. Vous pourriez en dire autant de toute poésie, de toute délicatesse. Si vous poussiez jusqu'au bout ce raisonnement, vous devriez être malheureuse de votre propre bonté, devenir mauvaise afin de n'avoir d'avantages sur personne. La meilleure piété est de jouir quand on le peut; on fait alors son possible pour assurer à ce bas monde la réputation d'être une planète agréable... Je vous soupçonne d'avoir une idée fausse des vertus de la misère et d'aspirer à faire de votre vie un martyre...

— Vous vous trompez. Je ne suis pas triste... Je ne suis jamais malheureuse longtemps de suite. Je suis violente et méchante, — pas comme Célie, — j'éclate, et puis tout redevient glorieux. Je ne puis m'empêcher de croire en aveugle au sublime. Ici je jouirais de l'art volontiers; hélas! il y a tant de beautés que je ne m'explique pas et qui me semblent être plutôt une consécration de la laideur! Comme peinture, comme sculpture, c'est merveilleux peut-être; mais le sentiment est souvent bas et brutal, parfois même ridicule. Çà et là je sens que quelque chose de vraiment noble s'empare de mon admiration, quelque chose que je pourrais comparer aux montagnes albaines ou au coucher du soleil sur le Pincio; cela me fait regretter encore plus de trouver si peu de cette perfection dans les œuvres qui ont coûté aux hommes tant de travail.

— Bien entendu, il y a nombre de médiocrités; les choses rares ont besoin de ce sol pour y croître.

— Oh Dieu! dit Dorothée, reprenant le cours ordinaire de ses réflexions tristes, je vois qu'il doit être très difficile de faire rien de bon. J'ai souvent pensé, depuis que je suis à Rome, que la plupart de nos existences seraient plus laides et plus mauvaises que de laides et mauvaises peintures, si elles pouvaient s'accrocher aux murs...

— Vous êtes trop jeune,... c'est un anachronisme que de pareilles pensées, dit Will en secouant la tête par un mouvement rapide qui lui était familier. Vous parlez comme si vous ignoriez la jeunesse. C'est monstrueux... Vous avez été élevée dans ces principes atroces qui, pareils au Minotaure, choisissent les plus parfaites entre les femmes pour les dévorer, et maintenant vous irez vous enfermer dans cette prison de Lowick... Vous serez enterrée vive. Cela me rend fou d'y songer. J'aimerais mieux ne vous avoir jamais vue que de penser à vous avec cette perspective d'avenir.

Will craignit d'être allé trop loin; mais le ton de regret irrité qu'il avait pris exprimait tant de bonté que Dorothée répondit en

souriant avec une émotion inconnue de reconnaissance : — Vous n'aimiez pas Lowick, ayant attaché votre cœur à un genre de vie tout différent; Lowick est la maison de mon choix.

Will ne sut que dire, car il ne pouvait répondre qu'il était prêt à mourir pour elle. Le respect l'arrête toujours avant la scène de passion que l'on attend inutilement d'un bout à l'autre de ce roman.

Sans se rendre compte de l'adoration qu'elle inspire, Dorothée prend plaisir à consulter sur toutes choses le goût de son nouvel ami, qui lui prouve que le sentiment de l'art peut s'acquérir en grande partie; elle est touchée surtout de l'affection que Will lui témoigne, à elle qui avait jusque-là tant donné pour recevoir si peu. Elle s'intéresse à sa vocation indécise, l'aide à la chercher, l'encourage maternellement; peut-être est-elle frappée à son insu du contraste de cette brillante, franche et fougueuse jeunesse avec la caducité précoce de M. Casaubon. La première impression, en apercevant Will, est celle que fait éprouver un rayon de soleil; ses traits mobiles semblent se transformer à tous momens sous le coup de baguette d'Ariel, et sa chevelure secouer une lumière que l'on peut prendre pour l'auréole même du génie. M. Casaubon ne se dissimule aucun des avantages de son petit cousin, et, tout en les jugeant frivoles, il en est jaloux, ce qui le rend plus maussade et plus sombre, car il a trop d'orgueil pour trahir autrement cette jalousie qu'il n'a pas épuisée tout entière en rivalités scientifiques, cette jalousie qui n'est au fond qu'une des formes de l'égoïsme souffrant. George Eliot en fait l'objet d'une curieuse étude psychologique, à laquelle nous sommes arrachés par le brusque changement de décor qui nous ramène à Middlemarch, au milieu de la famille Vincy.

Un critique des plus autorisés parmi ses compatriotes a complimenté l'auteur de *Middlemarch* d'avoir fait de chaque volume un ouvrage complet. Nous ne contredirons pas cette assertion, mais nous la tournerons en blâme : l'intérêt, divisé entre deux sujets étrangers l'un à l'autre, s'alanguit et finit par s'éteindre. Aussi est-on soulagé en apprenant que l'affection dont est atteint M. Casaubon a chance de se terminer par une mort prochaine. Sans cela, Dorothée succomberait elle-même de lassitude et de tristesse dans ce manoir de Lowick, où elle essaie de donner le change à son activité en copiant du latin sous l'œil inquiet et méfiant de son désagréable mari. Souvent, il est vrai, elle quitte la bibliothèque pour un petit boudoir fantastiquement meublé de tapisseries verdâtres où, parmi d'autres portraits, se trouve la miniature de la grand'-mère de Will Ladislaw, femme résolue et passionnée qu'une més-

alliance a brouillée avec les siens. Entre ce portrait et Dorothée s'établit une sorte d'intimité étrange : devant lui, elle rêve, elle parle comme s'il pouvait l'entendre, et les contours, prenant plus de fermeté, le regard plus de feu, lui rappellent l'aimable visage de Will. Un matin tombent dans cet intérieur glacé deux lettres du jeune homme. L'une est adressée à Dorothée, l'autre annonce à M. Casaubon l'honnête intention de vivre désormais de son travail en Angleterre, où il va revenir. De ces nouvelles, Dorothée ressent une joie secrète, aussitôt troublée par le refus formel du mari de recevoir la visite que promet Will, et surtout par le ton d'humeur, d'autorité, avec lequel il signifie sa volonté de se tenir désormais à l'abri des fâcheux. Quelques minutes plus tard, M. Casaubon est frappé d'une attaque d'apoplexie. Alors la pauvre femme est réellement touchante par l'abnégation et l'oubli d'elle-même; elle se consacre tout entière à des soins incessans, que ne récompense ni gratitude ni tendresse. M. Casaubon n'ignore pas qu'il est condamné par la science, et la crainte de n'avoir pas le temps d'achever la tâche qu'il s'est imposée se mêle à une amère méfiance de l'affection de sa femme. Par une bizarrerie nouvelle, c'est sur lui que l'auteur prétend concentrer l'intérêt; il proteste contre la disposition générale à plaindre d'abord les jeunes gens. Malgré les paupières clignotantes et les verrues qui choquent Célie, malgré la faiblesse musculaire que méprise sir James, Casaubon est affamé de bonheur comme le reste des hommes, et le bonheur le fuit. Il a cru le saisir le jour où la Providence lui a donné une compagne vertueuse, modeste, bien élevée, — jeune et belle par surcroît; mais à défaut d'un corps robuste une âme enthousiaste nous est nécessaire pour connaître la joie intense. Outre les déceptions, il a des scrupules de plus d'une sorte, lui qui tient avant tout à passer pour irréprochable : les brochures qu'il a détachées de l'ensemble de son œuvre, toujours à l'état de projet, ont eu un succès médiocre; il soupçonne l'archidiacre de ne pas les avoir lues, il reste dans un doute pénible sur ce qu'en pensent les grands esprits qui font loi, et garde la conviction qu'un de ses anciens amis a écrit tel compte-rendu dénigrant qui demeure enfermé dans un tiroir secret de son bureau et dans un coin sombre de sa mémoire. Avec la foi dans ses propres œuvres, la foi religieuse de Casaubon s'affaiblit, comme si l'espérance chrétienne en l'immortalité de l'âme dépendait de l'immortalité de *la Clé des mythologies*. Le mariage, de même que la religion et la science, est, hélas! pour lui une obligation extérieure qui ne le satisfait ni ne le console; plus il avance dans la vie conjugale, plus l'idée fixe de remplir ses devoirs domine tout le reste. En vain George Eliot fait dépense de logique et,

au besoin, de paradoxe pour nous attendrir sur l'angoisse d'un homme qui demeure toujours ambitieux et timide, consciencieux et myope, qui ne sent jamais naître de ses aspirations une pensée, une passion, un acte énergiques, — malheur d'autant plus complet qu'il se dérobe à la pitié et qu'il craint par-dessus tout d'être deviné; — nous n'avons point de sympathie pour cette personnalité mesquine, irritable, impuissante, qui envie la gloire et la felicité sans mériter l'une et sans être capable de goûter l'autre. Cependant le désespoir qu'après de longs mois d'abnégation et de lutte sa mort inspire à Dorothée s'explique à la rigueur, car il est causé par le remords, — le remords d'avoir éludé une promesse solennelle qu'il exigeait d'elle.

— Promettez-moi, a-t-il dit une nuit, promettez-moi d'obéir, si vous devenez veuve, à ce qui est mon désir formel. — Et Dorothée a demandé jusqu'au lendemain pour réfléchir, tremblant sans doute qu'il ne lui imposât de rassembler et de publier les élémens épars qui forment la prétendue *clé des mythologies*, car elle ne doit rien entrevoir de pis que de continuer à vivre parmi ces ruines et ces ténèbres inextricables. Le lendemain, lorsqu'elle s'est résignée à engager son avenir malgré tout, M. Casaubon n'est plus, et, loin d'éprouver quelque soulagement d'être délivrée du fardeau de ce serment mystérieux, elle se reproche de lui avoir refusé une dernière satisfaction. Il ne faut rien moins que l'ouverture du testament pour arrêter ses larmes : Casaubon, par un codicille imprévu, retire tous ses biens à sa veuve dans le cas où elle épouserait Will Ladislaw !

Cette clause, expression d'un soupçon injurieux, révolte tout le monde et en particulier sir James, qui a eu le bon sens de devenir l'heureux époux de Célie, mais sans abjurer pour sa belle-sœur une admiration chevaleresque. Que Dorothée ait jamais songé au jeune Ladislaw, sir James rougirait de l'admettre; mais que Ladislaw soit amoureux en effet, c'est autre chose. Il faut, selon lui, que M. Brooke, qui, dans l'intérêt des élections qu'il brigue, s'est attaché ce jeune homme, retire de ses mains un journal libéral qu'il dirige à merveille, se prive de l'appui de son double talent d'écrivain et d'orateur, l'éloigne enfin sans tarder, quitte à ne jamais parvenir au parlement. La réputation de Mme Casaubon l'exige. Tandis que M. Brooke hésite, Dorothée cherche à se ressaisir dans le chaos où flotte son âme effrayée; la révélation qui est venue la frapper à l'improviste a eu pour résultat immédiat de changer l'aspect de toutes choses, elle ne voit, ne sent plus rien de la même façon; elle se défend à la fois contre la violente aversion que lui inspire celui qui a eu des secrets pour elle, des secrets aussi amers, aussi offensans, et contre l'attrait non moins violent qui la rapproche tout à

coup de Will Ladislaw. Jamais elle n'avait admis auparavant qu'ils pussent un jour être l'un à l'autre; mais l'idée que son mari a pu redouter une pareille union la trouble étrangement. Le mari, triste et souffrant, n'est plus là pour solliciter sa pitié; son orgueil se révolte, et son cœur parle plus haut qu'elle ne le voudrait, il est même oppressé d'une singulière angoisse lorsqu'on lui apprend que Will est devenu l'hôte assidu de Lydgate, qui dans l'intervalle a épousé Rosamond et qui a déjà lieu de s'en repentir.

Plus coquette, plus égoïste, plus éprise d'elle-même que jamais, Rosamond blâme son mari de passer à l'hôpital le temps qu'il ne consacre pas à des expériences au microscope; elle lui reproche sans cesse, dans son langage puéril et enfantin, d'aimer ces vilaines choses plus qu'elle. Son goût effréné pour la toilette et le luxe est cause que le pauvre savant succombe sous le poids de ces tracas d'argent, qui finissent par étouffer toute préoccupation plus noble; mais peu importe à Rosamond : elle ne songe qu'à faire des conquêtes du haut de ce trône du mariage, au pied duquel le mari lui-même n'est qu'un sujet soumis. Son adorateur préféré est pour le moment Will Ladislaw; elle prend sa galanterie hyperbolique et à demi moqueuse pour le langage de la passion, et lui s'efforce d'oublier, en badinant avec cette femme légère, l'amour sans espoir qui remplit son cœur. Il sait trop qu'il doit fuir Dorothée; la précaution prise par M. Casaubon est faite pour les séparer plus que jamais. Leurs adieux, au moment où il souffre de s'éloigner, où elle brûle de le retenir, forment une des meilleures scènes de ce roman, qui abonde en beautés noyées dans des torrens d'ennui.

— J'avais écrit... pour demander la permission de vous voir, dit Will, s'asseyant en face d'elle. Je pars, et je ne pouvais le faire sans vous parler encore une fois.

— Je croyais que nous nous étions dit adieu quand vous êtes venu à Lowick, il y a déjà bien des semaines. Vous pensiez partir alors, répliqua Dorothée, dont la voix tremblait un peu.

— Oui, mais j'ignorais alors bien des choses que je sais maintenant, des choses qui ont changé mes pensées d'avenir. Quand je vous ai vue, mon rêve était de pouvoir revenir un jour ou l'autre. Je ne crois pas maintenant revenir jamais. — Il se tut un instant.

— Et vous désiriez m'en confier les raisons? demanda timidement Dorothée.

— Oui, dit Will avec impétuosité, secouant la tête et détournant d'elle son regard plein de colère; je dois le désirer, cela va sans dire. J'ai été grossièrement insulté à vos yeux, aux yeux de tous. Je veux que vous sachiez bien qu'en aucune circonstance je ne me serais abaissé,... qu'en aucune circonstance je n'aurais donné au

monde le droit de dire que je recherchais de l'argent, sous prétexte de rechercher autre chose; nulle autre sauvegarde n'était nécessaire contre moi, la sauvegarde de la richesse suffisait!

En prononçant ces mots, Will se leva pour s'en aller, il ne savait où, mais ce fut vers la fenêtre la plus proche, qui se trouvait ouverte; — un jour de l'année précédente, lui et Dorothée s'y étaient appuyés pour causer. — Tout le cœur de la jeune femme sympathisait avec l'indignation de Will, et, tandis qu'elle souhaitait le plus de lui persuader qu'elle ne l'avait jamais méconnu, il se détournait d'elle comme si elle eût fait partie du monde injuste et hostile.

— Il serait bien mal à vous de supposer que je vous eusse jamais cru capable de bassesse, dit-elle. Imaginez-vous donc que j'aie douté de vous? — Ils perdirent les dernières minutes qu'ils avaient à passer ensemble dans un silence douloureux. Que pouvait-il dire, puisque ce qui dominait tout en lui était cet amour opiniâtre, insensé, dont il s'interdisait de parler? Que pouvait-elle dire, puisqu'elle n'avait le droit de lui offrir aucun secours, puisqu'elle se voyait forcée de garder l'argent qui eût dû être à lui, puisque aujourd'hui il ne semblait plus lui témoigner la confiance ni l'affection d'autrefois?

Will se rapprocha. — Il faut que je parte.

— Que ferez-vous dans la vie? Vos intentions sont-elles restées ce qu'elles étaient quand nous nous sommes dit adieu une première fois?

— Oui, répondit Will d'un ton qui semblait écarter le sujet. Je travaillerai à la première chose qui s'offrira. On doit prendre, je suppose, l'habitude d'agir sans bonheur ni espérance.

— Oh! quelles tristes paroles! dit Dorothée avec une dangereuse disposition à sangloter; mais, s'efforçant de sourire, elle reprit : — Nous reconnaissions dans le temps que nous avions l'un et l'autre l'habitude d'employer des expressions trop fortes.

— Ce n'est pas le cas pour moi en ce moment, dit Will, s'adossant à l'angle du mur. Il y a certaines émotions qu'un homme ne peut éprouver qu'une fois, et il sent après que ce qu'il y a de meilleur dans la vie est passé. Cette expérience, je l'ai subie bien jeune, voilà tout. Ce que je désire plus que je ne pourrai jamais désirer rien au monde m'est absolument défendu, non pas seulement parce que c'est hors de ma portée, mais défendu par mon propre orgueil, par l'honneur, par tout ce qui fait que j'ai quelque respect pour moi-même. Désormais il me faudra continuer de vivre comme un homme qui dans l'extase a entrevu le ciel.

Will se sentait en contradiction avec lui-même et se blâmait de

parler si clairement. Est-ce donc parler d'amour à une femme que de lui déclarer qu'on ne lui en parlera jamais? — L'esprit de Dorothée cependant remontait dans le passé à la poursuite d'une autre vision que la sienne. La pensée qu'elle pouvait être ce que Will désirait le plus palpita en elle l'espace d'une seconde, puis le doute vint, le souvenir du peu de temps qu'ils avaient vécu ensemble s'effaça devant la pensée de l'intimité bien autrement longue et complète qui avait dû exister entre Will et Rosamond : tout ce qu'il avait dit se rapportait probablement à cette femme. Elle restait rêveuse, tandis que sous ses yeux baissés se succédaient des images innombrables dont chacune lui apportait la pénible certitude que Will avait fait allusion à Mme Lydgate. Will ne s'étonnait pas du silence; son esprit était tumultueusement occupé d'autre part; il comptait follement que quelque chose surviendrait pour empêcher leur séparation, quelque miracle... Enfin Dorothée levait les yeux et allait parler quand un valet de pied annonça que les chevaux étaient prêts. Aussitôt que la porte fut refermée, — Après-demain, dit Will, j'aurai quitté Middlemarch.

— Vous avez bien agi en tout, répliqua Dorothée à voix basse, car son cœur était si serré qu'elle parlait avec peine. Elle lui tendit la main, qu'il tint un instant sans répondre; puis, réprimant un soupir : — Je n'ai jamais été injuste envers vous; ne m'oubliez pas, murmura-t-elle.

— Pourquoi me dites-vous cela? s'écria le jeune homme avec emportement. N'y a-t-il pas à craindre plutôt que je n'oublie tout le reste?

Il était réellement indigné, ce qui lui donna le courage de partir sans tarder davantage.

Ce cri d'amour méconnu a retenti au plus profond de l'âme de Dorothée; certes elle ne songe pas encore à défier l'obstacle que la dernière volonté de son mari a élevé entre eux, mais elle a pour Will une estime sans bornes, elle croit en lui; c'est déjà le bonheur. Quel désespoir doit donc éprouver cette femme confiante et sincère, quand à quelques mois de là, et alors qu'elle le supposait bien loin, elle surprend Will Ladislaw auprès de Rosamond, lui parlant à voix basse avec ferveur et tenant ses mains pressées entre les siennes, tandis que se lève tout éperdu vers lui un visage embelli encore par les pleurs! — Le mépris sans mélange de fiel, tel qu'il peut exister dans une âme fière, la passion si longtemps refoulée débordant soudain, une première larme versée sur soi-même et aussitôt essuyée, la résignation de l'ange qui plaint des égaremens que sa pureté ne peut comprendre, tout cela est rendu avec une puissance qui rappelle certaines pages d'*Adam Bede*. Elle

se dit : — Que ferais-je, comment agirais-je, si je pouvais réduire au silence ma propre peine et ne penser qu'à ces trois êtres? — car elle a pitié de Lydgate surtout, de Lydgate, qu'elle a converti au culte respectueux de la femme et forcé d'accepter d'elle comme il l'eût accepté d'un ami tel service qui lui sauve l'honneur. Dorothée veut maintenant ramener au bien cette fragile créature qu'il a eu le tort d'associer à une existence dont elle ne sait comprendre ni les soucis ni les travaux. La scène dans laquelle Rosamond, vaincue par la générosité de sa rivale, élevée un instant au-dessus d'elle-même, déclare, quoi qu'il lui en coûte, que Will, lorsque Dorothée l'a cru coupable, lui confiait le secret de son amour pour une autre femme, afin qu'elle comprît bien qu'il ne pouvait l'aimer, est le triomphe de cette plume éloquente et pathétique qui nous avait montré déjà, dans une scène que l'on croyait incomparable, la criminelle Hetty se confessant à Dinah Morris, l'inspirée; mais ce n'est pas Mme Lydgate qui se convertit à la vertu, — aucune impression ne peut être chez elle profonde ni durable, — c'est Dorothée qui abjure ses principes.

Rien de plus beau que l'explosion de la joie et de l'amour dans cette âme cuirassée jusque-là, que cette victorieuse revanche de la nature qui l'amène à s'offrir elle-même au pauvre Will ébloui. Elle ne consacrera pas sa fortune à fonder le village modèle qui devait être une école d'industrie, non, elle renoncera sans hésiter à cette fortune; elle ne réalisera aucun des rêves qui ont bercé sa première jeunesse; ses facultés et ses aspirations se renfermeront désormais dans le cercle étroit prescrit à l'épouse, à la mère. Certes nous ne partageons pas l'opinion de sa famille, qui lui tient longtemps rigueur d'avoir épousé un homme sans naissance et sans position sociale; on ne saurait être aussi sévère que le monde qui qualifie d'extravagante cette belle personne capable d'épouser d'abord un ecclésiastique cacochyme et assez vieux pour être son père, puis, le deuil à peine terminé, un petit cousin sans le sou, assez jeune pour être le fils du défunt; nous jugeons, comme l'auteur, que ces actes assez déraisonnables en eux-mêmes ne sont que le résultat de généreuses impulsions en lutte contre des circonstances difficiles et prosaïques. Il serait possible que sainte Thérèse elle-même ne réussît point à trouver sa voie aujourd'hui dans un monde où l'instruction des femmes n'est qu'un autre nom de l'ignorance, où la règle de conduite qu'on leur impose est en contradiction avec les croyances générales; tout cela est bien dit et bien pensé. D'où vient donc que l'on n'est jamais satisfait, qu'on ne peut jamais l'être après la lecture d'un roman de George Eliot? — La critique anglaise nous répond que le propre du talent de cet

auteur n'est pas de *satisfaire*, qu'il ne veut qu'attacher, et que ce n'est pas la faute de son œuvre si elle nous laisse, comme la vie elle-même, tristes et affamés. Fort bien! mais nous en reviendrons toujours à ceci : l'art doit-il donc être la reproduction exacte et servile de la vie?

Trois romans sont réunis dans *Middlemarch*, et un seul nous présente des gens heureux, ceux qui ont attendu le moins de la destinée, Fred Vincy et Mary Garth. Tout petits, ils se sont fiancés, un vieil anneau de parapluie leur tenant lieu de bague nuptiale; ils ont grandi sans aucune illusion sur le mérite l'un de l'autre, unis par une tendresse clairvoyante et solide, presque maternelle chez Mary, et que les épreuves ont fortifiée. Fred et Mary sont des amans de l'école de Philémon et Baucis. Ils ne sont pas partis avec un brillant bagage d'espérances et d'enthousiasmes, quitte à tomber au milieu du chemin, faute de patience l'un envers l'autre et envers le monde; ils ont compris que le mariage est un grave commencement, — que, si Adam et Ève passèrent leur lune de miel dans le paradis, ils eurent leur premier-né parmi les épines et l'aridité du désert. La main de Mary a été le prix de la conversion de Fred; cet étourdi, dont sa famille prétendait faire un prêtre et qui avait les goûts d'un *gentleman*, bien que faute de vertu et faute d'argent il fût impropre aux deux rôles, devient, sagement gouverné par sa ménagère, un cultivateur modèle, un excellent père de famille. Quand, un peu plus tard, il remercie Mary de l'avoir préféré au vicaire Farebrother, en ajoutant que ce dernier eût été dix fois plus digne d'elle : — C'est vrai, répond la jeune femme, et c'est pourquoi il pouvait mieux se passer de moi. — Elle ne cesse jamais de surveiller Fred comme le plus cher de ses enfans, témoin un joli mot à son père, qui se défend d'être pour elle le meilleur des hommes, voulant laisser ce titre à son mari : — Non pas, les maris sont une classe d'hommes inférieure; ils ont besoin d'être tenus.

Leur humble bonheur sans exaltation, sans aveuglement, sans ivresse est le seul apparemment qui soit accessible, le seul qu'il faille désirer; il fait ressortir par l'opposition la destinée manquée des âmes plus exigeantes. Dorothée, après une première et cruelle méprise, ne laisse-t-elle pas absorber dans la vie d'un autre sa vie qui devait être consacrée à l'humanité tout entière? Lydgate, qui, comme elle, voulait concentrer ses forces dans quelque vaste entreprise utile à ses semblables, ne devient-il pas le jouet et la victime d'une femme sans cœur et sans cervelle, ignorante du mal qu'elle fait, qui brise sa carrière, lui ôte la confiance en lui-même et mérite qu'il l'appelle son *basilic*, du nom de cette plante des Indes, belle et funeste, qui passe pour s'épanouir merveilleusement sur

a cervelle des hommes assassinés? Elle a tué en effet tout ce qu'il avait de bon et de grand en lui. Ce joli monstre aux mains blanches, au sourire doux, blond comme un chérubin, innocemment odieux, est peint de main de maître. Certes ce n'est pas le talent qui fait défaut à George Eliot, ce n'est pas la science non plus; ce n'est ni l'esprit, — peu d'écrivains anglais en ont eu davantage, — ni le style, bien qu'il faille signaler çà et là quelques taches, l'abus des expressions médicales et physiologiques par exemple, ni la fécondité d'invention, — il y a de tout dans cet interminable roman, depuis les tableaux de genre dignes d'être regardés à la loupe jusqu'aux scènes les plus dramatiques. A peine oserait-on critiquer les récits trop longs de brigues électorales, tant ils se recommandent par l'étude fine et mordante des ambitions et des faiblesses humaines, par un mélange surtout de judicieuse philanthropie et de prudentes réserves lorsqu'il s'agit de réformes politiques et de perfectionnement social; mais ces qualités nobles et solides, viriles et délicates, ne suffisent pas à racheter le mépris flagrant des règles essentielles de l'art. *Middlemarch* se compose de chapitres décousus, qui se suivent au hasard, avec une incohérence que rien ne saurait justifier. On doit en accuser peut-être un mode de publication interrompu, dont le moindre inconvénient est de lasser le lecteur. Il eût fallu d'ailleurs pour nous réconcilier avec la vie de province, particulièrement terne et fastidieuse en Angleterre, que cette étude ne fût que le fond d'un tableau intéressant et d'autant plus chaud, d'autant plus vif par le contraste. Pour mériter le titre de grand romancier, il reste à George Eliot à reconnaître que la première condition du beau est d'édifier la charpente de l'ensemble avant de s'occuper de l'ornement, et que la perfection des détails ne suppléera jamais à l'absence de plan déterminé, pas plus que le réel ne pourra se passer, quoi qu'on fasse, de l'alliance de l'idéal. On l'a dit souvent, et on ne saurait assez le répéter : l'idéal n'est pas au-dessus de la nature, il fait partie du vrai, il est indispensable à toute œuvre élevée. C'est pour avoir méconnu ce précepte immortel, pour avoir de parti-pris donné le pas à l'observation sur l'imagination, à l'analyse impitoyable sur tout ce qui est sensibilité, passion ou fantaisie, que George Eliot ne saurait être classé parmi les romanciers de premier ordre.

TH. BENTZON.

Mme RÉCAMIER

Madame Récamier (1), *les amis de sa jeunesse et sa correspondance intime*, 1 vol. in-8°, Paris 1873.

Il y a treize ans, à propos des *Souvenirs et correspondances tirés des papiers de madame Récamier*, et publiés par sa nièce, Mme Lenormant, j'ai parlé dans cette *Revue* de Mme Récamier, et j'ai essayé de faire comprendre cette personne si belle et si rare, plus rare encore que belle, je crois, — d'une coquetterie sans pareille dans l'histoire de la coquetterie féminine, incessamment préoccupée de plaire, de plaire à tout le monde, et réussissant à plaire à tout le monde, de Lucien Bonaparte à Matthieu de Montmorency, de Matthieu de Montmorency au prince Auguste de Prusse, du prince de Prusse à M. Ballanche, modeste imprimeur lyonnais, de M. Ballanche à M. de Chateaubriand, de M. de Chateaubriand à M. Ampère, vieux et jeunes, grands seigneurs et bourgeois, politiques et lettrés, puissans et proscrits. Charmante pour tous sans appartenir à aucun, et mourant à soixante-douze ans sans qu'on puisse bien savoir si elle a éprouvé pour quelqu'un ce sentiment passionné, exclusif, incomparable, qui s'appelle l'amour, et qu'elle a inspiré à tant de gens.

A ces deux volumes de *Souvenirs et correspondances tirés des papiers de madame Récamier*, Mme Lenormant vient d'en ajouter un troisième sous ce titre : *Madame Récamier, les amis de sa jeunesse et sa correspondance intime*. Au premier abord, j'ai été un peu inquiet de cette publication ; quel intérêt, me demandais-je, y prendra le temps actuel? Le succès et la célébrité, tels que les a obtenus, il y a plus d'un demi-siècle, Mme Récamier, appartiennent essentiellement aux contemporains, aux témoins

(1) Née à Lyon le 4 décembre 1777, morte à Paris le 11 mai 1849.

qui les ont vus, qui les ont faits et qui en ont joui. Combien y a-t-il de personnes aujourd'hui qui aient connu Mme Récamier, qui aient admiré sa beauté, goûté le charme de son caractère et trouvé dans sa société l'agrément de leur vie? Un peuple est une série de générations fugitives, promptes à s'oublier les unes les autres quand aucun monument durable ne leur impose une longue mémoire, et qui cherchent, chacune à son tour, en elles-mêmes, dans les compagnons de leur propre passage, les sources de leur plaisir et les objets de leur admiration. Mme Récamier n'a rien fait, rien laissé qui lui ait survécu, sinon les souvenirs de ceux qui ont vécu avec elle, et qui maintenant sont presque tous morts comme elle. C'est trop peu que les affections de quelques cœurs fidèles et les récits de quelques vieillards pour émouvoir un public nouveau et obtenir de lui son attention même passagère. Qu'y aura-t-il de nouveau dans ces nouveaux *souvenirs* de Mme Récamier? Et, quoique je sois encore de ceux qui l'ont assez connue pour avoir du moins entrevu tout ce qu'elle avait de charmant, qu'en pourrai-je dire de nouveau moi-même après avoir dit naguère sur elle tout ce que je me complaisais à en retrouver dans ma mémoire et dans mon sentiment?

Ce n'était pas là à coup sûr le doute d'un indifférent, c'etait la sollicitude d'un ami qui ne demandait pas mieux que de revenir pour son propre compte sur ses propres souvenirs, mais à qui il déplaisait de les exposer à la froideur des nouveaux possesseurs temporaires de notre siècle et de notre société. J'étais si pénétré de ce sentiment que j'étais résolu à ne pas reparler moi-même de Mme Récamier, si je ne trouvais pas, dans la nouvelle publication consacrée à sa mémoire, quelque chose de nouveau et qui méritât de réveiller sur elle l'intérêt d'un public chaque jour plus étranger à son temps et au mien.

Je n'ai pas tardé à rencontrer dans le nouveau volume de quoi dissiper mon inquiétude et satisfaire à mon exigence. Il y a soixante-deux ans, en 1811, Mme Récamier elle-même se croyait déjà oubliée, et elle le disait avec quelque tristesse sans s'en étonner; la comtesse de Boigne lui écrivit le 9 janvier 1812 : « Je crois votre crainte mal fondée. Vous êtes la personne la moins oubliée, et ce n'est pas parce que vous êtes aimable, jolie, charmante; c'est parce que vous êtes bonne, douce, facile, que chacun se souvient de vous d'une manière qui lui plaît et flatte son amour-propre, peut-être même son cœur, si par hasard on en a un; c'est parce que votre douce, naturelle et séduisante bienveillance a trouvé le secret de persuader à chacun que son sort ne vous serait pas indifférent. Vous savez combien j'adore ce charme de bonté que je n'ai trouvé dans aucune autre femme. Je vous l'ai dit cent fois et je l'ai pensé mille : ce qui vous rend si séduisante, c'est votre bonté. Peut-être suis-je la seule qui ait osé vous le dire; il paraît si bizarre de louer la bonté de la plus

jolie femme de l'Europe! Hé bien, je suis persuadée que, si l'on pouvait définir l'influence que vous exercez, cette même bonté a plus de puissance que tous les autres avantages, plus brillans sans doute, mais auxquels elle ajoute tant de force. Ainsi, madame, c'est parce que vous êtes bonne que vous avez fait tourner tant de têtes et désespéré tant de malheureux; ils ne s'en doutent pas, mais c'est pourtant vrai. »

Ce qu'il y a de nouveau dans le nouveau volume que vient de publier Mme Lenormant, ce n'est pas seulement la preuve que Mme de Boigne faisait acte de sagacité en attribuant, dès 1812, à la bonté sympathique de Mme Récamier une grande part, même dans le succès de sa coquetterie mondaine; c'est le développement, le progrès, et enfin la prédominance de ce trait moral de son caractère dans le cours de sa vie. Le volume se divise en deux parties : la première revient sur les relations de Mme Récamier avec les amis de sa jeunesse, et produit de nouveaux fragmens de ses correspondances de cette époque; la seconde retrace uniquement les relations de Mme Récamier avec la nièce qu'elle avait adoptée comme sa fille, et ses relations, depuis qu'elle s'était fixée dans l'Abbaye-au-Bois, avec Jean-Jacques Ampère, « le jeune ami de son âge mûr et de sa vieillesse, dit Mme Lenormant, celui qu'elle a traité comme un fils ou comme un frère. » C'est dans cette seconde partie que Mme Récamier apparaît sous un aspect nouveau, toujours attrayant et charmant, mais d'une tout autre sorte que dans la première phase de sa vie et de son âme. Ce n'est plus la beauté mondaine, la coquette conquérante; elle n'a pas oublié qu'elle a été belle et séduisante, elle sait qu'elle l'est encore, mais elle ne s'en contente plus; elle choisit parmi ses conquêtes celles qui méritent d'être conservées comme des biens vrais et durables, et, sans s'y renfermer absolument, elle s'y attache avec un sentiment sérieux, dévoué, qui prend un caractère presque religieux.

Ce n'est pas une conversion pieuse, il n'y a point de révolution dans son âme; c'est une face de sa nature qui était restée jusque-là un peu voilée, et qui, par un progrès spontané, se manifeste, s'anime et devient le trait dominant de son état moral et de sa vie : développement si vrai que, bien longtemps avant qu'il s'accomplît, dès le 4 octobre 1807, l'un de ses plus aimables et plus sincères amis, Camille Jordan, lui écrivit : « Je voudrais vous reparler de mon plaisir de vous avoir vue, de mon serrement de cœur à votre départ, de ma tendre affection; mais je suis un peu découragé de vous exprimer tout cela quand je pense combien vous êtes un enfant gâté d'amour et d'amitié!.. Pourtant vous m'avez manifesté des dispositions d'âme qui m'ont bien touché; je vous sais tant de gré de retrancher tous les jours à la coquetterie pour ajouter aux sérieuses, aux religieuses affections! C'était mon ancien vœu que votre perfectionnement et votre bonheur, et il m'est bien

doux de le voir si proche d'être accompli. » Le plus austère et le plus pieux des hommes épris de Mme Récamier, — celui de qui, trente-trois ans après sa mort, Mme de Boigne disait : « Quel amour délicat! que de ménagemens dans la jalousie! c'est bien celui-là qui méritait d'être préféré, et il ne l'a point été, » — le duc Matthieu de Montmorency, écrivait le 3 janvier 1812 à Mme Récamier : « Votre dernière lettre m'a causé un véritable bonheur. Que je suis heureux de m'être trompé dans mes craintes méfiantes, présomptueuses, dans mes véritables jugemens téméraires! Comme vous me rassurez, comme vous exposez le triomphe de votre raison d'une manière douce et modeste! J'en jouis du fond de mon cœur, et j'en rends grâces à Dieu. Votre messe de minuit m'a beaucoup intéressé aussi... Quand vous voudrez mettre de la suite dans les pratiques consacrées par notre religion, j'ai l'intime conviction que vous les goûterez beaucoup, et qu'au bout de quelque temps vous vous trouverez davantage de ce sentiment de foi qui vous étonne encore. »

M. de Montmorency avait raison de parler du « triomphe si modeste et doux » de la raison de Mme Récamier, en même temps qu'il se félicitait de son progrès dans les sentimens de la foi et de la piété catholique. Douze ans après la lettre que je viens de citer de lui, le 20 décembre 1824, Mme Récamier écrivait de Rome à son jeune ami M. Ampère : « L'année sainte n'est point ce que j'imaginais. Une trentaine de pèlerins et dix ou douze pèlerines, voilà tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. Nous fûmes hier assister au souper des pèlerines; elles étaient servies par la princesse de Lucques et toutes les grandes dames romaines, et la princesse Doria, belle comme un ange. Toutes ces dames, avec des robes noires et des tabliers blancs, faisaient l'office de servantes; elles lavaient les pieds aux pauvres pèlerines quand nous sommes arrivés. Le croiriez-vous? je n'ai point été touchée de ce tableau, moi dont l'imagination se prend si facilement à ces sortes de choses; ces pauvres pèlerines me semblaient si embarrassées d'être ainsi mises en spectacle, le secours qu'on leur donne, et qui se borne à une hospitalité de trois jours, m'a paru si misérable pour des apprêts si pompeux, que je me suis presque trouvé la philosophie de M. Lemontey, et je n'ai vu dans l'abaissement passager et théâtral de ces grandes dames qu'une manière nouvelle de se donner le sentiment de leur grandeur, un orgueil de plus dont elles ne se rendent pas compte assurément. Malgré ma facilité à entrer dans les sentimens des autres, je n'ai pu me prêter à cette illusion. »

Le bon sens, un bon sens simple, indépendant et ferme, se joignait, dans Mme Récamier, à sa disposition sympathique vive et tendre. Ses amis particuliers disent que, lorsqu'ils lui demandaient un conseil dans quelque circonstance délicate de leur vie, elle le leur donnait toujours précis, judicieux et prévoyant. Elle n'attendait même pas toujours qu'on

lui demandât conseil, et, quand elle avait conçu pour quelqu'un une vraie amitié, elle allait au-devant, sans qu'il lui en parlât, des affaires et des intérêts de sa vie et même de son âme; sa correspondance avec J.-J. Ampère abonde en témoignages de cette sollicitude spontanée, intelligente et touchante. Il avait dix-neuf ans quand il lui fut présenté à l'Abbaye-au-Bois par M. Ballanche, en juin 1820; Mme Récamier en avait alors quarante-trois. Elle prit pour ce jeune homme plein de feu intellectuel et d'élévation morale une « affection de mère ou de sœur, comme vous voudrez vous-même, » lui disait-elle; elle suivait avec une attention tendre tous les incidens de sa vie, toutes les dispositions de son âme, et elle lui déclarait ce qu'elle en pensait avec une franchise qui, loin de le blesser, ne pouvait que lui plaire et l'attacher. « Votre dernière lettre me fait une vive peine, lui écrivait-elle de Rome le 17 janvier 1825; j'ai besoin de me dire qu'elle fut dictée par une impression passagère. Je ne veux point vous ennuyer de votre bonheur en vous récapitulant toutes les raisons que vous avez d'être content de vous et de votre sort; mais en vérité vous êtes un ingrat, et vous devriez toujours remercier Dieu de ce qu'il vous a donné. Je compte toujours partir au mois de mars. Je rêve l'été en France, puis le retour en Italie; je passe ma vie à faire des projets; c'est la maladie de ceux qui ne sont pas contens de leur destinée. Vous êtes dans tous mes projets; cela ne peut plus être autrement. » Un an plus tard, en décembre 1826, M. Ampère, plein d'une ardeur très variée et inépuisable, faisait un voyage scientifique en Allemagne : « Malgré tous mes regrets de votre absence, lui écrivait Mme Récamier, j'ai fort applaudi à une résolution qui prouvait une volonté forte. Je n'ai jamais douté des facultés de votre esprit; mais j'ai craint quelquefois que la mobilité de votre caractère ne nuisît à leur emploi. Rassurée sur ce point, je suis tranquille sur tout le reste. » Et presque à la même époque : « Je crois pouvoir, comme votre sœur, vous demander de vous adresser à moi, si vous aviez quelque embarras momentané dans vos finances. J'ai des prétentions à tous les genres de confidence. » En 1827, les études religieuses avaient pris place dans les occupations et les préoccupations de M. Ampère; il avait suivi, je ne sais pas en quel lieu, un cours d'exégèse biblique qui l'avait fort intéressé. « L'impression qui vous est restée de ce cours, lui écrivit Mme Récamier, me semble un progrès auquel j'attache le plus grand prix. Avec de l'âme et des facultés supérieures, il est impossible de ne pas souffrir de l'absence de croyances; puisque vous ne pouvez plus croire avec les simples, croyez avec les savans : nous arriverons ainsi, par des chemins différens, aux mêmes résultats. Je suis chaque jour plus convaincue du néant de tout ce qui ne se fait pas dans ce but, ou du moins dans cet espoir. »

Ainsi en toute occasion, sur les questions les plus élevées comme sur

les plus humbles et les plus familiers intérêts, Mme Récamier s'associait à la vie de son jeune ami, et exerçait sur lui cette influence un peu vague, mais doucement pénétrante et efficace, qui résulte d'une sympathie sérieuse entre deux personnes qui se sentent l'une et l'autre vraiment distinguées et rares, et qui se complaisent à jouir, avec une confiance tendre, des mérites et des charmes particuliers à chacune d'elles.

Entre tous les hommes éminens qui charmèrent plus ou moins Mme Récamier, et qu'à son tour elle charma et attira autour d'elle, M. de Chateaubriand conquit et garda jusqu'à la fin la première place. Elle avait quarante et un ans et lui cinquante lorsqu'en 1818 il commença à venir assidûment chez elle. Les liens tardifs entre des personnes qui ont déjà connu les séductions diverses et subi les diverses épreuves de la vie ne sont pas les moins puissans, et, quand l'expérience déjà longue des relations humaines n'empêche pas une passion de naître, elle accroît et consolide son empire. L'intimité qui s'établit dès lors entre M. de Chateaubriand et Mme Récamier ne fut pas exempte de variations ni même de troubles : M. de Chateaubriand était égoïste, exigeant, incomparablement vaniteux, et un attachement, même sérieux, ne le rendait pas inaccessible aux fantaisies; Mme Récamier était sincèrement dévouée, mais clairvoyante et digne. Lorsqu'en 1823 M. de Chateaubriand fut devenu ministre des affaires étrangères, au milieu de ses ardeurs pour la guerre d'Espagne, « ses visites quotidiennes à l'Abbaye-au-Bois étaient bien souvent dérangées, dit Mme Lenormant dans son premier recueil (1), soit par les réunions du conseil, soit par les séances des chambres, et le trouble n'était pas seulement dans les habitudes; l'humeur de l'éminent écrivain n'avait pas résisté à la sorte d'enivrement que le succès, le bruit, le monde, amènent facilement pour des imaginations ardentes et mobiles. Son empressement n'était pas moindre, son amitié n'était point attiédie; mais Mme Récamier n'y sentait plus cette nuance de respectueuse réserve qui appartient aux durables sentimens que seuls elle voulait inspirer : le souffle d'un monde frivole et adulateur avait passagèrement altéré cette pure affection. » Une telle situation ne convenait ni à la fierté ni au repos de Mme Récamier; elle partit pour l'Italie le 2 novembre 1823, et le premier billet que lui écrivit M. de Chateaubriand en apprenant sa résolution était bien propre à lui prouver qu'elle avait raison. « Non, lui disait-il, vous n'aurez pas dit adieu à toutes les joies de la terre; si vous partez, vous reviendrez bientôt, et vous me retrouverez tel que j'ai été et que je serai toujours pour vous. Ne m'accusez pas de ce que vous faites vous-même. » La présomption de M. de Chateaubriand le trompait; malgré ses prédictions, pendant dix-huit mois, Mme Récamier ne revint pas; elle ne

(1) Tome II, p. 32.

rentra à Paris qu'en mai 1825, et alors M. de Chateaubriand, mis durement à la porte du cabinet par M. de Villèle, n'était plus ministre; Louis XVIII était mort; Charles X venait d'être sacré à Reims. « Dès que M. de Chateaubriand apprit que Mme Récamier était rentrée dans la cellule de l'Abbaye-au-Bois, dit Mme Lenormant, il y accourut le jour même, à son heure accoutumée, comme s'il y fût venu la veille. Pas un mot d'explication ou de reproches ne fut échangé; mais en voyant avec quelle joie profonde il reprenait les habitudes interrompues, quelle respectueuse tendresse, quelle parfaite confiance il lui témoignait, Mme Récamier comprit que le ciel avait béni le sacrifice qu'elle s'était imposé, et elle eut la douce certitude que désormais l'amitié de M. de Chateaubriand, exempte d'orages, serait ce qu'elle avait voulu, inaltérable. »

Je ne sais si, après qu'ils se furent ainsi retrouvés, Mme Récamier fut bien convaincue, comme le dit sa nièce, que l'amitié de M. de Chateaubriand serait désormais inaltérable; j'incline à croire qu'il y eut encore entre eux plus d'un trouble et plus d'un mécompte. Ce qui est certain, c'est qu'extérieurement leur intimité renouée ne fut plus interrompue, et que Mme Récamier, indulgente ou silencieuse sur les défauts de M. de Chateaubriand, lui donna, pendant vingt-trois ans, les plus touchantes preuves d'un tendre et fidèle dévoûment. La chute de M. de Villèle et l'avénement du ministère Martignac le firent rentrer un moment, par l'ambassade de Rome, dans la vie publique; la révolution de 1830 l'en fit sortir pour toujours. Des écrits et des voyages dans l'intérêt de la monarchie légitime et la rédaction de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, déplorable monument de sa haineuse vanité, suffirent encore pendant quelque temps à remplir sa vie. Quand la vieillesse vint, et avec la vieillesse l'impotence physique et la morosité intellectuelle, il ne resta plus à M. de Chateaubriand que Mme Récamier, son affection comme seule consolation morale, et son salon comme dernier asile à un insurmontable ennui. « Lorsqu'il venait à l'Abbaye-au-Bois, dit Mme Lenormant, son valet de chambre et celui de Mme Récamier le portaient de sa voiture jusqu'au seuil du salon; on le plaçait alors sur un fauteuil que l'on roulait jusqu'à l'angle de la cheminée. Ceci se passait en présence de la seule Mme Récamier, et les visites qu'on admettait après le thé trouvaient M. de Chateaubriand tout établi; mais pour le départ il fallait qu'il s'opérât devant les étrangers présens, et c'était toujours un moment cruel, l'imagination de M. de Chateaubriand souffrait à laisser voir ses infirmités. Par respect, on semblait ne pas s'apercevoir du moment où on l'emportait du salon. »

M. de Chateaubriand passait ainsi presque toutes ses soirées chez Mme Récamier, immobile, taciturne, se mêlant rarement à la conversation par quelques paroles brèves, prenant ses derniers plaisirs dans les soins délicats de la maîtresse de la maison, et dans les respects et

l'admiration des visiteurs. Mme de Chateaubriand, personne d'un esprit distingué et d'un noble caractère, mais inégal et fantasque, venait quelquefois le soir chez Mme Récamier, comme pour protester de temps en temps contre le peu de place que tenait le mariage dans le cœur et dans la vie de l'homme éminent qui avait cherché et trouvé, dans le panégyrique des mœurs et des lettres chrétiennes, sa première gloire. Elle mourut en février 1847, et peu de mois après sa mort M. de Chateaubriand demanda à Mme Récamier de l'épouser. « Il mit dans l'expression de son désir, dit Mme Lenormant, une insistance qui toucha profondément Mme Récamier, mais elle fut inébranlable dans son refus. » — « Un mariage, pourquoi? à quoi bon? disait-elle; à nos âges, quelle convenance peut s'opposer aux soins que je vous rends? Si la solitude vous est une tristesse, je suis toute prête à m'établir dans la même maison que vous. Le monde, j'en suis certaine, rend justice à la pureté de notre liaison; on m'approuvera de tout ce qui me rendrait plus facile la tâche d'entourer votre vieillesse de bonheur, de repos, de tendresse. Si nous étions plus jeunes, je n'hésiterais pas, j'accepterais avec joie le droit de vous consacrer ma vie; ce droit, les années, la cécité (1), me l'ont donné; ne changeons rien à une affection parfaite. »

Mme Récamier avait raison. Non-seulement il y avait pour elle plus de dignité à conserver le nom modeste sous lequel elle avait vécu qu'à prendre celui de vicomtesse de Chateaubriand; mais, dans l'intérêt même de son intimité avec M. de Chateaubriand, il lui convenait à elle de garder envers lui l'indépendance de sa position en même temps qu'elle lui témoignait un entier dévoûment. Une personne, peut-être la personne qui a le mieux connu et le mieux compris le caractère et la relation des deux intéressés, la comtesse de Boigne écrivait, il y a treize ans, à Mme Lenormant, qui lui avait donné à lire les lettres de M. de Chateaubriand à Mme Récamier : « J'en suis à la correspondance de Londres. Si j'osais vous dire toute ma pensée, c'est que tout bonnement elle m'est odieuse; cette vanité intolérante, cette ambition effrénée voulant sans cesse exploiter la tendresse de cette pauvre femme au profit d'intrigues auxquelles elle répugnait si visiblement, et qu'il lui soldait en deux petits mots de cajolerie et une aspiration à cette petite cellule si évidemment destinée à servir de passage à des salons dorés, tout cela a réveillé en moi l'indignation que j'avais si souvent sentie. Il fallait que la fascination exercée sur Mme Récamier fût bien profonde pour qu'avec la perspicacité d'un esprit si distingué elle ne fût pas révoltée de ce manége. Elle l'était bien quelquefois, mais cela ne durait pas; je me souviens qu'un jour où je me permettais de lui exprimer mon étonnement d'un attachement si mal récompensé, elle me dit :

(1) Elle était devenue à peu près aveugle.

— C'est peut-être le piquant de la nouveauté; les autres se sont occupés de moi; lui, il exige que je ne m'occupe que de lui. — Il semblait prendre un malin plaisir à la tracasser sur tous les points. Je vais arriver aux lettres de Rome; c'est le moment où elle a été le plus contente de lui, et je ne l'étais guère. Il prétendait à une grande tendresse; mais il aspirait toujours à la puissance et à la célébrité, et l'une de ses dernières fantaisies était de détruire l'existence individuelle de Mme Récamier, de l'arracher à toutes ses relations personnelles pour s'en faire un trophée et l'attacher en esclave à son char, où il aurait fini par la trouver à charge. Je le lui ai dit bien des fois; elle en convenait un peu, mais il reprenait son empire. Elle avait commencé à se cacher de ses vrais amis, et il aurait fini par réussir, si les coups du sort qui ont foudroyé la vie de M. de Chateaubriand ne l'avaient forcé de *s'attacher à elle* au lieu de *l'attacher à lui*. Cela valait encore mieux malgré les anxiétés journalières qu'il lui a causées. »

Je ne sais si Mme Récamier se rendit jamais compte de sa situation aussi nettement que le faisait pour elle Mme de Boigne; mais sa conduite fut parfaitement d'accord avec les vraies et sérieuses convenances de sa dignité personnelle. Son refus d'épouser M. de Chateaubriand lui assura l'indépendance dans le dévoûment; ce fut M. de Chateaubriand qui, pour me servir d'une expression un peu vulgaire, resta son obligé. Quand elle le perdit le 4 juillet 1848, sa douleur fut profonde, mais sa situation ne fut en rien changée, et, quand elle mourut elle-même du choléra le 11 mai 1849, elle était, au point de vue moral, très perfectionnée; mais dans l'ordre social elle était restée la même que dans les jours de sa jeunesse. Phénomène rare que ce progrès du sens moral et cet empire permanent du bon sens dans une existence de femme si brillante et si agitée.

En recueillant ces souvenirs de Mme Récamier et en assistant au spectacle de cette vie qui commence par une coquetterie mondaine universelle et qui se termine, dans un petit appartement de l'Abbaye-au-Bois, par un dévoûment entier au plus éminent, mais aussi au plus exigeant et au plus égoïste de ses adorateurs, ma pensée s'est portée vers une autre grande coquette d'un autre siècle à qui un autre homme éminent par le caractère comme par la situation sociale demande aussi de l'épouser. J'ai rouvert Molière, et j'ai relu avec émotion cet admirable dénoûment du *Misanthrope* :

ALCESTE, à Célimène.

Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
J'en saurai, dans mon âme, excuser tous les traits,
Et je les couvrirai du nom d'une faiblesse
Où le vice du temps porte votre jeunesse;
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains

Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre.

CÉLIMÈNE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et dans votre désert aller m'ensevelir!

ALCESTE.

Et s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde?
Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contens?

CÉLIMÈNE.

La solitude effraie une âme de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds,
Et l'hymen.....

ALCESTE.

Non, mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse, et ce sensible outrage
De vos indignes fers à jamais me dégage.

Que les deux siècles et les quatre personnages se ressemblent peu! Je n'ai garde d'en poursuivre la comparaison; mais certainement, dans ce refus du mariage, au XVIIe siècle c'est à l'homme, à Alceste, au XIXe c'est à la femme, à Mme Récamier, que le rôle digne et vrai appartient.

A côté de tous ces incidens et de tous ces personnages de la vie mondaine se place, dans celle de Mme Récamier, la plus simple et la plus familière de ses relations, celle qu'elle contracta avec la nièce dont elle fit sa fille, et qui publie aujourd'hui ses lettres, Mme Lenormant. Je n'ai que quelques mots à en dire, mais ils seront le résumé le plus significatif du caractère de Mme Récamier et de sa propre pensée sur sa propre vie. Dès qu'elle eut adopté cette enfant à peine âgée de six ans, elle se prit pour elle d'une affection vraiment maternelle, et s'occupa d'elle, à commencer par son éducation, avec la sollicitude la plus attentive. « Je me sens pleine d'admiration et de reconnaissance, dit Mme Lenormant, en me rappelant avec quel soin, dans un salon rempli de monde, au milieu d'une conversation très animée, Mme Récamier entendait et surveillait tout ce qui m'était dit. Elle m'avait autorisée de très bonne heure à rester dans le salon le soir, en me recommandant de ne jamais permettre à un homme, jeune ou vieux, de me parler à voix basse, et pour cela de répondre de façon à être entendue de tous. Droite et sin-

cère en toute circonstance, elle avait la dissimulation en horreur. Je ne saurais dire la peine qu'elle prit pour m'accoutumer aux soins du ménage et pour m'inspirer l'habitude de l'ordre et de l'économie; très ordonnée dans ses affaires de fortune, Mme Récamier n'avait pas le goût et prétendait n'avoir pas l'intelligence des détails dans les choses matérielles; la continuelle préoccupation de sa pensée, qu'elle m'exprimait souvent, était celle-ci : « je veux que tu aies tout ce qui m'a manqué et que tu sois plus heureuse que moi. » Dans ces derniers mots se révèlent le sentiment et le jugement de Mme Récamier sur elle-même et sur son passé. Après l'éducation vint pour sa nièce le mariage; elle remarqua de bonne heure le goût que témoignait la jeune fille pour un jeune homme très distingué et du plus honorable caractère, M. Charles Lenormant, qui devait devenir un savant éminent dans les sciences historiques, philologiques, esthétiques, et l'un des membres considérables de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Dès que Mme Récamier eut reconnu le sentiment mutuel des deux jeunes gens et les chances de rare bonheur qu'offrait leur union, elle ne s'occupa que de le leur assurer, et, quand le mariage fut fait, le jeune ménage devint l'objet de sa plus tendre affection et de sa constante sollicitude; mais à l'intérêt maternel qu'elle leur portait se mêlait sans cesse un triste retour sur elle-même et sur sa propre destinée. « Je pense beaucoup à toi et avec une vive tendresse, écrivait-elle à sa nièce; je n'ai pas un chagrin, pas une contrariété, que je ne me dise que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que tu ne sois pas exposée aux mêmes peines; je veux que ton bonheur me console. » Et un peu plus tard, à une époque où Mme Lenormant avait le chagrin de voir partir son mari pour un long voyage, sa tante lui écrivait : « Il ne faut pas, ma chère enfant, te parler de bonheur quand ton cœur est déchiré; mais tes peines seront passagères, et ton sort me semble si doux que je donnerais volontiers les plus beaux jours de ma vie pour tes jours les plus tristes! » Jamais une destinée extérieurement si brillante n'a laissé dans le cœur d'une femme une plus mélancolique impression et un plus profond regret de ce bonheur simple et incomparable qui s'exprime par ces mots « l'amour dans le mariage. »

Après tous les succès de Mme Récamier dans la vie mondaine et les hommages qu'elle avait reçus de toutes les célébrités de son temps, quand elle finit par apprécier si haut et regretter si vivement les devoirs et les joies de la modeste vie conjugale et de famille, cette destinée d'institution divine, le sentiment qui se révèle en elle fait grand honneur à son jugement comme à son âme, et donne à son caractère une rare et belle originalité.

GUIZOT.

Janvier 1873.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier 1873.

C'est le destin de la France de connaître toutes les extrémités de la défaite aussi bien que toutes les extrémités de la grandeur et de la gloire, et si elle s'est laissé quelquefois enivrer par le succès, en revanche elle s'est toujours montrée jusqu'ici supérieure à son malheur. Elle s'est tirée d'affaire par la vigoureuse souplesse de son génie, elle s'en tirera encore, c'est l'invincible confiance de ceux qui l'aiment, qui ne consentiront jamais à désespérer de sa fortune. Il faut en convenir cependant, la crise où elle est engagée aujourd'hui dépasse toutes celles qu'elle a déjà traversées; elle a une gravité et des caractères particuliers, elle se complique d'obscurités et d'incertitudes qui, en se prolongeant obstinément depuis deux années, finiront par devenir une oppression et un péril.

Que dans cette situation extraordinaire où vit la France il y ait la part des fatalités inévitables qui sont la suite d'une guerre néfaste, oui sans doute; ces fatalités, elles sont là toujours présentes sous la forme d'une occupation étrangère qu'il faut désintéresser pour l'éloigner, pour retrouver l'indépendance de nos provinces demeurées en gage de la plus cruelle rançon; mais ce n'est pas tout, et quoique l'unique pensée dût être pour ce premier des biens, l'indépendance à reconquérir, on pourrait presque dire aujourd'hui que ce n'est pas la plus sérieuse, la plus invincible des difficultés. Les moyens existent en effet; l'emprunt a créé l'instrument de la délivrance. Le gouvernement, au milieu des diversions d'une vie laborieuse et agitée, s'occupe comme il le doit de cet intérêt souverain. Il vient de remettre entre les mains de l'Allemagne le premier à-compte du quatrième milliard. Les paiemens vont se succéder maintenant, et avec les garanties financières qui pourront être offertes, avant que l'année soit révolue, peut-être la libération définitive de la France sera-t-elle enfin accomplie. La difficulté n'est donc plus là, si on le

veut. La question en vérité est de savoir ce qu'on fera de cette brave et généreuse France qu'on s'occupe de rendre à elle-même, que les partis se disputent déjà sans pitié avant de l'avoir délivrée complétement de l'occupation étrangère. La question est de savoir ce qui sortira de tous ces troubles, de ces débats stériles au milieu desquels on s'agite sans arriver à rien, sans pouvoir même donner à cette malheureuse nation française une forme d'existence publique à peu près définie et saisissable. C'est là pour le moment la plus vraie, la plus pressante de toutes les questions, c'est la difficulté qui au lieu de diminuer depuis deux ans ne fait que grandir; et, si l'on n'y prend garde, on va droit à une des situations les plus étranges de l'histoire, à une sorte d'aveu universel d'impuissance devant toutes les nécessités de réparation et de réorganisation imposées à un peuple en détresse.

Qu'est-ce à dire en effet? Voilà un pays de trente-cinq millions d'âmes qui vient d'être frappé des plus effroyables malheurs, mais qui reste plein de ressources, qui n'a jamais passé pour être dénué d'intelligence ni de courage, et ce pays, malgré ses dons et ses ressources, avec la meilleure volonté de vivre et de se relever, ce pays reste réduit à se demander chaque soir dans quelles conditions il se réveillera le lendemain, s'il ne sera pas livré par un accident, par la plus implacable fatalité, à l'anarchie ou à la dictature! On ne peut réussir à lui donner un peu de paix et de sécurité pour se remettre de ses meurtrières aventures. Voilà une assemblée sortie dans une heure d'angoisse des entrailles de la nation, une assemblée évidemment honnête, éclairée, et ces sept cent cinquante mandataires de la souveraineté publique sont les premiers à offrir le spectacle des efforts les plus décousus, conduisant à une inévitable impuissance. Ils s'arrêtent comme glacés et déconcertés devant ce sphinx d'une destinée nationale à relever. Ils travaillent sans aucun doute, ils tiendraient à faire quelque chose, c'est encore plus certain; mais ils tournent dans un cercle, ils s'agitent en quelque sorte sur place : ce qu'ils voudraient, ils ne le peuvent pas; ce qui serait possible, ils ne le veulent pas; là où l'union de toutes les volontés serait nécessaire, on se divise et on se subdivise; enfin l'esprit de parti envenime toutes les luttes, neutralise tous les efforts et toutes les combinaisons.

Disons le mot : au lieu de s'inspirer uniquement des vrais et grands intérêts du pays, qui doivent tout primer aujourd'hui, on perd son temps et ses forces dans des manœuvres plus ou moins habiles, dans toutes les subtilités d'une tactique inféconde. C'est là le malheur : on fait des lois qu'il faudra refaire parce qu'elles ne sont pas toujours suffisamment mûries, parce qu'on y met toute sorte de préoccupations et d'arrière-pensées sans s'inquiéter des conséquences. On multiplie les propositions et les interpellations, qui ne servent à rien, quand elles ne sont pas dangereuses. On engage d'assez maladroites campagnes contre M. le mi-

nistre de l'instruction publique, à qui on prépare un succès en croyant l'abattre d'un seul coup. On a des commissions d'apparat où, sous de prétendues transactions, l'on s'épuise laborieusement à trouver le moyen d'éluder toutes les difficultés, de ne rien organiser, de faire vivre le pays dans le vide entre la république et la monarchie. Le résultat le plus clair est qu'on s'use réciproquement, et dans cette assemblée souveraine trop nombreuse, et par cela même incohérente, il ne s'est pas trouvé jusqu'ici quelques hommes pour mettre un peu d'ordre dans cette confusion, pour dire simplement : Non, il ne s'agit ni de conflits de fantaisie, ni de fusions dynastiques, ni de subtilités parlementaires; il s'agit du territoire à délivrer d'abord, des premières conditions d'un régime libre à préserver, des habitudes d'ordre et de discipline à rétablir partout, du pays à remettre sur pied. Cette directoin a manqué.

Il y a mieux, il s'est trouvé un homme à la fois chef du pouvoir exécutif et grand parlementaire, qui pouvait être le guide le plus naturel et le plus utile, qui s'est appelé lui-même le *leader* de l'assemblée, et celui-là on s'occupe, sinon de le renverser, du moins de l'annuler et de l'éloigner des discussions publiques. On s'étudie bien singulièrement à ébranler les dernières garanties d'action régulière qu'il y ait encore, au risque d'ajouter à la confusion et de créer une de ces conditions indéfinissables où tout peut être compromis, l'indépendance qu'on est sur le point de reconquérir, ces libertés parlementaires qu'on prétend défendre, l'honneur même d'une société civilisée qu'on veut sauver. Voilà la situation que nous osons appeler humiliante, parce qu'au fond c'est l'impuissance s'avouant presque elle-même en présence des plus impérieuses nécessités publiques, et cette situation, elle se résume tout entière aujourd'hui dans les délibérations de cette commission des trente, qui ressemble à un petit parlement à côté du grand parlement, qui depuis deux mois est occupée à trouver une formule de transaction entre M. le président de la république et le parti qui lui dispute ses prérogatives dans l'assemblée. La commission n'est pas bien sûre de trancher la question, à ce qu'il semble, puisque l'autre jour le président, M. de Larcy, s'écriait naïvement : « Oh! il n'y a que le bon Dieu qui pourrait le faire... »

Toujours est-il qu'elle travaille depuis bientôt deux mois, cette commission des trente créée pour régler les attributions des pouvoirs publics, pour donner au pays quelque chose qui ressemble à des institutions, à une organisation politique! Après les sous-commissions qui ont préparé leurs projets, c'est la commission plénière qui entre en scène, qui discute, qui met en ligne des considérans, des amendemens, des sous-amendemens. Rien ne manque à cette discussion singulière et aux combinaisons sur lesquelles M. le président de la république est maintenant appelé à s'expliquer, non, rien n'y manque si ce n'est la lumière,

quelques idées simples et le sentiment de la réalité des choses. Malheureusement en effet la commission n'a pas pris le meilleur chemin, elle a commencé son travail sous des impressions confuses, contradictoires, avec des arrière-pensées qui n'étaient pas de nature à faciliter son œuvre, et, depuis qu'elle existe, elle a toujours l'air de marcher à travers des charbons ardens, comme si elle avait peur de toucher à des questions compromettantes, de trop faire ou de ne rien faire. Elle n'a rien fait, cela est trop clair, et même en se prêtant à quelque transaction nouvelle, en faisant des concessions à M. le président de la république, il est fort à craindre qu'elle n'arrive qu'à quelque combinaison mal venue, toujours équivoque, sans autorité et sans efficacité, parce qu'elle ne pourra répondre à aucune des nécessités du moment.

Il n'y avait qu'une manière de procéder sérieusement, c'était de se mettre sans préjugé, sans arrière-pensée, en face de la situation et de savoir d'abord ce qu'on voulait. De deux choses l'une, ou bien on acceptait de se placer sur le terrain défini par le message de M. Thiers. C'était là évidemment le parti le plus simple, le moins compromettant après tout, puisque la république elle-même n'est nullement au-dessus de la souveraineté nationale, qui reste toujours en définitive maîtresse de l'avenir. Ce terrain une fois admis, il n'y avait qu'à marcher, à créer les institutions essentielles qui sont en vérité de tous les régimes, à organiser un pouvoir exécutif avec ses prérogatives nécessaires, à doter le pays des garanties conservatrices dont il a besoin. Seconde chambre, loi électorale, reconstitution militaire, réforme de l'instruction publique, réorganisation des finances, tout pouvait s'accomplir et se coordonner, tout se trouvait jusqu'à un certain point simplifié par cela seul qu'on écartait la question de régime. On donnait à l'établissement actuel une force de plus, au pays une certaine sécurité. Dans ce cas et dans ce cas seulement, on avait le droit de demander à M. Thiers de rester dans ses attributions indépendantes de chef du pouvoir exécutif. Si on ne voulait pas aller jusque-là, si on craignait de trop se risquer dans le définitif, il n'y avait pas beaucoup à faire en vérité, on n'avait pas le choix. Il ne restait plus qu'à prendre la situation telle qu'elle est et à l'organiser. Il fallait accepter les conséquences du parti qu'on adoptait sans se dissimuler qu'en entrant dans cette voie on allait droit au système de M. Grévy : l'assemblée souveraine résumant tous les pouvoirs avec un président du conseil responsable, toujours présent devant la chambre. Par le fait, on revenait sur ses pas, on rétrogradait au-delà de la loi Rivet. C'était du moins un système simple et rationnel.

Est-ce là ce que la commission des trente s'est proposé? Nullement, elle a tout mêlé, tout confondu, elle a pris un peu de tous les systèmes, et elle est arrivée à mettre au monde une œuvre qui, si elle pouvait être adoptée, ne serait que l'organisation de tous les conflits, même

peut-être de la guerre civile. La commission des trente propose une apparence de statut; mais elle réserve à l'assemblée la plénitude du pouvoir constituant, le droit d'abroger, de réformer ce statut comme toute autre loi, de sorte que la concession est à la merci d'un coup de majorité. Il y a un droit de *veto* attribué au pouvoir exécutif, seulement ce droit est illusoire dans la plupart des cas, surtout dans les circonstances les plus graves et les plus essentielles. Il y aura une seconde chambre, mais cette seconde chambre, dont le principe seul est admis, dont les conditions d'existence restent à débattre, ne sera constituée et n'entrera en fonctions qu'après l'assemblée actuelle. Quels seront enfin les rapports de M. le président de la république et de l'assemblée? C'était là évidemment le point délicat, c'est là que se concentre tout ce qu'on a pu imaginer de mieux en fait de précautions et de subtilités. M. Thiers ne communiquera avec la chambre que par voie de message. Il pourra cependant comparaître, parler dans la discussion des lois; seulement alors on ne délibérera pas en sa présence. Il sera sans doute écouté comme un avocat consultant de quelque poids, qui se retirera après sa plaidoirie, sans pouvoir entrer dans un débat. Il pourra aussi être entendu de la même façon quand il y aura des interpellations sur les affaires extérieures. Pour ce qui regarde la politique intérieure, il ne pourra intervenir que si un ministre déclare qu'il s'agit d'un cas de responsabilité pour le président de la république, et si l'assemblée y consent. Voilà donc ce que trente hommes éclairés, travaillant pendant deux mois, ont pu trouver de mieux pour mettre l'assemblée à l'abri des séductions de l'éloquence et pour mettre le premier des parlementaires du temps, devenu chef de l'état, à l'abri des tentations de cette vive et impétueuse nature qui l'entraîne au combat partout où il y a un intérêt public en jeu! Ils veulent faire de M. Thiers une sorte d'otage au pouvoir, un prisonnier de toutes les formalités, qu'ils consentent à honorer, mais qu'ils surveillent pour qu'il ne s'échappe pas. On serait même allé plus loin, si on eût écouté M. Baze, député d'Agen, qui voulait qu'on prît quelques précautions de plus, afin d'empêcher le chef du gouvernement de se servir du *veto* dans une pensée de coup d'état. Malheureusement pour lui, M. Baze n'a pas été payé de son zèle, et pendant qu'il était occupé à surveiller les pensées de coup d'état chez M. le président de la république, il s'est vu atteint dans son omnipotence de questeur par la chambre, qui lui a enlevé brusquement cette distribution de billets d'entrée où il déployait une aménité et une importance faites pour le recommander comme le plus désagréable des officiers de l'assemblée. M. Baze a été sur le point de voir là un signe des progrès de l'esprit révolutionnaire!

Revenons aux choses sérieuses. On a cru, on a dit un instant que la commission des trente était toute disposée à la conciliation. Elle y re-

viendra, il faut le croire; elle n'a pas dit encore son dernier mot. Pour le moment, il est évident qu'on s'est un peu hâté de prendre des paroles pour la réalité, de voir un commencement de solution dans ce qui ne peut pas être un projet présentable aux yeux de ceux-là mêmes qui le proposent. La commission n'est arrivée à rien parce qu'elle se trompe, parce que même en ayant l'air de faire des concessions elle ne peut se défendre d'un certain esprit de défiance et d'hostilité mal déguisé. A quoi bon tous ces subterfuges et ces précautions inutiles ou injurieuses? Ne voit-on pas qu'à force de subtilités on finira par arriver à violenter la nature même des choses, à méconnaître les conditions essentielles de toute une situation, à rendre impossible la marche des affaires? Si on avait le malheur de croire à ces dangers de coups d'état contre lesquels on semble se prémunir, est-ce qu'on se figure sérieusement qu'on pourrait les conjurer par toutes ces minutieuses formalités de procédure parlementaire, par ces toiles d'araignée qui n'ont jamais arrêté les fauteurs d'attentats? Si on n'y croit pas, qu'on nous passe le mot, c'est la plus singulière puérilité d'avoir l'air de se mettre en défense contre un ennemi imaginaire, de fonder sur la méfiance organisée les rapports de deux pouvoirs faits pour vivre ensemble, pour se retrouver chaque jour ensemble à la peine et à l'honneur dans les cruelles circonstances que nous traversons. M. le duc Decazes disait récemment que la situation de M. Thiers était exceptionnelle; c'est justement parce que cette situation est exceptionnelle que la présence de M. le président de la république à la chambre n'est pas plus extraordinaire que tout le reste. Que dans l'intérêt d'une indépendance mutuelle on eût négocié avec M. Thiers pour obtenir de lui qu'il allât plus rarement à l'assemblée, qu'il se mêlât moins vivement, moins directement aux discussions qui s'agitent, rien de mieux, et dans ces termes, puisqu'on ne voulait pas aller jusqu'à un régime plus précis, c'était sans doute facile; mais, les choses étant ce qu'elles sont, il faut l'avouer, on semble un peu trop frapper un homme d'exclusion ou de suspicion pour son expérience, pour son éloquence, pour la séduction de sa parole et de son talent. On prend des mesures contre le premier dignitaire de l'état. Telle est la situation. Il ne s'agit pas seulement en effet d'épargner à M. Thiers les excitations et les froissemens des luttes quotidiennes; il s'agit de limiter la sphère de son action parlementaire, de le reléguer dans une sorte d'isolement, de tracer autour de lui comme une circonvallation qu'il ne pourra franchir que dans certaines occasions, dans certaines conditions! Et quelle raison sérieuse peut-on invoquer pour justifier cette anomalie?

M. Thiers, il nous semble, est député comme tout le monde, il l'est même un peu plus que tout le monde, puisqu'il est l'élu de vingt-six départemens, et il n'y a aucune espèce de disposition constitutionnelle qui lui enlève le droit de rester député. Lorsqu'il a été appelé au pou-

voir par une désignation universelle, il a été choisi entre tous précisément parce qu'il était M. Thiers, parce qu'on comptait sur ces qualités personnelles, qui font sa supériorité, sur son expérience comme sur son patriotisme, sur ses lumières comme sur son dévoûment. On ne lui a pas imposé alors des restrictions, on pensait bien au contraire qu'il ne se ménagerait pas, qu'il serait le premier sur la brèche. Et ces talens qui ont captivé la France, qui ont inspiré toute confiance au pays, on interdirait aujourd'hui à M. Thiers de s'en servir, comme on enlèverait à un soldat ses meilleures armes! on viendrait lui dire qu'il ne comparaîtra devant la chambre que d'une certaine manière, en cérémonie, qu'on ne délibérera pas en sa présence, qu'il ne pourra parler sur la politique intérieure que si un ministre le demande et si l'assemblée veut bien y consentir! Y a-t-on bien réfléchi? Et si l'assemblée ne consent pas à entendre M. le président de la république, comment se passeront les choses? Et si, après que le chef du pouvoir exécutif aura quitté la chambre, il se produit dans la délibération de nouveaux discours qui nécessitent une réponse, faudra-t-il encore procéder par un message, revenir avec le même cérémonial, pour se retirer et jouer ainsi aux propos interrompus? Tout cela, on en conviendra, est un tissu d'étranges combinaisons.

Eh bien! soit, M. Thiers a tout accepté, tout subi, nous le supposons un instant. Il ne paraîtra pas du tout à la chambre, il ne troublera plus personne par le prestige de sa parole, on aura toute liberté. Les affaires en marcheront-elles mieux? Les discussions seront-elles plus profitables parce qu'elles ne seront plus éclairées par cette lumineuse éloquence? On a aujourd'hui justement un exemple sous les yeux. L'année dernière, on a discuté et voté des lois sur l'élection des maires, sur la décentralisation. M. Thiers ne partageait point assurément les idées qui prévalurent alors. Il s'abstint cependant, il ne pesa pas sur la discussion, ou du moins il ne parut à la chambre qu'une fois pour demander que la passion décentralisatrice n'allât pas jusqu'à enlever au gouvernement le droit de nommer les maires dans les villes d'une certaine importance. Qu'arrive-t-il aujourd'hui? Les événemens ont marché, l'expérience s'est faite, elle est assez triste. Tout récemment, une commission parlementaire s'est occupée de ces questions, et on paraît déjà faire de singulières réflexions sur les conséquences des lois de l'an passé, sur l'anarchie administrative qu'elles ont développée. Lorsqu'on se laisse troubler par la passion politique, on accuse volontiers le gouvernement d'être l'auteur du mal, d'avoir de mauvais préfets, de ne pas sévir contre les municipalités qui s'écartent de leurs devoirs. C'est bien facile à dire. En bonne conscience, que peut le gouvernement dans les conditions qu'on lui a faites? Quant au mal lui-même, il est certainement criant. Le ministre de l'intérieur, M. de Goulard, n'a rien caché;

il l'a dit nettement : « Les liens qui attachent les municipalités au pouvoir central tendent à se dénouer tous les jours par l'apathie, par l'inaction. Les maires ne se mettent plus en rapport avec l'autorité supérieure, ne répondent plus aux lettres des préfets, des sous-préfets... » Toujours est-il qu'il faudra revenir dans une certaine mesure sur ce qu'on a fait, si on ne veut pas laisser l'anarchie s'étendre et envahir l'administration française. Franchement, croit-on que les lois discutées et votées l'an dernier eussent été moins bonnes, que l'intérêt public eût souffert, si M. Thiers était allé défendre ses opinions avec cette vivacité, avec cet éclat de parole et même, si l'on veut, avec cette passion dont on redoute tant l'influence? Sa prévoyance modératrice eût peut-être épargné à l'assemblée la peine de se trouver aujourd'hui dans cette situation où l'on semble chercher un moyen de réparer le mal sans paraître trop se désavouer.

On croit sans doute se tirer d'affaire par un mot, en représentant les interventions de M. Thiers comme un acte de pouvoir personnel, comme un abus d'influence par le talent, et en se piquant d'opposer à cette dictature de l'éloquence ce qu'on appelle les règles, les traditions du régime parlementaire. C'est l'erreur la plus dangereuse ou la plus singulière des illusions. Il faut tenir compte des situations et des circonstances. On n'est point du tout parlementaire aujourd'hui parce qu'on veut appliquer la responsabilité ministérielle d'une certaine façon et faire du chef de l'état un être inerte, suspect et asservi. Ce que la commission des trente cherche péniblement, ce qu'elle travaille à organiser, c'est quelque chose qui consacre, qui maintienne dans sa plénitude l'omnipotence, la dictature de l'assemblée. Elle ne le croit pas, elle s'en défend, elle ne revient pas moins tout simplement dans un autre sens et avec d'autres pensées aux traditions de la convention, et c'est ici que la commission des trente, sans y songer, tombe dans le piége de ses propres contradictions. On semble oublier que le régime parlementaire, le plus beau des systèmes politiques, est un système bien plus complexe, reposant sur une répartition de prérogatives, sur une pondération de pouvoirs indépendans, de telle façon que l'opinion finisse par se dégager, par avoir le dernier mot, sans se manifester néanmoins par la prépotence directe et exclusive d'une chambre.

La commission des trente pouvait s'acheminer vers ce but, elle n'avait qu'à entrer dans la voie qu'on lui ouvrait, et à créer quelques institutions organiques fixant le rôle et les attributions des pouvoirs, replaçant le gouvernement dans ses vraies conditions d'indépendance et de responsabilité; mais non, ce n'est point là ce qu'on a voulu, et à quoi est-on arrivé? On tient à ce que M. Thiers soit moins un vrai chef de gouvernement que le mandataire, le délégué de l'assemblée, M. Amédée Lefèvre Pontalis l'a dit en propres termes, et ce mandataire ne pourra

qu'avec toute sorte de restrictions venir rendre compte de ses actions, exposer sa politique! S'il se croit obligé par raison d'état à prendre quelque mesure de précaution, comme il l'a fait il y a quelque temps à l'égard du prince Napoléon, c'est à peine si on lui permettra de s'expliquer. M. le président de la république est responsable, et on lui marchande le droit de se défendre devant ceux qui peuvent le condamner! On s'ingénie à créer, dans un intérêt de tactique, une sorte d'intermédiaire, une responsabilité ministérielle qui n'est guère qu'un moyen d'atteindre le chef du pouvoir exécutif sans l'avoir entendu, en faisant comme s'il n'existait pas! M. Thiers a mille fois raison s'il ne s'incline pas devant toutes ces merveilleuses combinaisons. Dans la situation qu'on lui fait, c'est lui qui est le seul et vrai parlementaire. Si l'on tient absolument à rester une assemblée omnipotente imposant des volontés, n'admettant aucune contradiction, il y a un moyen bien plus simple : c'est de faire comme la convention, de gouverner comme elle par des comités. Voilà où l'on en vient en confondant tout, en s'égarant dans ces laborieuses subtilités, en se laissant entraîner par cette logique de la défiance dont on est obligé de désavouer les conséquences extrêmes, et la raison à peine voilée de ces contradictions, c'est qu'on veut bien appliquer au gouvernement les règles parlementaires, mais on ne voudrait pas les accepter pour soi-même. On voudrait avoir l'air de tout organiser, une seconde chambre, les rapports des pouvoirs publics, en réservant tout, en ajournant la seconde assemblée, en se contentant de ramener le gouvernement à une condition subordonnée.

Quand on invoque ce régime parlementaire, qu'on a certes raison d'aimer et de vouloir donner à la France, le mieux serait de ne pas le rendre impossible ou tout au moins bien difficile, de l'accepter dans ce qu'il a de bienfaisant et d'efficace. Qu'on le pratique résolûment, d'un effort soutenu, en s'appliquant sans jalousie vulgaire et sans arrière-pensée aux affaires sérieuses qui intéressent le pays; mais pour cela il ne faudrait pas dire assez naïvement, comme on le fait quelquefois, par exemple au sujet des maires et des municipalités ou de la loi électorale, qu'il y a des mesures qui pourraient être utiles, dont on craint cependant de prendre l'initiative parce qu'elles seraient impopulaires, et dont on veut laisser la responsabilité au gouvernement. Il ne faudrait pas, au risque de dénaturer le rôle d'une assemblée, multiplier les interpellations sur ce qui se passe dans une petite ville. Il ne faudrait pas se jeter à l'aventure dans des campagnes comme celle qu'on a récemment engagée contre M. le ministre de l'instruction publique.

Ce qu'on a voulu faire ce jour-là, nous ne le savons vraiment, ou plutôt il est assez facile de s'en douter; dans tous les cas, l'affaire a été conduite d'une singulière façon. Au premier abord, la question était des plus simples. On discute précisément à l'heure qu'il est une loi sur

la réorganisation du conseil supérieur de l'instruction publique. M. Jules Simon, de son côté, a publié dans l'intervalle des vacances des programmes et des circulaires qui modifient jusqu'à un certain point l'économie des études. Avait-il ce droit? Il l'avait incontestablement dans une certaine mesure, puisqu'il n'y avait plus de conseil supérieur pour le moment. Il avait d'ailleurs notablement atténué d'avance la difficulté en déclarant qu'il soumettrait ses programmes au conseil, qui va être bientôt reconstitué. Dès lors tout se trouvait simplifié et régularisé. Était-il bien nécessaire après cela de transformer l'assemblée en conseil pédagogique pour lui soumettre des questions de thèmes ou de vers latins? N'était-ce pas livrer au hasard d'une délibération incompétente l'intérêt même des études classiques qu'on voulait défendre? N'importe, on est entré en guerre, on a ouvert le feu de toutes les batteries contre la forteresse d'où M. Jules Simon n'a pas envie d'être délogé; puis on s'est dérobé tout à coup; lorsqu'il s'est agi de voter sur la priorité entre plusieurs ordres du jour, dont l'un était favorable au ministre et accepté par le gouvernement tout entier, une partie de la droite s'est abstenue. Le lendemain, l'ordre du jour lui-même n'a eu contre lui qu'un assez petit nombre de voix, et on a couvert la retraite en déclarant que par l'abstention de la veille on avait atteint le but qu'on poursuivait. Ainsi a fini la grande manifestation organisée contre le ministre de l'instruction publique. M. Jules Simon pouvait être vulnérable par plus d'un côté; on a trouvé moyen de lui donner raison et de lui laisser la victoire. Franchement, si c'est ainsi qu'on entend pratiquer le régime parlementaire, et surtout l'appliquer au chef du gouvernement lui-même, il y a de quoi réfléchir, il y a de quoi se demander ce qui se cache sous ces revendications jalouses des droits souverains d'une assemblée qui prétend tout faire, tout régler, s'occuper de combinaisons monarchiques et de vers latins, du pape et de ce qui se passe dans le dernier village de France!

Au fond, qu'on en convienne, on ne s'occupe guère en tout cela du régime parlementaire, ou du moins, aux yeux d'une partie de la droite dont la commission des trente représente les idées, ce n'est qu'un moyen de maintenir intacte l'omnipotence d'une assemblée où l'on croit avoir une majorité, instrument naturel de la politique qu'on ne désespère pas de faire prévaloir. Que la droite dispute le terrain qui se dérobe sous ses pas, qu'elle refuse au régime actuel, sous le prétexte spécieux des droits parlementaires, tout ce qui pourrait fixer et affermir un peu la situation, elle est peut-être dans son rôle, quoique ce soit un rôle assurément dangereux et peu prévoyant; mais alors que veut-elle? que propose-t-elle? Ce qu'elle veut, on le sent, on le voit bien, elle garde obstinément l'espoir de faire triompher sa politique à la fois monarchique et religieuse. Aussi s'empresse-t-elle d'accueillir tout ce qui

lui apparaît comme un encouragement, comme un signe favorable pour la réalisation de ses desseins. Quoi donc? les princes d'Orléans seraient allés à la messe du 21 janvier en mémoire de Louis XVI! M. le comte de Paris aurait dit, au témoignage de M. de Larochefoucauld, qu'il n'y avait plus qu'une monarchie en France! M. le duc de Nemours aurait parlé avec convenance du drapeau blanc! La fusion est donc enfin accomplie! Nous admirons toujours la facilité avec laquelle certains esprits se laissent aller aux fantaisies de leur imagination, et se complaisent à interpréter la moindre démarche, la moindre parole. Ils semblent oublier que les affaires humaines ne marchent pas si aisément. Si cette fusion dont on parle toujours et qui fuit sans cesse n'est pas aussi assurée qu'on le croit, c'est qu'il y a autre chose à faire qu'à rapprocher des princes et à fondre les couleurs de deux drapeaux. Il y a deux idées, deux politiques, deux traditions, on pourrait dire deux sociétés, qu'il faudrait concilier.

Cette fusion-là, est-on bien sûr qu'elle soit faite en France? Les princes n'ont une signification publique que par ce qu'ils représentent, et, quand même ils se rapprocheraient personnellement, les causes dont ils sont la vivante expression ne resteraient pas moins distinctes. Le drapeau blanc a été le symbole de bien des gloires, le drapeau tricolore a été attristé par bien des défaites cruelles. Et après! où veut-on en venir? Peut-on demander sérieusement à une nation de se repentir de son existence de quatre-vingts ans, de faire amende honorable de ses vœux, de ses espérances, de ses idées les plus chères, voire de ses illusions, de la même façon qu'un prince va voir un autre prince? Est-ce qu'on efface ainsi l'histoire? Ce qu'il y a de vrai, c'est que de temps à autre on revient à cette idée et on parle de la fusion sans que rien ait changé réellement. Fût-on plus avancé qu'on ne l'est, il y aurait toujours une difficulté qui ne serait pas sans quelque importance. Il resterait encore à savoir comment on ferait pour établir cette monarchie, pour la substituer au régime actuel, qui, tout faible qu'il paraisse, n'est peut-être pas aussi facile à supprimer qu'on le pense. C'est donc sur une quasi-impossibilité morale et sur les plus grandes, les plus délicates difficultés matérielles, qu'on fonde toute une politique. C'est pour cela qu'on refuse au pays les moyens de s'établir avec quelque sûreté dans les conditions où les circonstances l'ont placé, qu'on prolonge les incertitudes, les périls d'un provisoire agité, et qu'on accepte enfin la responsabilité des crises qui peuvent éclater à l'improviste! Ces crises, on se croit peut-être en mesure de les dominer, et c'est la plus périlleuse des chimères, car, si la France devait subir le malheur de passer par de nouvelles épreuves révolutionnaires, l'héritage risquerait fort de ne pas passer à la monarchie qu'on rêve, il serait à la première dictature improvisée par les événemens et capable de rendre le repos au pays.

Ce qu'il y a de grave dans ces idées, fort peu réalisables, auxquelles la droite sacrifie la sécurité du moment, c'est qu'elles n'ont pas seulement le caractère d'une réserve politique en faveur d'une forme de gouvernement, elles procèdent d'une préoccupation toute religieuse. Oui, ces royalistes intraitables sont encore plus cléricaux que légitimistes, et ils croient tout aussi facile de replacer le pape sur son trône temporel que de ramener le roi à Paris ou à Versailles. Toutes les fois que l'occasion s'en présente, ils ne négligent pas de laisser apparaître cette double pensée, et récemment encore il n'a pas tenu à eux de compromettre les relations de la France avec l'Italie. Ils ont échoué, il est vrai, dans l'interpellation qu'ils avaient préparée au sujet de la démission de M. de Bourgoing et de son remplacement par M. de Corcelle comme ambassadeur auprès du saint-siége; mais il y a eu, dit-on, toute une campagne moins avouée, moins saisissable, pour arriver au même but par un autre chemin. Ce qu'on se proposait en effet, c'était d'obtenir le rappel de M. Fournier, violemment soupçonné de tenir un langage trop favorable à l'Italie, et d'avoir reçu avec politesse quelques Français peu orthodoxes de passage à Rome. Ce que M. Fournier a dit et ce qu'il n'a pas dit, on a tout exploité; on a entouré le gouvernement d'obsessions. Le coup était habilement monté, et s'il eût réussi, c'était évidemment une victoire pour ceux qui voudraient que la France n'eût point de représentant auprès du roi Victor-Emmanuel à Rome, c'est-à-dire qu'il y eût une véritable rupture avec l'Italie. M. le président de la république, quelles que soient ses opinions anciennes sur les affaires de Rome, n'est point homme à se dissimuler le péril de telles aventures. Il n'a point eu de peine à reconnaître que, s'il cédait à ces importunités de l'esprit de secte, s'il rappelait M. Fournier, il s'exposait à ce qu'on pût mal interpréter ses intentions et même peut être avoir moins de confiance dans sa politique. Il était d'autant plus fondé à résister aux obsessions dont on l'excédait, qu'il n'a pas cessé depuis longtemps d'entretenir les relations les plus conciliantes avec le gouvernement italien, toujours animé des intentions les plus amicales à l'égard de la France.

M. Thiers a écarté fermement ce danger, et si on le pressait encore, il n'aurait qu'une chose bien simple à faire, ce serait de porter la question devant l'assemblée elle-même, devant le pays, et de demander aux fanatiques de la droite s'ils veulent accepter une rupture avec l'Italie, s'ils veulent braver les conséquences d'une telle politique. Ainsi donc voilà ce que la droite met dans son programme, la guerre civile peut-être pour faire triompher la monarchie, la guerre étrangère pour le rétablissement du pape. C'est en vérité trop des deux articles dans un seul programme, et la France, nous n'en doutons pas, trouvera dans l'assemblée une majorité suffisante pour lui donner pleine satisfaction dans ses besoins de paix avec tout le monde comme avec elle-même.

CH. DE MAZADE.

REVUE DRAMATIQUE.

THÉATRE DU GYMNASE. — *LA FEMME DE CLAUDE*, par M. Alexandre Dumas.

On ne nous accusera pas de pédantisme, si nous citons Caton l'ancien à propos d'un Caton moderne qui vient de se révéler au théâtre du Gymnase. L'apparition de ce nouveau moraliste est sans doute fort inattendue; qu'importe? L'analogie de ses formules avec les maximes de son devancier est manifeste, et nous ne serions pas libres en vérité de nous soustraire à ce singulier rapprochement. Voici donc ce que disait le vieux Caton : « le mari est juge de sa femme; son pouvoir n'a pas de limites, il peut ce qu'il veut : si elle a commis quelque faute, il la punit; si elle a eu commerce avec un autre homme, il la tue. » N'est-ce pas là exactement la conclusion de cette brochure qui fit tant de bruit l'année dernière? Le brillant dramaturge du XIXe siècle semblait avoir emprunté sa législation conjugale au censeur de l'antique société romaine. Tue-la! disait Caton; M. Alexandre Dumas a répété : tue-la!

Il est vrai que ce terrible droit de l'époux n'avait existé que dans les sociétés primitives, et qu'il se liait à tout un ensemble de croyances religieuses, croyances gardiennes du foyer et en même temps garantes de la justice. On peut voir cela tout au long dans le savant ouvrage de M. Fustel de Coulanges. A l'époque même où ce privilége du mari justicier n'avait pas encore péri avec la religion qui le consacrait, des changemens considérables l'avaient atténué peu à peu. « Il vint un temps, ajoute l'auteur de *la Cité antique*, où cette juridiction fut modifiée par les mœurs; le père consulta la famille entière et l'érigea en un tribunal qu'il présidait. » M. Alexandre Dumas n'admet pas ces molles concessions; il ne reconnaît d'autre tribunal que le mari, à la fois juge et bourreau, juge unique et bourreau immédiat, le mari interrogeant sa conscience et prenant son fusil. Voilà décidément un vieux Romain qui ne transige pas avec les principes.

Nous avons rappelé ces transformations des mœurs qui, même dans la Rome de Caton, atténuèrent le privilége des vieilles religions domestiques. L'objection n'est pas de nature à embarrasser M. Alexandre Dumas; il y répond d'avance dans le titre de sa pièce. Qu'est-il arrivé, je vous prie, de la femme de Claude dans la société antique? Elle quittait sans cesse le foyer conjugal, comme celle que vient de nous représenter le drame du Gymnase. Elle était effrénée dans le vice, et comme son mari, vrai type d'imbécillité, ne faisait plus attention à ses désordres, son impudence allait toujours croissant. L'idée du crime ne l'effrayait

point, car à ce degré de corruption, dit son historien, l'excès de l'infamie est une volupté de plus. Un jour enfin, non contente de déshonorer son mari, elle résolut de le supprimer. Cette fois le bonhomme se fâcha, il envoya des gens à lui pour arrêter les complices de la femme adultère et l'appréhender elle-même. Il était pourtant si faible, si nul, si abruti par l'habitude de la honte, qu'il eut encore un mouvement de pitié pour la *pauvre femme* (c'est le terme dont il se servit), et qu'il lui fit dire de venir se justifier. Ses serviteurs ne furent pas si clémens, ils la poursuivirent dans un jardin où elle avait cherché asile, et la tuèrent à coups d'épée. L'histoire ne dit pas si le mari, une fois la chose faite, s'écria comme le personnage du Gymnase : « Et maintenant, allons travailler! » Il s'occupait alors d'une histoire des Carthaginois.

Que M. Alexandre Dumas, en mettant sur la scène une messaline bourgeoise du XIXe siècle, comme l'indique le titre de son œuvre, ait voulu justifier par un exemple incontestable les conclusions de sa brochure, c'est ce qui paraît évident. Il est évident aussi qu'il a fait complétement fausse route. Claude l'ancien a tué Messaline parce qu'il allait être assassiné par elle; ce n'est pas la femme adultère qu'il punit, il frappe la complice d'une conspiration qui en veut à son trône et à sa vie. La même chose est vraie du moderne Claude. Lui aussi, comme l'imbécile époux de Messaline, il a laissé libre carrière à la femme impudique, et, s'il la punit de mort, c'est parce qu'elle l'a volé.

Quant à la théorie de M. Alexandre Dumas, en supposant même qu'elle fût appliquée exactement et non pas à faux, comme on vient de le voir, faut-il la discuter à propos de *la Femme de Claude?* Nous ne le pensons pas. Le bruit qui s'est fait l'année dernière au sujet de la brochure d'où ce drame est sorti nous paraît la chose la plus ridicule au point de vue littéraire et la plus condamnable au point de vue de la morale et du patriotisme. Cette manière de prêcher la régénération de notre société est une insulte à la France; les étrangers, nos ennemis surtout, ne s'y sont pas trompés. Ces argumens scandaleux mis au service de la morale, ce désordre de sentimens et d'idées dans une thèse consacrée à la défense de l'ordre, leur ont produit l'effet d'un raffinement de corruption. Voilà, disaient-ils avec un rire injurieux, voilà le censeur qui doit relever la France! Faisons donc notre police nous-mêmes, à moins de consentir à passer pour dupes. La brochure dont il s'agit ne peut être discutée, il suffit de dire en quelques mots : M. Alexandre Dumas est un peintre hardi, un écrivain vigoureux; s'il ne se transforme résolûment, il ne sera jamais un moraliste.

Le vrai moraliste, le vrai juge des institutions et des hommes, est un esprit ouvert, lumineux, qui embrasse tous les aspects d'une question, qui en connaît tous les élémens, qui les apprécie, les pèse, les classe, qui, en affirmant le droit, n'en méconnaît pas les conditions, qui sait

être sévère où il faut, indulgent où il convient. M. Dumas, au contraire, ne voit qu'un seul côté des choses. Autrefois il essayait de réhabiliter la courtisane, il peignait complaisamment le demi-monde, il affectait de croire que les sociétés interlopes tiennent une place considérable dans la société française, il étalait en pleine lumière les vices qui ont coutume de se cacher, et, comme sa verve sceptique aimait à se jouer et à mordre au milieu de toutes ces misères, il augmentait le mal rien qu'en le dévoilant. Aujourd'hui, animé d'intentions meilleures, il flétrit la femme adultère, il la condamne, il arme le mari trompé d'un droit épouvantable, et ne songe pas seulement à se demander si le mari n'a pas des devoirs à remplir, s'il n'a pas été le complice involontaire de la coupable, s'il n'a pas contribué à la perdre. Quand le vieux Caton s'écrie : tue-la! il parle au nom d'une religion qui faisait du chef de famille le chef du culte domestique, de telle sorte que cet homme, investi d'une puissance formidable, ne l'exerçait que sous le regard de ses dieux. Ces cultes primitifs une fois disparus, où est la garantie des justiciables? Dans la conscience religieuse de celui qui prétend s'ériger en juge. Qu'il commence donc par se juger lui-même. Telle est la loi plus haute que le Christ a apportée au monde. Qu'on relise dans saint Jean cette scène simple et profonde de la femme adultère, on verra comment l'Évangile a répondu au *tue-la* du vieux Romain. On verra aussi, en comparant les deux systèmes, que M. Alexandre Dumas, dans sa brochure de l'an dernier comme dans son drame de l'autre semaine, ne relève ni de l'antique loi ni de la loi nouvelle; il n'est ni païen ni chrétien, l'humanité le désavoue.

M. Alexandre Dumas n'est donc pas un moraliste, occupons-nous seulement du dramaturge. — Quand la toile se lève, le jour commence à paraître et éclaire de ses premières lueurs le cabinet d'un homme d'étude. Des livres, des sphères, des instrumens, garnissent les tables et les rayons. On aperçoit sur un meuble quelques obus prussiens, souvenirs de la guerre maudite. Ces souvenirs sont une excitation. Le maître de cette demeure est un mécanicien de génie qui demande à la science les inventions vengeresses pour les mettre au service du droit et de la paix. Claude Rippert, c'est son nom, appartient tout entier à l'idée qui l'enflamme; il rêve des artilleries prodigieuses, irrésistibles, qui détruiront des armées et renverseront des forteresses en quelques minutes. Que dis-je? ce n'est plus un rêve. L'alchimiste a trouvé la pierre philosophale. Son canon est tout prêt. Le jour où il lui plaira, la France sera vengée, et notre victoire sera si foudroyante qu'elle rendra toute guerre à jamais impossible. Voilà depuis plusieurs mois ce qui occupait le maître de cette maison studieuse au fond de la vallée solitaire. Chaque jour, du matin au soir, on entendait retentir des coups de feu. C'étaient les expériences de l'ingénieur et de son élève, un jeune adepte aussi

passionné que Claude Rippert pour les progrès de la science et la délivrance de la patrie. Ce cabinet de travail est donc le sanctuaire où se prépare la revanche. Le secret de l'inventeur, ce secret qui vaut plus que des milliards, est enfermé dans un coffre-fort que nul ne saurait ouvrir, excepté Claude lui-même et ce fervent disciple confident de sa pensée. Noble maison, demeure bénie, s'il n'y avait, hélas! des secrets d'une tout autre nature sous le toit de l'ingénieur! L'excellent homme supporte un poids de douleurs et de hontes capable d'écraser les plus forts.

Tout cela va éclater dès la première scène. Voyez : il fait à peine jour, une femme de chambre est occupée à quelque rangement dans la pièce quand le marteau retentit à la porte extérieure. Un instant après paraît une jeune femme frissonnant dans ses vêtemens de voyage. Elle a passé la nuit en chemin de fer, elle est pâle, défaite, en proie à une sorte de fièvre qui lui fait tenir des propos incohérens et prononcer les plus étranges aveux. C'est la femme de Claude, Césarine Rippert. D'où vient-elle? voilà trois mois qu'elle a quitté la maison de son mari pour courir le monde avec un de ses amans. Oh! elle n'a pas de secrets pour cette domestique qui vient de lui ouvrir la porte; c'est sa confidente obligée depuis les premières chutes, c'est la complice de ses mensonges et de ses ignominies. Et puis il faut bien qu'elle parle en son délire; parler, avouer, cela soulage un peu la conscience, même la plus dépravée. N'a-t-elle pas tout récemment, pendant une maladie qui l'a mise en danger de mort, prié un prêtre d'entendre sa confession? Elle ose le dire à sa confidente, fort incrédule sur ce point, et, comme elle insiste, soutenant qu'une telle confession, à l'heure du grand départ, ne pouvait être que sérieuse et complète : — Oh! répond celle-ci, c'est comme au moment de se mettre en voyage, on oublie toujours quelque chose.

Le ton de cette conversation, ce dialogue cynique, les rires de la servante suivis de frissonnemens soudains, tout cela compose une odieuse image de la corruption. Nous ne sommes pas fâchés d'apprendre que la misérable Césarine appartient par sa mère à cette aristocratie étrangère ou plutôt à ces tribus nomades, à ces races sans feu ni lieu, qui n'ont d'autre patrie que les villes de bruit et de plaisir, pèlerins du vice qui font de Paris un foyer de débauche, sauf à déclamer ensuite contre l'immoralité française. M. Alexandre Dumas est bien renseigné sur ce point; l'héroïne de l'*Affaire Clémenceau* faisait déjà partie de ce monde équivoque. Claude Rippert va-t-il demander compte à Césarine de ce qu'elle est devenue pendant ces trois mois d'absence? Non pas. Son parti est pris; il lui laisse la bride sur le cou. Il aurait pu la chasser de chez lui comme adultère, il a mieux aimé la garder, afin d'éviter le scandale public. Il n'en a plus du reste aucun souci. Elle part, elle revient;

que lui importe? il continue son travail et ne songe qu'à la patrie. Or, entre le cynisme de la femme et l'indifférence absolue du mari, comment l'action va-t-elle s'engager? Où est l'intérêt? où est le drame?

Le voici : une grande société industrielle s'est formée pour acheter toutes les découvertes de la science française, et probablement aussi, — la chose se devine assez sans que l'auteur ait besoin de l'articuler à voix haute, — pour les vendre aux ennemis de la France. L'organisation de cette société est mystérieuse et formidable; ses directeurs savent tout, peuvent tout, osent tout. Les illuminés allemands du XVIIIe siècle avaient essayé de constituer une machine du même genre; mais en dépit de leurs efforts, malgré le temps qu'ils y mirent, malgré leurs rapports avec les plus grands personnages de l'Europe, ils n'obtinrent jamais la centième partie des résultats que M. Alexandre Dumas attribue à sa société secrète. Claude Rippert vient à peine d'achever ce fameux canon, qui détruit à la minute des armées innombrables, aussitôt la société mystérieuse lui dépêche un agent chargé d'acquérir son secret. Dès les premiers mots, le Marseillais Cantagnac, — c'est l'agent en question, — comprend qu'il n'y a rien à faire avec un inventeur comme celui-là, homme de devoir et de patriotisme; il s'attaque donc à la femme de Claude. Il a pris tous ses renseignemens, il connaît les détails les plus cachés de sa vie; le dossier qu'une main adroite a rassemblé pour lui est un dossier complet. « Voyons, madame, allons au fait. Vous êtes insoumise, frivole, féroce, vénale; combien me demandez-vous pour me livrer le secret de votre mari? » Césarine n'est pas encore tombée si bas, elle a une lueur d'indignation et veut rompre cet ignoble entretien; mais Cantagnac, sans se troubler, lui raconte les divers chapitres de sa vie intime avant et après le mariage. Que dirait votre mari, si on lui apprenait que vous étiez mère avant de devenir sa femme? — Il le sait. — Et à chaque souvenir, à chaque menace, la même réponse arrive si naturellement, que maître Cantagnac commence à craindre de voir son plan échouer devant le cynisme de la femme, comme il a échoué devant l'honnêteté du mari. Cependant Claude ne sait pas tout; il ne sait pas la dernière faute, le dernier crime de sa femme, un crime qui pourrait la conduire en cour d'assises. C'est le coup suprême que l'infâme trafiquant réservait à Césarine. Ah! cette fois elle se sent perdue, il faut bien qu'elle cède; mais comment livrer le secret des découvertes de Claude? Est-ce qu'elle sait où est le manuscrit? Est-ce que Claude lui fait des confidences? C'est alors que l'infernal agent de la grande société anonyme lui indique un sûr moyen de découvrir le trésor. L'élève de Claude, Antonin, est jeune, timide, amoureux de la femme de son maître, bien qu'il n'ose se l'avouer à lui-même; le séduire, l'enivrer, lui arracher le manuscrit, ce sera un jeu pour Césarine. Le jour même, Césarine est entrée en campagne et a

remporté la victoire. Le soir vient, la nuit tombe; il s'agit de faire ouvrir le coffre-fort. Antonin, tout fasciné qu'il est par Césarine, hésite à commettre l'abominable sacrilége; mais Césarine a employé la ruse, le coffre-fort est ouvert, elle s'empare du manuscrit et le jette à Cantagnac, qui attend sous les fenêtres du cabinet. A la porte apparaît Claude; il prend un fusil, celui-là même que son élève vient de perfectionner avec tant de succès, il ajuste sa femme et fait feu; puis, se tournant vers Antonin, et sans plus se soucier du cadavre : « Maintenant, dit-il, viens travailler. »

Nous avons omis dans cette rapide analyse un épisode qui occupe une assez grande partie de la pièce, bien qu'il soit fort peu intelligible et ne se rattache en rien à l'action. Un savant juif, ami d'enfance de Claude Rippert, est venu s'installer chez lui pendant l'absence de Césarine. Sa fille Rébecca l'accompagne, noble vierge perdue dans ses rêves, espèce de madone israélite, dont la gravité douce et la chaste passion forment le plus singulier contraste avec les infamies de Césarine. Elle aime Claude, elle le lui déclare, mais sans permettre qu'il réponde un seul mot à cette déclaration quasi publique et passablement embarrassante, car ce n'est pas du Claude actuel qu'elle veut être la compagne, elle se réserve au Claude futur : elle sera l'épouse de la seconde vie. Quant au docteur juif, il a médité sérieusement la question des races humaines, et, puisque le XIXe siècle semble reconnaître que les peuples ont le droit de se constituer suivant leurs traditions nationales, il réclame pour tous les Israélites de l'univers une existence territoriale. Il partira le soir même pour l'Orient avec sa fille Rébecca, afin de chercher dans quelles plaines de l'Asie pourra se déployer le nouvel empire qui doit rassembler les tribus dispersées et reconstruire Jérusalem.

Toutes ces choses extraordinaires sont disposées dans le cadre des règles classiques avec une exactitude scrupuleuse. On dirait que l'auteur a voulu expressément s'interdire les libertés de la scène moderne. Boileau a formulé des préceptes qui ne sont pas du tout, comme on sait, les préceptes de l'art antique, dont il se croyait l'interprète fidèle; M. Alexandre Dumas s'est conformé en toute rigueur aux paroles de Boileau :

> Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
> Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

C'est le matin, au lever du jour, que Césarine rentre dans la maison conjugale; c'est le soir du même jour, à la clarté de la lune, que Claude la tue d'un coup de fusil. C'est dans le cabinet de l'ingénieur que Césarine nous est présentée au premier acte, c'est dans ce cabinet qu'elle tombe morte à la dernière scène. Tout se passe, tout se prépare et s'accomplit dans cette même pièce, autour de ce coffre-fort où reposent

les miraculeuses inventions du savant. Nous signalons ce détail comme une curiosité; ce sont là les coquetteries de l'art extérieur dans une œuvre où l'art intime, l'art de penser et de concevoir, subit de si étranges défaillances.

Voilà le malheur en effet : cette règle des unités, destinée, suivant Boileau, à faire valoir le fond d'un ouvrage, ne peut rendre ici aucun service, car c'est précisément ce fond qui manque. Il n'y a qu'un seul lieu, qu'un seul jour, qu'une seule action, mais le théâtre n'est pas rempli du tout. On ne sent pas ici la logique des sentimens et des idées, *ce fil secret*, comme dit admirablement Rivarol, *qui fait que l'esprit suit l'esprit dans sa route invisible*. La pièce veut prouver une chose, elle en démontre une autre. A chaque scène, la pensée de l'auteur s'égare, se cherche et ne se retrouve point. Il y a des lacunes, des ruptures, des trous. Pour boucher ces trous, pour dissimuler ces lacunes, il faut nécessairement des remplissages, et ce dramaturge ordinairement si net, si résolu, si accoutumé à retenir sa pensée, bonne ou mauvaise, dans le sillon qu'il lui trace, est obligé de recourir à des procédés de facture, à des ruses de métier. Naguère, dans ses œuvres même les plus fâcheuses, on ne le voyait pas se battre les flancs. Que sont aujourd'hui ces figures, ces épisodes, ces théories, ces dissertations? Un pur placage extérieur; cela ne sort pas du fond du sujet. J'ai dit le mot juste et je dois le répéter, les principaux incidens, les principaux ressorts du drame ne sont autre chose que du remplissage : remplissage les sentimens religieux, et remplissage aussi les professions de foi patriotiques.

Certes ce n'est pas nous qui reprocherons à M. Alexandre Dumas d'avoir manifesté sur le théâtre les sentiments que lui inspirent les malheurs de la France. Lorsque Claude Rippert affirme que les douleurs privées ne sont rien désormais, et qu'il n'y a plus que des douleurs publiques, il exprime une pensée commune à tous les hommes de cœur; mais plus une idée est digne de respect, plus une émotion est pure et sacrée, plus aussi il faut prendre soin de la placer dans un cadre qui lui convienne. Si l'auteur nous fait sourire à propos de patriotisme, nous ne lui pardonnons pas sa maladresse, car il y a des maladresses qui ressemblent à des profanations. Nous aimons le patriotisme de Claude; comment ne pas sourire de ses illusions? Qu'est-ce que ce canon qui pulvérise les armées et les forteresses? L'auteur de *la Femme de Claude* eût-il imaginé autre chose, s'il avait voulu tourner en ridicule la manie des inventions miraculeuses aux heures de grand péril public? Nous avons vu cela de fort près pendant le siége de Paris. Que de braves gens croyaient fermement avoir trouvé l'infaillible moyen d'anéantir les armées allemandes! Les sauveurs se comptaient par centaines, et il ne fallait pas leur faire une objection; ils avaient réponse

à tout. Foi naïve, touchante folie ! on en souriait tristement, et l'on revenait aux choses sérieuses. Ceux qui ont assisté à des scènes de ce genre ne me contrediront pas si j'affirme que les inventions de Claude Rippert ont réveillé ces pénibles souvenirs de la façon la plus désagréable. La foi de Claude Rippert et de M. Dumas est absolument la même que celle des candides inventeurs dont nous venons de parler, mais elle n'a pas pour excuse l'affolement du siége. Voir de tels enfantillages reparaître quand nous avons tant besoin d'une existence virile, c'est matière à réflexions douloureuses. Nous ne sommes que trop portés à nous repaître de songes et de chimères ; les hommes qui prononcent le mot de régénération nous doivent une nourriture plus forte. Et qu'est-ce que cette société occulte qui entreprend de gré ou de force l'exploitation de la science française, l'acquisition ou l'extorsion de nos découvertes? Est-il possible que le génie de la France soit menacé par une bande de Cantagnacs et que la police n'en sache rien, que l'Institut l'ignore, que tous les parquets ne soient pas avertis ? Encore un souvenir des excitations du siége. On croyait voir partout des espions et des traîtres. On imaginait des conspirations monstrueuses, des associations abominables, dont nous étions les jouets et les victimes. On croyait à je ne sais quelles ténébreuses légendes, comme si ce n'était pas assez de la réalité horrible. L'imagination de M. Alexandre Dumas est en retard de deux ans; les principaux épisodes de son drame sont des anachronismes de sentimens et d'idées, faute vénielle, je l'accorde, si elle n'avait pas l'inconvénient de nous reporter bien tristement en arrière.

Les idées religieuses qui se font jour çà et là dans la pièce de M. Alexandre Dumas présentent aussi un caractère équivoque et ajoutent encore à l'incohérence de l'ouvrage. Nous croyons, certes, à l'immortalité de l'âme, nous croyons qu'il n'y a dans ce monde que des commencemens, que la nécessité d'une vie future est une vérité certaine pour la raison comme pour la foi ; nous n'aimons pas cependant qu'une jeune fille mette sa main sur l'épaule d'un homme mal marié et lui dise : Je vous aime, mon âme est la vraie compagne de votre âme, je m'unirai à vous dans un monde supérieur, je serai l'épouse de la seconde vie. L'emploi des sentimens religieux comme l'emploi des sentimens patriotiques exige de l'écrivain dramatique une délicatesse particulière. S'il fait sourire, il est perdu. Qu'il prenne garde principalement d'éveiller des doutes sur sa sincerité ! Qui veut trop prouver ne prouve rien. Une jeune fille peut représenter la grâce et la pureté sans dire à celui qu'elle aime : Je serai l'épouse de la seconde vie. Un jeune savant peut aimer ardemment sa patrie vaincue et mutilée sans mettre à son service des découvertes fabuleuses qui font songer aux alchimistes du moyen âge. La vérité, disait Boileau, n'a pas cet air impétueux; elle

n'a pas non plus ces mystiques allures et ces prétentions ambitieuses.

Ainsi tous ces épisodes portent à faux, et si l'on se rappelle qu'ils sont là uniquement pour masquer le vide de la pièce, que reste-t-il donc de l'œuvre nouvelle de M. Alexandre Dumas? Pas même l'idée, pas même l'indication d'un drame qui aurait pu être développé plus heureusement. Il n'y a en effet ni rapports ni luttes possibles entre Claude Rippert et l'odieuse Césarine; par conséquent il n'y a rien d'où puisse sortir ni drame ni comédie. Sur une donnée aussi pauvre, l'auteur devait échouer. Il s'est imaginé toutefois que certaines doctrines philosophiques et morales, certains sentimens de patriotisme, certains accens spiritualistes, prêteraient de la consistance à son œuvre et suppléeraient à l'insuffisance du fond. Il s'est trompé; on n'improvise pas ainsi une poétique nouvelle. Docteur en demi-monde, M. Alexandre Dumas a encore bien des études à faire, s'il veut confier au théâtre les doctrines meilleures dont il a le soupçon et le désir. Alors il faudra qu'il choisisse. A vouloir rester docteur *in utroque jure*, il s'exposerait encore à de fâcheuses déconvenues.

On signale parfois des artistes, peintres ou musiciens, qui après des succès brillans se dérobent au public pendant quelques années, jaloux de renouveler leur inspiration. C'est un peintre déjà consacré qui se condamne à de nouvelles études, afin de reparaître plus fort; c'est un virtuose, habile à faire chanter l'âme du violon, qui s'enferme, qui se confine dans un travail acharné, pour atteindre un degré supérieur de son art. Les amis de M. Alexandre Dumas devraient lui conseiller de suivre cet exemple. Au point où il est placé dans le développement de sa carrière, il a besoin plus que nul autre d'une transformation courageuse. Qu'il veuille bien prendre cette remarque en bonne part; nous n'aurions garde assurément de lui donner un tel avis, si nous ne faisions cas de son talent et de ses légitimes ambitions d'artiste. Après avoir été le peintre trop complaisant des sociétés suspectes, il voudrait aujourd'hui exercer une influence virile. On ne passe pas de plain-pied du premier rôle à l'autre; M. Alexandre Dumas l'a essayé imprudemment, et il est resté court. Cette expérience, s'il le veut bien, ne sera pas perdue. Qu'il étudie, qu'il observe, qu'il médite, qu'il sorte de ce monde factice où il se confinait, pour interroger enfin la société réelle; l'autorité du moraliste est à ce prix. Il fera bien surtout de ne pas se hâter, c'est une épreuve décisive qu'il va subir. Sa première œuvre nous montrera s'il était capable de se renouveler ou si, tout en changeant de point de vue, il reste condamné à de perpétuelles redites.

On ne peut guère parler que de Mlle Desclée à propos des interprètes de ce singulier ouvrage. Les autres n'ont à rendre que des personnages mal conçus et des scènes incohérentes; elle seule, elle a un rôle qui se tient, un rôle tout d'une pièce, rôle hideux, mais logique dans ses énor-

mités. Elle seule aussi paraît défendre la pièce contre les murmures qui l'accueillent presque tous les soirs. La défendra-t-elle longtemps? Je ne le crois pas. Le talent de Mlle Desclée, loin d'atténuer les fautes de l'auteur, en aggrave peut-être l'influence malsaine. Tandis que les intentions honnêtes de la pièce se présentent avec timidité, avec gaucherie, la peinture du vice et du crime occupe insolemment la première place. Cette Messaline est trop vraie, l'imitation du mal est trop parfaite; l'attitude, le geste, le ton, les inflexions de voix câlines ou féroces, tout exprime trop fidèlement le ravage de la débauche, et plus l'habileté de la comédienne est incontestable, plus le spectacle en est répugnant.

R. T.

ESSAIS ET NOTICES.

STATISTIQUE DES SAVANS.

Histoire des Sciences et des Savans depuis deux siècles, suivie d'autres études sur des sujets scientifiques, en particulier sur la sélection dans l'espèce humaine, par M. Alphonse de Candolle, Genève 1872.

Pourquoi certains pays ont-ils produit un plus grand nombre de savans illustres que les autres? Pourquoi certaines époques ont-elles été plus fécondes que celles qui les ont précédées et celles qui les ont suivies? Quelles sont les circonstances favorables ou défavorables au développement scientifique des individus prédestinés à dépasser leurs contemporains dans les œuvres de l'intelligence? Telles sont les questions que M. de Candolle s'est proposé de résoudre. Par savans illustres, il entend non pas des érudits, des gens qui savent beaucoup, mais des hommes qui, en imprimant aux sciences une puissante impulsion, en ont accéléré la marche dans la voie du progrès. Pour limiter son sujet, l'auteur ne s'occupe que de ceux qui ont brillé dans les sciences mathématiques, physiques et naturelles, comprenant les mathématiques pures, l'astronomie, la physique, la chimie, la minéralogie, la géologie, la botanique et la zoologie. Naturaliste éminent et fort capable de juger ses pairs, M. de Candolle s'est désintéressé comme appréciateur du mérite relatif des savans illustres; il a préféré invoquer le témoignage des trois grandes académies de l'Europe, la Société royale de Londres, l'Académie des Sciences de Paris et celle de Berlin. Ces académies s'adjoignent des associés et des correspondans étrangers; l'auteur a donc pensé que l'Académie de Paris pour les savans étrangers à la France, la Société royale de Londres pour les savans étrangers à l'Angleterre, et l'Académie de Berlin pour les savans étrangers à l'Allemagne, devaient être considérées comme les juges naturels du mérite scientifique des

hommes qu'elles honorent de leur choix. Sans doute ces académies ne sont pas infaillibles. Des savans d'un mérite reconnu ne figurent pas sur les listes des membres étrangers de telle ou telle académie, d'autres sont morts avant d'avoir pu se faire connaître suffisamment; mais en fait le choix tombe toujours sur des hommes éminens sans acception de nationalité. Souvent inconnus personnellement de l'académie qui les désigne et vivant loin des savans qui les élisent, ils n'ont d'autres titres à leurs suffrages que leurs travaux et leurs découvertes. Le jugement de ces trois académies est considéré par tout le monde comme la consécration définitive d'une renommée scientifique.

La Société royale de Londres nomme cinquante *membres étrangers* pris dans toutes les sciences, en dehors de l'empire britannique. L'Académie des Sciences de Paris n'a que huit *associés étrangers* et cent correspondans, parmi lesquels on compte toujours de quarante à soixante-dix étrangers. L'Académie des sciences de Berlin s'adjoint : 1° seize membres étrangers, parmi lesquels figurent des Allemands; 2° des membres honoraires, allemands ou autres; 3° des correspondans allemands ou autres dont le maximum est de cent pour les sciences mathématiques, physiques et naturelles. En analysant et discutant les choix faits par ces trois corps savans, M. de Candolle a pu résoudre les problèmes qu'il s'est proposés, non par des appréciations personnelles plus ou moins arbitraires, mais par les résultats mêmes d'une statistique fondée sur des données numériques irrécusables.

Examinons d'abord les choix de l'Académie des Sciences de Paris parmi les savans étrangers à la France de 1666 à 1872, période pendant laquelle elle a toujours compté huit associés étrangers. M. de Candolle commence par donner la liste complète des 94 associés étrangers nommés par l'Académie, soit 52 de 1666 à 1800, et 42 dans le siècle actuel. Cette glorieuse énumération s'ouvre par le nom d'Huyghens et se termine par celui d'Agassiz; elle comprend tous les grands noms qui ont honoré les sciences positives depuis deux siècles et témoigne hautement de la parfaite impartialité et de la profonde compétence qui président à ces choix. En limitant le nombre des associés étrangers à huit, nombre suffisant peut-être pendant le siècle dernier, l'Académie des Sciences de Paris s'est condamnée, depuis que les sciences comptent un plus grand nombre de représentans, à omettre sur cette liste bien des noms qui auraient mérité d'y figurer. Aussi l'auteur a-t-il complété ce tableau par celui des correspondans étrangers de l'Académie en 1750, en 1789, en 1829 et en 1869. Ces listes contiennent 212 noms distribués suivant les pays auxquels ces savans appartiennent.

Pour la Société royale de Londres, le dépouillement était plus laborieux. Dans l'origine, elle s'adjoignait des littérateurs, des grands seigneurs, des hommes aujourd'hui inconnus, qui n'avaient d'autres titres

que celui d'amis des sciences ou des sociétés savantes : M. de Candolle les a justement éliminés; mais depuis le commencement du siècle l'usage s'est établi de choisir uniquement des savans et de limiter leur nombre à 50. Après les épurations nécessaires, la liste totale des correspondans de la Société royale s'élève à 235 noms. Pour l'académie de Berlin, les difficultés étaient encore plus grandes. Admettant des Allemands parmi ses membres étrangers, il est évident qu'elle était plus portée à choisir un Bavarois, un Hanovrien, un Wurtembergeois ou un Badois, écrivant en allemand et connu personnellement d'un grand nombre de membres, qu'un Anglais, un Français ou un Italien. M. de Candolle a pris le parti d'éliminer de ces listes les savans des diverses contrées appartenant à *l'ancienne* confédération germanique et de limiter sa liste aux savans réellement étrangers à l'Allemagne. Les quatre listes, pour les années 1750, 1789, 1829 et 1869, ainsi épurées, contiennent 195 noms.

La statistique serait une science stérile, si elle se bornait à enregistrer des résultats numériques sans les discuter, sans remonter aux causes qui les ont produits. Nous allons donc étudier avec l'auteur l'ensemble des circonstances qui ont favorisé ou entravé l'apparition de savans illustres dans les divers pays. L'auteur se demande d'abord de quelle classe de la société sont sortis la plupart de ces savans. La réponse est dans les tableaux qu'il a dressés. Commençant sa recherche par les 92 associés étrangers de l'Institut depuis 1666, sur lesquels les renseignemens étaient suffisans, il trouve que 37 appartenaient à la noblesse, à des familles riches ou aristocratiques d'anciennes villes libres, telles que Genève, Francfort ou Hambourg; 49 sont sortis de la classe moyenne, 6 seulement de la classe des ouvriers ou des cultivateurs. Ainsi c'est la classe moyenne qui en résumé a produit le plus de savans éminens. Citons quelques exemples : Huyghens, Cassini, Newton, Cavendish, Volta, de Humboldt, appartenaient à la classe noble ou riche; Leibniz, les Bernoulli, Lagrange, Herschel, Berzelius, Robert Brown, sont sortis de la classe moyenne; Davy, Faraday, Gauss, avaient des parens pauvres. Ces résultats ne s'appliquent qu'aux étrangers; pour savoir s'ils sont identiques pour la France, M. de Candolle a dressé la liste des savans français qui, étant à la fois membres de la Société royale de Londres et de l'académie de Berlin, forment l'équivalent des associés étrangers de l'Institut. Sur 36 d'entre eux, 10 sont issus de familles nobles ou riches, 17 de la classe moyenne, 9 de la classe des ouvriers ou des cultivateurs, résultat qui confirme le premier. Toutefois c'est en France, — et ce fait est d'un heureux augure pour l'avenir, — que le nombre relatif de savans issus de parens pauvres est le plus considérable. C'est d'autant plus étonnant qu'il ne faut jamais oublier, en compulsant ces statistiques, que les travaux scientifiques ne sont nullement rémunérateurs, nécessitent au contraire des dépenses, exigent de la patience, de

la persévérance et de l'abnégation, car ils sont incompatibles avec les plaisirs du monde, les devoirs d'une profession ou les visées absorbantes de l'ambition. La satisfaction d'avoir découvert une vérité nouvelle, l'estime de quelques juges compétens disséminés à la surface de l'Europe et des distinctions honorifiques ignorées du public, sont la seule récompense de tant d'efforts. On comprend dès lors combien il est difficile à l'homme sans fortune, sans appui, sans position, de pouvoir se consacrer à un labeur continu n'offrant aucune des compensations que la société accorde généreusement à des travaux plus faciles et en définitive moins utiles. Aussi ne saurait-on avoir trop d'admiration pour ces hommes qui, partis des rangs les plus humbles de la société, se sont élevés par leur seul mérite aux premiers rangs de l'élite intellectuelle de la nation. Les noms de d'Alembert, Franklin, Davy, Gauss et Faraday seront toujours un encouragement puissant pour ceux que la destinée semble avoir condamnés d'avance à travailler pour vivre au lieu de travailler pour agrandir le domaine de l'intelligence.

Un Anglais, M. Galton, a publié récemment un livre intitulé *Hereditary genius*, dans lequel il cherche à démontrer que les facultés intellectuelles sont héréditaires comme les aptitudes physiques. Il cite un certain nombre d'exemples; M. de Candolle en ajoute d'autres, mais l'ensemble ne confirme pas les déductions trop absolues de l'auteur anglais. Parmi les 94 associés étrangers de l'Académie des Sciences de Paris, trois seulement ont eu des fils élevés à la même dignité : Daniel Bernoulli et Jean II Bernoulli, associés étrangers comme leur père Jean Bernoulli, — Albert Euler comme son père Léonard, — John Herschel comme son père William. On connaît aussi, en dehors des associés, des savans très éminens dont les pères l'étaient également : tels sont Théodore de Saussure, chimiste, fils du géologue, — Henri Cassini, botaniste, fils de Jacques-Dominique, astronome, — Adolphe Brongniart, botaniste, fils d'un géologue éminent, — Adrien de Jussieu, botaniste, fils d'Antoine-Laurent, — Otto Struve, astronome, fils de Guillaume Struve, — enfin l'auteur même du livre que nous analysons, Alphonse de Candolle, botaniste éminent, fils d'Augustin-Pyrame de Candolle, associé de toutes les grandes académies de l'Europe. Cependant en réalité on ne constate pas que les savans illustres soient issus plus particulièrement de pères voués à la culture des sciences, tels que des professeurs, des médecins ou des ingénieurs. C'est parmi les mathématiciens que l'hérédité semble jouer le plus grand rôle. Il suffit de citer la dynastie des huit Bernoulli, Albert Euler, fils de Léonard, Clairaut, fils d'un professeur de mathématiques; c'est aussi chez eux que l'aptitude se révèle le plus tôt : Pascal, Clairaut, Gauss, Jacques, Jean et Daniel Bernoulli, étaient déjà des géomètres à un âge où les individus les mieux doués en sont encore à l'étude des élémens.

Quelle est sur l'évolution des savans éminens l'influence de la religion? Revenons à la liste des 94 associés étrangers de l'Académie des Sciences de Paris depuis 1666 jusqu'en 1872. La population relative sur laquelle l'Académie avait à choisir est en Europe de 107 millions de catholiques et de 68 millions de protestans. Or, sur la liste de 89 associés dont la religion est connue, il y a 73 protestans et 16 catholiques; les autres étaient probablement israélites. Les associés étrangers actuels, MM. Owen, Ehrenberg, Liebig, Wœhler, de La Rive, Kummer, Airy et Agassiz, appartiennent tous au culte évangélique. — Mais, dira-t-on, un grand nombre de savans, étant Français, appartiennent en majorité à la religion catholique, et le résultat serait peut-être tout différent si l'on prenait les listes des membres étrangers de la Société royale de Londres, où les Français figurent pour une si grande part. Examinons ces listes. Dans celles de 1829 et de 1869, le nombre des protestans est à peu près égal à celui des catholiques. Or, en dehors des îles britanniques, il y a 140 millions de catholiques et 44 millions de protestans; ceux-ci ont donc fourni *relativement* trois fois plus de membres étrangers à la Société royale que les catholiques. Enfin, sur la liste des associés étrangers de l'Académie de Paris, on ne trouve pas un seul catholique anglais, irlandais, suisse ou autrichien, et peu de catholiques allemands.

Autre résultat statistique des plus remarquables : si l'on recherche quelle était la profession des pères des savans illustres, on trouve que la profession qui l'emporte sur toutes les autres est celle de pasteur protestant. Voici une liste de vingt-deux noms dans laquelle les quatorze premiers sont ceux d'associés étrangers de l'Institut de France, et ceux qui portent les sept autres étaient dignes de l'être ou le seront peut-être un jour. Ce sont : Bœrhave, Wargentin, Hartsœcker, Euler, Camper, Linné, Blumenbach, Olbers, Wollaston, Jenner, Mitscherlich, Robert Brown, Berzelius, Agassiz, John Wallis, Fabricius, Arthur Young, Encke, Oswald Heer, Bernhard Studer et Clausius. Ces savans appartiennent à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Suède, à la Hollande et à la Suisse. Or dans ces pays le pasteur protestant est un homme instruit qui a fait ses études à l'université, où il a suivi le plus souvent d'autres cours concurremment avec ceux de théologie; il habite généralement la campagne, ses occupations lui permettent de donner beaucoup de temps à l'éducation de son fils. En présence de la nature, il lui apprend à l'aimer, à l'observer; il lui communique les connaissances qu'il a lui-même acquises dans sa jeunesse. L'enfant est élevé dans la pensée que le travail est un devoir, la vraie destinée de l'homme sur la terre; il prend le goût des plaisirs simples, des jouissances de l'esprit. La considération dont ses parens sont entourés lui inspire des sentimens d'honneur et de moralité. Il est élevé au sein d'une église où le libre examen a remplacé

l'autorité; de bonne heure on lui apprend à ne croire personne sur parole et à rejeter ce qui est contraire aux lois immuables de la nature. Ainsi préparé, le jeune homme se rend à l'université. Là, toutes les sciences sont enseignées; il assiste à des cours divers, comprenant l'ensemble des connaissances humaines; sa vocation se révèle, et, entré souvent à l'université pour devenir ministre du saint Évangile comme son père, il en sort philologue, mathématicien, physicien, chimiste ou naturaliste. Telles sont les circonstances qui nous expliquent pourquoi tant de savans hors ligne sont nés dans les presbytères évangéliques de l'Europe protestante. Si les prêtres catholiques n'étaient pas condamnés au célibat, et s'ils faisaient les mêmes études que les ministres protestans, je ne doute pas qu'il ne sortît également des cures catholiques un nombre très notable de savans illustres.

M. de Candolle a mis en lumière un autre fait bien consolant pour la France, et bien propre à faire réfléchir ces hommes qui semblent animés encore de l'esprit d'intolérance qui a été déjà si funeste à notre pays. L'auteur a recherché quels étaient, parmi les savans illustres nés en Suisse et en Hollande, ceux qui étaient des descendans de réfugiés français expulsés ou émigrés pour cause de religion, avant et après la révocation de l'édit de Nantes. Le nombre approximatif de ces réfugiés s'élève à 500,000 âmes. Voici les noms que la France peut réclamer; la plupart d'entre eux ont été de nouveau naturalisés par la science lorsque l'Institut les a nommés correspondans ou associés étrangers; ces noms sont connus de tous les hommes qui ont quelque teinture des sciences physiques et naturelles. Ce sont Jean et Gaspard Bauhin, botanistes, Jean et Abraham Trembley, le premier mathématicien, le second naturaliste, Tronchin, médecin, Horace-Bénédict de Saussure, géologue, et Théodore de Saussure, chimiste, Charles Bonnet, naturaliste, Senebrier, naturaliste, Simon Lhuilier, mathématicien, Pierre Prevost, physicien, Augustin et Alphonse de Candolle, botanistes, Tissot, médecin, Lesage, mathématicien, Jalabert, physicien, Louis Bertrand, mathématicien, André Mallet, astronome, Maunoir, chirurgien, Marignac, chimiste, Émile Plantamour, astronome, Jean de Charpentier, Agassiz et Desor, naturalistes. Ainsi les édits d'intolérance n'ont pas seulement ruiné le commerce et l'industrie de la France, ils lui ont encore enlevé des hommes qui par leurs découvertes auraient contribué à sa gloire et à sa prospérité.

Puisque nous traitons des rapports de la religion avec les sciences, examinons la part que les ecclésiastiques catholiques peuvent réclamer dans le progrès de nos connaissances. Jusqu'à la fin du siècle dernier, on remarquait sur les listes de correspondans ou associés d'académies des abbés, des jésuites, des minimes : en Italie, Bianchini, Carcani, Jacquier, Toaldo, de La Torre, Bianchi, — à Raguse, le jésuite Boscovich,

— en France, les abbés de La Chapelle, Jean Picard, Duhamel, le père Cotte, l'abbé Bossut, Lacaille, du Gua, l'abbé Nollet, l'abbé Rozier et le père Outhier, compagnon de Maupertuis en Laponie. L'abbé Haüy, qui vivait encore au commencement de ce siècle, est le dernier prêtre français qui se soit fait un grand nom dans les sciences positives. Le père Secchi, à Rome, est aujourd'hui le seul que l'on puisse citer. Pour expliquer cet arrêt subit, deux hypothèses se présentent : ou le clergé catholique français est devenu indifférent aux sciences physiques et naturelles, ou bien les changemens qui se sont accomplis dans la constitution du clergé n'ont pas été favorables aux travaux scientifiques. L'esprit du clergé a changé : celui qui comptait dans ses rangs les abbés Condillac, Raynal et Grégoire était sinon philosophe, du moins gallican. Il y avait de plus des abbés pourvus de bénéfices, libres de l'emploi de leur temps, des religieux autorisés par leurs supérieurs à consacrer leur vie à l'étude. Aujourd'hui les prêtres comme les pasteurs remplissent des devoirs professionnels qui absorbent tous leurs momens et les empêchent d'acquérir les connaissances et de se livrer aux travaux nécessaires pour faire avancer une science déterminée. Le père Secchi, qui est correspondant de l'Institut, et le pasteur norvégien Sars, qui aurait dû l'être, sont les seuls ecclésiastiques qui se sont illustrées, le premier dans l'astronomie, le second dans la zoologie. Du reste je dirai avec M. de Candolle : « L'expérience va se faire. On aura bientôt la contre-épreuve des faits observés. Depuis quarante ans, la France est redevenue très catholique et plus romaine que jamais. Les ordres religieux ont reparu, les fondations ecclésiastiques se sont multipliées, les familles riches ont des abbés pour précepteurs et pour conseils, les colléges catholiques sont nombreux. Si l'église est aussi favorable aux sciences que dans le XVIIe et le XVIIIe siècle, on verra de nouveau les portes de l'Académie s'ouvrir à des ecclésiastiques, et plusieurs d'entre eux se distingueront assez pour être nommés correspondans des grandes associations scientifiques des autres pays. Dans quelques années, on saura bien à quoi s'en tenir à cet égard. »

Examinons maintenant avec l'auteur l'influence des nationalités. Revenant à la liste des 94 associés étrangers de l'Académie des Sciences de Paris, il les classe par nations en étudiant séparément la période comprise entre 1666 et 1799 et celle de 1800 à 1872. Deux choses frappent au premier coup d'œil dans ces tableaux. D'abord on constate que la population est un élément très secondaire dans la production de savans éminens. Ainsi la Russie et l'Espagne ne comptent aucun représentant sur cette liste. Les États-Unis n'en ont que 2, tandis que la Hollande en a 6, la Suède 4 et la Suisse 12. Ensuite, en comparant les deux périodes, on voit que l'Angleterre est restée à peu près au même niveau, tandis que l'Allemagne a augmenté notablement d'importance au détriment de la Hollande, de la Suisse et de l'Italie. Ainsi dans le

XVIIe siècle l'ancienne confédération germanique n'était représentée que par 6 associés étrangers; dans le siècle présent, elle en compte 17. D'une manière générale, ce sont les petits pays qui relativement ont été les plus féconds, et parmi eux la Suisse protestante a toujours été au premier rang : elle le doit principalement aux descendans des réfugiés français qu'elle avait accueillis après les persécutions religieuses du XVIe siècle et la révocation de l'édit de Nantes, qui en a été le complément. Demandons encore à la statistique quel rôle notre pays a joué dans les sciences, en comptant le nombre de nos compatriotes qui ont été membres étrangers de la Société royale de Londres. De 1750 à 1830, le nombre des savans français est descendu de 34 à 18; cependant nous étions toujours en tête de la liste; mais aujourd'hui il y a 22 Allemands et 16 Français. L'académie de Berlin au contraire compte aujourd'hui parmi ses associés plus de Français que de savans d'autres nations : leur nombre était de 18 en 1750, il est aujourd'hui de 25. D'après ces deux statistiques, il est consolant de penser que nous avons gardé notre rang; mais nous sommes stationnaires, tandis que l'Allemagne a progressé. Rien ne saurait donner une idée plus favorable de l'intelligence propre à notre nation; pourtant c'est un avertissement sérieux pour les savans français et pour ceux dont le devoir est de seconder leurs travaux. Quand on voit combien peu les gouvernemens qui se sont succédé en France depuis le commencement du siècle se sont préoccupés du progrès scientifique, on est en droit d'affirmer que les efforts individuels ont tout fait. Sans être taxé de partialité, il est permis de dire que la restauration n'était guère favorable à la science; la monarchie de Louis-Philippe fut bienveillante, mais inerte; le second empire indifférent et secrètement hostile. Espérons que la troisième république imitera son aînée, qui au milieu des plus terribles convulsions a fondé des institutions qui durent encore.

Nous ne saurions suivre M. de Candolle dans la discussion approfondie à laquelle il soumet les causes et les influences qui dans chaque pays ont favorisé ou arrêté l'évolution des sciences physiques et naturelles. Il dresse même une liste de ces conditions, résultat final de ses études statistiques. J'ose en recommander la lecture au ministre de l'instruction publique et à ses conseillers. S'il n'est pas en son pouvoir de les réaliser toutes, il en est qui dépendent directement ou indirectement de lui; ce sont : 1° une instruction primaire et surtout moyenne et supérieure bien organisée, indépendante des partis politiques ou religieux, tendant à provoquer les recherches et à favoriser les jeunes gens et les professeurs dévoués à la science, — 2° des moyens matériels abondans et bien organisés pour les divers travaux scientifiqnes, — bibliothèques, observatoires, laboratoires, collections, — 3° la liberté d'énoncer et de publier toute opinion au moins sur des sujets scientifiques sans éprouver des inconvéniens d'une certaine gravité, — 4° l'emploi habi-

tuel de l'une des trois langues principales, — l'anglais, l'allemand et le français, — la connaissance de ces langues assez répandue dans les classes instruites.

A la lumière d'une statistique raisonnée, il est facile de préjuger que c'est l'Angleterre et l'Italie qui se trouvent à cette heure dans les conditions les plus favorables pour produire des savans progressifs. On peut déjà constater chez ces deux peuples un mouvement qui commence à s'accentuer. Quant à l'Allemagne et à la France, qui réunissent tant d'élémens féconds, elles ont chacune à vaincre les deux plus grands obstacles qui s'opposent au progrès scientifique, l'Allemagne le militarisme, et la France l'ultramontanisme.

Le livre de M. de Candolle renferme encore plusieurs études afférentes à l'histoire de la science et des savans : des réflexions sur l'esprit d'observation et d'enseignement dans les écoles, — l'avantage pour la science d'une langue dominante et la part d'influence de l'hérédité, — la variabilité et la sélection dans le développement de l'espèce humaine. Appliquant à l'homme les principes que Wallace et Darwin ont introduits dans les sciences naturelles, il montre quelle sera l'influence de la sélection sur les nations, les classes et les individus, en prouvant par les exemples de l'histoire comment cette force agit chez les sauvages, les barbares et les peuples civilisés. Ce chapitre du livre fait connaître les lois qui président à l'évolution des races et des nations comme à celle des êtres organisés. C'est un chapitre de physique sociale que personne ne lira sans profit; il démontre la profonde ignorance de ceux qui condamnent, sans les connaître ou sans les comprendre, les nouvelles idées nées dans la libre Angleterre et appelées à transformer un jour les sciences naturelles. Il ne manque à ces idées que la consécration du temps, qui marche, et de l'expérience, qui se fait en dépit de toutes les résistances aveugles ou intéressées. Enfin les philosophes et les législateurs méditeront les réflexions de l'auteur sur l'antagonisme apparent de la statistique et du libre arbitre, et les physiologistes un résumé des idées actuelles sur les transformations du mouvement dans les êtres organisés.

CH. MARTINS.

L'ÉVÊQUE BERKELEY.

The Works of G. Berkeley... (Œuvres de George Berkeley, évêque de Cloyne, contenant plusieurs de ses écrits inédits jusqu'à ce jour, avec la vie et la correspondance de l'auteur et un exposé de sa philosophie), par M. Alex. Campbell Fraser. Oxford 1871; 4 vol. in-8°.

La publication du *Berkeley* de M. Fraser mérite de ne point passer inaperçue, car notre situation philosophique prête à une comparaison instructive avec l'état des esprits au début du XVIIIe siècle. Aujourd'hui comme il y a cent cinquante ans, tous les efforts de la pensée philosophique paraissent se concentrer sur un point unique, la distinction du

moi et de ce qu'on appelle l'univers matériel; bon gré, mal gré, les maîtres des diverses écoles se voient ramenés à ce problème, et partout les esprits réfléchis, sentant que les principes de leur vie morale sont en question, s'intéressent à la lutte et la jugent. Dès lors quiconque connaît le nom de Berkeley devine quel intérêt peut offrir une étude des œuvres du champion de l'immatérialisme au XVIIIe siècle, comparées avec les écrits contemporains. Ceux qui l'ont lu s'étonnent que notre siècle ait été, sur plusieurs points de la question, devancé et dépassé par le siècle dernier, et qu'il l'ignore. M. Fraser a voulu nous en faire souvenir et rappeler à tous les penseurs qu'un jeune homme de vingt-quatre ans publiait, vers 1709, des œuvres comme la *Nouvelle théorie de la vision* et les *Principes de la connaissance humaine,* trop oubliées des uns, trop peu mises à profit par les autres dans les discussions actuelles.

L'édition de M. Fraser se divise naturellement en deux parties inégales. La première, composée de trois volumes, renferme les écrits déjà publiés; elle est consacrée successivement aux travaux du philosophe, du moraliste, du politique et de l'économiste. La seconde partie occupe le dernier volume; elle contient des œuvres inédites, comme le cahier de notes où Berkeley consigna ses premières réflexions philosophiques et le journal d'un voyage en Italie, ensuite une étude biographique dont les élémens sont fournis par une correspondance médiocrement étendue, mais remplie de traits caractéristiques. Un exposé de la philosophie de Berkeley forme le couronnement logique de ce travail. L'ouvrage entier aboutit ainsi à un chapitre d'histoire de la philosophie; la connaissance de l'homme, de sa conduite et du caractère qui s'y peint vient nous éclairer sur la vraie direction de sa pensée. « Il y a, dit M. Fraser, une unité visible dans la vie de Berkeley; on peut la suivre dans sa biographie, dans ses pensées inédites, comme dans ses autres ouvrages. » Ces mots sont une leçon. Jusqu'ici les historiens de la philosophie ne se sont guère servis que d'une partie des monumens qui leur sont offerts : ils ont trop agi en hommes qui voudraient étudier la vie intime d'un peuple dans les documens officiels. Un système à leurs yeux n'était pas une partie de la pensée d'un homme, c'était un ensemble d'écrits anonymes : les renseignemens sur l'auteur étaient dédaignés, laissés de côté; les systèmes défilaient sous nos yeux, froids et morts, semblables entre eux comme des fantômes nés d'une même imagination. Hegel et M. Cousin se sont-ils trompés en croyant qu'il y avait là une science à faire? La vie intellectuelle d'un homme est un organisme, le plus complexe de tous, le plus harmonieux, par suite le plus difficile à analyser; un système philosophique n'est qu'une partie intégrante de ce tout indissoluble. Qui sait ce que le caractère, l'éducation, la conversation, la lecture, tel accident obscur de la vie physique ou morale, fournissent d'élémens à la construction d'une philosophie? Qui comprendrait bien les *Pensées*

avant d'avoir lu la vie de Pascal? Pourtant on a trop souvent séparé la pensée philosophique de la vie dont elle est un produit. C'est faire de la physiologie sur des membres isolés et morts : la figure géométrique des cellules, des veines et des nerfs paraît subsister; il n'y manque qu'une chose, la circulation. C'est aussi ce qui manque à ces exposés de systèmes isolés de leurs auteurs, ce qu'on y cherche le plus, c'est ce qu'on y trouve le moins, l'intention qui a dirigé le système, qui en a marqué le but et tracé le plan. On reviendra de cette méthode incomplète.

Berkeley est un exemple de ces philosophes qui sont demeurés les plus ignorés, et qui ont eu le plus à souffrir de leur obscurité. Tout le mal qu'on a dit de Berkeley remplirait un in-folio. Philosophe, il fut assez malmené par ses collègues. Baxter, un des premiers Écossais, a détruit tout son système avec une réfutation qui tient dans trois lignes; Th. Reid a montré en lui un sensualiste dangereux, le père de Hume, père lui-même d'un monstre appelé nihilisme; Dugald Stewart, avec sa terrible indulgence (une des formes du mépris de l'inférieur pour le supérieur), s'est chargé du dernier coup de pied, et d'un mot a mis à jour le ressort secret de cette philosophie. « Descartes avait essayé de démontrer l'existence de la matière, ne fallait-il pas que Berkeley essayât de prouver le contraire? » Moraliste et philanthrope, il a été traité de rêveur par ses compatriotes; M. Huxley, récemment encore, riait de bon cœur des utopies de « l'apôtre de l'eau de goudron, » oubliant un peu vite peut-être que les Anglais furent les complices, les instigateurs, dix années durant, de l'engouement européen en faveur de la médication nouvelle. Du temps de Berkeley d'ailleurs, ses collègues de l'université de Dublin n'y allaient pas par quatre chemins pour traduire leur opinion au philosophe : ils lui riaient au nez en pleine rue. Si ce n'est pas assez de ces témoignages pour écraser le pauvre évêque, on peut consulter les gens de son pays natal; tous les paysans du comté de Kilkenny montrent au bord du Nore la maison où il est né, et où, disent-ils, il enseigna sa philosophie aux enfans; le Berkeley de leur tradition fut un affreux matérialiste, un maniaque qui faisait sauter ses élèves à travers les bancs de la classe jusqu'à ce qu'ils fussent ensanglantés, et leur expliquait ensuite comme quoi ce sang était leur âme, qu'une fois leur sang écoulé ils mourraient sans espoir de ressusciter ni dans cette vie ni dans une autre.

M. Fraser a placé en tête du dernier volume un portrait de Berkeley qui prévient en faveur du philosophe : ce front large empreint de la sérénité des grandes pensées, ces yeux calmes et profonds, à demi entourés par des sourcils abondans, fortement arqués, cette bouche fine et bienveillante, toute cette tête qui révèle une haute intelligence et une bonté mêlée d'énergie nous inspire de la sympathie. Cette gravure est la reproduction d'un magnifique portrait dû à Smibert, précieusement conservé à Yale-College, en Amérique : souvenir touchant d'une

des plus nobles folies de Berkeley, son projet pour la civilisation des sauvages du nouveau continent au moyen d'une grande école instituée dans les Bermudes.

La lecture de la biographie du philosophe irlandais est indispensable à une étude de ses œuvres; mais, s'il faut pénétrer dans le cœur de Berkeley pour arriver à son esprit, c'est le plus agréable chemin comme le plus sûr. Il s'était fait de l'amour de ses semblables une véritable religion, et jamais amour ne fut moins contemplatif que le sien. Il y a de la grandeur dans les rêveries de cet utopiste qui pour son coup d'essai voulut régénérer l'Angleterre par ses écrits, qui, homme mûr, espéra réaliser sur le sol de la jeune Amérique son idéal d'une société fondée sur la religion, la morale et la science réunies, qui plus tard essaya de rendre à l'Irlande sa liberté, et ne réussit qu'à répandre autour de lui l'instruction et presque le bien-être, qui mourut en croyant léguer aux hommes le remède de tous les maux corporels, — toujours plein de projets bienfaisans, toujours déçu, et toujours se rattachant à un enthousiasme nouveau. L'expérience n'eut pas de prise sur une âme si haute. Non pas que l'énergie lui fît défaut pour se mesurer avec la réalité. Ce fut lui qui en dix ans ne mit pas une fois les pieds à la cour, où il avait ses entrées, parce qu'il n'avait rien à demander que pour lui-même, et qui, le jour où il fallut obtenir du parlement le bill sur l'université des Bermudes, alla trouver en particulier chacun des députés, les persuada, et obtint l'unanimité des voix, au grand ébahissement de Robert Walpole. C'est après tout sa gloire à lui d'avoir réussi dans toutes les entreprises où suffisaient l'amour du bien et l'art d'enflammer les hommes pour leur devoir. Un soir, à Londres, il parla dans une réunion aristocratique, au club Scriblerus, de ses projets sur l'Amérique; au bout d'une heure, les assistans se levaient en criant : « Partons avec lui, tous, à l'instant! » En Irlande, le jour où Charles-Édouard débarqua en prétendant, une lettre de Berkeley aux catholiques de Cloyne, répandue dans tout le pays, apaisa les esprits, et arrêta la propagation de la révolte. Attaché au dogme protestant, il est, par cette fidélité à ses premières croyances, un véritable Anglais, à la façon de ces philosophes de nos jours toujours prêts, comme Hamilton, à signer un traité de paix entre la science et la religion. Toutefois en même temps qu'il refusait de « laisser réduire la religion à un système de morale, » il savait être l'homme le plus tolérant de son époque : à Rhode-Island, en Amérique, toutes les sectes accouraient à ses sermons; en Irlande, il proposa dans un écrit intitulé *Un mot aux gens sages* la formation d'une ligue contre l'ignorance, où il fit entrer les prêtres catholiques. Heureux des conversions des dissidens, il ne voulait les provoquer que par ses procédés bienveillans et en les attirant dans les écoles. Dans des articles de journaux, il réclamait pour les catholiques irlandais la plus complète égalité civile et politique avec les protestans. « C'est une folie, disait-il, de

séparer ces deux peuples, et de croire qu'on peut faire le bonheur de l'un aux dépens de l'autre. » — Cet ami de tous les hommes fut le plus admirable des pères : il fit lui-même l'éducation de ses fils, de sa fille, voulant « les garder purs de tout contact de mains mercenaires. »

Tels sont les traits essentiels dont l'étude peut jeter quelque jour sur un système trop délaissé. La noblesse de ce cœur nous fait comprendre les tendances pratiques de toute sa vie, et pressentir celles de sa philosophie. D'autre part, son attachement à la religion atteste l'influence puissante de l'éducation sur cet esprit si épris du vrai. — Tel est évidemment le point de vue où se place M. Fraser. De là, le système se déroule à nos yeux avec unité, parce qu'il se dirige d'ensemble vers un but unique, sous l'action d'une seule pensée, qui en éclaire les parties solides et en met en relief les défauts essentiels. — On ne s'étonne plus du caractère d'ambiguïté de cette philosophie; sensualiste par éducation, Berkeley fut idéaliste par nature. Disciple de Locke, il devait tenir toujours par quelques liens à cette philosophie de sa première jeunesse; mais son esprit généreux s'effrayait des conséquences désespérantes du matérialisme, et le grand travail de sa vie fut de rétablir la morale sur les bases de la foi en une providence distributrice des récompenses et des peines. Aussi sa philosophie est-elle comme un effort puissant du sensualisme pour s'élever à une preuve de l'existence de Dieu. — Il redoute tellement la matière qu'il repousse l'existence de la substance matérielle en soi, en vertu de ce principe, que Hegel n'eût pas dédaigné : « ce qui est inintelligible est impossible, et n'existe pas pour nous. » Par une analyse admirable de la perception, il réduit la matière au phénomène, et établit que, pour le phénomène, *être*, c'est *être perçu*. Une série de phénomènes, dont la production ni l'enchaînement ne dépendent de nous, voilà le monde. Cet enchaînement, appelé hors de nous système des lois de la nature, se réfléchit en nous et y crée les lois de l'association. Grâce à ces lois, chaque phénomène est relié à tous ceux de la série indéfinie qui constitue la nature physique, c'est-à-dire que chaque sensation tient à toutes celles qui l'ont précédée ou doivent la suivre; ainsi le monde nous est, à chaque instant, représenté tout entier par la sensation actuelle, et notre âme est sans cesse le miroir de ce qu'on appelle univers physique. On voit que sur quelques points Leibniz, vieillissant, eût appris peu de chose au jeune agrégé de Trinity-College qui consignait de telles pensées dans ses notes entre sa dix-huitième et sa vingt-quatrième année. — Chaque phénomène prend par là même une signification que nous interprétons, qui nous dévoile un coin de l'avenir, et sur laquelle nous réglons notre conduite. Quelle est donc la puissance qui dirige ainsi notre pensée et notre volonté? Ces signes, nous ne leur donnons pas l'existence, nos sensations viennent d'un autre que de nous; elles viennent donc de quelque inconnu. Cet inconnu, nous devons nous le représenter à l'image

du seul être capable de créer des signes, de les entendre, de s'en servir pour communiquer avec d'autres êtres, à l'image de l'homme. Il est intelligent et prévoyant, il est tout-puissant sur nous, il est notre maître, le maître, l'organisateur et le moteur du monde : il est Dieu, et l'univers est son langage. C'est sous l'œil de ce Dieu, toujours présent dans chaque phénomène, que nous vivons; redoutons sa colère, et soyons justes pour mériter son indulgence.

On voit par là si cette philosophie est philanthropique, si elle marche d'ensemble vers un but pratique, trop pratique peut-être pour la majesté de ce Dieu, créé tout exprès pour donner au monde des sens quelque solidité; trop pratique surtout pour la pureté de cette morale, imparfaitement dépouillée de tout principe d'intérêt. — On voit aussi que, si Berkeley part d'une sorte de phénoménisme, c'est pour conclure en plaçant toute réalité dans l'esprit, humain et divin. Sans doute, c'est en qualité de sensualiste qu'il a le plus agi sur son siècle : c'est qu'un homme n'agit pas sur son temps par celles de ses idées qui lui sont le plus chères, mais par celles qui conviennent le mieux au génie de son temps. D'ailleurs on oublie trop l'influence idéaliste de Berkeley; il est le premier peut-être qui se soit demandé ce que signifie le mot de réalité, appliqué au monde matériel, et il a ainsi préparé la fameuse distinction kantienne du subjectif et de l'objectif dans la connaissance. — En somme, Berkeley est le moins sensualiste de tous ceux qui, élevés dans le sensualisme, en sont sortis plus tard. Dès ses premiers écrits, il ne pouvait admettre que notre foi à l'ordre de l'univers fût un produit de l'expérience; il la faisait naître de la nature religieuse de l'homme. Après quelques années de solitude, où ses tendances originales purent se développer, il exposait dans le plus personnel de ses ouvrages, *le Siris*, des idées d'un idéalisme élevé, de plus en plus dégagé de toute préoccupation sensualiste.

Cette tendance domina en lui dans les derniers temps de sa vie; elle donne un caractère de vraie grandeur à cette vieillesse calme dont on ne voit pas approcher la fin dans ce simple récit sans une sorte de serrement de cœur. De toute cette vie de travail et de bienfaisance, si énergiquement persévérante et si doucement résignée, aussi bien que de tous ces écrits inspirés par le plus noble désintéressement, ressort une vérité qui les domine et les éclaire, et qui a été pour Berkeley le mobile unique et l'unique consolation : il n'est pas un homme qui ne tienne entre ses mains une parcelle du bonheur de ses semblables.

A. BURDEAU.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.